
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04335 1410





MÉTHODE DE DIRECTION

DES

ŒUVRES DE JEUNESSE

MÉTHODE DE DIRECTION

DES

ŒUVRES DE JEUNESSE

PATRONAGES, CERCLES, ÉCOLES, PETITS SÉMINAIRES, ETC.

PAR

L'Abbé TIMON-DAVID

Premier Supérieur de la Société du Sacré-Cœur

FONDATEUR DE L'ŒUVRE DE LA JEUNESSE OUVRIÈRE

DE MARSEILLE

TROISIÈME ÉDITION

S. C. J.

MARSEILLE

IMPRIMERIE E. COURT-PAYEN

11, rue Cas (Blancarde)

1892

S. C. J.

TROISIÈME PARTIE

S. C. J.

MÉTHODE DE DIRECTION

DES

ŒUVRES DE JEUNESSE

TROISIÈME PARTIE

DE L'ORGANISATION D'UNE ŒUVRE

Rappelons en peu de mots la marche de ce petit ouvrage. Nous avons dit dans les chapitres préliminaires ce qu'étaient nos Œuvres, dans quel but elles avaient été fondées, leur absolue nécessité dans l'état actuel de notre société. Nous avons montré, dans une première partie, les meilleurs moyens pour porter les enfants à la piété, et dans la deuxième partie, les jeux qui pouvaient le mieux les amuser sans danger. Attirer les enfants, les retenir auprès de nous, les porter au bon Dieu, telle est la fin recherchée jusqu'ici. Supposons que ces moyens soient les meilleurs, comme nous aimons à le croire, supposons-les meilleurs encore, si c'est

possible, ces moyens ne suffiront pas cependant pour maintenir une Œuvre dans sa régularité, il faut encore une bonne organisation. Une comparaison nous le fera mieux comprendre. L'âme d'une Œuvre, c'est la piété, sa vie matérielle ce sont les jeux. Mais un homme n'est pas parfait seulement parce qu'il a une âme, ou parce qu'il a cette vie animale que quelques philosophes distinguent de l'âme elle-même; il lui faut encore une bonne organisation. Plus cette organisation sera parfaite, plus sa vie le sera aussi, et surtout plus elle aura de durée. Toutes les âmes sont faites à l'image de Dieu, et c'est la plus ou moins grande perfection des organes qui leur permet de manifester plus ou moins leurs facultés. Aussi, quand ces organes sont blessés, l'âme parait blessée dans ses actes extérieurs ; le cerveau fait défaut à un fou, le lymphatique doit son tempérament à des humeurs trop épaisses, l'homme irascible, à un sang trop bouillant; l'âme d'un aveugle ne perçoit pas les objets, celle d'un sourd ne distingue pas les sons, en un mot, l'homme est une intelligence qui a besoin, pour être parfaite, d'être servie par des organes.

Cette comparaison, en la supposant exacte, car nous ne voulons pas faire une thèse de psychologie, s'applique très bien à nos Œuvres. La tête, c'est le Directeur, les aides du Directeur sont les organes principaux, les enfants sont les autres membres. En vain voudrez-vous établir le règne de la piété et du bon esprit, si la tête est malade, vous n'obtien-

drez rien ; si les membres sont infirmes, ils ne pourront obéir ; si les organes sont imparfaits, ils ne prêteront pas leur service. Tout dépend donc d'une bonne organisation, et ceux qui la négligent n'obtiendront aucun bon résultat. Oh ! que cet important article est difficile ! et cependant tout est là. On sait l'histoire de ces moines à la recherche d'un supérieur. Le premier qui se présenta était pieux, *si sanctus est, oret pro nobis,* dirent-ils ; le deuxième était savant, *si doctus est, doceat nos ;* le troisième était prudent, *si prudens est, regat nos.* La piété ne suffit pas dans une Œuvre, la science de bien faire jouer les enfants ne suffit pas non plus, l'art de les gouverner est le plus important. *Ars artium regimen animarum,* disait le grand Pape Saint Grégoire. Il faut donc une bonne, une forte organisation. La piété pourra diminuer transitoirement, les jeux pourront languir quelque temps, la bonne organisation conservera et remettra tout dans un bon état. Au contraire, l'Œuvre pourra être fervente ; si l'organisation manque, la piété sera détruite tôt ou tard, aucun autre effort ne pourra plus la rétablir. Dieu est le Dieu de l'ordre, et l'organisation est la forme extérieure et sensible de l'ordre. Voilà pourquoi nous avons consacré toute une partie de cet ouvrage à cet important sujet, espérant bien que l'expérience de nos confrères nous aidera à rectifier et à compléter ce qui ne serait pas suffisamment bien expliqué dans ce petit traité.

Qu'on nous permette encore de le redire, nous ne voulons ni juger, ni blesser, ni surtout condamner personne. Nous disons en notre âme et conscience ce qui, devant Dieu, nous semble le meilleur, sans nier que ce que nous n'approuvons pas ne puisse être bon. Mais deux raisons nous font insister pour le meilleur : c'est d'abord, qu'il vaut toujours mieux se proposer la plus grande perfection possible, puis notre expérience nous a trop fait connaître, à nos dépens, les graves inconvénients des organisations défectueuses. Il semble d'abord qu'elles fonctionneront longtemps, puis un jour tout se dérange ; une sorte de réparation remet les rouages à neuf, mais aucun mécanicien n'a le pouvoir de faire marcher une machine qui ne vaut rien. On prolonge un peu la vie, elle durera un peu plus peut être, mais souvent la catastrophe sera finalement plus terrible. Que ne puis-je raconter l'histoire de quelques Œuvres, et des plus parfaites ; un seul vice de construction les a fait tomber de chute en chute, sans qu'aucun replâtrage ait pu les réparer. Les considérations qui vont suivre pourront aider ceux, surtout, encore indécis sur le genre de gouvernement à établir dans leur maison.

CHAPITRE PREMIER

DU DIRECTEUR DE L'ŒUVRE

Le Directeur, c'est le nom que nous lui donnons, pour nous fixer à une dénomination assez généralement reçue ; le Directeur est le cœur de l'Œuvre, tout doit partir de lui et aboutir à lui, comme le sang part du cœur pour y revenir toujours. M. Allemand était le modèle le plus parfait du Directeur, ainsi conçu : d'une douceur admirable, sa main était de fer et il le répétait souvent : « Je suis le seul maître ici, il n'y a que moi de maître, je ne crains personne, je vous ai appelés pour obéir et non pour faire vos volontés. » Quand on pense que l'humilité la plus profonde (1) était le caractère

(1) Pour juger combien M. Allemand était humble, il suffit de lire la note suivante, écrite de sa main, et trouvée dans ses papiers, après sa mort. Ceux qui l'ont connu savent avec quelle perfection il y a conformé toute sa vie :

« O bone Jesu, ad magnam super me misericordiam tuam « attrahendam, ad tuos pedes humillime prostratus pro- « mitto — non per votum propter meam in virtute infirmita- « tem, — me nihil unquam dicturum vel facturum quod su- « perbiam fovere possit. Nunc et in æternum eligo pro mea « sententia consueta, hanc præclaram sententiam : « *Ama* « *nesciri et pro nihilo reputari* » atque semper, tuâ gratiâ « juvante, proferre et sentire opto hæc tua divina verba : « *Ego sum vermis et non homo, opprobrium hominum et* « *abjectio plebis.* »

Fiat! fiat!

distinctif de la sainteté de M. Allemand, on ne pourra le soupçonner d'avoir trop aimé le pouvoir, d'avoir voulu trop dominer. C'était sa foi profonde qui lui montrait l'autorité comme émanant de Dieu ; c'était son expérience des hommes et des choses qui lui montrait la faiblesse des pouvoirs partagés. Il faut au Directeur des aides, comme il faut des membres à un corps, mais plusieurs têtes, c'est une absurdité aussi monstrueuse dans l'ordre moral qu'elle le serait dans la nature. Vos aides sont-ils vos égaux ? Il faut encore que vous soyez leur chef. Vous ne trouverez pas un seul gouvernement, en ce monde, où le pouvoir soit également partagé entre plusieurs. En fait ou en droit, même dans les républiques, un chef domine toujours, sous peine d'être renversé, *si regnum in se dividatur non potest stare* (Marc III. 24). Vos aides sont-ils vos inférieurs ou vos propres enfants, si vous ne les dominez pas, leur inexpérience, leur irréflexion neutraliseront tout le bien que vous pourriez faire. Je connais cent Œuvres en France , où le ministère du Directeur est presque stérile parce qu'il est partagé avec des collaborateurs. Cet inconvénient est surtout fort grand quand les aides fournissent en même temps à la dépense, ou comme bailleurs de fonds, consacrés par leur générosité à ces Œuvres, ou comme administrateurs des deniers que la charité publique leur a confiés. Qui commande paie, dit le proverbe, il serait plus exact de dire : Qui paie commande. J'ai entendu des confrères, s'ap-

plaudir de ce qu'ils étaient débarrassés des soucis matériels, *nos vero orationi et ministerio verbi, instantes erimus,* (Act. VI. 4). C'était fort beau pour les apôtres, qui s'étaient donné des caissiers dans leurs diacres, mais c'est très fâcheux pour des Directeurs, s'ils se donnent des maitres. Instruit par le passé, j'aimerais mieux supporter tous les inconvénients de la gêne la plus grande, que d'avoir tout à souhait, à la seule condition de diriger selon le bon plaisir de ceux qui m'auraient vendu trop cher leur concours. Premier principe de bonne organisation, acceptez les chefs naturels que le bon Dieu vous donne dans vos supérieurs légitimes, mais n'acceptez pas des maitres dans vos inférieurs ou vos égaux. Un Dieu dans le monde, un roi dans l'Etat, un père dans la famille, un maitre dans nos maisons. Après quatre-vingts ans d'expérience de toutes sortes, la France entière peut enfin dire, si ce n'est pas la meilleure forme de gouvernement.

Je ne veux pas dire que le Directeur puisse et doive tout faire seul ; il faut autour de lui un état-major, une aristocratie, peu importe le nom des hommes qui ne seront pas des serviteurs seulement, mais des aides, des conseillers, des amis. Considérez l'organisation de l'Eglise, de ses ordres religieux : à la tête il y a toujours un chef, mais sous ce chef, d'autres pouvoirs déterminés. Les simples fidèles ne sont pas admis dans cette administration ; leur souveraineté n'est pas reconnue.

Voilà le modèle le plus parfait : un Directeur à la tête, des aides à côté, les enfants en bas.

ARTICLE PREMIER

LE DIRECTEUR DOIT-IL ÊTRE PRÊTRE OU LAÏQUE ?

Nous abordons un sujet bien délicat, nous l'avons déjà traité en passant, à l'article de la communauté. Il faut ici autant de prudence de notre part que de charité de la part de nos lecteurs. Il y a des positions acquises dans beaucoup d'Œuvres, le bien s'y fait, ce serait une grande imprudence de vouloir détruire ou amoindrir ces positions, blâmer ou entraver ce bien, surtout quand ces pieux laïques ont peut être été amenés là, parce qu'ils n'ont rencontré qu'indifférence ou opposition de la part des prêtres, qui auraient dû les encourager. Je connais un pays, où tout le clergé a refusé de concourir à la fondation d'une Œuvre, sous prétexte qu'elle était impossible ; un homme seul a eu le courage d'essayer, il a réussi, tout le monde s'est tourné contre lui.

Mais il nous semble que la proposition bien énoncée se résoudrait d'elle-même. Je ne dis pas seulement : le Directeur doit-il être prêtre ou laïque ? car dans ce sens, on nous répondrait, que la direction doit appartenir à celui qui l'a prise. Il vaut mieux, en effet, qu'un laïque soit à la tête d'une Œuvre, que s'il n'y avait personne ; mais je dis,

vaut-il mieux que le Directeur soit prêtre ou laïque ? et dans ce sens la question me semble toute tranchée. Cependant je distinguerai encore entre les Œuvres.

Il y en a qui doivent être l'apanage des laïques ; les prêtres n'y feraient pas autant de bien. Je veux parler de ces cafés chrétiens, de ces cercles religieux, bons en eux-mêmes, où les jeunes gens se réunissent pour jouer plus innocemment que dans le monde, où on fait un peu de musique, où on donne quelques leçons. Le tout se termine par quelques bons conseils qu'on glisse adroitement sous une forme agréable. Quelquefois on fait un petit bout de prière ; à Pâques, on insiste un peu plus sur les bons avis, et tout est fini. Dans ces Œuvres, il suffit d'un prêtre qu'on puisse montrer quelquefois, sa présence plus assidue effaroucherait ; il est très heureux que de pieux laïques veuillent se charger de cette besogne, qui est loin d'être absolument infructueuse.

Mais nous parlons dans cette méthode des Œuvres ouvertement chrétiennes, et nous disons que les prêtres valent beaucoup mieux pour ces Œuvres. Nous allons plus loin, nous ne croyons pas qu'elles puissent réussir avec des directeurs laïques. Il semble que la seule lecture des moyens que nous avons indiqués pour former les jeunes gens à la piété, suffirait pour trancher la question, et que des prêtres seuls sont capables d'apprendre toutes ces choses aux enfants. Mais cette proposition est trop

importante, pour ne pas l'examiner sous toutes ses faces, pour ne pas chercher à résoudre toutes les objections qu'on peut nous opposer.

1° Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même l'a ainsi établi : *Posuit Episcopos regere Ecclesiam Dei quam acquisivit sanguine suo* (Act. xx. 28.) Dieu a donné à son Eglise le ministère des âmes, les Evêques ou leurs délégués en sont seuls chargés, non pas en ce sens, que personne autre ne puisse s'en occuper, puisqu'il est écrit ailleurs, *unicuique Deus mandavit de proximo suo* (Eccli. XVII. 12), mais parce qu'il a établi un ordre, spécialement destiné à donner l'enseignement et à communiquer les grâces nécessaires pour perpétuer les lumières de la foi et la pratique de la religion dans la société chrétienne. Les prêtres ne reçoivent pas seulement le pouvoir d'administrer les Sacrements aux fidèles, mais encore une juridiction réelle ; l'Eglise, il est vrai, restreint ou étend à son gré cette juridiction, mais elle n'en fait pas moins des prêtres, les légitimes administrateurs des grâces célestes. Nier cette grâce du Sacrement et de la mission hiérarchique, c'est nier l'institution divine du sacerdoce ; affirmer qu'un laïque vaut autant qu'un prêtre pour conduire les âmes, c'est affirmer, avec les protestants, que tous les hommes sont également prêtres, c'est dire que le sacerdoce chrétien n'existe plus. La réforme avait d'abord soustrait les évêques à l'autorité du Pape ; elle inventa ensuite le Presbytérianisme, pour finir par le laïcisme ; et qu'on ne s'y

trompe pas, il se trouve un peu de cette erreur aujourd'hui, au fond de bien des questions de charité. Mais sans aller si loin, continuons à examiner notre thèse par tous ses côtés.

2° Nous sommes catholiques, nous n'avons pas fait les révolutions, par conséquent nous n'avons pas à justifier les lois qu'elles ont enfantées. Quelle est la constante pratique de l'Eglise, depuis des siècles, partout où elle est la maîtresse de régler la discipline à son gré? Non seulement elle ne confie pas aux laïques le soin des Œuvres spirituelles, mais elle ne leur a pas même donné l'administration des bonnes Œuvres temporelles. Les hospices, les asiles des orphelins, et mille autres dont elle avait couvert l'Europe, étaient entre les mains des prêtres séculiers ou des religieux, et l'éducation elle-même ne se donnait que par l'Eglise. Après la révolution, il fallut cinquante ans pour séculariser l'enseignement. Napoléon lui-même fut contraint de remplir son Université de prêtres et d'anciens religieux; il lui eût été impossible de trouver assez de laïques pour occuper ses chaires, tellement cette fonction leur avait été étrangère jusque-là. L'histoire, l'étude des conciles et des décrets pontificaux, tout nous l'enseigne: les préférences de l'Eglise ont toujours été pour l'enseignement religieux, pour les bonnes Œuvres religieuses; toujours et partout, quand elle l'a pu, ses prêtres ont été à la tête de toutes ces choses, sa pratique, ses préférences, sa discipline, ont-elles pu

ne pas être éclairées, motivées. Qui peut le supposer parmi des chrétiens ?

3° Un prêtre a beaucoup plus d'expérience des âmes, de cette expérience pratique qu'un laïque ne souçonnera jamais, surtout, peut être, quand il est pieux. Je m'explique : le laïque pieux ne connaît pas assez le mal, il ne lui apparaît que gazé par mille voiles dont le vice sait s'entourer. Je dis surtout le laïque pieux, car celui même qui aurait plus *vécu,* comme on dit, n'aurait pas ces mille connaissances de la confession. Sans doute le secret impénétrable dont Jésus-Christ a voulu qu'elle fût entourée, ne permet pas au prêtre de se servir *in actu* des connaissances qu'il a puisées au Saint Tribunal, mais il ne lui est pas défendu *in habitu* de se former son expérience, de rapprocher dans son esprit les cas semblables, produisant les mêmes résultats. Sans le vouloir, sans s'en douter, le prêtre finit par connaître tellement le fond des âmes, que la moindre fréquentation, les moindres rapports avec ceux même qu'il ne confesse pas, suffit pour les lui faire juger, comme s'il avait longtemps vécu avec eux. Saint Philippe de Néri sentait avec l'odorat si les âmes étaient en état de grâce, c'était un don surnaturel ; M. Allemand, par sa seule expérience, avait acquis la connaissance la plus intime du cœur des jeunes gens. « Je les vois les yeux fermés, disait-il ; je les sais par cœur ; en fait de jeunes gens, on ne peut rien m'apprendre ». J'entends plus de sept mille confessions par an ;

comment dire qu'un laïque pourra jamais aussi bien connaître un jeune homme, qu'un prêtre qui aura vu plus de 200,000 fois dans trente ans la conscience de ses enfants.

Ces connaissances sont surtout précieuses dans la pratique des Œuvres. Il faut donner des avis : ceux d'un laïque pourront être excellents, mais que de fois on pourra dire *non erat hic locus,* quand il voudra recommander autre chose que des actes purement extérieurs. Il se fera des théories basées sur ses réflexions et sur son intelligence personnelle, mais presque jamais sur les besoins réels des jeunes gens. Un prêtre expérimenté ne dira rien qui ne soit appuyé sur un ensemble de faits certains. « Je suis sûr que mes jeunes gens vivent, pour la plupart, sans péché mortel », me disait un pieux laïque, qui avait cent jeunes gens, dont très peu fréquentaient assidûment les Sacrements. Un prêtre aurait-il pensé ainsi ? Une autre fois, dans une maison d'éducation peu nombreuse, il fallait que douze jeunes gens allassent révéler au Directeur laïque les faits les plus abominables, pour l'obliger de se rendre enfin à l'évidence, après avoir refusé de croire ces choses seulement possibles ; un prêtre les aurait devinées, ou tout au moins comprises à demi-mot, au moins au premier avertissement. J'ai souvent assisté à ces avis donnés par des Directeurs laïques ; ils y mettaient beaucoup de zèle, surtout beaucoup d'esprit ; j'admirais leur intelligence de l'organisation extérieure des Œuvres ; mais ils ne

connaissaient pas le fond du cœur de leurs jeunes auditeurs, chacune de leurs paroles trahissait cette ignorance.

Nous avons parlé du précieux concours que le Directeur pouvait se procurer par ses jeunes gens les plus pieux. Comment connaître les meilleurs ? Un laïque ne le pourra jamais. On a remarqué qu'il y avait des jeunes gens pleins d'horreur pour ce qu'on appelle dans le monde le libertinage, et cependant livrés aux plus déplorables habitudes. Il est d'autant plus difficile de distinguer, ces enfants, que tout, souvent, dans leur extérieur semble dénoter la piété : air doux et modeste, tenue irréprochable, apparences trompeuses, et le dirai-je, propension réelles aux pratiques extérieures de la dévotion. J'en ai même connu, voulant se faire prêtres, devenir religieux, travaillant longtemps pour cela, qui avaient même essayé. Ils étaient assidus aux offices, avaient un bon esprit. Comment un Directeur laïque pourra-t-il deviner ces inexplicables caractères ? Il se confiera en eux, sans s'apercevoir de leur stérilité, si ce n'est au jour où la justice de Dieu se lassant, fera enfin connaître, par quelque faute scandaleuse, ce que contenaient ces sépulcres blanchis. Ces pauvres âmes pourront aussi tromper un prêtre, mais beaucoup plus difficilement, à cause de son expérience des choses intimes. Deux fois déjà, j'ai deviné, comme par instinct, deux voleurs, et de la pire espèce, sous les apparences les plus pieuses. Chaque fois, ces faits étant devenus pu-

blics, mes jeunes gens ont cru voir de vrais miracles, dans les illuminations soudaines et imprévues qui m'avaient fait soupçonner des choses si parfaitement cachées; et cependant, j'avais dû cette connaissance à de légers indices qui tout d'un coup m'avaient ouvert les yeux; je l'eusse laissé passer sans cette expérience du caractère des enfants, qui se trahissent si aisément et sans s'en douter. L'habitude de la confession donne cette méfiance, elle force à regarder au-delà des apparences les plus vraisemblables. La bonne foi est rare en ce monde, on le sait, et à côté des âmes droites et sincères de beaucoup de jeunes gens, le prêtre est habitué à rencontrer tant d'âmes trompeuses, qu'il finit par les deviner comme malgré lui. Ceci est peut être plus rare chez les grandes personnes, qui abandonnent plus aisément la pratique des Sacrements; mais chez les enfants se confessant habituellement, jamais un laïque ne soupçonnera tout ce qu'il faut arracher d'enveloppes, pour bien connaître le cœur humain.

4° Dans notre siècle naturaliste, on fait peu de cas de la théologie, reléguée au rang des vieilleries inutiles. Telle n'est pas cependant l'opinion des chrétiens sensés. Confier la direction d'une Œuvre ayant pour but de former les enfants à la piété, à quelqu'un qui ne sait pas la théologie, c'est s'exposer à de graves méprises, à de bien funestes conséquences. Les plus habiles théologiens peuvent souvent, à leur insu, passer à côté de la question, et

quiconque essaie de traiter ces matières, se heurte tout de suite à des erreurs, s'il n'a pas sérieusement étudié ce qu'il traite. La théologie mystique n'est pas moins ardue que la théologie dogmatique; et qu'on ne me dise pas qu'avec les enfants, il ne faut pas tant de science : il en faut toutes les fois qu'on dirige *ex professo*. Nos enfants de la classe ouvrière ne reçoivent pas d'autre instruction que la nôtre ; nous sommes leurs maîtres, leurs professeurs, leurs répétiteurs. Voici deux exemples, entre mille, des inconvénients de l'ignorance. Je trouvais dans une Œuvre un Directeur laïque se croyant simplement gallican, vieille tradition de la cour où il était avocat, et qui dépassait de beaucoup les plus chauds jansénistes du dernier siècle. En revanche, je connaissais dans la même Œuvre un autre laïque qui, sachant M. de Lamennais par cœur, rabaissait au-delà de toutes les limites la puissance des évêques. Le premier s'expliquait très crûment de son gallicanisme devant ses enfants ; le second était plus prudent, car si le Pape était loin, son évêque était près. Un peu de théologie, leur eût appris, à l'un et à l'autre, au moins la discrétion et la défiance d'eux-mêmes dans des matières si scabreuses, qui ne sont pas de simples questions de sentiment.

5° Terminons par une raison d'appréciation morale. Un Directeur doit être père avant tout. Les membres d'une Œuvre sont ses enfants, il les appelle ainsi ; il est le père de leurs âmes, il les a

engendrés de nouveau à Jésus-Christ, il a pour eux l'amour et la sollicitude d'un père. Cette paternité spirituelle n'est pas une fiction, mais une réalité ; elle est l'effet de la grâce d'un Sacrement institué par Jésus-Christ, donnant tout de suite à un prêtre une autorité et une influence que rien ne peut égaler. Voyez les sauvages des pays les plus reculés, ils distinguent immédiatement entre le prêtre catholique et le pasteur laïque protestant. Et qu'on ne dise pas : c'est la robe qui produit cet effet. Ce serait faire mentir toutes les relations des missionnaires, tous les récits de l'histoire ; Notre-Seigneur aurait manqué son but, s'il en était autrement. J'ai connu, et j'ai le bonheur de connaître encore, les laïques les plus zélés et les plus pieux qu'on puisse voir, je les ai pris pour types dans tout ce que j'ai écrit, parce que par un argument *à fortiori*, tout s'applique bien mieux encore à ceux ayant une moindre vertu, ou une position personnelle moins favorable ; par exemple, que dire de ceux qui ont femme et enfants, qui sont divisés, selon l'expression de l'apôtre ?

Résumons en deux mots : je ne dis pas que les laïques Directeurs d'Œuvres soient une mauvaise chose, qu'il faille les exclure, au mépris de leur dévoûment, de leur zèle ; mais je dis qu'un directeur-prêtre vaut beaucoup mieux, et qu'une Œuvre ne sera bien chrétienne qu'à ce prix. Du reste, les faits sont là pour le prouver : les Œuvres dirigées par des laïques sont nombreuses en France ; toutes

font du bien, mais il y en a-t-il une seule qui soit vraiment bien pieuse? Je n'ai pas eu la chance de la rencontrer.

Je veux faire cependant encore une dernière observation : le directeur le plus à craindre pour une Œuvre, ce n'est pas le laïque, c'est le *prêtre-laïque*, qu'on me permette cette expression, c'est-à-dire le prêtre enfant de ce siècle, le prêtre naturaliste, le prêtre qui n'est pas pieux, le prêtre *honnête homme*, cherchant la moralisation des classes ouvrières, par des moyens humains. Le bon Dieu garde nos Œuvres de ce *brave homme*, dont je n'ai jamais précisément rencontré le type, mais quelque chose peut être qui en approchait. Sa présence et son action seraient déplorables. Qu'est-ce qu'une Œuvre purement humanitaire? Il y a trop de personnes se contentant de ce maigre résultat; allez droit au but, qui est Jésus-Christ, l'*alpha* et l'*oméga* de toutes les choses de ce monde; laissez aux ministres dissidents le soin de faire des instructions telles que les journaux nous disent, qu'on en fait en Angleterre ou aux Etats-Unis, sur les mille besoins de la vie domestique. A quoi sert de prêcher l'économie aux enfants, l'utilité des caisses d'épargne, l'excellence des tontines sur les chances de la vie ou du tirage au sort? Ces choses sont inutiles, dans la bouche d'un Directeur laïque, elles sont ridicules, dans la chaire de vérité, dans la bouche d'un ministre du Seigneur. Prêchez la foi, l'humilité, la mortification, faites des chrétiens et vous aurez

réalisé le vrai progrès humanitaire. Mille fois plutôt, des laïques à la tête de nos Œuvres, que des prêtres ainsi faits ! Heureusement, l'ai-je dit, je ne crois pas qu'il en existe dans les rangs de ces hommes dévoués, consacrés au salut des âmes de nos enfants.

Nous savons que cette théorie soulève des objections et plus encore des répugnances, et ces répugnances ont des motifs bien honorables. Car enfin, *1re objection*. Les laïques n'ont pas arraché ces Œuvres aux prêtres ; dans beaucoup d'endroits, ils ont malheureusement trouvé la place vacante et ils l'ont prise, voilà tout. Ils font beaucoup de bien, personne ne le faisait, ne le ferait peut être : faut-il les mettre impitoyablement à la porte, au risque presque certain de voir tomber leurs Œuvres ? Qu'on me comprenne bien, je n'ai rien dit de tout cela, ou du moins je n'ai pas voulu le dire : j'ai même voulu dire le contraire. Je prétends seulement qu'un prêtre à la tête des Œuvres de Jeunesse, vaut beaucoup mieux, et que les laïques mettraient le comble à leur dévoûment et à l'esprit d'abnégation qui les anime s'ils tendaient sans relâche à trouver des prêtres pour les charger de leurs Œuvres. Je sais qu'on n'en trouvera pas toujours à son choix, alors on attendra tant qu'il plaira à Dieu, et on continuera à faire le bien de son mieux ; mais le but à poursuivre c'est celui-là.

Que dire donc des patronages, qui ayant surabondamment tout ce qu'ils pourraient désirer, en

fait de prêtres pieux, zélés, capables, les mettent sans exception au second plan, et réservent à peu près exclusivement aux laïques, la direction principale ? Je n'ai pas mission de les juger, mais je sais que les personnes les plus graves se sont fortement préoccupées de cet état de choses, si anormal dans l'Eglise de Dieu.

2e objection. Les laïques administrent beaucoup mieux que les prêtres; on peut donc diviser les attributions, et réserver entièrement le temporel aux laïques, pour le plus grand bien des Œuvres.

D'abord, est-il vrai que les laïques administrent mieux ? Un prêtre ne peut-il avoir tout ce qu'a un laïque ? Mais admettons leur infériorité en connaissances administratives, ils peuvent se faire aider par des laïques, je suis loin de les exclure, puisque je consacre un chapitre spécial à leur concours. Ce que je ne voudrais pas pour le bien des Œuvres, c'est une administration laïque indépendante, parce que celui qui tient les rênes de cette administration, est nécessairement le maître.

3e objection. « Il y a, dans l'administration exté-
« rieure des Œuvres, des fonctions qui, non seule-
« ment seront mieux remplies par un laïque, mais
« qui *semblent exiger aussi que ce laïque n'ait pas*
« *lui-même une position secondaire dans l'Œuvre...*
« le placement des apprentis, les visites de l'atelier,
« les plaintes des parents, les recours à la police...
« voilà des fonctions qui sont l'apanage d'un laïque
« plutôt que d'un prêtre. »

J'ai cité mot pour mot afin de ne rien enlever à la force de cette objection. Remarquons d'abord en passant, les expressions que j'ai soulignées à dessein. Le laïque ne peut avoir dans une Œuvre une *position secondaire,* qui nuirait trop, dit-on, à quelques-unes de ses fonctions ; et le prêtre dont les fonctions sont autrement sublimes et importantes, pourrait sans inconvénients avoir cette position secondaire ? car enfin, il ne peut y avoir deux premiers, ce serait le dualisme en administration. Quant à la réponse, je l'ai déjà faite : je conviens que le prêtre ne peut pas et ne doit pas tout faire, ni aller partout ; voilà pourquoi je n'en fais pas un homme universel ; je ne prétends pas qu'il soit les bras, les mains, les jambes, je dis seulement qu'il doit être la tête.

4° Objection.— On a peur du prêtre, « s'il y a des « villes où la soutane peut paraître impunément « dans les ateliers ou dans la famille. il en est « d'autres, et c'est le plus grand nombre, où cela « ne peut se faire. »

Mais est-il vrai qu'on a peur du prêtre ? Je l'écrivais, il y a quelques années, dans le *Jeune Ouvrier,* on a peur du prêtre qui se cache, qui rougit de son habit ; on n'a pas peur du prêtre s'affichant avec courage. Quelle ville vaut moins que l'armée et la marine surtout ? Pourtant l'apparition des aumôniers y a été saluée avec bonheur, et, chose inconcevable chez les fils de Voltaire, nourris depuis cent ans des plus mauvaises doctrines. les Jésuites, les

affreux Jésuites, les jésuites des romains et des pamphlets, ont eu toutes les préférences de ces lecteurs du *Juif-errant*. Qui aurait osé le croire ? Pourtant les faits sont là, évidents et patents pour tout le monde. Citerai-je mon expérience ? Il y a trente ans que je suis avec les jeunes ouvriers... mais n'en parlons pas ; on me réfuterait immédiatement par cet argument, que tous les ouvriers de Marseille sont des saints. Hélas !... parlons alors d'autre chose. J'ai été dix ans aumônier d'une école de mousses et novices. Qu'est-ce que cette école ? Je n'ai pas besoin de le dire, les pierres le crieraient au besoin, ce ne sont pas des anges, et cependant, je l'assure, ma soutane n'a jamais fait peur à aucun enfant. Sous des formes abruptes, dans des natures corrompues dès leur plus tendre enfance, chez des jeunes gens que la misère ou l'inconduite des parents, ou la plus mauvaise éducation avaient perdus de bonne heure, j'ai trouvé des âmes naturellement chrétiennes, et j'ai pu leur faire faire plus de trois cents bonnes premières communions. Au contraire, l'influence du prêtre est immense sur ces natures, vierges, le plus souvent, de toute culture. Toujours placés sous la menace d'une répression énergique, ils trouvent dans le prêtre, cette tendresse, cette affection qu'ils savent si bien comprendre, elle les impressionne précisément pour l'avoir moins connue jusque-là. Non, le prêtre ne fait pas peur, si ce n'est à ceux qui ne l'ont jamais vu, ou vu de loin, comme les apparitions terribles dans les

ombres de la nuit s'évanouissant dès que le grand jour les fait voir dans leurs formes naturelles.

D'ailleurs, si cette objection prouvait, elle prouverait trop. Il s'ensuivrait que le prêtre ne devrait pas même se montrer au chevet des malades, au lit des mourants ; car s'il est un moment où le prêtre effraie, même ceux qui ont vécu avec lui, c'est bien le terrible moment de la mort.

Mais supposons que cette objection ait un fondement véritable, nos Œuvres justement ont pour mission de combattre cette répulsion. Puisque le prêtre est un agent indispensable dans la vie chrétienne, loin de le cacher, il faut le montrer souvent, toujours et partout. Croit-on que le sauvage qui le voit pour la première fois, n'ait pas envie de le manger, peut être ? Et pourtant le missionnaire ne recule pas, il cherche au contraire à gagner cè sauvage, à l'apprivoiser, et des anthropophages du Paraguay, il fait des modèles de parfaits chrétiens. Nos compatriotes ne nous insulteront pas, ils n'auront pas même l'envie de nous manger, s'ils nous trouvent toujours bons, dévoués, prêts à leur rendre service en toutes circonstances. Mais s'ils ne nous voient que dans leurs mauvais livres, s'ils ne nous entendent que par la bouche de leurs camarades, toujours nous conserverons notre aspect mystérieux et redoutable : jamais ils ne sauront nous connaître et nous aimer. Poursuivez-les comme le bon pasteur, dans tous les lieux où ils vivent, que leurs familles vous connaissent, qu'ils sachent tous qu'ils peuvent

compter sur vous quand ils seront dans la peine ou dans l'embarras ; pleurez quand ils pleurent, réjouissez-vous dans leur joie, et cette horreur, réelle ou prétendue de la soutane fera place à la plus sincère affection. Non, toutes ces objections ne sont pas réelles, elles n'ont pas de base. Si on veut poser carrément la question, voici comment il faut le faire, avec les impies, avec les protestants, et alors la réfutation sera inutile, dans un livre comme celui-ci. Il y a trois siècles que la société travaille à se séculariser pour devenir naturaliste. Le seul obstacle à ce mouvement, l'infranchissable digue qui arrête ce torrent, c'est le prêtre, il faut donc le repousser à tout prix. La source de la vie chrétienne c'est l'enseignement, il faut l'enlever au prêtre ; l'éducation du peuple pourrait se refaire par celle des enfants, il faut en éloigner le prêtre. Quand nous serons les plus forts, nous naturalistes, nous irons franchement à notre but ; quand nous serons les plus faibles, nous prendrons d'autres voies. N'hésitons pas à nous cacher sous la peau de brebis pour mieux tromper. Il y a de pieux laïques qui pourraient beaucoup nous nuire, servons-nous en à leur insu, en habituant le peuple à se passer du prêtre, utilisons pour cela les petites passions, les petites influences. Apprenons à chacun ses droits, habituons chacun à vivre en dehors de ses supérieurs ; quant aux laïques, exagérons leur importance, au dépens de celle des prêtres. A la vue de ces dissidences, les meilleurs esprits feront

peut être ce que font les arbitres dans un procès, ils partageront le différend et ce partage sera déjà un grand pas. En un mot, allons du Protestantisme au Presbytérianisme, de là au laïcisme, pour arriver au naturalisme pur, à la sécularisation de la société. Cette route sans doute est difficile, il faut compter sans Dieu, qui peut déranger dans un moment tous ces calculs ; mais n'importe, il en restera toujours quelque chose, et ce quelque chose qui est le but et le désir de l'enfer, ce sera la perte de beaucoup d'âmes.

Voilà la seule réponse possible à la question que je posais tout à l'heure : le Directeur doit-il être prêtre ou laïque, dans le sens de ceux qui ont peur du prêtre ? Qu'on ne s'y trompe pas, tout vient aboutir à cette conclusion ; personne n'y pense parmi nous, et cependant nous sommes tous, sans nous en douter, un peu imprégnés de cet esprit. Un Directeur d'Œuvre très pieux ne me disait-il pas : « Les prêtres, je ne puis les voir », laissant échapper *ex abrupto* cette expression d'un sentiment irréfléchi, mais profondément gravé dans son cœur. Encore une fois, ne jugeons pas mieux que le Saint Esprit, c'est lui-même qui a dit : *Posuit Episcopos regere Ecclesiam Dei :* c'est au prix de tout son sang, que Notre-Seigneur Jésus-Christ l'a ainsi établi ; c'est au prix du nôtre, s'il le faut, que nous devons le maintenir.

Nous ne voulons pas laisser dans l'ombre un autre côté de la question : il y a des Œuvres diri-

gées par des *corporations religieuses laïques ;* que faut-il en penser ?

Nous ne changerons pas un seul mot à ce que nous venons de dire, bien au contraire, ces Œuvres nous paraissent avoir des inconvénients tout spéciaux. Elles excluent le concours si précieux des laïques séculiers, aussi bien que le concours indispensable des prêtres ; la paix et la concorde sont bien plus difficiles à entretenir avec ces religieux laïques, comme le prouve l'expérience d'un grand nombre d'Œuvres, comme nous en avons reçu de si fréquentes confidences verbales et écrites. Il est de la nature des ordres religieux d'être fort exclusifs ; ce n'est peut être pas un défaut chez eux, c'est même une qualité ; un ordre forme un tout complet qui doit se suffire, avoir une grande autonomie. Le ministère du prêtre s'exercera plus souvent librement avec des laïques, plus rarement avec des religieux. Il sera parfois Directeur avec des séculiers, forcément simple aumônier avec des Réguliers. Il y aura des exceptions accidentelles, mais la règle générale, c'est le despotisme des religieux, c'est dans la nature des choses. Le prêtre aura moins d'indépendance, moins de liberté, il sera plus contrarié ; on trouvera qu'il donne trop ou pas assez d'absolutions, favorise trop la communion fréquente ou en éloigne trop les jeunes gens aux jours de grandes fêtes ; et si sa vertu n'est pas suréminente il abandonnera son ministère plein de déboires à un successeur, qui lui-même se

retirera au bout de peu de temps, jusqu'à ce que l'Œuvre devienne stérile et finisse par succomber. Ce ne sont pas de simples hypothèses et j'en sais une multitude d'exemples frappants. Je connais une Œuvre ayant gardé pendant trente-six ans le même Directeur, parce qu'il était le maître absolu ; les aumôniers qui lui ont succédé ont tous abandonné la partie, plus de vingt peut être en moins de trente ans. Ce n'est pas une spécialité de cette Œuvre, il en sera de même dans la plupart de celles dirigées par des religieux laïques. L'expérience prouve que ces maisons sont rarement pieuses ; la discipline y est souvent plus forte et mieux observée, mais la piété y est plus faible, ce qui nous conduit à parler d'un autre inconvénient : ces Œuvres sont trop *écolières*.

La plupart de nos enfants viennent des écoles communales. Les élèves, on le sait, ne conservent pas en général une grande affection pour leurs maîtres ; cette affection revient souvent plus tard, dans la suite de la vie, lorsque le bon sens et la raison développés par l'âge, rappellent les soins et les éminents services des professeurs. Mais à la sortie des bancs, l'école rappelle des gênes, des ennuis, des punitions : c'est un fardeau qu'on est heureux de déposer. Si ces mêmes maîtres se retrouvent à l'Œuvre, les enfants n'y voient que la continuation de l'école, et d'autant plus que les maîtres y demeurent maîtres, avec les mêmes habitudes de discipline, de surveillance, de répres-

sion. Ce n'est plus alors une Œuvre, c'est une école ; il y manque cet extérieur de liberté dont les enfants sont si avides à ce moment de leur vie. Nous l'avons bien compris à notre Œuvre de Marseille où il y a une école, et nous dirons dans la quatrième partie de cet ouvrage, les moyens que nous avons employés pour supprimer cet esprit écolier.

Enfin, et nous revenons souvent à cette idée, l'intervention dirigeante des laïques est la destruction ou tout au moins l'amoindrissement pratique de l'autorité des évêques. Un Ordinaire conserve son pouvoir sur les prêtres, il l'a sans doute également sur les laïques, mais *in radice* seulement, car la prudence ne lui permet pas de l'exercer de la même manière, et si des abus graves viennent à s'introduire, ce n'est qu'en brisant qu'il pourra rentrer dans la plénitude de ses droits, ce qui est parfois nécessaire, mais toujours fâcheux.

Nous devons donc le répéter : en pratique la Direction d'une Œuvre appartient à celui qui l'a fondée, qui l'a toujours exercée, qui a réussi. Chaque maison a forcément une manière d'être différente, toutes ces manières sont bonnes en elles-mêmes. Vouloir les détruire *a priori* pour atteindre une perfection *a posteriori* souvent impossible, ce serait erreur. Une des plus belles Œuvres que nous connaissions en France, à Paris, sur un boulevard, nous n'osons pas autrement la

désigner, est dirigée par un laïque qui rendrait des points à une foule de directeurs-prêtres. Mais en théorie, *sacerdotem oportet præesse,* c'est la thèse catholique, il ne semble pas possible de la contester.

ARTICLE DEUXIÈME

DU LAICÏSME DANS LES ŒUVRES

Je crois devoir revenir sur le chapitre précédent, à cause de son importance, en le traitant à un autre point de vue. Depuis quelques années, on se plaint beaucoup de l'intervention des laïques dans les choses religieuses. Il se forme comme deux partis en présence, toujours en méfiance, souvent en hostilité. C'est le propre des époques de trêve de soulever ces dissentiments entre les bons ; les époques de lutte les effacent heureusement, en face du danger commun.

Il y a dans ce mot effrayant de *laïcisme* une équivoque qu'il faut avant tout enlever. L'intervention des laïques dans les choses religieuses n'est pas le *laïcisme,* dans le sens odieux du mot. La direction ne leur appartient pas, mais il y a une part de bien à faire qui leur revient, et c'est justement qu'ils réclament cette part. Exposons leurs motifs de justification.

I

La barque de l'Église, disent-ils, et depuis quelques années surtout, traverse de violents orages.

Il y a sur ce vaisseau un équipage et de nombreux passagers ; à l'équipage seul appartient la conduite du navire, nous en convenons ; cependant les passagers ne peuvent se désintéresser absolument de ce qu'il fait. Et ce sont les raisons que font valoir les laïques pour justifier leur intervention ; je les expose, sans vouloir les justifier. En effet, l'orage redouble, la mer en furie élève des vagues comme des montagnes, le navire fait entendre ses craquements terribles, bientôt peut être le vaisseau va sombrer, engloutissant équipage et passagers. Ce n'est pas de la poésie que nous faisons, c'est de l'histoire très contemporaine, quoique peu conforme aux programmes Duruy. Nous sortons à peine de l'épouvantable année 1871, nous n'entrevoyons que trop ce que nous ménagent les années suivantes ; je suis en dessous de la vérité, tout le monde en conviendra.

Cependant, que fait l'équipage pour tenir tête à l'orage ? Les officiers s'occupent d'administration, dissertent sur la quantité de vivres à distribuer, sur les fonctions à changer : tel quartier-maître serait plus agréable qu'un autre, tel emploi le rendrait plus reconnaissant. La confiance de l'équipage envers ses chefs diminue considérablement, à mesure qu'aucun d'eux n'a l'air de s'occuper du danger commun. Ils ne marchent pas d'accord avec leur capitaine, leurs opinions sur la manœuvre sont différentes des siennes, ils les trouvent inopportunes, chacun d'eux se fait maître ab-

solu dans ses fonctions particulières, quelques-uns même se révoltent absolument et refusent de suivre son impulsion.

Les passagers considèrent tout cela ahuris. Cependant la tempête augmente, les voiles se déchirent, les mâts s'ébranlent et se brisent tour à tour, le navire n'obéit plus au gouvernail que trop de mains veulent manœuvrer à leur gré. Les passagers se concertent et décrètent que, puisqu'il s'agit d'un danger commun, ce qu'ils ont de mieux à faire, c'est de sauver l'équipage en se sauvant eux-mêmes ; cela leur semble de droit naturel, de droit strict et rigoureux, *salus populi suprema lex.* C'est ce qu'ils tâchent de faire immédiatement. Ils n'entendent rien à la manœuvre, c'est vrai, ce n'est pas leur métier, ils s'en tireront sans doute très mal, mais ils feront leur possible pour se sauver et sauver les matelots et les officiers, qui les laissent aller et se laissent aller eux-mêmes à la dérive.

Mais l'équipage proteste ; à lui seul appartient la manœuvre, c'est son droit incontestable ; sans doute, mais alors qu'il la fasse, les passagers ne demandent pas mieux, ils savent bien qu'il leur manque la théorie et la pratique, mais ils n'ont pas le choix des moyens, en face de pareil danger.

Voilà quel était l'état de l'Eglise dans les dernières années de l'Empire. Le flot grossissait chaque jour et l'équipage s'occupait d'administration, laissant le navire aller au hasard sur les écueils. Un immortel Capitaine présidait aux destinées de

l'Eglise, ses droits étaient contestés ou niés, ou tout au moins trouvés inopportuns. Pendant ce temps, le peuple se perdait, et ce peuple était devenu l'unique souverain du monde, en droit légal, par le suffrage universel, en fait, par le nombre ; que fallait-il faire ? Mettre la main à la manœuvre, et c'est ce que les laïques ont fait, *inde iræ.*

Et le Capitaine a approuvé la conduite des passagers par mille actes publics et réitérés, adressés aux Conférences de Saint Vincent de Paul, aux comités catholiques, à cent autres Œuvres laïques, encourageant, applaudissant leurs efforts.

Cette situation, du reste, n'est pas nouvelle dans l'Eglise. Les réformateurs que Dieu suscite dans les époques de grandes crises, n'ont pas toujours été placés au sommet de la hiérarchie sacrée. Au XVII[e] siècle, l'admirable réforme religieuse de la France, se fit par le clergé du second ordre, Saint Vincent de Paul, à la tête, M. Olier, le P. de Condren, M. Bourdoise, etc. Les cardinaux qui y contribuèrent si puissamment étaient sans juridiction ordinaire et immédiate en tant que cardinaux. Le cardinal de Bérulle était surtout fondateur d'une société religieuse, l'Oratoire ; le cardinal de la Rochefoucault réformateur des ordres religieux et surtout des chanoines très irréguliers. Déjà, à la belle époque des premiers temps de la Ligue, ce furent le bas peuple, les bourgeois et les simples prêtres ou religieux qui résistèrent à la tempête protestante et sauvèrent l'Eglise de France, en obli-

geant le Roi à se convertir. Cette pression des inférieurs sur les supérieurs a toujours existé dans les moments difficiles, et aujourd'hui, surtout, cette pression, cette impulsion, si on veut, est parfaitement régulière, puisque le Pape en est la tête et la dirige. Il faut bien, d'ailleurs, compter avec l'opinion, au moins en fait; et n'est-il pas heureux que l'opinion se soit si énergiquement prononcée à l'époque du Concile et dans d'autres moments dangereux, comme elle le fait, par exemple, en Prusse? Peut-on compter les innombrables bonnes œuvres faites par la Société de Saint Vincent de Paul? Beaucoup de prêtres les blâment, que ne les faisaient-ils eux-mêmes! Les Conférences sont venues remplir une place vide, est-ce leur faute si ce vide existait? Il en est de même des autres Œuvres laïques, elles sont venues satisfaire des besoins nouveaux. Les cloches sonnent et presque personne ne se rend à l'église; le temps pascal arrive, les hommes ne savent plus remplir ce devoir; les prêtres baptisent, marient et confessent. Mais voilà que le peuple ne veut plus même ce minimum de devoir, il se jette du côté des enterrements civils, se marie devant le Maire, ou ne se marie plus du tout, et ne fait plus baptiser ses enfants. La société redevient païenne; que fait le clergé, dans sa grande généralité, pour empêcher cette apostasie des masses? Il se croise les bras et se contente de gémir, ou si quelque prêtre zélé veut mieux faire, se jeter dans la mêlée, les obstacles qui viendront du côté de ses pairs ou

de ses supérieurs, seront encore plus grands : on le déclarera imprudent ou compromettant. Cependant un beau jour la révolution passe de l'indifférence à l'hostilité, de la théorie à la pratique, elle empoigne Evêque et Président, prêtres et gendarmes et les fusille tous ensemble. Pour le coup, les laïques trouvent que ce n'est pas correct et qu'il faut d'abord se défendre, c'est le plus pressé, puis moraliser les masses pour empêcher le retour de pareils abus, et on leur en fait un crime..... quand le danger est passé.

Voilà, ce nous semble, la défense dans toute sa force ; les réponses, cependant, ne manquent pas.

II

Et d'abord est-il vrai que l'Eglise de France fût aussi malade qu'on le dit, et qu'elle eût besoin d'être sauvée par les laïques ? L'Empire, sans doute, s'efforçait de choisir des évêques effacés, mais il ne réussissait pas toujours, pas mieux que le régime de Juillet. Ce sont d'illustres évêques qui ont conquis la liberté d'enseignement, qui ont lutté corps à corps avec toutes les erreurs contemporaines ; ils formaient la grande majorité du Concile, au milieu de leurs collègues français, et la minorité s'est promptement réunie à eux, dès que la question dogmatique a été tranchée. Le très grand nombre des prêtres étaient dans les mêmes idées et il les ont bravement défendues dans la chaire et dans d'innombrables écrits. Et la preuve que le

clergé est intact et à la hauteur de sa mission, c'est qu'à peine quelques brebis galeuses se sont réfugiées chez les vieux catholiques, déjà repoussées, depuis longtemps, par le mépris de leurs collègues. Qu'est-ce qu'une vingtaine de mauvais sujets sur plus de cent mille prêtres ? Le Catholicisme libéral, toute proportion gardée, compte bien plus d'adeptes parmi les laïques ; et à côté de ces loups soigneusement cachés sous leur peau de brebis, combien de millions qui sont complètement indifférents ou athées ! S'il y en a encore un grand nombre de si bons, c'est le clergé qui les a élevés. Il n'est donc pas resté les bras croisés, comme on le suppose avec tant de complaisance.

La cause des insuccès trop évidents du Clergé, c'est l'insuffisance des moyens dont il dispose. Nous sommes dans une époque de transition, les moyens anciens ne suffisent plus, les nouveaux n'ont point encore bien pris leur place. La paroisse ne peut plus attirer les hommes ; elle conserve encore ceux qui sont bons, et plutôt les vieux que les jeunes. Mais si quelques prêtres timides, un peu bornés dans leurs idées, tout le monde n'a pas au même degré le génie de l'intuition, ne savent pas encore sortir de la routine, en revanche, qui comptera les bonnes Œuvres que fait le Clergé ? En vingt ans, il est parvenu à élever plus de jeunes gens dans ses écoles secondaires, que l'Université avec ses immenses ressources financières. C'est lui qui a formé ces fortes générations de croyants qui

luttent avec tant d'énergie pour les droits de l'Eglise ; et cependant il est bien moins libre, dans ses allures, que les laïques. Si nous passons de l'enseignement aux bonnes Œuvres proprement dites, la statistique n'en existe pas encore, mais on peut assurer que la plupart, et ce sont les plus belles, les plus florissantes et les plus chrétiennes, ont été fondées et sont dirigées par des prêtres. Il ne les font pas en amateurs et en passant, ils en font l'occupation de leur vie entière ; ils n'ont ni femmes, ni enfants, ni profession industrielle, ni fonctions administratives ; combien en pourrait-on citer, qui meurent de faim, sans aides, sans secours, que ceux qu'ils vont mendier avec mille rebuts. On conclut trop du particulier au général. De ce qu'il y a des prêtres moins intelligents et plus humbles que certains laïques, on oublie qu'il y a aussi des laïques à idées plus étroites que les prêtres, et certainement en bien plus grand nombre, car ils ont pour eux de longues études, l'expérience des âmes et surtout la grâce du Sacrement de l'Ordre.

Et voilà le point capital, la thèse vraiment catholique. Quand on admettrait, ce qui est absurde *à priori* et faux *à posteriori*, que les laïques font mieux que les prêtres dans la direction des âmes ; il leur manquerait toujours cette grâce du sacrement qu'on oublie trop, et qui est cependant leur incontestable force, ceux qui le nieraient ne seraient plus orthodoxes. Quand un prêtre ne dirait

que la messe, indépendamment de ses mérites personnels, il produit un acte si méritoire en lui-même qu'à lui seul il convertit plus de pécheurs que tous les laïques n'en convertiront ensemble. Dieu a permis qu'à chaque heure un prêtre offrit à sa Sainte Majesté la victime sans tache. Le soleil en s'éloignant de la dernière messe dans un pays, éclaire la première messe dans un autre, et à toutes les heures du jour et de la nuit Notre-Seigneur s'immole par ses mains consacrées au salut du monde. Ce n'est encore qu'une de ses fonctions ; le prêtre absout, prêche, catéchise, donne ou entretient la vie de la grâce. Une Œuvre va d'autant mieux qu'il y exerce plus souvent et plus abondamment ses fonctions ; elle décline quand l'action des laïques est prépondérante. Mais les prêtres n'entendent rien à l'administration. Allons donc! tant vaudrait dire que M. Thiers dépasse Richelieu, M. Jules Simon, l'Abbé Suger, M. Canova, Ximénés.

La comparaison de la tempête est poétique, mais c'est tout. Oui, certains prêtres et même certains diocèses s'occupent trop d'administration, et étreignent trop le zèle de ceux qui feraient beaucoup mieux avec plus d'initiative, plus d'impulsion, plus de liberté. Nous en convenons sans peine. Mais vraiment ce reproche est d'une souveraine injustice. Est-ce le clergé qui a inventé et inauguré cet esprit d'administration et de centralisation ? ne sont-ce pas les laïques qui nous y poussent par leurs exemples, leur pratique, leurs excitations ?

Est-ce notre faute, si Paris se fait le centre de toutes les bonnes Œuvres, alors que notre seul centre, à nous Catholiques, devrait être Rome, et Rome seulement ? L'abus de la centralisation politique et administrative est si grand que les meilleurs esprits s'en préoccupent et voudraient rendre à la province son autonomie. N'est-ce pas précisément à ce moment que les laïques ont cherché à centraliser toutes les Œuvres à Paris ? Voyez l'Œuvre des Cercles de France, comme on les appelle : quelques chefs d'escadron la président ; malheur à qui veut se soustraire tant soi peu à leur direction, une excommunication en règle les met bientôt à leur place ; on les prive des indulgences, on leur enlève leurs bannières, leurs décorations. Voilà les abus qui nous épouvantent, nous prêtres, et bien justement. Nous ne refusons pas le concours des laïques, malgré tout ce sont nos enfants, nous les employons avec bonheur, fussent-ils plus nombreux ! mais ils ne doivent être que nos aides et non pas nos remplaçants, car il est faux que nous abandonnions le navire pendant l'orage, ou que nous refusions leur concours au moment du danger.

III

Nous avons exposé le pour et le contre avec simplicité, après avoir entendu bien souvent les deux partis. L'impression qui nous reste c'est que des deux côtés on a raison, ou tort si l'on veut. En

fait, les laïques peuvent avoir raison quelquefois : en droit, ils ont tort. Nous l'avons vu de nos yeux en maintes circonstances, les laïques sont obligés de prendre l'initiative là où les prêtres ne veulent pas ou ne peuvent pas la prendre ; mais bien souvent aussi les laïques forment un obstacle insurmontable au zèle des prêtres. C'est la condition des choses humaines d'enfanter des conflits continuels, rien ne pourra jamais l'éviter entièrement. Nous avons déjà cité ce très pieux laïque qui communiait, lui, très souvent, et qui cependant, en pleine table d'hôte d'un restaurant de la place Saint-Sulpice, nous déclarait, en 1859, qu'il retirerait toute allocation à une Œuvre qui ferait communier les enfants hors du temps pascal. Dans ces conditions les laïques sont un obstacle, et un obstacle très grave, surtout quand ils tiennent les cordons de la bourse, comme cela arrive si souvent.

Quel serait donc le remède! il est bien simple en théorie, quoique en pratique l'imperfection humaine le rende bien difficile. Les laïques pieux et zélés devraient s'adonner sans crainte et sans obstacles à toutes les bonnes Œuvres. « Je les approuve toutes, me disait à moi-même Mgr de Mazenod, notre regretté pasteur et bien-aimé père. Si Dieu les veut, je ne puis prendre la responsabilité de leur chute, et s'il ne les veut pas, il saura bien les faire tomber. » Aussi se sont-elles multipliées sous son épiscopat, comme sous aucun autre.

Mais, en revanche, au lieu de bouder au bien que font les laïques, les prêtres doivent se mettre à leur tête et les diriger. Dans certains diocèses, par exemple, l'autorité a empêché la création des Comités Catholiques; c'était une erreur: ces comités pouvaient faire beaucoup de bien. Dans d'autres, ils n'ont pu les empêcher, mais ils les ont vus de mauvais œil et s'en sont tenus éloignés; c'était une faute, il fallait une grande vertu à ces pieux laïques livrés à eux-mêmes et sans direction, pour n'excéder en rien. Dans d'autres enfin, l'autorité a tout approuvé, tout encouragé, tout béni; mais elle s'est mise à leur tête. Ces Comités demeuraient laïques, ce n'était plus le laïcisme.

Oserais-je citer notre Œuvre dans un sujet si grave? Qu'on me le pardonne puisque le public auquel je m'adresse n'est composé que de directeurs d'Œuvres de jeunes gens, que je n'écris que pour eux. Dans notre Œuvre les laïques ont l'initiative, la spontanéité, comme nulle part. Mes jeunes gens font tout ce qu'ils veulent, je me fais un bonheur de ne jamais les contrarier. La discipline qu'ils imposent à leurs camarades est d'une rigueur qui me serait impossible. Mais il y a un prêtre à la tête, lui seul confesse, lui seul prêche à l'église et parle en public, lui seul est législateur, lui seul donne les charges et les dignités. Il est l'âme et la vie, le centre d'où tout pouvoir émane, on en appelle à son autorité en toute circonstance; et com-

me Dieu n'a pas créé les prêtres et les laïques pour vivre en antagonisme, mais dans la paix et l'union la plus parfaite, vraiment nous avons réalisé le beau idéal d'une société, d'une famille chrétienne, unie dans la charité de Jésus-Christ. Qu'on ne dise pas que ce sont des enfants : nous en avons au moins cent qui ont de dix-huit à quarante ans ; jamais ils ne m'ont donné aucun chagrin par leur mauvais esprit. J'ai bien plus de peine avec ceux de douze à dix-huit ans, et malgré ma sévérité plus grande avec eux, je n'en viendrais certainement pas à bout sans les exemples des plus âgés. Mais qu'un beau jour j'ai le malheur, dans ma maison, d'établir le régime représentatif, dans un an elle n'existera plus, ou du moins elle sera la fidèle image des admirables chambres françaises, un souvenir exact de Babel.

Mais qu'allons-nous nous perdre dans de si longues considérations ; ne sommes-nous donc plus catholiques ? Dieu a établi la Papauté comme le modèle de la forme la plus parfaite du meilleur des gouvernements ; c'est ce qu'il faut imiter pour arriver à toute la perfection possible ici-bas. Le Pape est à la tête avec un pouvoir absolu et sans limite, que le compte qu'il en rendra à Dieu. Il est infaillible dans la doctrine, c'est un privilège accordé par Jésus-Christ, il est infaillible en droit, puisque *sancta sedes a nemine judicatur*. Sous lui, il y a un état-major d'évêques ne relevant que de lui, réformables par lui seul. Sous les évêques, les prêtres

conduisent les fidèles et répandent jusqu'aux dernières extrémités du corps de l'Eglise ce sang de la vraie doctrine qui part du cœur pour aller dans les gros vaisseaux et de là jusqu'aux dernières artères. Voilà la constitution d'une Œuvre parfaite. Et qu'on ne dise pas que le Directeur n'est pas infaillible comme le Pape ; il l'est, *secundum quid,* puisque l'évêque le choisit et le surveille et que l'évêque est en communion avec le Saint-Siège. Tout le corps de l'Eglise, les laïques eux-mêmes, partagent ainsi en quelque sorte le don de l'infaillibilité, pourvu qu'il n'y ait point de solution de continuité. Mais si les laïques se séparent des prêtres, font bande à part, ou bien prennent leur place et exercent leurs fonctions, ils se détachent du tronc et deviennent stériles, tout comme si les prêtres se séparent de leur évêque, ou veulent exercer avec indépendance leur ministère, tout comme si les Evêques se séparent du Pape ou lui opposent de prétendus droits. *Sicut palmes non potest ferre fructum à semetipso nisi mauserit in vite. Ego sum vitis vos palunites.* (Joan. xv. 4. 5). Que chacun garde son rôle, et malgré la faiblesse humaine, la société religieuse gardera cette perfection que la société civile demande en vain depuis tant d'années à la déclaration des droits de l'homme.

ARTICLE TROISIÈME

DES CERCLES

Les Cercles sont une fondation récente, essentiellement laïque. Nous devons en parler comme du complément de nos Œuvres de Jeunesse ; ils sont aujourd'hui grandement en honneur dans toutes les villes, et surtout dans les grandes villes. On fonde des Œuvres en faveur des ouvriers ; c'est une sainte émulation qui gagne tout le monde et qui produira sans doute les plus heureux résultats. Seulement, il est indispensable qu'une direction bien prudente préside à ces fondations, sans cela le bien ne se fera pas, ou il se fera d'une manière incomplète ; et comme en France la mode et l'engouement guident en toute chose, si cette Œuvre venait à échouer, la réaction s'opèrerait facilement, le découragement gagnerait l'opinion publique et rendrait ensuite plus difficile la conservation des anciens Cercles ou la fondation des nouveaux.

Nous allons exposer nos idées sur les Cercles avec toute la franchise des chapitres précédents. Notre parole n'a que sa valeur individuelle, c'est-à-dire qu'elle n'a qu'une très minime autorité ; à chacun d'en prendre ce qu'il jugera utile ou convenable : du choc des opinions naît la vérité.

I

Nous nous trouvons tout d'abord en face de deux méthodes qui semblent contradictoires, et qui le

sont en effet, si on s'en tient à la théorie pure. Les uns veulent des cercles catholiques dans toute la rigueur du mot, c'est-à-dire des Cercles composés d'ouvriers chrétiens, soumis, pour la doctrine, au *Syllabus*, pratiquant les devoirs que la religion impose rigoureusement, comme les Pâques, la messe du dimanche, etc.

Cette première méthode, qui nous semble tout spécialement celle du Comité central de Paris, impose à tous les Cercles, comme corollaire de l'esprit chrétien, un aumônier, une chapelle, des exercices religieux terminant toutes les soirées, ou au moins celles du dimanche. L'image de la croix orne toutes les salles ; les bannières, les décorations, indiquent le but et la composition des Cercles et ne peuvent laisser le moindre doute à personne : on sait ce qu'on fait quand on se présente dans ces maisons, c'est un acte de foi, ce sont vraiment des Cercles catholiques.

On ne peut qu'admirer la franchise et l'énergie de ce programme ; on voit que ce sont des militaires et des jeunes gens qui l'ont tracé. Des prêtres eussent été plus timides, comme ils ne l'ont été que trop dans les premières fondations des Œuvres de Jeunesse. Notre époque a horreur des moyens termes, comme le prouvent les continuels insuccès des partis dits du *Centre* : ou Jésus-Christ, ou Bélial. Veut-on ramener les ouvriers à la Foi ? il faut le dire franchement, toute voie détournée échouera honteusement. *Qui non est mecum contra*

me est. (Luc xi. 23.) *In hoc signo vinces.* Promettre à des ouvriers la victoire par la croix, c'est une de ces sublimes hardiesses qui ne peuvent que réussir.

Avons-nous besoin de le rappeler? Cette méthode est celle que nous ne cessons de prôner dans toutes les pages qui précèdent, celle que nous prêchons depuis trente ans de vive voix et par écrit. Si nous voulons faire simplement des Cercles honnêtes, cette nouvelle Œuvre est inutile : il y a toujours eu des Cercles conservateurs, le penchant naturel porte les gens de même sorte, unis par une commune éducation, par la communauté d'opinion, à se réunir ensemble. Ces Cercles demandent bien moins de peine, se suffisent, rendent bien plus d'argent ; l'intervention de l'Eglise est inutile dans leur création et leur direction : confiez-les à d'honnêtes limonadiers qui y gagneront leur vie.

Cependant cette méthode soulève des objections difficiles à soutenir au point de vue théorique et absolu, mais très fondées au point de vue expérimental. La société n'est plus chrétienne ; si la quasi-liberté d'enseignement secondaire, dont nous jouissons depuis vingt-cinq ans, a considérablement relevé le niveau de la foi dans les classes dirigeantes, si la liberté de l'enseignement supérieur promet les mêmes avantages à la future génération, l'enseignement depuis quatre-vingt ans a perdu la classe ouvrière passée tout entière à l'impiété. Il y a et il y aura toujours des exceptions, mais elles sont si peu

nombreuses, que des Cercles, destinés à des ouvriers vraiment chrétiens, ne réuniront presque personne et l'Œuvre avortera nécessairement. Des gens graves et fort au courant des Œuvres ouvrières apportent en preuve des exemples frappants. Comment voulez-vous fonder un Cercle rigoureusement catholique, me disait l'un d'eux, dans une paroisse de trente mille âmes, où il n'y a pas cinquante ouvriers qui remplissent encore le le devoir pascal ? Ma paroisse, nous disait à nous-même un saint curé de Paris, a quarante-deux mille âmes ; je n'ai que six cents femmes et quarante-deux hommes qui fassent leurs pâques. Et, en effet, le Cercle T n'a pas plus de cinquante membres ; à certains jours de la semaine ils sont à peine trois ou quatre ; on en donne pour raison sa situation isolée dans un carrefour, mais la vraie raison c'est que tout le quartier ne pourrait en fournir davantage. Le Cercle V s'est insurgé contre son Directeur ; il a fallu renvoyer presque tout le monde, il est resté à peine quatre-vingts membres. Le cercle X avait d'abord réuni deux cents ouvriers, il est promptement tombé à quatre-vingt. Le Cercle Y spécialement fondé pour les Alsaciens-Lorrains, a débuté avec trois cents membres, avec beaucoup d'éclat et d'entrain. Il est tellement vite tombé qu'on ne s'en occupe presque plus. Le Cercle Z annoncé à grand renfort de publicité, affiches, prospectus , réunit d'abord trois cent cinquante membres. Mais il était si outrageusement com-

posé qu'il a fallu renvoyer presque tout le monde, et c'est à peine s'il compte cinquante membres.

Ces résultats, que nous sommes loin de garantir sur de simples renseignements saisis au vol, et que nous n'avons aucun moyen de contrôler, mais qui doivent être vrais dans leur ensemble, sont tout à fait navrant. Sans doute le très grand nombre est un immense écueil, c'est même l'avortement certain ; mais le trop petit nombre est une source de découragement et d'insuccès. Ne vaudrait-il pas mieux ouvrir les portes aux ouvriers chrétiens par leur baptême et par l'ensemble de leur foi, encore rempli d'un certain respect pour leur religion, quoique ne la pratiquant plus, les habituer peu à peu aux choses religieuses longtemps oubliées, en un mot faire des Cercles une Œuvre de propagande et pas seulement de conservation. N'est-ce pas déjà beaucoup de faire sacrifier aux ouvriers le respect humain, de les réunir dans un faisceau chrétien, au moins par le titre ? Le reste viendra peu à peu. N'est-ce pas la méthode des missionnaires en pays infidèles, et même en France ? Ils rassemblent comme Saint Pierre *bonos et malos*, et l'expérience prouve souvent que leurs plus beaux succès sont auprès des plus mauvais.

Nous avouons, pour notre part, qu'un seul de ces arguments nous touche fort : la stérilité de l'Œuvre si elle ne s'adresse qu'à de vrais catholiques, à une époque où il n'y en a presque plus. C'est se con-

damner à un insuccès certain, et l'insuccès, à notre époque d'étalage, ne se pardonne jamais.

Les deux méthodes que nous avons sincèrement exposées nous semblent donc également mauvaises. Essayons de dire ce qui nous paraît le meilleur. C'est une grande hardiesse de notre part, alors que tant d'hommes éminents ont élucidé et tranché cette question ; qu'on nous pardonne, au moins, notre sincérité.

II

La première, la principale, la presque unique condition, c'est d'avoir un homme capable de diriger le Cercle. On a voulu imiter, à Paris, le cercle du Montparnasse : on a oublié de lui demander sa recette pour avoir un aussi bon Directeur. Tant vaut l'homme, tant vaut la chose, on le répète sans cesse. J'ai vu de fervents Catholiques, pleins de zèle, de bonne volonté, prendre des peines immenses pour fonder des Cercles, chercher des locaux, dépenser des sommes folles, réunir tous les genres de plaisirs honnêtes et de délassements plus ou moins permis, organiser des fêtes, des théâtres, des concerts, des manifestations religieuses, car tout se heurte dans ces cercles, comme à Babel ; battre la grosse caisse, réunir des centaines d'ouvriers, faire des séances d'inauguration splendides, c'est l'ouverture obligée et la plus facile, puis tristement échouer après peu de mois. Pourquoi cela ? On avait longuement élaboré un règlement inapplicable, longuement délibéré sur la location de la

maison, non moins sur l'ameublement, bien plus sur le choix des limonadiers, qui avaient les sympathies énergiques des uns et les répulsions non moins graves des autres, mais personne n'avait pensé à l'âme de la chose, au Directeur. Quelques-uns le cherchaient encore trois ans après. Un Comité n'est pas un Directeur ; quatre, dix, vingt personnes dévouées ne sont pas un Directeur, n'en ont pas l'autorité, la responsabilité, l'expérience, l'assiduité : la collection n'est pas l'unité, et sans unité vous aurez une chambre de Députés, un Sénat, toutes les merveilles des temps modernes, mais vous n'aurez pas une Œuvre. Qu'importe la méthode, pourquoi l'imposer envers et contre tous? Sa valeur est relative, les principes seuls sont absolus. Il faut une tête, une main. Un homme qui sait ce qu'il veut, qui est énergique, intelligent, vraiment religieux, fera marcher un Cercle avec sa méthode à lui, même si cette méthode est moins parfaite. Sont-ce les constitutions qui manquent à la France ? Ce qui lui manque ce sont des hommes pour en tirer parti.

Voilà ce nous semble, le point capital : trouvez d'abord l'homme, prêtre ou laïque, religieux ou séculier. Quand vous aurez ce trésor, fondez seulement alors, votre Cercle et laissez faire l'homme. Le rôle des Comités est de faire la réclame, présider aux fêtes, faire un discours et même plusieurs pour contenter un plus grand nombre d'orateurs, sinon d'auditeurs, et surtout de donner beaucoup

d'argent, car ces Cercles coûtent plus que l'entretien des paroisses les plus considérables. Mais laissez une indépendance absolue au Directeur capable, lors même qu'il ne serait pas parfait comme Dieu, l'autorité de l'Eglise se suffit à surveiller son orthodoxie, car la foi ne souffre aucune transaction. On se moque beaucoup, dans mon pays, d'une commune qui fit construire pour sa musique une grosse caisse monumentale qui ne put jamais sortir par les ouvertures de la maison. Que cette fable est vrai ! On fonde l'Œuvre puis on cherche les moyens de la faire marcher. Commencez par le commencement, le reste viendra toujours.

Le Directeur trouvé, quel genre d'ouvriers faudra-t-il recevoir ? De vrais chrétiens, des demi-chrétiens, des quart de chrétiens ? Qu'on me pardonne ces expressions trop familières, je veux par là indiquer quelqu'une des mille nuances qui distinguent, comme à la Chambre des députés, ceux qui sont encore chrétiens par le baptême. Si on n'admet que les premiers, outre que le choix sera difficile, qu'il y aura de nombreuses erreurs, on n'en trouvera, peut être, presque point, pas assez de jeunes, trop de vieux. Puis il y a un danger dans ce triage : qui le fera? C'est difficile, ce ne sera jamais bien fait. Il y aura de fréquents changements dans la conduite, surtout des jeunes gens. Un tel a fait ses Pâques cette année et ne les fera pas l'année suivante : demanderez-vous le billet de confession ? Si à la rigueur tout cela peut se faire

dans une grande ville, ce qui n'ai pas aisé, comment le ferez-vous dans une petite localité où le refus d'admission est une sorte de honte, d'excommunication publique, qui augmentera les haines contre le Cercle? J'en connais où des membres expulsés ont eu l'infamie d'actionner leurs bienfaiteurs en justice, et le tribunal jugeant d'après ces fameux règlements que nous apporte la poste, les a réintégrés dans le Cercle. Il y a là des difficultés pratiques qui semblent insurmontables. Voici peut être le seul moyen de les conjurer : établissez un excellent esprit dans le Cercle ; alors les bons et les moins bons pourront s'y coudoyer sans danger. Voilà une belle théorie, dira-t-on, mais la pratique? Elle n'est pas aussi difficile qu'on pourrait le croire tout d'abord, et nous allons rentrer dans l'admirable méthode de M. Allemand ; et la preuve que c'est vraiment la bonne, c'est que certains Cercles l'ont trouvée d'instinct et sans qu'on la leur eût indiquée.

Le Directeur a un double rôle dans une Œuvre, nous l'avons déjà dit après l'auteur de l'Imitation : *aliis arcana, aliis communia loquor*, à tout le Cercle la vertu commune, mais vous n'aurez cette vertu commune que si un noyau fervent pratique, ou du moins, est soigneusement instruit des voies de la vertu, je dirais volontiers de la perfection, si le siècle pouvait encore entendre cette parole. Formez donc un noyau de quatre ou cinq vrais chrétiens, on peut toujours les trouver ; augmentez

successivement leur nombre, formez-les avec le plus grand soin aux vertus chrétiennes, et en particulier, à l'humilité, à l'obéissance, au zèle, à la vraie piété ; faites-leur fréquenter assidûment les sacrements. Si vous êtes prêtres, c'est le beau de votre ministère, votre dédommagement aux moyens si peu sacerdotaux que les malheurs des temps vous forcent à employer avec les ouvriers. Si vous êtes laïque, ayez un bon prêtre sous la main pour vous aider. Que ces assemblées soient secrètes, le mystère est le grand succès des mauvaises sociétés, c'est un penchant du cœur humain ; ayez de fréquentes réunions. Ce noyau sera l'âme du Cercle, il se modèlera sur lui et le transformera promptement. Relisez ce que nous avons déjà dit au chapitre des Associations, T. Ier, page 171. C'est toujours la même méthode sous différentes formes.

Tout ceci n'est pas une utopie : je connais une ville qui a fondé tout d'un coup plusieurs Cercles qui vont tous à peu près également mal. Un seul a un peu de vitalité, pourquoi ? Il a établi un petit groupe d'une vingtaine, qui s'appelle, section de charité ; ils se réunissent dans des assemblées privées, s'entretiennent des bonnes Œuvres à faire dans leur paroisse. C'est fort incomplet, il n'y a pas de tête et probablement ils succomberont à cause de cela. Il n'y a pas encore de piété, et cependant cela suffit pour maintenir ce Cercle dans une meilleure voie, parce qu'ils ont un esprit commun,

s'exerçant à autre chose qu'à monter des concerts, des Pastorales, ou des parties de Boston.

Il est très important de ne point admettre de mineurs. Ces enfants encore trop jeunes, incapables d'user sagement de la liberté des Cercles, y prennent des mauvaises habitudes de boissons, de jeux, de pipes, qui viendront trop tôt, sans que l'exemple les excite davantage. Ils sont, en outre, trop bruyants, ne comprenant pas encore les convenances des bonnes mœurs extérieures. Les jeunes gens entre eux, s'excitent à toutes sortes de mal, ils ne font du Cercle qu'un prétexte pour sortir de chez eux et finir leur soirée dans les lieux dangereux ou mauvais. Il y en a qui les reçoivent presque à tout âge. Dix-huit ans devrait être la dernière limite. Dans une ville, on avait d'abord fondé une Œuvre de jeunesse : on y a ajouté un Cercle et pour comble de malheur on y reçoit les enfants dès quinze ans, au mépris de toutes les lois édictées récemment sur l'admission des mineurs dans les buvettes. A l'heure des offices, les petits qui n'ont pas quinze ans assistent tristement aux vêpres et au sermon, pendant qu'à travers les murs on entend le bruit des billes de billard, car le Cercle demeure ouvert pendant les vêpres. Cependant, la loi si indulgente de 1814 ordonne la fermeture de ces établissements à l'heure des offices. Voilà des Cercles dits catholiques, qui apprennent à la jeunesse à mépriser les lois les plus saintes. L'Œuvre réduite à de jeunes enfants végète à grand'peine et le Cer-

cle n'en va pas mieux. Ces deux établissements se sont tués l'un l'autre.

Partout où ce serait possible, on devrait faire d'abord une Œuvre de jeunesse, et plus tard seulement un Cercle. Il n'y a presque rien à faire avec les hommes : nous avons déjà dit que pour les avoir bons, il faut se résoudre à n'en avoir presque aucun, et les prendre mauvais est un grand danger. Les enfants de nos Œuvres sont formés de bonne heure à la discipline, aux bonnes mœurs, aux idées religieuses ; quand le service militaire nous les arrache à vingt ans, ou quand le mariage nous les prend, ils doivent trouver un Cercle qui continuera le bien commencé utilement pour eux, utilement pour le Cercle dont ils deviendront l'âme.

Le chapitre des divertissements est de la plus haute importance. Il faut qu'on s'amuse dans un Cercle, c'est évident, on n'y viendra pas sans cela. Mais l'excès d'une chose qui est déjà par elle-même un mal, nécessaire si on veut, mais un mal, demande à être réglé avec beaucoup de prudence. L'idée du Cercle remplaçant l'ancienne confrérie, n'est pas une simple substitution de mots, c'est aussi une substitution d'idées qui dépeint bien la dégénérescence de notre siècle. A d'autres époques on eût établi un plus grand nombre de centres intellectuels qu'on appelait des monastères. Plus tard, les ordres mendiants eussent couvert le pays de missionnaires ; au dernier siècle, on eût fait des collèges chrétiens ; aujourd'hui on fait des Cercles ;

qui osera dire que c'est un progrès ? Ce nouveau moyen est d'un succès trop douteux et jusqu'ici trop nul; pour qu'on ne cherche pas à les faire rentrer le plus tôt possible dans la voie chrétienne. Il faut donc bannir les divertissements trop profanes. Certains Cercles veulent à toute force que les femmes partagent leurs divertissements. Les abus sont facilement énormes, on le comprend. Encore si chacun n'emmenait que sa propre femme, mais on conduit ses filles, ses cousines, ses voisines, ses co-locataires. Dans une grande ville où la vie privée est à peu près impénétrable, on peut conduire impunément sa maîtresse, et on le fait. Quand les convenances seraient encore mieux observées, grâce à une ombrageuse surveillance, la fille de Pierre n'est pas la fille de Paul. Voilà tous les sexes mêlés et dans des réunions où il y a trop souvent une grande majorité de jeunes gens de seize à vingt-cinq ans. Franchement, qu'ont donc de religieux ces pauvres Cercles ? Aussi les abus arrivent vite : après la représentation ou dans les entr'actes, on va se rafraîchir au buffet. Des femmes ou des filles restent attablées jusqu'à deux heures du matin, cela s'est vu ; et telles sont les erreurs de notre siècle, que les gens les plus religieux approuvent cette méthode, jusqu'à la soutenir contre l'évidence. La place de la femme est dans sa maison, au milieu de ses enfants. L'ouvrière n'a pas de bonnes, pas de domestiques ; son absence du foyer est toujours malheureuse ; elle ne l'est

déjà que trop pour le mari qui ne devrait connaitre que sa maison, l'Eglise et son travail. Encore une fois, faites le Cercle parce que c'est un mal nécessaire ; mais ne l'étendez pas à la femme et à la fille qui n'y avaient pas encore songé.

Enfin, si vous admettez les conférences historiques, politiques, économiques, scientifiques, domestiques, n'excluez pas la conférence religieuse, je veux dire le sermon : que ce soit le principal, le but, la fin du Cercle, le reste ne sera que le moyen. Ayez tous les ans une retraite, à l'époque des Pâques surtout, et de fréquents sermons ou conférences, puisque vous croyez nécessaire de changer le nom de la chose. Que l'aumônier, car il en faut un absolument, se mêle habituellement aux groupes, *fides ex auditu*, nous l'avons déjà répété plusieurs fois.

Tous ces moyens réunis neutraliseront le mauvais côté des Cercles et les rendront au moins passables, c'est tout ce qu'on peut leur demander ; mais de grâce, ne les faites pas mauvais, vous détruiriez sans profit le bien qu'ont pu faire vos Œuvres de jeunesse, en dénaturant l'esprit chrétien que vous aviez cherché à leur inculquer.

III

En 1872, l'engouement qui s'était tout d'un coup emparé de la France, avait aussi envahi Marseille. En quelques mois le Comité catholique avait fondé six cercles d'ouvriers. J'admirais ce mouvement,

mais j'en éprouvais une grande confusion. Eh! quoi, j'avais déjà employé vingt-huit ans à fonder notre Œuvre, qui elle aussi était un vrai Cercle, et je la trouvais encore infiniment imparfaite, et voilà que par un simple vote, en peu de mois, on faisait six fois plus que moi! Je n'y entendais probablement rien du tout. Peut être aussi cela venait-il de la différence d'étiquette. Une *Œuvre* c'était un mot usé, un *Cercle* produirait sans doute un effet magique. C'était possible, car en France la puissance des mots est absolue. Faisons donc un Cercle, ce sera le moyen de demander au Comité Catholique quelques bribes de ces allocations qu'il prodigue avec une largesse admirable à toutes ces nouvelles fondations.

Cependant, en suivant la mode, il fallait prévoir les inconvénients possibles: le premier, de détruire ou d'altérer l'esprit de notre Œuvre, en voulant faire du nouveau et un nouveau qui n'avait pas encore la sanction de l'expérience; le second, de nous mettre sous la férule des Comités Centraux, *récents, laïques et parisiens,* trois choses qui ne nous enthousiasmaient point encore. Qu'on me pardonne ces méfiances hérétiques et schismatiques, les Marseillais sont incorrigiblement *Cannebière,* ils conservent toujours quelque chose de leurs anciennes mœurs républicaines et indépendantes d'il y a quatre siècles.

Pour éviter ces inconvénients, je voulais faire une sorte de programme imprimé, afin qu'il pût

servir comme de règle et qu'il en constât bien. Je le lus à la séance d'inauguration, le 2 février 1873, en présence de tous nos enfants, grands et petits, et devant un public d'élite, composé des plus considérables et des plus fervents chrétiens de notre ville. On pardonnera le ton familier de ce discours; il s'adressait surtout à nos jeunes gens, il valait mieux les faire sourire en leur imposant des règles assez sévères en elles-mêmes que de les leur présenter sous une forme autoritaire et cassante qui les eût blessés. Les Directeurs sont trop portés à dire comme le César Romain : *sic volo, sic jubeo, sit pro ratione voluntas*. C'est une imprudence et une sottise, puisqu'ils doivent savoir le faire, sans le dire si crûment.

Lecture faite à l'inauguration du Cercle du Sacré-Cœur, le 2 février 1873, par le Directeur de l'Œuvre.

Mes chers Enfants,

Il y a trois mois, pendant les grandes solennités de notre anniversaire jubilaire, je vous annonçais, dans un temps rapproché, l'ouverture d'un Cercle pour les plus grands d'entre vous. Vous applaudîtes tous à cette idée, et les personnages

distingués qui présidaient à vos fêtes approuvèrent tous, de la manière la plus chaleureuse, cette utile innovation. Plusieurs fois déjà Mgr l'Evêque m'a témoigné combien ce projet lui était sympathique, il a daigné s'informer des progrès de nos réparations, de notre jour d'ouverture; il apprendra demain avec bonheur notre inauguration, et la bénédiction de notre premier Pasteur augmentera nos chances de réussite.

. . . .

Une pièce de deux croisées contiendra le billard; une autre, à peu près semblable, servira de salle de lecture, enfin un grand salon de trois croisées, installé avec un luxe inconnu jusqu'ici dans notre Œuvre, servira de lieu principal de réunion aux membres du Cercle.

Vous me comprenez, mes chers enfants, quand je parle de luxe ? Tout est relatif. Je trouve très naturel que des ouvriers dépensent dix mille francs de leur argent à une installation luxueuse; je ne penserai jamais à les demander à la charité publique. Dieu me garde d'avoir la moindre ressemblance avec les somptueux locaux où va s'engloutir l'épargne hebdomadaire de l'ouvrier. Je veux qu'en sortant d'ici vous vous trouviez mieux dans vos maisons, autour du foyer domestique, entourés de votre mère, de vos sœurs. Je manquerais mon but en vous dégoûtant de ce sanctuaire de la famille, le plus sacré de tous après celui où le bon Dieu vous réunit pour remplir vos devoirs religieux. Cepen-

dant, nous avons suivi notre siècle, quoique de bien loin. Le blanc de chaux des murailles a été remplacé par un magnifique papier de soixante-quinze centimes ; nos fenêtres étonnées ont vu de beaux rideaux de couleur ; vous aurez un peu moins de jour que par le passé, mais on ne peut suivre la mode sans souffrir un peu. Nous ne laisserons plus à la chaleur naturelle de votre âge le soin de vous réchauffer pendant les rigueurs de l'hiver ; une cheminée monumentale, acquise dans les meilleures conditions, comme les faisaient vos quinti-aïeux, brûlera la récolte des fagots, produits annuels de vos beaux platanes ; et... oserai-je tout dire ? — comment taire à vos oreilles l'énormité que je ne pourrai toujours cacher à vos yeux ? — un superbe tourne-broche, capable de tourner un veau, utilisera dans certains moments notre belle cheminée, à la satisfaction générale des spectateurs privilégiés, car il a été bien convenu que tous les ans, sans attendre la cinquantaine, nous renouvellerions le splendide et bruyant festin du 25[me] anniversaire, pendant que les plus jeunes se contenteront de l'odeur, en attendant leur tour. Ainsi sera résolue une des plus grandes difficultés culinaires de la maison, car le côté positif de la vie a été fort négligé jusqu'ici parmi nous.

Ces premières difficultés matérielles surmontées, quelques autres petits détails ont appelé de longues et très graves délibérations. Je n'ai pas voulu les résoudre tout seul ; le pouvoir personnel n'ayant

pas de très grandes sympathies dans ce moment, je me suis entouré des lumières de commissions et sous-commissions. A ces clartés éblouissantes nous avons fini par y voir un peu plus clair, ce qui est rare dans ces sortes de réunions. L'avenir achèvera de nous révéler ce que les plus experts de l'Œuvre n'ont pas encore su fixer absolument.

Première grave question : Boira-t-on dans notre Cercle ? Je me hâte de protester qu'on a toujours bu dans l'Œuvre, et que deux fontaines n'ont jamais cessé de couler dans la cour, si ce n'est pendant ces fréquents chômages que M. le Maire impose trop souvent à vos convoitises déréglées. Mais que boira-t-on ? Nous avons pensé que nous pourrions vous livrer la majeure partie des consommations usitées dans les autres Cercles. Il y aura des liqueurs dites fines pour les palais les plus délicats, du vin de plusieurs nuances et de la bière pour ceux qui visent au plus substantiel. Nous nous réservons, cependant, d'exclure les boissons traîtresses et, dès aujourd'hui nous excommunions solennellement l'absinthe et tous ses dérivés, s'il y en a. Le café servira au déjeûner du matin ; l'eau sucrée et le sirop rafraîchiront les plus sensés ; quant à la quantité, nous comptons sur votre bon esprit pour la déterminer. Un domestique sera à vos ordres pour la grosse besogne ; vous n'aurez aucune étrenne à lui donner, si ce n'est le jour de l'an, mais les plus anciens parmi vous surveilleront les détails. C'est la vieille tradition de l'Œuvre, elle

empêche tous les inconvénients, elle arrêtera surtout le trop d'entrain de ceux que vous appelez la *Jeune France*, par euphémisme, quand vous voulez désigner les plus fous, j'en suis bien fâché pour la France d'aujourd'hui.

Ce bon esprit de l'Œuvre, sur lequel je compterai toujours de la manière la plus absolue, résoudra la seconde question, comme elle l'a toujours été depuis trois mois : *Pourra-t-on fumer au Cercle?* Lorsque les jeunes gens de dix-huit ans m'adressèrent cette question, la plus vive anxiété se peignit à travers la barbe des plus anciens. Qu'allais-je répondre? La demande seule était un scandale. Nous fumons bien assez dans les rues, dirent les plus intrépides fumeurs. Nous nous en privons bien dans nos bureaux et dans un grand nombre de chantiers, sur les navires, dans les docks, où nous sommes cependant tout le jour ; quelle nécessité de le faire dans l'Œuvre? Cela diminuera ce ton de bonne compagnie que nous sommes tous si désireux de conserver intact ; nous nous en passons bien depuis vingt-cinq ans. M. Allemand avait les plus sévères appréciations à l'endroit des fumeurs. Que les plus jeunes en prennent la funeste habitude au dehors, c'est fâcheux, nous n'y pouvons rien, qu'ils s'entendent avec leurs trop débonnaires parents ; mais en prendre l'usage dans l'Œuvre !... Hélas ! mes chers enfants, vous me dites trop souvent que je me fais vieux et l'âge rend plus facile. J'ai donc prononcé le *oui* sacramentel et sans re-

gret, car je vous dois une des preuves les plus méritoires de bon esprit que vous m'ayez jamais donnée. Je m'attendais à un épais nuage de fumée ; je croyais voir sortir toutes les variétés de pipes, depuis celle de caporal jusqu'aux plus aristocratiques Kummer ; les cigares de tout format allaient empester ma maison d'une manière convenable ; mais point du tout. Quelques rares enfants, à peine échappés de l'école, ne gagnant pas encore de quoi payer leur tabac, ont seuls profité de la permission. Les autres se sont abstenus malgré mes instances, malgré les efforts si méritoires que je faisais pour trouver que cela sentait bien bon. J'ai vu, avec bonheur, d'immenses pipes se cacher, honteuses de leur isolement ; l'épreuve a été admirable. Je désire cependant qu'elle ne soit pas définitive et que vous jouissiez en paix de la permission sérieusement accordée, après mûres réflexions. Le fumer est une des plaies de notre époque, j'en conviens, mais c'est pour le moment un mal nécessaire. D'ailleurs ce n'est ni péché, ni contraire à la foi et aux mœurs, c'est entré dans les coutumes publiques ; les palais somptueux ont permis aux nuages ondulents de ternir leurs dorures ; pourquoi refuserais-je à ceux qui ont pris cette habitude d'en jouir dans notre maison, si cela peut les empêcher d'en user ailleurs ? Est-il bien sûr que M. Allemand, s'il vivait encore, ne le permettrait pas, en voyant le grand nombre de ses enfants fumer hors de son Œuvre au lieu d'y demeurer tout

le jour ? Je n'impose qu'une seule restriction : jamais le cigare ne brûlera en présence de vos petits frères. Quelque bon que soit cet exemple, j'aime mieux qu'ils vous imitent en toute autre chose. Vos pipes brilleront seulement dans vos salons, mais jamais dans les corridors, ni dans les cours, si ce n'est après le départ des enfants.

Le jeu offrait une difficulté moins grande, le vieux règlement de l'Œuvre l'avait résolue dès longtemps. Vous jouerez des consommations prises sur place, mais de l'argent jamais, sous aucune forme, sous aucun prétexte. Avec cette sage restriction, tous les jeux vous sont permis, me réservant d'interdire ceux qui, de près ou de loin, auraient quelque chose d'immoral comme le baccarat. Tous les jeux seront fournis gratuitement, à l'exception du billard qui coûtera une faible somme destinée à payer les outrages que vous prodiguez si maladroitement à son malheureux drap.

A la salle de lecture, les journaux et les livres seront à votre disposition ; jamais votre Cercle, sous aucune forme, ne vous demandera aucun genre de cotisation. Oserions-nous demander à ces Messieurs les livres dont ils ne se servent plus et au Comité de la presse un abonnement gratuit au *Citoyen*? Il demeure bien entendu que nous nous réservons le choix des journaux. Nous ne pourrions souffrir, vous le comprenez bien, une autre foi que celle que vous avez reçue au baptême et que l'Œuvre a pour but spécial de conserver et d'aug-

menter. C'est l'intention expresse de vos parents, et nous devons à vos âmes, dans le choix des lectures, les mêmes soins scrupuleux, tout au moins, que nous apporterons au choix des consommations pour qu'elles ne puissent altérer votre santé.

L'âge d'admission est fixée à 18 ans. C'est l'âge de la maturité, de l'expérience et du bon sens, j'en conviens avec vous, mais vous m'accorderez que la raison ne saurait arriver un jour plus tôt. La loi civile est bien plus outrageuse pour vous, en fixant à 21 ans l'âge de la maturité. Vous resterez scrupuleusement sur cette limite, car il en faut une, sous peine de vous voir successivement envahis par des poupons au berceau. Jamais je n'eusse fait de pareilles concessions si de plus jeunes enfants devaient en profiter.

Enfin, les heures d'ouverture du Cercle seront, le dimanche, depuis l'office jusqu'à onze heures et demie, heure à laquelle votre repas de famille vous réclame impérieusement. Le soir, depuis les Vêpres jusqu'à dix heures, dernière limite du convenable pour des ouvriers obligés de se lever de bonne heure le lendemain pour gagner leur pain. Les jours ouvrables nous serons à votre disposition depuis sept heures et demie du soir jusqu'à dix heures, quand il vous plaira de venir, espérant bien que la grande majorité préfèrera toujours, aux plaisirs et aux délassements du Cercle, les plaisirs de la famille et le délassement sans pareil d'un

sommeil réparateur. Nos anciens congréganistes, garçons ou mariés, seront reçus avec bonheur, à la condition de se soumettre à toutes ces règles, ce qui leur sera bien facile, dressés comme ils l'ont été dès leur plus tendre enfance à l'esprit de discipline de notre maison. Vos parents, qui sont aussi de la maison, les amis présentés par vous, seront reçus à bras ouverts, avec l'espérance de les attacher définitivement à votre Œuvre. Je ne veux pas oublier quelques petits usages auxquels vous avez toujours été fort fidèles, par une légitime fierté de conserver ce ton de bonne compagnie si apprécié dans notre maison. Ainsi on ne va au Cercle que vêtu comme on l'est à l'Eglise ; on ne garde pas son chapeau sur la tête, selon l'invariable usage marseillais. C'est inutile, peu sain et peu respectueux pour vos camarades. Vous savez que je ne le fais jamais devant vous, sans vous en demander la permission, quand je suis malade. L'Eglise est une grande école de respect, a dit un illustre orateur, vous ne devez jamais l'oublier, même dans les plus petites choses.

Je ne dissimule pas, mes chers enfants, que ce règlement si sage, si bien pesé, dans votre propre intérêt et dans celui de vos parents, enlèvera à votre Cercle ce je ne sais quoi de plus attrayant qu'ont peut être d'autres réunions de Marseille. Votre indépendance n'y sera peut être pas aussi complète, il y manquera cette atmosphère mondaine si séduisante à l'âge de plusieurs d'entre

vous. Mais veuillez réfléchir à chaque chose ; il n'y a aucun plaisir dans ce monde sans fâcheux revers. Pour un peu de liberté de moins, vous aurez une installation magnifique de grandeur et d'espace, car si le luxe inutile vous fait défaut, nulle part vous ne trouveriez une salle aussi belle, des cours si spacieuses et si bien ombragées, un si beau bassin de natation. Quel Cercle a 8,000 mètres de terrain, presque au cœur de la ville ? où auriez-vous tant de camarades, car vous êtes 400, des pères si dévoués, des amis si bons, si choisis ? Vous ne pouvez pas toujours jouer dans des salons empestés de tabac, pardonnez-moi ce blasphème, abreuvés de boissons plus ou moins alcooliques. Les cours, avec leurs admirables jeux de jambes, les plus robustes de vos membres, avec les boules, avec des enfants tapageurs tels que vous l'étiez hier et que vous avez tant d'envie de l'être encore, ces cours, dis-je, valent bien le plus beau des Cercles, n'est-il pas vrai ?

Les fêtes extraordinaires ne vous manquent pas d'ailleurs. Vous avez presque tous les ans les interminables représentations de la Pastorale avec ses cinquante acteurs qui s'amusent autant que les spectateurs ; il y a le drame ou l'opéra de la Saint Joseph, presque toujours fort beau ; les séances académiques de l'Ecole, sa distribution des prix. Toutes les semaines vous pouvez jouir pendant toute la soirée des mélodieuses répétitions de l'orchestre et du tapage étonnant de la musique mi-

litaire. J'oublie tant de fêtes amenées par des circonstances imprévues et qui mettent tant de variété dans la vie de l'Œuvre. Les vrais artistes trouveraient sans doute beaucoup à reprendre dans les exécutions, mais qu'importe ? une fanfare qui vous coûte à vous-mêmes tant de dépenses et tant de soins est mille fois plus belle que la meilleure musique du monde, jouée par des artistes qui ne seraient pas vous. Vous avez ici tous les plaisirs, pourvu qu'ils soient honnêtes, tous, même un bal masqué, paré et travesti, le jour de la Quinquagésisme, lorsque, après une journée employée aux exercices des Quarante-Heures, vous donnez le reste de la soirée à vos divertissements. Ce bal, à vrai dire, est fort court, vous en avez vite assez ; mais il dure bien huit jours pour vos mères et vos sœurs occupées à la confection des costumes les plus impossibles, et pour vous, haletant à l'idée de la manière merveilleuse dont vous serez grimés.

Puis, ne l'oubliez pas, vous n'êtes pas créés seulement pour vous divertir. Les satisfactions du cœur et de l'esprit valent mieux que les plaisirs des sens, quoique moins enivrants. Votre belle Eglise, le seul luxe de la Maison, cette Eglise embellie par vos mains pieuses, où vous venez prier, entendre la parole de Dieu, recevoir la grâce fréquente des Sacrements ; par exemple, je défie aucun Cercle d'en avoir une plus belle, avec de plus beaux offices, avec des chants plus unanimes et plus bruyants. Tout cela ne compense-t-il pas un peu de liberté

gênée ? Ici le pouvoir est absolu ; c'est vrai, mais n'est-ce pas là votre bonheur ? D'où la paix sans nuages dont vous jouissez depuis vingt-cinq ans ? Dieu me garde de faire la moindre allusion blessante pour qui que ce soit, surtout pour quelques personnes ici présentes. Il est des discordes inhérentes à certaines constitutions, aucune loi ne peut les prévenir. Notre Œuvre est une famille où je vous ai tous reçus petits enfants, sans qu'en vieillissant vous puissiez jamais atteindre mon âge. C'est ce qui rend le régime de l'Œuvre si facile. Vous vous administrez vous mêmes sans discorde, sans révolution aucune, sous la direction de votre père, sans connaître la souveraineté du peuple ou de l'élection du suffrage universel. Vous respectez d'autant mieux le pouvoir que vous ne l'avez pas choisi et que vous le savez exercé par les plus capables et les plus vertueux d'entre vous.

Vous continuerez, mes chers enfants, à conserver ce bon esprit ; votre Cercle ne sera qu'un développement, une extension de votre Œuvre. Depuis neuf ans les esprits chagrins, qui jugent d'autant plus hardiment les choses qu'ils les connaissent moins, n'ont pas cessé de dire, que notre Maison est devenue une école. Leur refrain désormais va changer : cette pauvre Œuvre est devenue un cercle. Méprisez ces jugements absurdes, mais n'y donnez jamais lieu. Jeunes enfants, ayez horreur de l'esprit écolier, si opposé à l'esprit de notre maison ; aînés de l'Œuvre, ayez encore plus horreur de l'esprit du

monde qui est exécré de Dieu. Ecole et Cercle, petits et grands, fondez-vous dans cette belle chose qu'on appelle l'Œuvre de la Jeunesse Ouvrière et où tout doit aboutir. Tandis que les hommes les plus capables et les plus chaudement chrétiens tâchent d'attirer les ouvriers dans leurs Cercles pour les amener à Dieu, faisant en cela la plus méritoire de toutes les œuvres, vous viendrez au Cercle, vous autres, parce que vous avez le bonheur d'être déjà et que voulez demeurer de vrais enfants de l'Eglise, des catholiques sincères et convaincus, des jeunes gens justement fiers du plus beau de leurs titres : Enfants du Sacré-Cœur.

ARTICLE QUATRIÈME

DES QUALITÉS DU DIRECTEUR

Quand j'ai dit qu'il valait mieux que le Directeur fût prêtre, je n'ai pas voulu dire que le premier prêtre venu fût apte à remplir ces hautes fonctions : il faut mille qualités pour cela, et leur réunion peut seule faire le vrai Directeur capable de produire beaucoup de bien. J'oserai même avancer, que si des qualités ordinaires suffisent pour faire du bien dans un ministère commun, les qualités les plus éminentes sont nécessaires avec les enfants, sous peine d'échouer. Examinons avec soin les vertus

les plus nécessaires dans notre état ; de cet examen de conscience naîtra peut être pour nous, la connaissance des causes auxquelles nous devons nos insuccès si nombreux.

1re Qualité. Un Directeur de jeunes gens doit avoir une *vocation spéciale* et *bien certaine*.

1re Marque de vocation. *La Constance*. Peu d'états sont plus sujets à des enthousiasmes d'imagination. Il y a dans l'enfance et la jeunesse, quelque chose qui attire le cœur, et qu'on prend souvent pour une véritable vocation ; mais elle vient plutôt de la sensibilité imaginative que de la raison. Celui qui veut se lancer dans cette laborieuse carrière doit donc, avant tout, suivre à la lettre le conseil de Notre-Seigneur Jésus-Christ et bien examiner à loisir, dans le silence et le recueillement, s'il a tout ce qui est nécessaire pour aller jusqu'au bout, *prius sedens computet si habeat ad perficiendum*. (Luc. XIV. 28). Examinez surtout si vous n'êtes pas sujet au découragement ; la jeunesse est attrayante dans ses formes extérieures, mais aucun âge n'a plus d'inconstance, aucun n'a moins de pitié pour ceux qui se dévouent au salut de leur âme. En dehors des prévisions générales sur les contrariétés extraordinaires et possibles, il faut compter d'une manière certaine sur l'ingratitude des enfants, sur les chagrins de toutes sortes, dont ils abreuveront leurs Directeurs. Le péché entraînera les uns, les mauvais amis prendront les autres ; plusieurs se perdront par malice ; le plus grand nombre par

légèreté, sans savoir ce qu'ils font. En un mot, le prêtre consacré au salut de ces petites âmes, doit bien mettre dans ses prévisions que le bien qu'il fera, le plus souvent ne sera pas pour lui ; qu'un autre le récoltera plusieurs années après ; sa part sera les déceptions et les déboires de toutes sortes. Première marque de vocation : le *æs triplex circà pectus*, du poète, la constance.

Deuxième marque : Une piété sincère. Piété pour lui, elle sera à son cœur ce que la constance sera à son esprit ; piété pour Dieu, dont il n'aurait pas sans cela les bénédictions ; piété pour les enfants parce qu'il doit être pour eux un professeur de piété, *et nemo dat quod non habet.*

Enfin la troisième marque de vocation, pour me borner aux plus certaines, c'est : l'amour des sacrifices. Si un prêtre en fondant une Œuvre, s'imagine que son ministère sera tout roses, il se trompe étrangement. Il sera jour et nuit au service de ses enfants, sera leur esclave, et ce mot dit à peine assez. S'il ne se contente pas de l'Œuvre, et qu'il lui faille de continuelles distractions, tout est perdu. Il doit se rapprocher en tout de ses enfants qui étant des ouvriers, dorment peu, se vêtissent assez mal, et ne se nourrissent pas mieux. De là une obligation perpétuelle de s'observer dans les moindres détails de sa vie. Les Jésuites se font parias, dans les Indes, pour gagner ces pauvres âmes rejetées de tout le monde ; le Directeur de nos Œuvres doit se faire petit comme ses enfants, pauvre comme eux, vivre

autant que possible de leur vie. Voilà, ce me semble, les trois marques les plus certaines de la vocation véritable à notre ministère : *constance, piété* et *esprit de sacrifices.*

2me Qualité. Le Directeur des jeunes gens doit les aimer tendrement. Cette qualité est certainement l'apanage de tous les Directeurs ; pas un ne commencerait son Œuvre, si cet amour pour les enfants n'était gravé au fond de son cœur. Mais il ne suffit pas de les aimer, il faut encore les aimer comme il faut, c'est-à-dire :

1° Sans préférences. L'affection, telle que je l'entends, devrait procéder plutôt de l'esprit que du cœur. Dès lors, la foi nous enseignerait à les aimer tous également : ceux qui sont bons, parce qu'ils sont aimables, ceux qui ne le sont pas, précisément à cause de ce défaut, pour ne pas avoir d'illusion ; toutes nos préférences devraient être plutôt pour ces pauvres natures maussades et désagréables, comme il s'en trouve tant. Les enfants s'aperçoivent aisément des préférences qu'on peut avoir pour les autres ; c'est un de leurs plus grands griefs dans les collèges et dans nos Œuvres ; cela ferme leur cœur ; nous avons au contraire pour mission de les dilater.

2° Mais surtout nous devons les aimer prudemment. Qu'on me permette d'entrer ici dans quelques détails plus intimes ; je leur crois une grande utilité pour prévenir des dangers presque impossibles, si l'on veut, mais qu'il faut supposer cependant,

pour ne rien oublier dans cette matière si importante.

Les ordonnances de l'Eglise, les écrits des saints ont prévu, avec des détails infinis, toutes les occasions périlleuses que peut offrir aux prêtres le soin des personnes d'un autre sexe. L'éducation des jeunes clercs dans les séminaires, la modestie qui environne les prêtres, éloignent tellement ces occasions qu'il faut ordinairement un mauvais vouloir bien délibéré pour franchir ces barrières et s'exposer aux chutes, conséquence nécessaire du manque de discrétion. On ne peut en dire autant des rapports avec les enfants ; ces rapports doivent être très intimes : on a besoin de les voir de près, il faut les gagner par la douceur, par l'affection la plus sincère, il faut leur en donner des marques. Il faut même plus, l'avons-nous dit ailleurs, il faut se faire aimer d'eux d'une amitié véritable, parce que ces petites têtes irréfléchies et volages ne peuvent aller ordinairement à Dieu par un autre chemin. Il y en a que les idées de foi n'arrêtent pas toujours à temps au bord du précipice ; le souvenir de leur Directeur parvient à les retenir : « Ce que je vais faire lui fera de la peine » ; souvent cette pensée a détourné un jeune homme du mal.

Enfin, il y a des enfants extrêmement aimables, la nature a répandu sur ces jeunes âmes des grâces extérieures qui les font chérir naturellement. L'innocence de quelques-uns est souvent un piège de plus ; ces enfants se livrent à ceux qui leur témoi-

gnent de l'affection et de l'intérêt, il n'y a peut être en ce monde que leur Directeur qui les aime, il leur donne des marques de son attachement, et de leur part, il n'y a ni méfiance, ni crainte, pas plus que de la part du prêtre, sans méfiance du danger.

Que peut-il arriver de là? Le moindre inconvénient c'est une tendresse de cœur, une sensibilité naturelle, changeant immédiatement le rôle du prêtre. De médiateur entre Dieu et les hommes, chargé de conduire au ciel les âmes confiées à Notre-Seigneur, il devient l'homme de lui-même, travaille pour son compte. Arrêtant à sa personne les sentiments d'amour dus à Dieu seul, il perd son prestige, et Dieu est tellement jaloux de sa gloire, que cette faute bien involontaire quelquefois au moins dans ses commencements, est presque toujours punie de l'inévitable châtiment que voici : on l'a remarqué cent fois, les enfants objet de cette prédilection ne persévèrent jamais, ils accablent de chagrins de toutes sortes ceux qui les avaient trop aimés. Dieu semble dire : Tu aimais ces enfants pour eux-mêmes et non pour moi, tu les a arrêtés à ta personne au lieu de me les amener, eh bien ! ils ne seront pas même pour toi, *gloriam meam alteri non dabo*. (Is. XLII. 8). Il n'y a point de plus grands châtiments pour le prêtre, d'ailleurs bon et même pieux, mais sans résistance pour ces faiblesses de cœur, dont il se défie d'autant moins qu'elles paraissent plus innocentes à sa raison.

Que dirai-je donc du malheureux qui serait tout à fait un loup dans le bercail ? Je ne puis rien en dire, si ce n'est que celui qui ne se sent pas la force de résister à ces funestes penchants, fera bien de renoncer à son ministère dès les premiers faux pas. Si la crainte de Dieu ne suffit pas pour le retenir, qu'il craigne au moins son malheur en ce monde, la perte de son repos, la menace des plus tristes disgrâces. De leur nature ces affections sont inconstantes, le secret est impossible, et s'il est gardé quelque temps, c'est que le démon, dans sa malice, a tout intérêt à le faire durer un peu plus. Mais, tôt ou tard, une catastrophe arrive ; quoique les exemples soient assez rares, nous pourrions en citer cependant ; mais assez sur un si triste sujet.

Conduisez les enfants *fortiter* et *suaviter*, disait Gerson ; un pieux chanoine ajoutait à la réunion d'Anger *et prudenter* : ces trois mots résument tout. Le plus beau modèle de la discrétion qu'un Directeur doit avoir à l'égard des jeunes gens, est bien sans doute M. Allemand. La Providence permit précisément que le soin des enfants lui ait toujours été pénible, que leur contact fût pour lui une source d'angoisses continuelles. Doué d'une grande sensibilité, de beaucoup d'imagination, nul n'était plus exposé que lui, et nul pourtant ne conserva son cœur plus admirablement pur dans ce périlleux ministère. Ses peines ont été continuelles pendant les trente-six ans qu'il a dirigé son Œuvre,

et qui pourrait dire jusqu'à quel point de perfection sa pureté s'est élevée ? Pendant toute sa vie il parut un prodige d'innocence. La modestie de ses regards et de ses manières, les précautions minutieuses dont il s'entourait quand il était avec les enfants, son air angélique, tout semblait annoncer une de ces âmes que le bon Dieu a préservées miraculeusement, même des atteintes du mal. Pourtant il ne fut pas exempt de combat ; il est vrai que sa délicatesse extrême lui faisait regarder comme des tentations les moindres impressions d'affection, quelque innocentes qu'elles fussent, dès qu'elles devenaient sensibles. A sa mort, ses nombreux écrits ont prouvé combien pénible lui avait été le soin des jeunes gens. Mais en même temps les petits morceaux de papier où il écrivait ses sentiments pour les tenir dans sa main comme une protestation continuelle, les couvertures de ses livres confidents de ses pensées, ont fait connaître avec quelle courageuse mortification il avait toujours su résister à ces sentiments d'affection trop naturelle qui l'eussent porté vers les enfants, laissant à tous ses successeurs un bel exemple de la grâce dans les cœurs qui veulent être au bon Dieu, même parmi les plus grands dangers (1).

(1) Voici quelques-uns des sentiments que nous trouvons dans ces admirables notes, écrites de la main de M. Allemand.

« Jesu gratiæ et orationi, ad bonum faciendum, magis con-
« fidens quam meis sermonibus. numquam, nisi necessitatis

3me Qualité : Un Directeur doit être patient, parce qu'il n'y a rien au monde qui fasse perdre patience, comme les enfants. Il faut être patient, 1° dans leurs mille sottises. Quelque bien organisée que soit une Œuvre dans sa surveillance, son règlement, l'heureuse disposition de son local, rien au monde ne peut empêcher les enfants de faire toutes sortes de légèretés ; ils se battent, désobéissent, brisent tout, manquent à toutes les règles. Je ne dis pas qu'il faille souffrir toutes ces choses, on doit au contraire les empêcher, mais enfin il ne faut pas perdre patience pour cela. Il faut mettre dans le budget de

« causâ, juvenes alloqui volo, nec ullam complacentiam in « colloquiis cum ipsis necessario habendis quærere. Soli « Christo Jesu placere opto et semper optabo. Omnem affec- « tum meum in Christum convertere et referre volo ; et « quamvis hi affectus terreni me aliquando pertubent, num- « quam, ex totis visceribus affirmo, eos liberé nutrire volo, « mori milliès desiderans, priusquam Deum vel venia- « liter offendere in re minimâ, ad sanctam puritatem spec- « tante.

« Anathema omni generi affectus terreni ! Sis. ô bone Je- « su, solus victor et dominator omnium affectionum mea- « rum, ut solus regnes in æternum in tota mente meâ ! Tibi « soli placere opto et postulo, et numquam mihi.

« O piissime Jesu, ambulem semper per vias nihil, nihil « in sensibus exterioribus, nihil in sensibus interioribus, nihil « in intellectu, nihil in memoriâ, nihil in voluntate, nihil « imperfectionis et corruptionis naturæ, ad perveniendum ad « te solum qui es unicum totum. Heu ! Heu ! Deus « solus ! Pereat a me omnis res creata, ut me immergam in « increato ! »

ses prévisions que, tous les dimanches, de telles choses pourront arriver. Si l'on y échappe parfois, cela ira au chapitre des profits imprévus ; tout ce qui arrivera fera partie des pertes qu'il fallait prévoir. J'ai connu des Directeurs qui ont tout abandonné par impossibilité de supporter toutes ces misères. J'avoue que celui qui aime l'ordre et la discipline souffre beaucoup d'être constamment sur le qui-vive, pour empêcher tant de fautes; le bon esprit des enfants devrait les leur faire éviter; mais enfin, il ne faut pas perdre courage pour si peu, et avec un air et des manières suffisamment sévères il faut conserver le fond de son âme en paix : *anima mea in manibus meis semper ...... ne commovear* (Ps. 118. V. 109).

Il faut être patient, 2° dans les immenses difficultés pour porter les enfants à Dieu. Si tous avaient le même caractère, on pourrait se faire une méthode uniforme, elle s'appliquerait également à tous, mais les caractères varient comme les visages. Un Directeur est à son confessionnal, ou bien reçoit en direction : Dieu! Quelle variété de misères et de difficultés s'offrent à lui ! Celui-ci est d'une ardeur démesurée : rien ne peut calmer cette tête, les passions les plus désordonnées suffisent à peine à son activité ; quel travail pour l'amener à se contenter de Dieu seul, pour remplacer les illusions de ce cœur par des vertus vraiment chrétiennes ! il sort, un autre le remplace : celui-ci est mou à faire peur, rien ne peut lui faire impression, il offense

Dieu sans aucun goût, sans aucun plaisir, mais par une pente presque irrésistible. Il faut donner du nerf à ce caractère, de l'énergie à cette âme assoupie, frapper, par des images vives, une imagination sur laquelle tout glisse sans laisser de trace. — Peut être le suivant vaudra-t-il mieux ? Mais non, c'est un pauvre jeune homme qui se décourage, et il a de bonnes raisons pour cela ; depuis longtemps, il offense le bon Dieu gravement, ne se relève que pour retomber ; le moment approche où il va tout abandonner. Il faut par de pressantes exhortations reculer ce moment, l'empêcher peut être d'arriver, attendre dans la plus grande anxiété le dimanche suivant, pour voir l'effet des conseils qu'on lui a prodigués, et, le dimanche suivant, on ne le reverra peut être plus ! ...... — Celui-ci était un ange, mais voilà qu'une faute subite vient de lui enlever cette innocence si péniblement conservée, et peut être lui laisser une faiblesse bien longue à guérir. En un mot, pendant des heures entières, il faudra, comme un médecin, examiner mille maladies, panser mille plaies, porter le fer et le feu sur des âmes déjà presque sans vie, combattre l'orgueil de l'un, la paresse de l'autre, la bêtise d'un grand nombre se damnant parce qu'ils se croient trop d'esprit, et, après tant d'efforts, ne recueillir peut être que peu de résultats immédiats et beaucoup de déceptions. Si nous faisions notre état comme les gens du monde, comme des employés d'administrations qui, leur tâche finie, se retirent satisfaits pour re-

commencer le lendemain, nous n'aurions pas besoin de tant de patience. Mais nous sommes pères, nous aimons nos enfants, ils sont notre espérance, notre gloire, l'objet de toutes nos affections, comment les voir périr en si grand nombre, sans souffrir cruellement ? Admettons que ce tableau soit chargé : il y a des jours, en effet, où l'Œuvre se présente sous un aspect séduisant. C'est un jour de grande fête, la tenue des enfants est admirable, presque tous sont confessés, le très grand nombre s'est approché de la Sainte-Table ; eh bien ! ces jours sont souvent les plus durs à passer. Qu'importe à une tendre mère la santé de ses enfants, si un seul est à l'agonie ou vient de mourir ? Elle n'aime que celui-là, les autres ne comptent plus jusqu'à ce que sa douleur soit calmée, et le divin Pasteur oublie lui-même ses quatre-vingt-dix-neuf brebis, parce qu'une seule s'est perdue. Il y a donc, même ces beaux jours, quelques enfants en retard pour la confession. Pourquoi ne sont ils pas venus ? D'autres n'ont pas communié et ne le font presque jamais, quel chagrin ! et qu'il est plus grand, quand le bon Dieu permet qu'un enfant sage choisisse précisément ce jour pour se déranger tout à fait, comme cela arrive souvent. Personne ne s'en doute encore, un pressentiment l'a déjà révélé au Directeur. C'est de l'histoire que j'écris, mes confrères le savent bien. Quelle patience ne faut-il pas pour supporter des peines si lourdes, et ne les partager qu'avec Dieu !

Un Directeur doit être patient, 3° dans l'ingratitude de ses enfants. De toutes les croix accablant un père de jeunesse, aucune n'est aussi lourde que celle-là. J'ai lu dans des révélations, que l'ingratitude des hommes fut la principale souffrance de l'agonie de Notre-Seigneur au jardin des olives, et on le conçoit facilement. Voilà le divin modèle d'un Directeur. A l'exemple de Notre-Seigneur, il doit travailler au salut de ses enfants avec la certitude qu'ils seront ingrats peut être, pour la plupart. Les uns de propos délibéré, rendront le mal pour le bien : ce sont ces caractères bas et ignobles, comme il s'en rencontre toujours, hélas ! dans les réunions nombreuses. Les autres seront des orgueilleux, ils oublieront tous les bienfaits à la moindre occasion, ils abandonneront tout pour le moindre reproche, ils en cherchaient peut être l'occasion. Les autres sont mal élevés, et n'ont jamais appris à distinguer entre ceux qui leur font du bien ou ceux qui leur font du mal. Pour eux, le prêtre fait un métier ; s'il n'y trouvait pas son intérêt, il ne le ferait pas. Plus son zèle et son dévoûment sont grands, plus son bénéfice doit être considérable. Une foule de parents, ne pouvant pas s'expliquer autrement l'abnégation du prêtre, élèvent leurs enfants dans cette opinion. Attendez surtout vos déceptions de ceux à qui vous aurez fait du bien. Plus vous aurez dépensé pour eux, plus leur ingratitude sera grande. Vous donnerez mille, deux mille francs pour favoriser la vocation d'un futur

prêtre ; il ne se fera pas prêtre et vous rendra vos sacrifices au centuple en ingratitude. Ne leur prêtez jamais de l'argent ; à l'échéance vous perdrez et l'argent et leur cœur. Vous aurez bien plus de chances de garder l'un et l'autre en les refusant tout d'abord. Enfin, le plus grand nombre est ingrat sans s'en douter, par légèreté, insouciance, irréflexion. Quoiqu'il en soit des motifs de chacun, le fait est qu'il y a peu de jeunes gens, dans leur longue carrière dans l'Œuvre qui, tôt ou tard, n'abandonnent au moins transitoirement le bon Dieu, au grand désespoir du Directeur qui voudrait bien conserver ces âmes dans la grâce du Seigneur. *Pater sancte, serva eos quos dedisti mihi.......* (Joann. xvii, II).

J'en prends à témoin tous mes vénérés confrères suivant ce mouvement des âmes vers le mal : y a-t-il une peine plus grande pour leur cœur ? C'était l'opinion de M. Allemand, mais il ajoutait aussitôt : « Cette sensibilité doit être étouffée par l'amour de la croix. » Tout le remède est là. D'ailleurs, le disciple n'est pas plus que le maître, et si quelque chose peut nous consoler, c'est de nous voir toujours de compte à demi avec le bon Dieu dans ce genre d'affliction. Quand ils sont ingrats envers nous, ils le sont aussi envers Dieu ; quand ils l'abandonnent, ils nous délaissent ; quand ils le blasphèment, ils nous maudissent. Si Dieu supporte tout cela avec tant de patience, de quoi pourrions-nous nous plaindre ? En pareil cas, si nous avons à

gémir, à pleurer, si l'affliction surabonde, gémissons, pleurons, plaignons-nous aux pieds de Notre-Seigneur. Les larmes versées dans ces moments et pour cette cause sont précieuses aux yeux du Seigneur : elles sauveront plus d'âmes que toutes les consolations humaines nous soulageant sans remédier à leur malheur.

4me Qualité : Le Directeur doit être *ferme*. On ne saurait croire l'importance de ce mot. Cette qualité n'est pas donnée à tout le monde, et pourtant elle est si essentielle, que j'aurais dû lui donner la préséance sur toutes les autres. L'histoire nous apprend que les gouvernements faibles perdent les Etats, et les enfants ne demandent pas moins de fermeté que les nations. Qu'on le remarque bien, je ne dis pas qu'un Directeur doive être *injuste*, car les enfants, avec leur rectitude de jugement, ne remarquent rien mieux, et ne craignent rien tant que l'injustice. Je ne dis pas non plus d'être hautain, dur, capricieux ; je ne dis pas même d'être sévère, car la bonté et l'indulgence lui sont indispensables pour s'ouvrir le chemin des cœurs, mais je dis qu'il doit être *ferme* : et les nuances qui séparent cette qualité des défauts dont je viens de parler sont tellement imperceptibles, qu'on ne les distingue pas toujours suffisamment. C'est là un grand art ; l'expérience et la réflexion le donneront peu à peu à ceux qui ont le jugement droit. Voici cependant quelques règles, si on peut en donner dans une pareille matière :

1° Ne vous avancez jamais légèrement dans vos menaces, mais tenez toujours bon quand vous vous serez prudemment avancé.

2° Tracez-vous une limite sur tout ce que vous pouvez permettre ; soyez bien large sur tout ce qui n'est pas péché, ou ne peut nuire au bien de l'Œuvre, mais une fois bien fixé sur cette limite ne la dépassez jamais.

3° N'agissez pas par caprice ou mauvaise humeur, ne soyez pas journalier, mais toujours égal.

4° Rachetez votre sévérité, dans les choses où vous la croyez utile par une grande condescendance dans tout le reste. Les enfants, bons logiciens, en conclueront vite, que puisque vous êtes si bon, ce sont de graves raisons qui vous obligent, dans d'autres moments, à une si grande sévérité.

5° Soyez plein de douceur et d'aménité dans les rapports privés, mais, en général, sévère en public. La sévérité, en particulier, ulcère le cœur, en public elle ne blesse pas, parce qu'elle tombe sur tout le monde, et personne ne la prend spécialement pour soi.

6° Habituez vos enfants à avoir besoin de vous et rendez-leur tous les services possibles dans leurs états, dans leur maison ; vous acquerrez par là une grande influence sur eux et sur leurs familles. Evitez cependant les services d'argent, comme je viens de le dire, vous perdriez tout.

7° Enfin, dites-leur bien souvent, en chaire, combien vous les aimez tendrement, mais combien vous êtes résolu, pour leur bien, à ne rien permettre de nuisible. Ces choses répétées avec un ton pénétré et convaincu, se gravent profondément dans l'esprit des enfants, car celui qui parle en chaire a toujours raison et persuade facilement les masses.

Je terminerai cet exposé si incomplet des principales qualités d'un Directeur, en disant, combien il est désirable que le Directeur d'une Œuvre ne fasse que cela, ou du moins que la direction d'une Œuvre soit son occupation très principale. Je le sais, il n'appartient pas aux prêtres de régler leurs fonctions ; ils sont, en droit, sous la dépendance absolue de leurs Evêques, et en fait, les Œuvres sont, le plus souvent, dirigées par des prêtres ayant d'autres emplois. Aussi je ne leur dis pas de tout abandonner pour leur Œuvre, mais je dis qu'il serait fort à souhaiter qu'ils pussent le faire, et leurs efforts doivent tendre de ce côté. Voici la raison principale : notre ministère s'exerce surtout le dimanche ; or, si vous êtes vicaire, votre dimanche est trop employé, pour qu'il soit moralement possible de tenir tête à deux choses qui doivent se faire à la fois et presque aux mêmes heures. Je n'ai pas trouvé d'autre explication au peu de piété de quelques Œuvres, d'ailleurs très bien administrées. Elles n'ont presque pas de communions, parce qu'elles ne se réunissent jamais le matin ;

elles ne se réunissent pas le matin, parce que leur Directeur doit faire le prône ou chanter la grand'-messe, assister à un convoi ou porter le Saint Viatique ; l'après-midi, avec les sermons et l'assistance au chœur, il n'est guère plus libre ; on supprime donc habituellement les vêpres, qu'un simple salut remplace très imparfaitement le soir. Puis le Directeur s'use, au moral comme au physique ; il se lasse, néglige son Œuvre, et finit par tout abandonner. Je sais bien que la plupart ne peuvent faire autrement, leur curé l'exige, sous peine d'abandonner l'Œuvre ; d'autres ne peuvent se passer de leur traitement pour vivre. Toutes ces raisons sont graves sans doute, mais elles ne feront jamais que ces Œuvres soient de vraies Œuvres, pas plus qu'un homme d'affaires ne peut être un bon homme de lettres, quel que soit son désir, sa bonne volonté ou son aptitude. *Nemo duobus*, Notre-Seigneur l'a dit. Quand on comprendra bien l'importance de nos Œuvres et leur nécessité, on dira comme ce vénérable archiprêtre d'Alby, M. Caminade, qui m'écrivait : « Si Monseigneur « l'Archevêque me permet de quitter ma charge, « dans quelque temps, je me réfugierai à l'Œu-« vre ». Je ne sais ce qu'aurait permis son Archevêque, mais Dieu content de sa bonne volonté l'appelait peu après à lui pour couronner ses mérites.

4me Qualité : Le Directeur doit être intelligent. Je m'en veux de m'arrêter à une qualité purement

naturelle ; et cependant de tristes expériences m'obligent au moins à l'indiquer. Je ne veux pas dire que tout directeur doit être un homme suréminent en toute chose, mais plus il le sera plus son Œuvre en ressentira l'heureuse influence. Ainsi il devrait être :

1° Orateur, car l'influence de la parole est immense sur les enfants, elle suffit à former l'esprit d'une Œuvre. Je ne veux pas dire *orateur* dans le sens technique et scientifique du mot ; mais orateur clair, précis, émouvant, persuasif, je dirai presque incisif et surtout court, fort court, moins par la durée, c'est important, que par l'art de se faire regretter, trouver trop court. Il y a des gens ennuyeux avant un quart d'heure, et il ne faut jamais ennuyer les enfants ; d'autres qui ne le seraient peut être pas au bout d'une heure, je ne leur conseille cependant pas d'essayer. Je ne m'étend pas davantage, ce n'est pas un traité de l'art oratoire que je veux entreprendre ; et d'ailleurs, je l'avoue à ma grande honte, je n'ai pas entendu quatre sermons hors de notre Œuvre, depuis que je suis prêtre. Je sais seulement que bien peu de prêtres ont ce talent de plaire aux jeunes gens, ce qui est une grande lacune dans un directeur.

2° Habile directeur des âmes : avec les enfants il ne faut jamais de tâtonnements, point de laxisme, mais point de sévérité, une très saine doctrine. Beaucoup de soin à ne jamais rien leur dire d'imprudent. La théologie, surtout quand on glane dans

tous les théologiens, serait souvent un grand danger. Je m'explique : bien des choses ne sont pas péché et il ne faut pas le dire aux enfants, ce serait une souveraine imprudence. Par exemple à quel moment la messe du dimanche est-elle encore bonne ? sachez-le pour vous, mais ne le dites jamais aux jeunes gens, bientôt ils arriveraient à l'élévation. J'ai lu dans un livre que la messe est bonne jusqu'à l'offertoire, me disait un jeune homme. Et moi j'ai vu dans un autre qu'elle ne l'est plus dès l'épître, lui répondis-je. Que vous importe dès que vous avez tant de facilité pour en entendre une autre ? Est-il vrai que tant qu'on ne vole pas cinq francs ce n'est pas péché mortel ? — Est-il vrai que, qui vole un œuf, vole un bœuf ? Ces réponses laissent les questions en suspens, car on voit quel abus les enfants tireraient de ces principes définis trop rigoureusement, sans aucun correctifs.

Surtout que le directeur lise promptement dans le cœur des enfants, car ils n'aiment pas à être torturés, épluchés ; il leur faut des réponses les éclairant ou les tranquilisant promptement et sûrement. Un jeune homme bien pieux va trouver son directeur, et lui dit : « Mon Père, j'ai de grands scrupules, je n'ose aller communier. — Et pourquoi ? — Un enfant m'a donné dans l'œil. — Et moi aussi un enfant m'a donné dans l'œil, cela ne m'empêche pas de dire la messe ». En effet, un enfant en jouant lui avait poché un œil d'un coup

de balle ; le pénitent se mit à rire et le scrupule disparut mieux que par le plus long raisonnement.

Cette habileté dans la direction s'acquiert par l'étude approfondie et longtemps continuée des bons auteurs, mais surtout par l'expérience, et surtout, par conséquent, par de nombreuses erreurs, de nombreux insuccès. Cela forme le prêtre intelligent, c'est absolument inutile avec le prêtre léger ou borné.

3° Bon administrateur, avec cette différence que personne ne peut le suppléer dans les deux premières qualités, tandis que d'autres peuvent le remplacer dans l'administration. Qu'il se l'interdise absolument s'il n'a pas ce don. Mais les gens inintelligents se croient forts en toute chose.

4° Intelligent surtout des mille petits détails qui composent une Œuvre. Je ne voudrais pas dire des malices, pourtant ces petites malices font mieux comprendre les choses. Nous avons reçu la visite de plusieurs centaines de Directeurs, je crois. La grand'route de Rome nous en amène beaucoup. L'un se promène une demi-heure dans la maison, et déclare, après avoir vu les murs, qu'il en sait assez. Un autre, et c'est la majorité, demande à voir les jeux ; pour lui tout est là. Celui-ci assiste à la grand'messe et s'en va prodigieusement scandalisé parce que, suivant la rubrique, les enfants se tiennent debout ou assis à certains moments, tan-

dis qu'à son pays on reste à genoux tout le temps, pendant une heure et demie. Cet autre a une dévotion extrême pour les contrôles, les règlements, les imprimés de toute sorte et ne voit rien au delà. Celui-là ne part pas sans avoir semé le mauvais esprit et la défiance dans le cœur de nos jeunes gens, qui par bonheur en sont indignés, car on attaque cet esprit de corps qui les distingue. Il y en a qui se pâment de rire parce que nos jeunes gens ont l'habitude, après leur visite au Saint Sacrement, de dire un *Souvenez-vous* les bras en croix, devant la Sainte Vierge ; s'ils étaient allemands ils trouveraient que nous prions trop peu dans cette posture. Je n'en finirais pas.

Mais, heureusement, il y en a de fort intelligents qui nous observent, nous épluchent, ce qui nous rend le plus grand des services, et ceux-là sont les vrais pères de jeunesse, ceux qui savent leur métier. On conçoit le danger, pour un Directeur, de faire une Œuvre s'il lui manque cette sorte d'intelligence, à cause des graves inconvénients pratiques que cela peut avoir. La piété ne saurait y suppléer toute seule. Un Directeur ne connaît que le saint Curé d'Ars et ne veut pas d'autre modèle, il échoue, quoiqu'il l'imite très bien, parce que ces deux vocations sont absolument différentes. Dieu, sans doute, se sert de qui il veut et quelquefois ce sont les moins capables qui réussissent le mieux. Les prêtres du Bon Pasteur trouvaient M. Allemand absolument incapable de fonder une Œuvre de Jeu-

nesse. Ils ne se trompaient pas, à en juger par les apparences, mais ils se trompaient parce que Dieu en avait décidé autrement. Cependant, je conseillerai à ceux qui ne sont pas intelligents de ne pas se fier à ces exemples et d'attendre des marques certaines de vocation. On sait la réponse bizarre de forme mais si vraie de fond du vénérable M. Emeric. Il refusait d'appeler aux saints ordres un jeune clerc fort pieux, admis par les autres directeurs : « Messieurs, au bout de quelque temps la piété s'en va et la bête reste ». Qu'il n'y ait jamais de bêtes, à la tête de nos Œuvres, fussent-elles fort pieuses.

CHAPITRE DEUXIÈME

DES AIDES DU DIRECTEUR

Si la tendance de ce petit ouvrage a été bien comprise, nous regardons nos Œuvres comme une petite monarchie, dont le Directeur-prêtre est le chef. Peut être une lecture inattentive fera-t-elle conclure que les autres concours sont inutiles ; et cependant, ou nous nous sommes mal expliqué, ou la nécessité absolue d'aides, pour le Directeur, doit ressortir de tout ce qui précède; mais nous voulons le répéter dans un chapitre spécial. Qu'on relise cependant les trois paragraphes de l'article des Associations, et il nous restera peu à dire pour en tirer des conclusions. Bornons-nous aux points principaux :

1° Le meilleur concours c'est celui qu'on peut se procurer, car à l'impossible nul n'est tenu.

2° Mais si on avait la facilité de choisir, le meilleur concours serait celui des membres de l'Œuvre elle-même.

Je ne connais pas toutes les Œuvres de Jeunesse qui existent en France, je ne puis donc parler que de celles que j'ai pu voir ; parmi celles-là, je n'en connais pas une seule, ne demandant qu'à ses jeu-

nes gens les aides dont elle peut avoir besoin. Toutes s'adressent à des religieux ou à des laïques étrangers à leurs maisons. Je ne veux rien dire de celles dont les aides sont des religieux de différents ordres, plus ou moins aptes aux fonctions spéciales qui s'exercent dans nos maisons. Quant aux aides laïques, je ne sais quelles précautions oratoires employer pour éviter jusqu'à l'ombre d'une désapprobation. Mais cependant qu'on m'accorde la possibilité des inconvénients suivants :

1° Force est de les accepter tels qu'ils sont, sans les avoir préalablement formés à un si difficile ministère.

2° Il faut leur être très obligé quand ils veulent venir et s'en passer quand ils ont d'autres affaires et d'autres devoirs, fût-ce dans les moments les plus importants et les plus difficiles pour une Œuvre.

3° Ils ne sont tenus qu'à une obéissance *secundum quid,* on ne peut les blâmer d'avoir d'autres idées, d'autres méthodes que la nôtre.

4° Ils sont pieux ou ne le sont pas assez, ils ont bon ou mauvais esprit, ils ont du jugement ou n'en ont pas. On n'a pas le droit d'être bien exigeant en présence d'un zèle tout bénévole et fort indépendant.

5° S'il arrive de plus graves inconvénients, et il y en a eu souvent, sans les spécifier ici davantage, il est bien difficile d'y remédier ; il faut faire des ruptures souvent éclatantes, l'autorité d'un Direc-

teur étant trop petite pour parer à tout avec des aides dévoués peut être, mais entièrement libres dans tous leurs actes.

Tout ce que je viens de dire est basé non pas sur des opinions, mais sur des faits positifs et certains. Cependant, je conviens qu'un Directeur qui, de longues mains, aurait pu choisir et former quelques hommes d'élite, ne leur trouverait pas ces inconvénients. Malheureusement, on commence une Œuvre, puis on cherche des aides, puis on se contente, par force, de ceux qu'on trouve, le reste va à l'avenant.

Voici, ce me semble, quelle serait la meilleure méthode pour ceux qui, décidés à faire une Œuvre stable, viseraient moins au brillant qu'au solide, moins au prompt succès qu'au succès durable, et demanderaient au temps, le grand bras de la Providence, la formation d'un établissement qui ne peut se faire tout d'un coup.

Il faudrait commencer à petit bruit, sans annonce, sans éclat, qu'on me pardonne le mot, sans grosse caisse. Un local n'est pas même nécessaire ; qu'en ferez-vous si vous ne réussissez pas ? Ne quittez pas votre position quelle qu'elle soit, elle ne peut vous gêner dans un début. Choisissez quelques enfants parmi ceux que vous connaissez plus intimement, particulièrement peut être, parmi ceux auxquels vous venez de faire faire la première communion, particulièrement encore, parmi ceux que vous confessez : vous aurez plus de facilité pour les porter

à Dieu. Si vous en avez quatre ou cinq, votre Œuvre est commencée. Soyez très sévère pour les premiers choix, sans vous inquiéter de la non-persévérance de ceux qui se décourageront, parce qu'un jour toute l'Œuvre sera semblable au premier moule formé par vous. Faites avancer ces enfants dans toute la perfection compatible avec leur âge, leur état, leur éducation. Ne soyez pas pressé surtout ; vous savez le proverbe italien : *chi va piano va sano, chi va sano va lontano,* il est d'une admirable vérité. Quand le nombre sera un peu plus grand, vous serez plus indulgent, et en tolérerez dont la ferveur sera un peu moins grande. Ce sera le moment de recevoir *quelques Congréganistes,* peu importe ce nom. C'est ainsi que nous appelons les *sociétaires,* comme on dit ailleurs. Ces Congréganistes, qui forment l'aristocratie de l'Œuvre, sont le premier choix ; parmi eux vous prendrez ensuite avec un soin des plus scrupuleux, les membres des deux associations dont nous avons parlé ci-dessus. Il ne convient pas de fonder ces deux associations à la fois ; commencez par celle des plus jeunes ; quelques années de distance entre l'une et l'autre ne sont pas de trop. Quand vos deux associations fonctionneront régulièrement avec des enfants et des jeunes gens vraiment vertueux, dévoués, obéissants, pieux, chastes, zélés, votre Œuvre sera parfaite ; vous aurez déjà, depuis longtemps, un local venu de lui-même, parce que la nature oblige l'embryon à sortir de sa coquille. Il faut aussi penser

désormais à vous consacrer exclusivement à une Œuvre qui va absorber tous vos moments ; vos aides sont dès lors autour de vous, sans aucun des inconvénients signalés. D'après notre hypothèse, ils ont l'esprit de l'Œuvre, ils sont ses aînés, ils sont formés de longue main, plus par la pratique que par la théorie : vous avez sur eux toute l'influence de l'âge, de la position, de l'intelligence, ils croient et pensent d'après vous, obéissent *ad nutum.*

Mais pour arriver à ce résultat, il ne faut pas commencer une Œuvre à rebours, réunir sans choix une masse d'enfants, se heurter à mille difficultés pour faire quelque chose de ces éléments impossibles, voir détruire par les uns le bien qu'on voudrait faire par les autres. Tout a sa raison d'être en ce monde. Un Directeur, perdu dans un flot de polissons, implore des aides à grands cris ; il en prend de toutes mains ; les premiers arrivés sont les meilleurs. Un homme qui se noie se cramponne où il peut, sans examiner la solidité de son appui ; et quand, au bout de quelques années, on s'aperçoit des inconvénients, il est trop tard ; point d'unité de direction, point de bon esprit, point de piété : c'est votre faute, il fallait commencer par le bon bout. J'ai conseillé à quelques confrères, qui avaient bien voulu me consulter, de fermer leurs portes et de recommencer à nouveau plusieurs mois après, ce qui leur a réussi. Quand vous ne voudrez plus obéir, disait M. Allemand, je fermerai l'Œuvre et je mettrai la clef sous la porte.

N'est-il pas vrai, et je le demande en toute simplicité et toute prévention à part, n'est-il pas vrai jusqu'à l'évidence, que cette méthode est la meilleure, et que sa réussite, avec le temps, est certaine ? Mais tout consiste à bien s'entendre : une Œuvre existe ; sur ce que je viens de dire vous chassez tous vos aides étrangers pour les remplacer par vos enfants. Laissons l'inconvenance de cette mesure et son injustice de côté ; c'est au moins une absurdité : vos enfants ne sont encore bons à rien : vous aurez tout perdu. Ou bien, vous n'avez point d'aides étrangers à renvoyer, mais vous donnez de prime abord toute autorité à des grands qui n'ont pour eux que l'âge, la taille et point de vertus véritables, car on n'est pas vertueux parce qu'on se confesse quelquefois, qu'on est un bon garçon ; de tels aides ne mettront que la perturbation dans votre administration, et priez Dieu qu'ils n'y mettent pas pire.

Un autre avantage de cette méthode, c'est l'élément de *perpétuité* qu'elle renferme. Sans doute, tous vos meilleurs jeunes gens ne persévèreront pas : aucun d'eux ne persévèrera toujours, si vous voulez, pour faire un argument *à fortiori*. Mais à mesure que l'un sort, un autre entre : c'est la vie de la société, où les naissances et les décès se balancent. Votre nombre sera toujours à peu près suffisant. Vos aides externes, au contraire, si je puis les appeler ainsi, ne sont pas faciles à remplacer, et le nombre de ceux vraiment dévoués est si

petit, que les lacunes sont souvent irrémédiables. Voilà pourquoi, tout en bénissant Dieu pour les aides dévoués venus du dehors, que j'ai quelques fois rencontrés dans ma vie, j'ai refusé d'en accepter de nouveaux, quand l'expérience m'eût appris combien leur secours était inférieur à celui de mes propres jeunes gens.

On n'a peut être pas assez expérimenté une chose, pourtant très certaine, c'est la joie maligne qu'éprouvent les enfants à faire enrager leurs maîtres, leur docilité, au contraire, pour leurs égaux, les dominant par la vertu. Ceci un est fait que je ne puis démontrer *à priori*, mais dont chacun peut faire l'expérience par soi-même.

Ma mémoire me rappelle, dans ce moment, un autre fait qui prouve bien l'insuffisance des auxiliaires pris hors de l'Œuvre elle-même. A certaines époques, les Jésuites trop peu nombreux, avaient accepté le concours de quelques prêtres étrangers à leur ordre, pour la surveillance de leurs pensionnats. On peut s'en rapporter aux Jésuites pour la sévérité des choix, et cependant j'ai souvent entendu dire que ces auxiliaires avaient eu les plus graves inconvénients, tellement que je crois aujourd'hui cet usage entièrement aboli dans la Compagnie. Tout ce que les Jésuites pouvaient reprocher à leurs aides, nous avons à le craindre nous-mêmes, et d'autres inconvénients plus grands encore, parce que nous n'avons pas le moyen qu'avaient les Jésuites, de neutraliser par leurs

propres sujets plus nombreux, les inconvénients attachés à des auxiliaires, dont le nombre était relativement très petit.

Je conviens que cette méthode est peu suivie, qu'elle est longue, difficile, fait beaucoup attendre les fruits, mais au moins elle les procure sûrement, ce que ne font pas les autres méthodes. En général voici comment on procède : Une conférence de Saint Vincent-de-Paul, un Comité catholique, les prêtres d'une paroisse décident de fonder une Œuvre. Aussitôt on annonce la chose à grand bruit du haut de la chaire ou par des prospectus, et à l'aide des journaux de l'endroit. On cherche avant tout un local, on oublie presque toujours de chercher l'homme ; à quoi bon un Directeur, il s'en présente des douzaines. On commence par une brillante séance d'inauguration, musique instrumentale, discours du président et de plusieurs autres, long rapport qui ne rapporte rien que des espérances et des théories sans fin, sur la régénération de la société par les classes ouvrières. Souvent ces premières séances sont fort belles et c'est là leur laid, car le beau s'épuise vite. Arrive le dimanche suivant ; ce n'est plus le même cadre brillant, les enfants n'ont plus le même enthousiasme, ils s'ennuient vite, il n'y a pas encore cet esprit de famille, ces bonnes amitiés chrétiennes qui attachent tant ; il n'y a que des jeux dont ils ne savent pas encore se servir et bien moins amusants que les plaisirs du monde dont ils ont l'habitude. Les en-

fants demandent donc à sortir ; un en entraîne deux, ces sorties provoquent les autres ; si on les leur refuse ils sautent sur les murs et dans peu de dimanches les directeurs sont seuls, en face d'un immense insuccès. Toute Œuvre a ses oppositions, elles ne manqueront pas ; il y a tout au moins ceux qui attendent avec le doute sur les lèvres ; il y a les obstacles suscités par le démon ; il y a enfin le public désabusé qui ne juge que par le succès visible et qui condamne tout ce qui ne l'obtient pas.

Que d'Œuvres ont ainsi tristement fini ! Il valait bien mieux commencer petitement, sans bruit, sous forme d'essai. Et qu'on ne croie pas que j'écris ici l'histoire des Œuvres malheureuses que j'ai pu connaître : c'est ma propre histoire. J'ai débuté par être l'aide d'un saint prêtre qui avait la passion des ouvriers et leur avait consacré son temps et sa vie, car il est mort à la peine. Si le nombre fait le succès le notre ne sera jamais égalé, car nous avions près de 1.800 hommes, sans compter les enfants, sans compter le public qui assistait à nos fêtes. Veut-on de la musique ? des théâtres ? nous en avions pour dix Œuvres. Les conférences ne nous manquaient pas, tous les pays en fournissent en nombre. Seulement au bout de la première année je n'avais pas encore confessé un seul homme, ce qui se comprendrait, à la rigueur, je n'avais que 23 ans, mais mon Directeur qui en avait quarante n'en avait pas confessé dix. Nous nous rejetions sur les enfants, mais

au milieu de cette cohue nous ne pouvions en retenir un seul, dès qu'ils étaient sortis des frères. J'ai écrit un gros volume sur l'histoire de notre fondation ; on ne pourra le publier que cinquante ans après les événements, quand tous les acteurs seront morts et oubliés : on y verra ce que coûte une Œuvre.

Seulement, et voilà mon seul mérite, la leçon m'a servi ; et quand après quatre mois d'interruption j'ai recommencé à nouveau, c'est avec trente-deux petits enfants et avec le moins de bruit possible. Malgré cela je n'ai pu empêcher 420 enfants de se présenter dès la première année; une seule paroisse m'en envoya un jour 80 à la fois, après une première communion. J'ai failli encore périr sous cette avalanche et ne m'en suis tiré qu'avec des excès de sévérité faciles à l'âge où j'étais, impossibles aujourd'hui que j'ai vieilli. Cette sévérité, en éloignant les mauvais, des soins extrêmes pour former les membres des associations, ont déposé peu à peu ces couches qui ont fait notre Œuvre, ses usages, son esprit ; et lorsqu'au 25ᵉ anniversaire nous avons produit notre Œuvre pour la première fois, devant un public d'élite qui n'avait pour ainsi dire pas connu notre existence, nous avons pu montrer ce que devenait une Œuvre arrivée à sa virilité, lorsque l'éducation de son enfance avait été faite lentement et avec soin.

Jamais vous ne ferez pousser un arbre tout d'un coup, jamais vous ne produirez un homme sans

l'avoir fait d'abord grandir. Dieu seul a produit ce miracle en la personne d'Adam, en vain chercheriez-vous à l'imiter.

Enfin, je ne dois pas oublier un point très essentiel : n'ayez pas peur des persécutions. C'est dur à supporter, *experto crede Roberto*, mais c'est l'élément principal, indispensable du succès. Si votre Œuvre doit jeter des racines profondes, l'arbre devenir grand et puissant, pour abriter en très grand nombre les oiseaux du ciel, je veux dire les chères âmes de nos jeunes gens, attendez-vous à tout, mais surtout aux persécutions de ceux qui devraient le plus vous soutenir, vous appuyer, vous encourager. Je repasse parfois la longue liste de ceux qui m'ont tourmenté de mille manières et, si ce n'était le remords de tant de péchés que cela m'a fait commettre, il ne me resterait que la plus vive reconnaissance pour tout le bien qu'ils m'ont fait, car l'homme s'agite et Dieu le mène.

CHAPITRE TROISIÈME

DE LA SURVEILLANCE

ARTICLE PREMIER

SON ABSOLUE NÉCESSITÉ ET SES MOYENS

Il vaudrait mieux ne jamais réunir les jeunes gens que de les laisser sans surveillance. Fussent-ils tous bons, ils prendraient bientôt de mauvais plis ; les sujets médiocres seraient les plus nombreux, les plus grands abus envahiraient bientôt toute l'Œuvre. C'est la triste condition de notre pauvre nature, de toujours tendre vers le mal, et de ne se soutenir que par des efforts, encore inutiles, si la grâce du bon Dieu ne venait à notre secours (1).

J'ai parlé du cas, peu probable, où tous les jeunes gens seraient également bons ; malheureu-

(1) M. Allemand, avec ses immenses qualités, était un très mauvais surveillant, non-seulement parce qu'il n'y voyait pas, mais parce qu'il prenait plus facilement parti pour ses enfants que pour ses aides. Aussi son Œuvre, à ce point de vue, n'était pas un modèle, et ceux qui étaient chargés de la surveillance avaient beaucoup de peines et d'ennuis en face des enfants qui les respectaient fort peu.

sement, il faut compter avec ceux qui seront mauvais, et leur nombre, quelque petit qu'il fût, ne tarderait pas à s'accroître prodigieusement, si on les laissait faire ; car il y a ceux qui sont absolument gâtés, suscités par le démon pour perdre leurs frères et leur enseigner le mal ; il y a les mauvais esprits, parlant de tout au hasard, par vanterie, et faussant le jugement de leurs camarades : enfin, il y a même de bons enfants qui par étourderie, manquent à toutes les règles, violent toutes les ordonnances de l'Œuvre. Les premiers corrompent les mœurs, les seconds rendent le gouvernement impossible, les derniers mettent le désordre.

Le moyen d'éviter ces inconvénients, c'est l'exacte surveillance, c'est-à-dire de ne jamais laisser les enfants seuls, sans quelqu'un capable de les conduire, et d'empêcher ou plutôt de prévenir le mal ; et mieux encore, l'Œuvre doit être organisée de manière à ce que tous, si c'est possible, se surveillent mutuellement. Les surveillants eux-mêmes ont besoin de surveillance, et c'est la fonction propre du Directeur d'avoir l'œil sur tous, ne se fiant à personne et ne se fiant qu'à lui. Pour conserver à ce petit ouvrage le côté pratique que nous tenons à lui donner, entrons dans les détails tels que nous les entendons dans notre Œuvre, au risque de nous répéter.

I. Quels sont nos surveillants ? Le chapitre précédent vient de le dire, ce sont nos propres jeunes gens organisés ainsi qu'il suit :

Le supérieur, qui est le premier dignitaire de l'Œuvre, est chargé de tous les détails de la surveillance. Il choisit et place ses aides à son gré, selon les besoins du moment. Les trois autres dignitaires, qui sont l'Assistant, le Maitre des novices et le Trésorier, n'ont d'autorité qu'à son défaut; leur dignité est un honneur qui ne leur donne par elle-même aucune autorité. Il en est de même des conseillers, des sacristains, des enfants de chœurs, des choristes et des portiers qui sont les charges du premier et du deuxième rang. Ils ont des emplois qui s'exercent à la chapelle ; ces fonctions terminées, ils sont assimilés aux autres congréganistes. Les aides du Supérieur, ce sont les enfants des associations, et plus particulièrement ceux de la Réunion du Sacré-Cœur, comme nous l'avons déjà dit. Formés spécialement à l'obéissance et aux fonctions de zèle, on peut compter sur eux plus que sur les autres. Voilà la théorie, car, en pratique, il n'y a presque pas un grand auquel on ne puisse se fier ; ils se sont tellement imprégnés, à leur insu, de cet esprit de l'Œuvre, que le Supérieur peut disposer de presque chacun d'eux à son gré, fallût-il les oublier de longues heures à un poste ennuyeux, ou dans un jeu fatigant. Nous en sommes arrivés à ce point sans nous en douter, sans parti pris, par la force de ce bon esprit qui agit nécessairement sur les autres, quand le noyau est bien formé.

Trois fois déjà, sur la demande de Messieurs les

Curés, nous avons fondé trois Œuvres dans leurs paroisses. Outre les deux jeunes gens de la Réunion chargés de la direction de ces Œuvres, nous avions besoin de beaucoup de monde, les premiers mois, pour plier à nos usages la turbulente et trop nombreuse population que nous avions dû recevoir tout d'un coup et malgré nous; eh bien! nous n'avions que l'embarras du choix, et notre seul souci était de refuser tous ceux de notre Œuvre-mère qui se présentaient. Il est vrai, nous avons reçu tous nos enfants très jeunes, et nous avons eu de longues années pour former nos plus grands: aussi, nous l'avons dit, une des principales causes de succès, c'est la persévérance, la constance du Directeur. Enfin cet esprit de zèle s'étend, par imitation jusque sur les petits, qui ne sont pas incapables de remplir plusieurs petites fonctions dans la cour, ce qui leur donne l'habitude des fonctions plus importantes, auxquelles ils pourront être appelés plusieurs années plus tard. J'avoue que dans une maison qui n'aurait pas aussi bon esprit, ces moyens de surveillance seraient peut être insuffisants, mais comme ces deux choses sont inséparables, je ne sais si l'exacte surveillance a été la cause du bon esprit, ou si c'est le bon esprit qui a rendu la surveillance si facile. Il peut y avoir une priorité de raison entre ces deux choses, mais je ne saurais indiquer la priorité de temps.

II. Dans quels lieux doit s'exercer la surveil-

lance? Dans tous les endroits où sont et où peuvent être les enfants ; je dis où peuvent être, parce qu'il ne suffit pas toujours de tenir fermés les endroits où vous ne voulez pas que les enfants puissent aller, il ne faut se fier à aucune serrure, mais examiner de temps à autre si la consigne est bien observée. Souvent une porte reste ouverte par mégarde, quelques enfants la franchissent sans mauvaise intention, et tout se termine quelquefois très mal.

Les endroits où sont les enfants sont les salles et la cour. Dans les salles, la surveillance est plus facile, mais dans la cour il y a mille dangers ; il y a les coins et les recoins qu'il faudrait murer, si on le pouvait toujours, qu'il faut surveiller si on ne peut pas les murer ; il y a les lieux d'aisance ; ils ont besoin d'assez d'attention, je l'ai dit ailleurs ; enfin il y a maints petits endroits sans grands dangers, mais qu'il faut habituer les enfants à respecter, pour éviter les inconvénients naissant nécessairement du désordre. Notre règlement défend, par exemple, de salir les murs par des dessins ou des inscriptions même innocentes, de lancer des pierres, même pour plaisanter, de monter sur les murs, les barrières, le bassin, sur les arbres, sur les toits sous aucun prétexte, à moins de permission ; je passe sur toutes les autres petites défenses, si les enfants les observent bien, cette fidélité dans les petites choses rend les grandes plus faciles.

Cependant, il ne faut pas multiplier ces défenses à l'infini, cela rend la surveillance trop difficile et surtout trop vexatoire. Il faut se borner au strict nécessaire et surtout ne rien demander de surhumain aux enfants. J'ai vu deux Œuvres remplies de pommiers ; il était défendu d'en manger les fruits, même ceux qui étaient par terre. Les enfants observaient-ils bien la défense ? On l'affirme, mais je trouve que ce n'était pas bien juste ; car enfin, il y a des enfants pauvres qui n'ont pas un sou pour acheter des fruits, des enfants fatigués du jeu et mourant de soif, c'était les exposer à une tentation presque continuelle. J'aimerais mieux, ce me semble, arracher mes arbres que d'exposer mes enfants à une occasion de péché, qui fit succomber Ève elle-même. Quand on fait un règlement au début d'une Œuvre, on le remplit de défenses que l'on imagine au fond de son cabinet, et trop souvent on se contente de cette discipline extérieure, il vaut mieux permettre tout ce qui n'est pas péché ni occasion de péché et réserver pour la perfection intérieure des enfants tous les soins et toutes les sollicitudes ; il faut trop d'efforts pour obtenir un peu de piété, sans s'user dans tant de petits détails.

En revanche, la surveillance doit être stricte pour suivre les fréquentations des enfants ; souvent elles sont pleines de dangers, les mêmes caractères s'assortissant presque toujours. Nous n'avons pas les moyens des collèges pour les empêcher ; il faut donc user des moyens de ruse et de douceur, ga-

gner au bien tout ceux qui se recherchent, si on le peut, les séparer, si on ne peut les faire tous pieux, les diviser par des tiers, si les autres moyens échouent. Les allures des enfants doivent être soigneusement observées, c'est par là qu'on peut juger de leurs reculades, longtemps avant qu'ils s'en aperçoivent eux-mêmes. Il est fort important qu'on remarque à temps leur amour pour la toilette, pour les soins de leur chevelure, pour la fréquentation des promenades et autres lieux publics, pour ce triste *fumer* qui est le premier pas des enfants dans la voie qui conduit aux autres fautes. La surveillance ainsi conçue est d'une importance extraordinaire, et, sans un secours spécial de Dieu elle ne sera jamais suffisante. C'est là qu'on comprend la nécessité des grâces d'état ; le moindre mot, le plus petit fait, le geste le plus imperceptible, nous mettent souvent sur la voie des choses les plus graves, surtout avec les enfants qui sont naturellement indiscrets. Les aides sont ici plus nécessaires que jamais, mais il faut éviter avec soin tout ce qui pourrait donner à cette surveillance un caractère de taquinerie, de méfiance et de police secrète (1). Qu'on compte davantage sur le secours de Dieu,

(1) Ils n'avaient certainement jamais lu ces lignes ces Directeurs qui, prétendant suivre scrupuleusement notre méthode, soumettaient leur Œuvre à un espionnage digne de Venise et de son Conseil des Dix, espionnage exercé par les enfants eux-mêmes sur leurs camarades.

qu'on ouvre bien les yeux et les oreilles, et qu'on se prive quelquefois des secours les plus certains, si on avait à craindre qu'ils n'indisposassent les enfants contre leurs camarades. Ils viennent librement, qu'on ne l'oublie jamais : tout ce qui blesserait leur franchise, tout ce qui paraîtrait un esclavage les éloignerait à jamais. La surveillance, bien comprise, ne doit donc pas expirer sur les limites de l'Œuvre. C'est un grave reproche qu'on fait à beaucoup d'instituteurs, de ne suivre les enfants que jusqu'à la porte de leurs classes ; la conscience n'est pas déchargée, quand on n'a évité que les fautes du dedans : il faut encore empêcher celles du dehors. Par un usage aussi ancien que M. Allemand lui-même, les grands accompagnent les petits jusqu'à leur maison ; on évite ainsi les fautes et les occasions du chemin. Nous continuons, pendant la semaine, à suivre nos enfants dans leurs maisons, dans leurs ateliers, dans toutes les occupations de leur vie, par les moyens qui dépendent de nous. Quelque petit que soit le secours que nous donnent en général les parents, nous tâchons d'avoir de fréquents rapports avec eux, ce n'est jamais entièrement perdu. Enfin, pour nous résumer en deux mots, ayons pour nos enfants ces entrailles de pères qu'ont les vrais auteurs de leurs jours, nous les suivrons instintivement dans les actes les plus cachés de leur vie, et notre cœur de mère nous fera deviner ce que nous n'aurons pu savoir.

ARTICLE DEUXIÈME

DU MÉLANGE DES GRANDS ET DES PETITS

Nous réunissons dans une seule Œuvre, et simultanément, tous nos enfants, depuis l'âge de dix ans jusqu'au mariage, qui est l'époque réglementaire de la sortie. N'y a-t-il pas les plus grands inconvénients à cette réunion ? La question ayant été soulevée dans un des congrès de charité tenu à Paris, en 1853, fut résolue à l'unanimité contre nous. Notre principal adversaire, nous dit-on, fut un orateur allemand, dont les paroles traduites impressionnèrent vivement l'assemblée. Depuis j'interroge les soixante-seize ans de durée de l'Œuvre de M. Allemand, pour la classe moyenne ; j'interroge mes trente ans d'expérience, et ces craintes me semblent sans fondement, si l'on suppose, bien entendu, une Œuvre bien organisée, surveillée et dirigée comme il faut.

D'autre part, mes souvenirs d'enfance, l'opinion unanime des plus habiles directeurs de pensionnats, confirment la thèse du congrès de charité. Je crois en somme que tout roule sur une confusion d'idées. Oui, chacun sait que dans les collèges les rapports des plus jeunes et des plus âgés sont pleins de périls. Cette assertion n'a pas besoin de preuves, elle est incontestée, mais je dis qu'elle ne peut s'appliquer aux Œuvres des jeunes gens, aux patronages bien dirigés. La contrainte dans la-

quelle vivent les pensionnaires, la discipline qu'il a fallu établir dans des maisons où la force seule retient souvent, la privation de certains plaisirs défendus par la loi de Dieu, et qu'ils ne peuvent se procurer, le contact avec les mêmes camarades, plus jeunes, et souvent de formes agréables, tout surexcite chez les jeunes gens, ces déplorables passions qui font tant de ravages dans les pensionnats, et qui ont leur pendant, et pour les mêmes causes, dans les vices des matelots à la mer. Je me souviens d'avoir connu un jeune homme, aujourd'hui célèbre et saint religieux, qui faillit devenir fou, pour avoir résisté avec courage à une amitié particulière plus forte que ses forces, moins forte que la grâce de Dieu, qui le fit enfin triompher.

Mais, dans nos Œuvres, rien de semblable ; on y vient librement : si l'on veut mal faire, on a la libre disposition de ses vingt-quatre heures de la journée. La contrainte, s'il y en a, ne dure que quelques heures le dimanche, et encore peut-on la secouer, si l'on en a le moindre désir, personne ne venant par force dans la maison. Là est la différence avec les pensionnats. Quel jeune homme, libre de choisir mille lieux et mille sujets de péché, ira précisément choisir l'Œuvre? Il faudrait une malice qui peut exister, mais qui sera l'exception et non la règle. Jamais, à ma connaissance, un fait d'immoralité n'est arrivé dans notre Œuvre (1). Je ne dis

(1) Je dirai à la 4e partie comment et pourquoi cette affir-

pas, malheureusement, que le démon y ait rien perdu, mais ce n'est pas dans l'Œuvre qu'il a fait ses victimes, il les a retrouvées au dehors.

Le contact des différents âges n'a aucun danger pour nous ; je dis plus, ce mélange est un des principes fondamentaux de notre Œuvre ; tout ce qu'on vient de lire le prouve surabondamment, et la bonne surveillance ne serait pas possible dans nos maisons, sans ce mélange des petits gardés par les grands.

Que les directeurs tâchent de l'obtenir ; sans cela leur Œuvre ne sera pas complète. Qui pourrait s'y opposer? Les instituteurs? Oui, je le sais, pendant qu'une grande partie des maîtres d'école de Marseille me permettent de faire un peu de bien à leurs enfants, d'autres, pour de misérables motifs d'amour propre, de rivalité, font tout ce qu'ils peuvent, directement ou en secret, pour éluder les désirs les plus précis de l'autorité ecclésiastique, et empêcher les enfants de venir à nous. Cet obstacle, dont tant de prêtres se plaignent, n'est pas insurmontable ; renoncez à vos droits pour l'amour de Jésus-Christ, passez-en par toutes les humiliations, caressez tous les amours propres ; que vous importe, pourvu qu'au prix de tous les déboires vous puissiez gagner ces instituteurs et obtenir d'eux qu'ils daignent vous laisser sauver leurs petits

mation est devenue depuis inexacte. Mais cela confirmera cependant ce que j'avance.

enfants. C'est, en général, par orgueil, qu'ils résistent ; désarmez-les par votre humilité et votre petitesse.

Mais, dira un autre, les instituteurs religieux soignent si bien ces enfants que l'Œuvre nuirait à leurs soins ou ferait tout au moins double emploi. Comment, répondrons-nous, des Œuvres qui convergent vers le même but peuvent-elles se nuire, et quel mal y a-t-il dans un double emploi ? *Abundantia non nocet.* Mais prenons les choses au point de vue plus élevé : consultez la France entière, les enfants des frères persévèrent-ils au sortir de leurs écoles ? La réponse est trop certaine pour donner lieu à la moindre discussion. D'où vient cela, de la mauvaise éducation que donnent les frères ? A Dieu ne plaise qu'on puisse le supposer. Pourtant, il y a une raison à tout. La raison la voici, et il y en a deux. La première qui n'est la faute de personne, c'est que les enfants qui sortent de l'école après la première communion, en sortent beaucoup trop tôt. Le plus habile instituteur, et il y en a de fort habiles, ne peut espérer d'avoir fait un homme à douze ou treize ans. Tout est donc encore à refaire chez un enfant qui trouve, dans le monde, les dangers dont nous avons parlé dans les chapitres préliminaires.

La deuxième raison, qui est encore indépendante de la volonté des instituteurs, c'est l'immense danger qu'offre la transition subite de l'école à l'atelier; il y a pour ces enfants une réaction inconcevable,

c'est un changement du tout au tout : au lieu de maîtres religieux, de mauvais patrons ; au lieu d'amis sages, des apprentis gâtés ; au lieu des bonnes paroles, du catéchisme, des bons avis et des instructions des frères, d'abominables propos. Ceux qui reprochent si amèrement aux frères leurs insuccès, devraient leur tenir compte de ces deux obstacles invincibles. Eh bien, je crois que nous parerons en partie à ces inconvénients, en recevant les petits enfants dans nos Œuvres, pendant qu'ils vont encore chez les frères. A cet âge, ils prennent plus facilement les bonnes habitudes : les encouragements et l'autorité des frères surmontent l'inconstance qui, à tout moment, décourage les enfants. L'influence des maîtres est énorme sur leurs élèves, et si mes plus grands obstacles me sont toujours venus de maîtres sans intelligence du vrai bien de leurs élèves, le plus grand secours, au contraire, je l'ai toujours obtenu des frères qui avaient compris et apprécié nos efforts. Après deux ou trois ans, le pli est pris, les enfants ont l'habitude de l'Œuvre, ils en savent le chemin et la transition de l'école à l'atelier, quoiqu'elle ne soit pas absolument sans dangers, est cependant bien plus adoucie, et bien moins périlleuse.

Mais les Curés ne voudront pas nous laisser faire ? « Ne prononcez jamais ce mot, nous disait le vénérable M[gr] Angebeault, en souriant : J'ai été élevé dans la crainte de Dieu et des Curés. » Comment faire cependant pour éluder cette objection ?

Abordons-là franchement. Il y a des Curés qui veulent à tout prix le salut de leurs enfants. Ceux-là vous aideront de toutes manières ; c'est à vous à ne jamais blesser leur juste susceptibilité, à vous tenir à votre place, à être leurs bras pour les soins des enfants, sans vouloir jamais vous donner une indépendance à laquelle vous n'avez aucun droit, tant que personne ne vous l'a officiellement donnée. D'autres Curés, au contraire, ne voient leur paroisse que dans les quatre murs de l'Eglise ; tout ce qui franchit le seuil n'est pas à eux, leur est volé ; qu'y faire ? Gagnez-les à force de douceur, de patience, de concessions ; vous ferez toujours plus de bien que si vous ne faisiez rien. Personne ne peut vous empêcher d'aimer ces petits enfants, de leur donner des soins spéciaux, quand aucune autre fonction n'en souffre, de les former à la piété, à l'amour du bon Dieu. Vous pouvez les faire entrer dans l'Œuvre, au moins au moment où personne ne pourra plus s'en plaindre, quand il sera évident qu'ils ne vont plus à la paroisse. Enfin, surtout, vous pourrez vous faire confier la préparation à la première communion par le curé lui-même. Quand on les trouvera plus fervents, mieux préparés que l'année précédente, le curé sera pour vous ; car, enfin ,il n'y a point de mauvais curés aujourd'hui, tout au plus y a-t-il quelquefois manque d'intelligence d'un ministère qui est tout nouveau.

Quand par ces moyens ou par d'autres vous aurez attiré les petits enfants dans votre Œuvre, avant

leur première communion, vous aurez une Œuvre complète, un noviciat pour les grands, un petit paradis pour ces tendres âmes, que nos soins conserveront plus longtemps dans l'innocence, une récompense pour toutes vos peines : ces petits enfants après dix ans de séjour, seront votre joie, votre couronne, vos aides les plus dévoués.

CHAPITRE QUATRIÈME

DU MATÉRIEL D'UNE ŒUVRE

La forme d'une Œuvre n'est pas l'Œuvre elle-même, cependant les choses de ce monde ne pouvant pas exister sans une forme, il convient de la leur donner aussi parfaite que possible. Telle est la méthode de la divine Providence qui, nous ayant créés *esprits*, a voulu cependant nous revêtir d'une forme admirable, et nous placer dans un monde dont toutes les dispositions sont merveilleuses. Une Œuvre bien pieuse qui pécherait dans sa partie matérielle ne semblerait pas une Œuvre parfaite, pas plus qu'un homme difforme ne pourrait passer pour un homme parfait quelles que fussent toutes ses bonnes qualités intérieures. Du reste, cette supposition ne peut se faire pour nos Œuvres, qui ne sauraient être pieuses, bien réglées, bien surveillées, si tout y était en désordre. Nous allons donc passer en revue chacune des choses formant le *matériel* de nos Œuvres, non pas que toutes soient également indispensables, et qu'une Œuvre ne puisse pas absolument subsister sans elles, mais

pour nous proposer toujours la méthode la plus parfaite et nous en rapprocher.

ARTICLE PREMIER

DU LOCAL. — SA NÉCESSITÉ, SA DISTRIBUTION

Une Œuvre doit commencer dans un petit coin, sans grandes dépenses et sous forme d'essai : voilà la meilleure méthode. Mais si Dieu bénit l'Œuvre, qu'elle grandisse, il faut avoir un local, car on ne peut toujours rester à la rue. La première qualité d'un local, c'est d'être près de la ville. Les distances doivent se calculer d'après l'importance des localités. Dans une grande ville, les enfants font sans peine deux ou trois kilomètres, ce qui serait exorbitant dans un petit pays. Une Œuvre paraît encore trop éloignée quand le chemin en est mauvais, désert, mal éclairé. Si l'Œuvre n'est pas facilement abordable, les enfants n'y viendront pas pendant les soirées des jours ouvriers, et leur Directeur, que je voudrais par impossible pouvoir placer à la porte de chacun, restera seul et isolé dans son ermitage. Je connais des directeurs qui ont fini par si bien comprendre ces choses, qu'après avoir installé un magnifique local dans la campagne, sans penser qu'un jour il leur faudrait des réunions le matin des dimanches, et le soir des jours ouvriers, ont fini par chercher une autre demeure en ville, après des frais énormes de construction.

Nous ne sommes pas tous assez riches pour avoir maison de ville et maison de champs. Entre un médiocre local à portée et un magnifique local éloigné, je n'hésiterais pas ; le local à portée aurait toutes mes préférences.

2° Un local doit être facile pour la surveillance. Une surface plane et carrée est donc le meilleur, c'est moins artistique qu'une forme indéterminée, mais c'est plus commode. Il doit être parfaitement clos, pour empêcher les enfants de sortir, et pour les isoler des regards curieux, qui sont au moins inutiles. Un peu d'ombrage, surtout dans nos pays, et l'eau en abondance et qui coule toute seule sans pompes ni seaux, sont encore des choses très désirables. Nous aimons bien les locaux isolés qui n'ont pas les croisées du voisinage en regard ; les enfants grandissent, et les voisines deviennent très incommodes.

Quant à la distribution du local, il faut :

1° Avant tout, une cour spacieuse. Une Œuvre où l'on veut bien jouer, doit avoir au moins trois mille mètres carrés pour trois cents enfants. Moins que cela, ce ne serait pas assez ; quatre mille mètres suffiraient amplement à toutes les exigences : au delà de cette mesure, la surveillance est trop difficile.

2° Une chapelle proportionnée au nombre des enfants. Nous en avons déjà suffisamment parlé. Notre Œuvre éprouve, surtout l'été, d'immenses gênes avec sa chapelle fort belle mais trop pe-

tite. Mes successeurs seront obligés de la rebâtir. Je n'avais pas compté sur une si grande extension.

3° Une vaste salle ou un hangar pour les jeux bruyants quand il pleut ou qu'il fait trop chaud. Cette salle n'est jamais trop grande ; la nôtre, qui a deux cents mètres carrés, me semblait à peu près suffire, aujourd'hui elle est beaucoup trop petite.

4° Un salon pour les grands et un pour les petits. Le premier, plus petit, parce qu'ils sont moins nombreux, le second beaucoup plus grand, pour contenir la majorité des enfants.

5° Une Bibliothèque pour ceux qui veulent lire. Il vaut mieux qu'elle soit un peu petite, qu'il n'y ait pas place pour beaucoup de monde. En général, les enfants lisent peu, surtout quand ils entendent jouer les autres.

6° Une salle pour les histoires. Elle n'a pas besoin d'être très grande, parce que les enfants assis tiennent peu de place, et que tous d'ailleurs n'assistent pas à l'histoire. Cette salle sert ensuite pour d'autres réunions, par exemple, les catéchismes, l'assemblée des novices.

7° Il faut encore deux petites chapelles pour les deux Associations. Celle de la Réunion du Sacré-Cœur doit être la moins en vue ; celle des Saints Anges doit être la plus jolie et la plus grande parce que les membres en sont plus nombreux.

8° Il faut un vestiaire dont la moitié soit garnie

d'armoires, l'autre moitié d'étagères et de crochets pour les habits et les chapeaux de ceux qui ne peuvent acheter des armoires.

9° Enfin, surtout, il faut un cabinet précédé d'une antichambre pour le Directeur.

10° Un crucifix et une statue de notre Bonne Mère décorent toutes nos salles sans exception. Les murs des salles des enfants doivent être d'une couleur aussi peu salissante que possible, et il faut les badigeonner de temps à autre, au moins tous les trois ans, pour leur enlever cet aspect cabaret que leur donne le peu de soin des enfants. Par conséquent, les tapisseries et les fresques seraient souverainement ridicules, et surtout toujours en mauvais état.

11° Un point très important, c'est l'éclairage ; jamais les enfants ne doivent être une minute dans l'obscurité. Rien n'égale le gaz, qui aurait dû être inventé exprès pour nos Œuvres. Pendant sept ans, nous avons eu des lampes et des quinquets de toutes sortes ; ils étaient souvent gelés, ou bien ils coulaient ou ne brûlaient pas, les verres éclataient ; enfin, pendant l'hiver, un domestique avait assez à faire avec ce seul soin des lampes. Avec le gaz, une allumette suffit, sa lumière est instantanée, et l'odorat pressent suffisamment les accidents, qui ne nous sont jamais arrivés. A la cour surtout, les lanternes sont toujours insuffisantes ; il faudrait trop les multiplier, tandis que trois ou quatre reverbères à gaz suffisent de reste. Autant qu'on le

peut, il faut que les salles soient contigües : par conséquent, nos maisons doivent avoir peu de hauteur et beaucoup de surface : c'est moins joli, mais la surveillance est d'une extrême difficulté quand les enfants sont disséminés à tous les étages, courant dans les escaliers, faisant trembler les planchers.

12° La chapelle doit être placée près de l'entrée de l'Œuvre, afin que les enfants puissent y faire facilement leur première visite. Tout auprès doit être le vestiaire, et encore bien près, le cabinet du Directeur, afin que les enfants n'aient pas un long trajet à faire pour se confesser. Le cabinet du Directeur doit être tout près de tout, il doit être le centre matériel de l'œuvre, comme le Directeur en est le centre moral. C'est la capitale de l'Œuvre, si je puis m'exprimer ainsi. Mon cabinet a la cour au Midi, le vestiaire au Nord, la chapelle à l'Est et les salles à l'Ouest ; le ménage est au-dessus de ma tête, de cette manière j'entends le moindre bruit ; les salons seuls sont un peu loin de ma portée. Un cabinet placé au premier étage, et à plus forte raison au second, isolerait beaucoup trop le Directeur. Si les dimensions de notre local l'eussent permis, les salons au lieu d'être dans les basses-offices, auraient tous été au rez-de-chaussée avec entrée sur la cour ; mais l'escalier qu'il faut descendre est fort court, large, bien éclairé et facile à fermer quand nous le désirons. La grande salle n'a pas de fenêtres, mais de grandes portes, qui lais-

sent entrer l'air quand il fait chaud et préservent du froid en les tenant fermées. Les impostes éclairent suffisamment pendant le jour, et le gaz pendant les soirées. Les lieux sont dans un endroit évident, et construits avec beaucoup de luxe, pour les motifs donnés plus haut. Il n'y a pas de siège, mais des barres, c'est plus propre ; les murs sont couverts de briques vernissées, c'est plus facile à laver, et on ne peut pas écrire dessus ; le gaz les éclaire de dehors. Le premier étage, entièrement fermé pour les enfants, est destiné à la communauté ; le second étage aux gens de service, aux débarras, aux provisions.

Les enfants entrent par la loge des portiers, qu'ils ne peuvent éviter ni à l'entrée ni à la sortie ; la grande porte ne s'ouvre qu'aux grands jours. La cour est bien placée au midi, et cependant loin du bruit de la ville, quoique sur la voie publique. Une allée la fait communiquer avec la rue, dont elle est éloignée de près de cinquante mètres et qu'elle domine de douze. Cependant nous manquons de vue dans la cour, et des maisons pourraient se bâtir vis-à-vis nous ; mais pour le moment nous n'avons point de regards indiscrets, et en montant sur la terrasse des toits, nous jouissons d'une vue splendide. En revanche, nous sommes terriblement exposés au mistral, grave inconvénient qu'on ne peut guère éviter, si ce n'est dans quelques bas fonds, exceptionnellement abrités. Si Dieu permet que nous construisions encore nous le ferons de ma-

nière à nous préserver de ce terrible fléau de la Provence.

ARTICLE DEUXIÈME

DES FINANCES

On a beau être philosophe, et même philosophe chrétien, on est bien forcé de convenir que rien ne se fait sans argent ; il en faut donc malheureusement, et dans notre siècle les âmes coûtent de l'argent comme tout le reste. Nous ne parlerons donc pas davantage de la nécessité des finances, tout le monde est d'accord sur ce point, mais elles méritent cependant, dans leurs détails, d'occuper quelques instants notre attention.

§ I

Des Finances : Leur importance. Leur exagération

On est extrêmement porté à exagérer l'importance des finances, et je dis qu'un directeur qui met cette préoccupation en tête de toutes les autres, manque son but principal. Sans doute, *prius est vivere quam philosophare,* mais que faut-il donc pour vivre ? Là est toute la question. Le pauvre ayant de quoi vivre tout juste, est-il moins riche que tel millionnaire à qui ses millions ne suffisent pas ? Je connais des Œuvres qui ont des rentes fort bornées et surtout fort incertaines, et d'autres qui

ont d'immenses revenus, et je les ai trouvées aussi gênées les unes que les autres : il faut savoir se borner, et se rappeler la belle prière de Salomon ; *mendicitatem et divitias ne dederis mihi : sed tantum victui meo necessaria* (Prov. xxx. 8). S'il fallait choisir entre l'abondance et un peu de pauvreté, il me semble qu'une Œuvre un peu pauvre serait plus bénie du bon Dieu. Elle sera plus parfaite s'il lui manque toujours quelque chose ; et si la foi ne nous l'apprenait pas assez, la raison suffirait pour nous dire que, nos désirs étant illimités, il est très sage à la Providence de ne pas les satisfaire tous.

Qu'un Directeur se fasse donc une raison sur ce point. Son local est incomplet, ses ressources tout à fait insuffisantes, eh bien ! qu'il travaille à agrandir son local, à augmenter ses recettes, mais que ce soit avec modération. Je connais une Œuvre qui dépensait, dans un temps, près de cent mille francs par an, et jamais elle n'avait été moins florissante. Campagne magnique, équipage pour le Directeur, appartements splendides et dorés, rien n'avait été oublié, si ce n'est la chapelle et les ornements du culte, à peine dignes d'une église de mission. Ces choses ne portent pas bonheur. J'ai lu dans le *Jeune Ouvrier*, qu'une Œuvre avait reçu un don de trois cent mille francs ; si elle va bien, ce ne sera pas pour cela, ce sera même malgré cela. Elle ressemblera aux malades qui guérissent malgré les remèdes. Qu'on me permette de raconter les châteaux en Espagne que j'avais faits un jour. Com-

me j'étais assuré, avec tant d'autres, de gagner le gros lingot d'or de la loterie, j'avais déjà fait, dans ma tête, pour ne point être en retard, l'emploi de ces quatre cent mille francs. Il me fallait cent mille francs pour construire modestement toutes mes bâtisses, cent mille francs pour le terrain lui-même ; les deux cent mille francs restant n'étaient pas de trop pour produire dix mille francs de rente qui fournissaient aux dépenses annuelles de l'Œuvre, et aux besoins du Directeur et de ses aides, bien plus faciles à trouver quand leur avenir aurait été assuré. Je n'ai pas gagné le gros lot, et l'Œuvre n'en va pas plus mal ; plus heureux, qui sait ce qui me serait arrivé ? Encore une fois, la gêne, la pauvreté, la misère même, ne sont pas ce qui fait périr une Œuvre, tant qu'elle a, d'ailleurs, la bénédiction du bon Dieu.

Je ne dis pas cependant qu'un Directeur doive se croiser les bras et tout attendre de la Providence ; aide-toi et le ciel t'aidera ; mais il y a de si grands abus dans ces préoccupations matérielles, que, s'il, est impossible de tenir le milieu, il vaut mieux pencher du côté de la pauvreté, de la gêne, de la petitesse chrétienne. Pense-t-on que le bon Dieu pourra abandonner une Œuvre s'il la veut, et la laisser périr de misère ? Non, les âmes lui sont trop précieuses. Une Œuvre périra par le luxe, par les folies de son Directeur, elle fera faillite par ses imprudences, elle cessera d'être fervente parce qu'il aura une vocation de processions, de fêtes, d'illu-

minations, de jeux ; parce qu'il sera peintre, architecte, musicien ; mais jamais parce qu'il fera passer le soin intérieur de l'Œuvre mille fois avant tous les soins extérieurs.

Cet important article pourrait remplir des livres, mais l'expérience de mes lecteurs le complètera de tout ce que leur mémoire leur fournira de faits à l'appui de ce que j'avance. Que de prêtres sont dans les plus tristes embarras par suite de leurs imprudences ! Combien se sont mis dans l'impossibilité de continuer le bien ! Soyez zélés pour le matériel, mais avec mesure, mais beaucoup moins que pour les soins spirituels. Imitez l'Eglise qui a su bâtir des temples splendides dans ses jours d'abondance, mais a commencé sa vie dans les catacombes, d'où elle a lancé sur le monde d'innombrables légions de saints qui l'ont converti. Restez, à son exemple, longtemps petits, grandissez quand Dieu le voudra, ne veuillez pas tout faire, laissez un peu à vos successeurs. Si votre Œuvre ne doit pas durer, pourquoi tant de dépenses inutiles, et si elle doit fournir une longue carrière, pourquoi priver vos enfants du plaisir de bâtir à leur tour ? Malheureusement l'esprit du siècle nous imbibe de toutes parts, nous escomptons l'avenir pour jouir plus vite du présent, sans nous ressouvenir que, d'après toutes les lois de la nature, les arbres qui poussent vite durent peu, tandis que ceux qui demandent de longues années pour croître, durent des siècles sans périr.

Si on peut faire un reproche à M. Allemand, c'est d'avoir été beaucoup trop timide, d'avoir trop aimé la pauvreté, trop craint les embarras des finances. Il fallut le tromper pour lui faire accepter le beau local que son Œuvre occupe encore, et que ses jeunes gens se chargeaient de payer. On ne put jamais arracher son consentement pour acheter à vil prix les terrains voisins, depuis couverts de constructions les plus gênantes et qui coûteraient, aujourd'hui, des centaines de mille francs. Et cependant, tout en convenant qu'il aurait pu mieux faire sous ce rapport, qui n'envierait ses succès, qui ne voudrait avoir été gêné comme lui pour avoir réussi comme lui ?

§ II

Des sources des finances

Cependant, comme il faut de l'argent, quelque peu qu'il en faille, quels sont les meilleurs moyens de s'en procurer ? Voici encore un point délicat ; je ne sais comment le traiter sans blesser personne, si ce n'est en l'abordant avec franchise et en toute simplicité.

Il y a deux moyens de se procurer de l'argent, à titre onéreux et à titre gratuit, je m'explique : à titre gratuit, en recevant de l'argent de ceux qui ne veulent que nous aider à faire le bien, sans y mettre aucune condition ; à titre onéreux en le recevant de ceux qui nous vendent très cher leur concours,

par la dépendance où leurs dons nous obligent à demeurer. Pour être vraiment à la tête d'une Œuvre, le Directeur doit en être le maître absolu. S'il dépend d'une commission ou d'une administration, il croit s'enlever beaucoup de soucis, il se met seulement en tutelle ; ceux qui paient ont le droit de parler, et ils parlent souvent très haut. M. Allemand, qui était fort pauvre, ne vivait, lui et son Œuvre, que d'aumônes ; mais, ces aumônes, il les recevait de ses jeunes gens, qui les lui remettaient directement, bénévolement, je crois même qu'il n'en tenait aucun compte ; et quelqu'un qui vit encore lui a entendu dire qu'il disposait ainsi chaque année de plus de 10,000 francs. L'usage de plusieurs de ses jeunes gens était de lui apporter le premier argent gagné, cela leur portait bonheur. L'un d'eux me racontait sa joie, la première fois qu'il pût se conformer à cet usage. Il avait de faibles appointements, encaissés par ses parents. Mais un jour il fit un travail extraordinaire qui lui valut une gratification. Cet argent, gagné en dehors des accords, était bien à lui ; plein de joie, il le plie dans un papier et le porte à M. Allemand. Le saint prêtre, sans le toucher, le reçut avec sa bonté ordinaire ; mais son désintéressement paraissait encore dans ces moments : un mois après, l'argent était encore dans le même coin, sur la table ; il ne le dépliait que quand il en avait besoin.

Certainement, il est beaucoup plus commode d'avoir des caissiers qui se chargent de toutes les

dépenses ; mais malheureusement ils ont presque toujours ce caractère de tracasserie qui distingue les administrations des bonnes Œuvres de l'Etat. On en trouve, sans doute, dont le zèle est si grand, qu'ils se contentent du bien qui se fait, sans s'inquiéter de la manière dont on le fait. Mais d'autres réclament une participation dans l'administration de l'Œuvre, quelques-uns même veulent la grosse part, et ce n'est pas sans motifs puisqu'ils subviennent à tous les frais.

Voici comment j'ai échappé à cet inconvénient, non par l'effet d'un calcul, car j'ignorais complètement ces choses, mais par l'effet des circonstances, qui m'ont heureusement amené au point où nous en sommes. En 1847, quand l'Œuvre s'établit dans le local qu'elle occupe encore, lassé de mes insuccès, fort jeune, sans aucune expérience, je me jetai en plein dans tous les inconvénients que je viens de signaler. On me promit gratuitement un local, un traitement, tous les frais d'installation et d'appropriation de l'Œuvre, ses dépenses d'exploitation, et même, au fur et à mesure, toutes les constructions nécessaires. Qui n'eût accepté avec bonheur ? C'était une mise de fonds de plus de 100,000 francs sans compter 3 ou 4,000 francs de dépenses annuelles. Je ne puis dire ma joie et ma reconnaissance, qu'aucun des événements postérieurs n'ont pu et ne pourront jamais me faire oublier. Combien aurais-je mis de temps à m'apercevoir des inconvénients que je viens de signaler ? Je ne le sais ; on ne me laissa

pas le temps d'en faire l'expérience ; c'était trop beau pour durer ; les Œuvres ne se fondent que par les privations et les labeurs : il faut les ensemencer dans les larmes pour les récolter dans la joie. Un beau matin, tout m'est retiré, traitement, frais d'entretien ; une seule chose m'est laissée, le local, encore à des conditions fort onéreuses. Je n'avais que dix-sept francs en caisse ; il fallut immédiatement acheter un décalitre d'huile pour le premier soir, qui me coûta dix-neuf francs : je commençais avec deux francs de dette. Le bon Dieu me donna le courage de continuer, et je suis bien loin de m'en repentir ; constamment dans la gêne, depuis ce temps, nous n'avons cependant jamais connu la misère, la Providence ne nous a jamais laissé trop longtemps dans l'embarras et le relevé de nos livres montre que nous avons dépensé plus d'un million en trente ans. En revanche j'ai pu obtenir, sous l'autorité immédiate de mon Evêque, la liberté la plus entière, et tous nos succès ne viennent que de là : il est si difficile de fonder une Œuvre, qu'on a besoin d'une liberté absolue dans ses allures, dans ses conceptions ! Aux yeux du public, le Directeur est seul responsable ; il faut donc qu'il administre à son gré, sous peine de répondre des mauvaises mesure qu'on lui aura imposées.

La première source de nos finances nous devons la trouver dans nos enfants eux-mêmes : il y a les plus grandes raisons de s'adresser directement à

eux. D'abord c'est juste, puisqu'on ne travaille que pour eux, mais surtout c'est une obligation très importante de leur apprendre la charité et la générosité. Les enfants du peuple, même dans l'aisance, ont toujours les mains ouvertes pour recevoir et jamais pour donner. Il faut combattre cette défectuosité de leur caractère par un de ces deux moyens : ou bien, 1° en les contraignant à donner, ce que nous n'avons jamais voulu faire : ce ne serait plus générosité de leur part s'ils y consentaient, les uns se laisseraient mille fois renvoyer plutôt que de donner la moindre chose, et je connais une Œuvre où tout le monde manque le jour destiné à payer la cote annuelle ; le Directeur est bien obligé de fermer les yeux, le dimanche suivant, s'il ne veut pas rester seul ; les autres ne pourraient pas payer, et de très nombreuses exceptions finiraient par détruire la règle.

2° L'autre moyen, c'est de les porter à donner volontiers, en formant leur cœur, en excitant leur zèle, en leur faisant chérir leur Œuvre. Les grands sont très capables de ces sentiments généreux, il faut seulement les leur apprendre ; bien peu s'en douteraient jusque là. Les quêtes de notre chapelle n'ont cessé de croître depuis douze ans ; et, dans peu, elles atteindront 2,000 francs par an, sans que le nombre des enfants ait crû à proportion. Le jour de l'Epiphanie, nous faisons la grande quête annuelle ; il suffit de l'annoncer le dimanche précédent, nos grands tiennent à honneur d'être géné-

reux, et de prouver sur les années précédentes le progrès que leur amour pour l'Œuvre fait chaque jour. Bien entendu que cet argent se met dans la bourse du quêteur sans aucun genre de contrôle ni de surveillance; les plus proches voisins pourraient seuls s'en apercevoir : les donateurs n'en sont ni remerciés ni plus distingués. L'argent des quêtes de la chapelle couvre amplement les frais du culte, notre seul luxe, et les enfants, qui savent cette destination donnent encore plus volontiers pour cette fin.

Pour empêcher les enfants de sortir le dimanche, on leur vend quelques comestibles peu variés dans leur choix mais suffisants pour leurs goûters et leurs déjeûners. Les petits profits que rendent ces ventes paient toute la dépense annuelle des jeux, divertissements et fêtes extraordinaires.

Nous couvrons les grosses dépenses, impositions, redevances du gaz et des eaux, réparations, entretien, gages des gens de service, avec des souscriptions que nous faisons ou qu'on fait pour nous dans la ville. D'autres ressources, indépendantes des premières, amortissent peu à peu l'emprunt contracté pour l'achat et les constructions de notre nouveau local.

Nous trouvons de grands avantages à ce système de finances, quelque ennuyeux et difficile qu'il soit dans ses minutieux détails : 1° pleins de reconnaissance pour tous ceux qui nous font du bien, nous ne devons néanmoins aucun compte à chacun en

particulier. Trois ou quatre cents souscripteurs nous donnent des secours qui varient de cinq à vingt-cinq francs ; personne, pour cette somme, n'a le droit de s'immiscer dans la gestion de notre maison. Les enfants, pour cinq centimes qu'ils donnent à la quête du dimanche, ou pour une pièce d'argent le jour de l'Epiphanie, n'ont pas plus de droits. — 2° Ce système de souscriptions peut s'accroitre dans des moments de besoin, ou diminuer quand nous pouvons nous suffire. Un budget réglé d'avance serait nécessairement discuté, limité selon l'appréciation de ceux qui le feraient. — 3° La Providence semble mieux avoir sa liberté d'action dans un système de recette qui dépend exclusivement de la charité publique. Les ennuis et les hontes de cette quête annuelle font que nous sommes plus portés à la resteindre qu'à l'étendre, et nous nous privons d'une multitude de choses moins indispensables, pour ne pas avoir le souci d'aller les demander ; de là une gêne continuelle, la meilleure source des bénédictions de Dieu.

Nous n'avons pas l'usage des loteries, mais pour une simple raison matérielle : c'est quelles rendent trop peu à proportions des peines infinies que donne le placement des billets. Elles rentreraient parfaitement dans notre théorie, si ce placement pouvait se faire plus facilement, et nous les laissons faire à nos jeunes gens eux-mêmes, quand ils veulent faire quelque dépense extraordinaire pour leur Eglise.

§ III

De la Comptabilité

L'indépendance que nous désirons au Directeur est plus apparente que réelle, en ce sens que, plus indépendant pour faire le bien, ses liens de toutes sortes n'en sont pas moins nombreux. Une de ces chaînes les plus pesantes, c'est la responsabilité qu'il contracte en face de ses supérieurs d'abord, et moralement envers tout le monde. Les finances sont une de ces responsabilités les plus réelles : il ne doit donc négliger aucune précaution pour la diminuer. La principale, c'est une comptabilité exactement tenue. Si elle est peu considérable, un livre de caisse lui suffit : ce livre, constamment à jour, donnera le détail de toutes ses dépenses et de toutes ses recettes, jour par jour, sans exception. On ne sait pas ce qui peut arriver, et les affaires d'argent sont des plus tristes pour un prêtre, quand il n'en sort pas avec son honneur intact. Il y a, d'abord, l'Evêque qui, dans ses visites pastorales, peut demander compte de la gestion temporelle ; il serait même de l'intérêt du Directeur de provoquer souvent cet examen et cette épuration de ses comptes. Il y a aussi les cas improbables, mais possibles, d'une intervention gouvernementate ou judiciaire. Enfin, il y a les affaires embrouillées, dont on ne peut sortir sans des écritures en règle.

Pour m'enlever le souci de la comptabilité, sans

la perdre cependant jamais de vue, j'ai choisi un économe parmi les jeunes gens les plus intelligents et les plus sûrs de ma maison. Il encaisse toutes les sommes et en délivre un reçu qui reste au talon. Il ne paie jamais sans un mandat ordonnancé de ma main, dont je conserve le talon. Avec ce double contrôle, les erreurs et les infidélités sont absolument impossibles, et je suis déchargé de la tenue des livres qui, pendant plusieurs années, m'avait enlevé des moments bien précieux. Pour plus de commodité nous tenons nos livres en partie double : c'est plus difficile mais bien plus commode et bien plus exact.

§ IV

Des registres d'inscription

Quoique ces registres n'aient point de rapport avec les finances, j'en parle ici, parce que je n'ai pas trouvé à quel chapitre les placer.

Il est important d'avoir des registres bien tenus pour aider la mémoire et l'empêcher de se perdre au milieu du mouvement continuel des enfants. Il nous a fallu plusieurs années avant d'arriver à un bon résultat, et quoiqu'en apparence compliqués, nos registres nous donnent, par des moyens bien simples, l'état exact de l'Œuvre à toutes les époques de l'année.

1° Le registre des Postulants, qui contient les noms et prénoms de tous ceux qui se présentent à l'Œuvre, ne fût-ce qu'une seule fois, la date de leur

entrée, leur âge, leur profession, celle de leurs parents, leur demeure et le nom de la personne qui les a présentés ou recommandés.

2° Le registre des Congréganistes où est marquée leur réception, cette condition étant nécessaire pour gagner les indulgences. Nous appelons ce registre le Livre d'or, parce qu'il contient, en effet, les noms de l'aristocratie de l'Œuvre. C'est un chef-d'œuvre de calligraphie de deux de nos meilleurs congréganistes, magnifiquement relié, qui renferme encore les dignités et les charges annuelles de l'Œuvre.

3° Mais le cahier qui nous est le plus utile, c'est le contrôle des présences et des absences. Nous en donnons ici le modèle. La première colonne contient les noms et prénoms par ordre alphabétique. Le numéro qui précède est celui qui correspond au registre d'inscription. Le signe qui suit C N ou P, indique que l'inscrit est Congréganiste, ou Novice, ou Petit, n'ayant pas fait sa première communion. La seconde colonne renferme cinq autres colonnes plus petites pour les cinq dimanches du mois, indiqués par leur date. A mesure qu'un enfant passe à la porte, le portier de garde marque une + à côté de son nom, à gauche, si c'est le matin, à droite, si c'est le soir. Je mets, moi-même un P à ceux qui m'ont demandé la permission de s'absenter, et une M à ceux qui sont malades. J'envoie, tous les lundis, chez les parents de ceux qui n'ont pas un de ces trois signes, pour les prévenir des absences de leurs

enfants, ou en connaître les motifs. Faute de place, je ne donne qu'une seule colonne, mais nos cahiers en ont trois, pour compléter le trimestre. En le refaisant tous les trois mois, on élague les noms de ceux qui ne viennent plus. Nous en sommes à notre cent quatorzième cahier, c'est-à-dire au second trimestre de la vingt-neuvième année (1), de sorte que je puis dans un instant faire l'état général des présences et des absences d'un enfant depuis son entrée dans l'Œuvre. L'usage de ce cahier est inappréciable : faut-il donner des renseignements aux parents ou aux instituteurs, le contrôle est là dans toute sa vérité. Faut-il savoir quelle est l'exactitude d'un enfant, pour le récompenser ou le punir, nous avons recours au contrôle ; faut-il décorer un congréganiste de la médaille, le contrôle

		FÉVRIER				
		6	13	20	27	
10. Bonnefoy, Marius	C	+ +	+ +	+ +	+ +	
11. Bousquet, J.-B.	C	+ +	+ +	+ +	+ +	
12. Bensa, Pierre.........	C	+ p	+ +	p p	+ +	
16. Barthélemy, J.	C	+ +	m	m	+ +	
19. Balzan, Louis.........	C	+	+ +	+ +	+ +	
35. Bastard, Léon	P	+ +	+ +	+ +	+ +	
311. Bounaud, Elie........	N	+ +	m	+ +	m	

(1) Ceci était écrit en 1875 ; nous sommes actuellement au 180me cahier, au 4me trimestre de la 45me année.

des sept dernières années est examiné. Enfin, ce cahier nous sert vingt fois par jour, et nous ne saurions nous en passer. La cinquième colonne ne sert que quand il y a cinq dimanches dans le mois.

4° Notre quatrième registre est un registre de luxe, dont on pourrait se passer. Il est rayé pour cinq ans, nous en sommes donc à notre sixième volume. Il nous donne au net tous les renseignements possibles sur chaque enfant pendant cinq années. Pour ne pas en donner un modèle trop coûteux à imprimer, voici les titres de chaque colonne.

1re Numéro d'ordre d'inscription.

2me Noms et Prénoms.

3me Date de l'entrée à l'Œuvre.

4me Ecole ou profession.

5me Profession des parents.

6me Demeure.

7me Date de la naissance.

8me Date de la réception (congréganiste).

9me
1. Date de la première communion, si elle a eu lieu à l'Œuvre.
2. Date de la confirmation, si elle a eu lieu à l'Œuvre.
3. Date de l'entrée aux Saints Anges, si on en a fait partie.
4. Date de l'entrée à la Réunion, si on en a fait partie.
5. Date et motif de la sortie, si on en est sorti.

10me Dignités et charges pendant les cinq années.

11me Durée du séjour. Dans cette colonne sont reportés les numéros des cahiers trimestriels du contrôle. Par exemple, les numéros 7, 28 et 99 veulent dire qu'un enfant est venu pendant les septième, vingt-huitième et quatre-vingt-dix-neuvième trimestres. On cherche ces cahiers, et on voit l'état de leurs présences ou de leurs absences pendant ces trois trimestres.

Quant aux autres registres accessoires, chacun peut les tenir à son gré. Un Directeur doit être grand faiseur de listes ; c'est le meilleur moyen de graver dans son esprit les noms et les catégories de ses enfants ; on ne peut bien le savoir que par cette répétition fréquente des mêmes noms, constamment inscrits, effacés, changés de place. — Nous ne tenons aucun registre de moralité, de punitions, de fautes ; à quoi bon éterniser le souvenir des innombrables sottises de nos enfants ?

CHAPITRE CINQUIÈME

DES PUNITIONS ET DES RÉCOMPENSES

ARTICLE PREMIER

DES PUNITIONS

Toute loi doit avoir sa sanction, et ceux qui ne l'observent pas doivent être punis. Cependant je n'ai point rencontré d'Œuvres de jeunesse qui eussent un code de châtiments ; la raison en est très simple et toute spéciale à nos maisons : nos jeunes gens viennent tous librement, la liberté étant l'essence de nos Œuvres, quels moyens coërcitifs pourrions-nous employer ? de quel droit aurions-nous des arrêts, des retenues, des *pensums ?* Vous ne voulez pas suivre notre règlement ? allez vous-en et tout est dit. La seule punition de nos Œuvres est donc l'expulsion ou l'ajournement, on ne peut en concevoir d'autres, puisque nos enfants peuvent y échapper en se retirant tout à fait. Nous parlerons donc seulement des causes et des règles d'expulsion.

Il faut éviter deux écueils dans ce châtiment : le trop de sévérité et le trop d'indulgence ; et si on

me demande de quel côté il vaut mieux pencher, il me serait impossible de le dire, tout dépend des circonstances et des caractères. Si vous êtes trop sévère il est clair qu'il vaut mieux pécher par indulgence, et si vous êtes trop facile, il vaut mieux pécher par sévérité, *in medio stat virtus*.

1° Trop de sévérité ce n'est pas paternel, ce n'est pas agir à l'exemple de Notre-Seigneur, qui n'éteignait pas la mèche encore fumante, qui n'achevait pas le roseau à demi-brisé. Les enfants font tant de sottises, que pas un n'échappera à nos coups, si nous ne les ménageons pas. D'autres, toujours sages, auront cependant leurs moments de défaillance : il faut énormément ignorer avec les enfants ; tout voir c'est de bonne administration, et souvent paraître ne pas voir c'est prudent. Il y a des Directeurs dont le caractère sévère ne pardonne rien, et comme la gradation des punitions n'existe pas, ils ont toujours recours à la dernière de toutes, l'expulsion ; c'est injuste. D'autres, ne voudraient pas chasser leurs enfants, mais leur figure rébarbative, leur humeur atrabilaire, leurs reproches sévères les éloignent tous. D'autres, les taquinent, les crispent, les poussent à bout. Toutes ces variétés se retrouvent dans nos Œuvres comme dans les collèges, où le nombre des professeurs et des surveillants étant plus grand, il est plus facile de remarquer ces variétés de caractère, que nous avons pu tous juger dans notre jeune âge. N'est-il pas vrai qu'il y a des maîtres bons, faciles, indulgents,

adorés de leurs élèves, dont ils font tout ce qu'ils veulent, tandis que d'autres, au contraire, ne peuvent se faire obéir par aucun moyen ? D'où vient cette différence ? Il n'est pas facile de le déterminer. Toujours est-il que la sévérité n'est pas le meilleur des moyens ; j'aimerais mieux y substituer la rectitude, l'exactitude, si ces mots peuvent mieux traduire ma pensée. Oui, à choisir, il vaut mieux trop de bonté que trop de sévérité, mais il serait plus parfait de réunir les deux choses, de se faire adorer des enfants, de les conduire par le cœur ; mais de bien leur faire comprendre qu'on ne leur pardonnera jamais certaines choses pour lesquelles ils seront infailliblement renvoyés. Ils se tiendront sur leurs gardes , et s'ils succombent, ils seront contraints de reconnaître la justice de votre jugement. Pour les enfants, la justice, c'est tout, ils l'acceptent sans aucune répugnance ; mais il faut la leur faire toucher au doigt, ils sont souvent exposés à ne pas la reconnaître quand ils y sont intéressés.

2° Trop d'indulgence, c'est un autre écueil fort grave. S'il ne s'agissait que de manquer de justice, le mal serait petit, il vaut mieux épargner vingt coupables que de punir un seul innocent ; mais si vous n'êtes pas l'exécuteur de vos vengeances personnelles, vous devez être le soutien de l'ordre et de la discipline de votre maison. Un Directeur trop facile, permettant tout, conduira bientôt une Œuvre à sa ruine. Peut être que l'intelligence de nos Œu-

vres se trouvent dans le mélange de ces deux mots, *fortiter et suaviter,* la sagesse éternelle peut seule les balancer parfaitement ; pas un homme qui ne pèche par un de ces deux excès et quelquefois par tous les deux à la fois. Il y a des caractères passant constamment d'un extrême à l'autre, et ce sont certainement ceux que les enfants détestent le plus. D'autres, sévères, par conviction, sont d'une faiblesse de cœur déplorable. Mon Dieu, que ces qualités sont difficiles à assortir ! Celui qui pourrait y parvenir serait capable de gouverner un empire. Laissons au bon Dieu le soin d'apprendre ces choses, car c'est lui seul qui peut les enseigner. Il me semble qu'un Directeur toujours bon, mais qui saurait sévir à propos, serait le type parfait; mais pour sévir à propos, il ne devrait le faire qu'après une demi-heure au moins d'oraison pour bien consulter le bon Dieu, et ne jamais se laisser conduire par ces saillies de caractère, sacrifiant sans réflexion des âmes irrévocablement perdues par trop de promptitude à suivre des mouvements naturels. J'avoue que pendant de nombreuses années j'ai fort péché par sévérité et j'en éprouvais des désolations extrêmes. Aujourd'hui, l'âge me rend bien indulgent et j'ai peur de mourir sans avoir pu trouvé le point mathématique, entre l'indulgence et la sévérité.

Les causes d'expulsion sont beaucoup plus faciles à déterminer, parce qu'il ne s'agit que de tracer des principes, c'est plus aisé que de trouver l'application.

1° La première cause sont les mauvaises mœurs quand elles sont une occasion de scandale, car les fautes secrètes et inconnues ne doivent pas être punies au for extérieur ; mais dès qu'une faute a un certain caractère de publicité, il faut chasser sans miséricorde ; l'honneur de l'Œuvre le demande, n'y eût-il pas d'autres raisons. Il est donc plus sage d'étouffer souvent ces sortes de choses, quelquefois plus connues par leur châtiment que si on n'eût rien dit. Une faute connue de plusieurs complices ne doit pas toujours faire renvoyer son auteur, si on parvient à cacher le péché aux autres, et que le coupable ne paraît pas dangereux pour l'Œuvre. Dieu me garde de dire comme les Italiens : *peccato di carne, peccato di niente* ; mais de fait des enfants peuvent succomber une fois sans être perdus pour cela, et ils le seront, si on les expulse immédiatement. Tous mes soins se portent à empêcher la publicité, parce que je ne puis officiellement tolérer l'inconduite ; mais si j'obtiens ce résultat, que personne ne se doute de ce qui est arrivé : *Charitas patiens est*. Que de fois ces fautes m'ont porté bonheur, en me donnant sur les coupables, pour leur imposer des conditions, une autorité que je n'avais pas auparavant. Il est impossible d'être longtemps confesseur sans être aussi très indulgent pour ces fautes, qui damneraient tant d'enfants, si, comme un médecin charitable, le confesseur ne cherche à guérir plutôt qu'à couper les membres gâtés. Des jeunes gens, devenus bien vertueux, n'ont dû leur

vertu qu'à une grande indulgence à l'égard des fautes assez connues pour qu'un Directeur eût pu user de son droit, et pas assez pour que sa conscience l'obligeât à sévir. Si on peut donner des règles générales en pareille matière, voici, ce me semble, ce qu'on pourrait dire :

1° S'il y a éclat, chasser tout de suite pour venger les bonnes mœurs outragées.

2° S'il y a contagion ou crainte de contagion, chasser tout de suite. Il vaut mieux sacrifier dix enfants que d'en laisser perdre un seul de plus.

3° S'il y a faute isolée d'entraînement, de faiblesse, sans éclat ni danger de contagion, pardonner facilement *septante fois sept fois.*

4° Grande sévérité, en revanche, pour les bonnes mœurs officielles dans l'Œuvre, mauvais gestes, mauvais propos, paroles équivoques, à double sens, chansons libres, gravures, statues peu modestes introduites dans la maison. Outre le danger de ces choses pour les autres, il y a preuve d'une grande perversion chez ceux qui osent ainsi s'afficher dans des Œuvres comme les nôtres.

5° Habituer les enfants à vous avouer leur chute, leur laisser croire que nous serons plus indulgents après leurs aveux. Quelquefois, il est vrai, cette sorte de contrat tacite pourra vous gêner beaucoup, mais il est si heureux pour nous qu'on nous croie pères avant tout, que j'aimerais mieux toujours pardonner à ceux qui n'hésitent pas à tout avouer en dehors de la confesion ; il est si facile

après ces aveux de les gagner au bon Dieu. J'ai entendu des enfants donner ce conseil à leur camarade : « Va vite le lui dire avant qu'il le sache, et il ne te fera plus rien. » Et cette opinion des enfants me faisait plaisir, tout en leur disant bien que je n'étais lié par aucun secret, que je pouvais agir, mais que je ne le ferais pas puisqu'ils étaient sincères ; mais j'y mettais des conditions, par exemple, qu'ils viendraient se confesser tous les huit jours, qu'ils feraient telle pratique, telle pénitence médicinale. On obtient tout des enfants quand on a gagné leur cœur.

2me Cause d'expulsion : Certaines fautes prévues par le Règlement. Il faut être très sobre dans le choix des cas d'expulsion : mais quand la loi est faite, il faut tenir bon. Il y a quatre cas d'expulsion et sept cas d'ajournement dans notre règlement ; si je le réimprimais, j'en diminuerais beaucoup le nombre, ce me semble, et surtout je tâcherais de me servir de termes plus vagues, qui me laissent plus de liberté.

J'avouerai du reste que je suis peu partisan des règlements, et surtout des règlements imprimés. Nous en avons un, mais il ne nous sert que pour les Directeurs qui nous le demandent ; il y a au moins vingt ans que nous ne l'avons lu publiquement et personne ne paraît en soupçonner l'existence. La meilleure constitution, disaient nos pères, est écrite ès-cœurs des Français. Il ne faut pas deux ans pour qu'un règlement ne puisse

plus s'appliquer dans tous ses détails. Le Directeur doit être la règle vivante.

3me Cause d'expulsion : Renvoyer les enfants dont on ne peut rien faire. Il y a de ces natures mauvaises dont il est impossible de tirer parti. Le cœur leur manque tout à fait, l'amour-propre et les autres sentiments purement humains leur font aussi défaut, on ne sait par quel bout les prendre ; et après plusieurs années de peine, un Directeur n'est pas plus avancé que les premiers jours. En vain, voudrait-il prolongé l'essai, il faut en finir au plus tôt, la présence de ces enfants rendant inutiles les soins donnés aux autres. J'attends ordinairement un prétexte quelconque, je le saisis au passage pour me défaire de ces jeunes gens, ne sentant ni les reproches, ni les affronts, riant de tout, qu'un seul argument, impossible dans nos Œuvres, pourrait peut être émouvoir, *le fouet*. Cependant le dirai-je, je me suis quelquefois trompé sur le compte de ces enfants. Je me souviens d'un jeune homme qui, après m'avoir lassé pendant sept ans au delà de ce qu'il est possible de dire, par une impassibilité qui le rendait inaccessible à aucun genre d'impression, finit par faire la mort d'un saint entre mes bras. Mais ceci prouve seulement qu'il faut être sûr de son fait, pour ne pas chasser un enfant au hasard, mais ne rend pas moins intolérable, dans une Œuvre pieuse la présence de ces êtres indéchiffrables, qui s'y introduisent quelquefois. Dans cette catégorie, il faut comprendre encore les en-

fants à vices incorrigibles, comme les voleurs, dont le nombre est si grand, et les ivrognes que nous avons le bonheur de ne pas connaître dans nos pays. Ces deux vices quand ils ont pris racine sont impossibles à arracher ; oserai-je le dire, j'en ai peut être fait plus de cent fois l'expérience pour les voleurs, soit à l'Œuvre quelquefois, soit, surtout, à l'école des mousses, où j'ai été aumônier dix ans ; je ne me souviens presque pas d'en avoir vu qui aient été corrigés, ni par la douceur, ni par les bonnes manières ni par les mauvais traitements, ni par les coups. Le plus souvent, ces voleurs ont un aspect agréable, ils sont gentils, semblent pieux ; j'en ai connu qui ont pu surprendre la bonne foi de plusieurs personnes et pendant plusieurs années, j'en ai même vu étudiant pour se faire prêtres, tant la perversité du cœur humain est quelque chose d'incompréhensible. On le sent donc, ces natures dépravées ne peuvent rester dans nos Œuvres, le *curam habe de bono nomine* le défend comme le bien des autres enfants, qui pourraient en souffrir pendant qu'on attendrait en vain la conversion des coupables.

Enfin la 4me cause d'expulsion, et la plus grave, peut être, en pratique, c'est le mauvais esprit; c'est le défaut le plus contagieux dans une maison, surtout quand elle est nombreuse. Il y en a qui ont l'esprit mal fait et qui jugent de tout au hasard, mais seulement par ineptie, par bêtise. Ce sont les moins dangereux, en les surveillant bien, car sans

cela, *un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire*, et leur influence sur une catégorie d'enfants aussi ignares qu'eux, ne laisse pas que d'être encore dangereuse.

Il y a les mauvais esprits qui le sont de propos délibéré ; ceux-là peuvent faire un mal extraordinaire si on n'y prend garde ; ce mal est bien plus considérable s'ils sont grands, anciens dans l'Œuvre, si, surtout, ils y ont été autrefois pieux, élevés en dignité. Au souffle empesté de ces jeunes gens, tout dépérit autour d'eux ; par leurs paroles et leurs exemples, ils deviennent les plus grands adversaires d'une Œuvre ; ils ont connu la piété, abusé de toutes les grâces, rien ne peut plus les toucher. Les exemples de ferveur les font sourire, ils découragent d'un mot, d'un signe, d'une ironie, les plus saintes résolutions, ils élèvent surtout une barrière infranchissable entre le cœur des enfants et leur Directeur, il ne peut plus arriver jusqu'à eux, parce qu'ils se méfient, se tiennent sur leurs gardes. Vous avez quelquefois renvoyé, malgré vous, un libertin qui eût pu devenir un ange ; ne gardez pas ce loup revêtu de la peau d'un agneau, il ravagerait votre petit troupeau. C'est de ceux-là qu'il est écrit : *Impossibile est enim eos qui semel sunt illuminati gustaverint etiam donum celeste et prolapsi sunt rursùm renovari* (Hebr. VI). Le croira-t-on, un seul jeune homme à mauvais esprit peut entièrement neutraliser toute l'influence d'un zélé directeur. Pour moi, j'avoue que, plein d'amour pour mes

mauvais sujets les plus libertins, pour ceux mêmes qui ont quelquefois tout abandonné, sans pouvoir jamais m'enlever l'espérance de les reconduire à Dieu ; je n'ai jamais pu supporter ces mauvaises têtes raisonneuses, qui me bouleverseraient toute l'Œuvre. J'aimerais mieux un jeune homme violent qui me donnerait un soufflet ou m'accablerait d'injures dans un emportement sans durée, que ces esprits calmes, réfléchis, mais méchants, me tuant moralement sans qu'il y paraisse. Il n'est pas toujours facile de les découvrir, mais, une fois découverts, que rien ne vous arrête ; il faut les sacrifier, et si vous n'avez pas assez de liberté d'action pour pouvoir le faire sans donner vos motifs, qui ne seraient pas toujours bien appréciés peut-être, saisissez les occasions que le bon Dieu vous enverra, et, à propos de la moindre faute palpable, mettez-les dehors.

En résumé, il n'y a aucune punition possible dans nos Œuvres que l'expulsion ; mais il faut en user sobrement d'une part, et avec rigueur d'une autre. Une longue expérience nous fera tenir le milieu entre les deux extrémités.

ARTICLE DEUXIÈME

DES RÉCOMPENSES

J'ai trouvé des récompenses dans toutes les Œuvres de France presque sans exception, et si je l'avais su, en commençant cette Œuvre, il est pro-

bable que je les aurais aussi introduites. Mais n'en ayant point vu chez M. Allemand, l'idée ne m'en est point venue, et j'avoue que je suis bien loin de m'en repentir. Dans quel but récompense-t-on? Quelles que soient les récompenses, elles sont inutiles si le même but peut s'atteindre sans elles, et à plus forte raison si on obtient beaucoup mieux. Je ne comprends vraiment pas quelle récompense pourrait engager les enfants à être plus vertueux, ou quelle serait la vertu de ceux qui ne feraient le bien que pour ces récompenses. Donnez des prix de thème, de version, de musique, de dessin, soit; mais des prix de vertu, ce n'est pas trop facile à comprendre, et je doute fort que les prix Monthyon aient jamais inspiré des actes de vertu qui ne se fussent pas faits sans cela. Il est vrai, dans les Œuvres dont je parle, les récompenses se donnent pour des faits matériels, comme par exemple, de ne jamais manquer aux exercices. Aussi je ne blâme pas du tout ces Œuvres, mais je dis que si nous obtenons que nos enfants ne manquent jamais par tous les moyens dont nous avons parlé dans la première partie, le résultat est bien plus satisfaisant, bien plus solide surtout.

Un deuxième inconvénient d'un autre genre, c'est que les récompenses coûtent très-cher, car si dans quelques Œuvres on se contente de peu, dans d'autres Œuvres, il faut beaucoup donner; et même dans une maison comme la nôtre, si nous pouvons faire le bonheur de quelques familles avec un gigot

de mouton, comme j'en ai vu donner quelque part, nous avons des ouvriers trop riches, et surtout trop fiers, pour leur faire un si mince cadeau. Il nous faudrait donc des récompenses graduées, non pas seulement sur le mérite des enfants, mais selon leur position sociale, et on a beau ne recevoir que des ouvriers les variétés entr'eux sont infinies, et si je puis contenter un *Porte-Romaine* de la douane avec dix sous je n'oserais pas donner une valeur de cinq francs à un de nos riches portefaix. Il est vrai que les prix peuvent être seulement honorifiques, sans valeur réelle, mais alors il y a un troisième inconvénient : nous serions obligés de donner les prix à des jeunes gens indiqués par une règle fixe et invariable. Comment cela ? Le voici : nous avons des dignités et des charges, ai-je dit, elles sont fort respectées des enfants. Si nous donnions des prix, ils devraient être invariablement dévolus à chacun selon son rang, car le Supérieur est officiellement plus sage que l'Assistant et ainsi des autres, et dès lors, prévus, ils perdraient toute leur valeur ; ou bien les principaux dignitaires n'auraient pas les premiers prix, quel scandale ! Quel amoindrissement de leur autorité ! Mais toutes ces raisons et bien d'autres qu'on pourrait donner, pâlissent toutes devant la principale, c'est qu'il faut faire agir nos enfants non comme des écoliers mais comme des chrétiens, par des motifs surnaturels.

Pourtant nous avons une récompense bien enviée des enfants et dont les conditions rigoureuses peu-

vent se déterminer avec exactitude. Nous voulons parler de la décoration du Sacré-Cœur. Plusieurs Directeurs d'Œuvres nous ayant demandé le règlement de nos décorés, nous pensons bien faire d'en donner un extrait, il fera mieux comprendre ce dont il s'agit, que toutes les explications.

Extrait du règlement des Décorés

1° Pour récompenser la persévérance et la bonne conduite des Congréganistes du Sacré-Cœur, nous avons établi pour eux, le 19 mars 1854, une décoration qu'eux seuls pourront porter dans l'Œuvre.

2° Cette décoration, pour les simples décorés, consiste en une médaille d'argent, suspendue à un ruban blanc liseré de rouge. Pour les Jubilaires, la médaille sera dorée avec la rosette au ruban.

3° Pour être décoré, il faut avoir passé *sept années entières* et sans *interruption* dans notre Œuvre avec une conduite irréprochable, à dater de la réception solennelle au rang de Congréganistes. Après *dix ans*, c'est-à-dire trois années après, on recevra la médaille Jubilaire.

4° Ceux qui s'absenteraient de l'Œuvre par leur faute, et qui plus tard y reviendraient, seront obligés d'achever le temps qui leur manque jour pour jour.

5° Ceux qui sortiraient de l'Œuvre par une circonstance majeure, indépendante de leur volonté, comme le service militaire, compteront le temps de

leur absence pour la moitié, par exemple, deux ans d'absence compteront pour un an de présence. Mais deux conditions sont nécessaires : 1° que pendant leur absence ils donnent des preuves certaines de bonne conduite ; 2° qu'ils fassent, à leur retour, au moins six mois de présence à l'Œuvre.

9° La décoration, après avoir été bénite, se donnera à la chapelle après les vêpres, un jour de fête de première ou de deuxième classe.

10° La dégradation consistera dans l'interdiction de porter la médaille dans l'Œuvre et dans la privation des privilèges des décorés. Le Directeur seul la prononcera.

35° Il y aura aussi des décorés d'honneur. La médaille leur sera donnée pour quelques services extraordinaires rendus à l'Œuvre.

36° On pourra donner aussi la médaille d'honneur aux anciens congréganistes mariés, qui n'ont pu terminer leurs sept années dans l'Œuvre, mais qui s'étant régulièrement conduits depuis leur sortie mériteraient cette distinction.

38° Les décorés d'honneur ne seront tenus à aucune des prescriptions de ce règlement, mais ils n'en auront pas non plus les privilèges.

Nous ne pouvons dire quelle importance nos jeunes gens attachent à cette décoration ; mais aussi nous avons tout fait pour la relever dans leur estime. Mgr de Mazenod, notre bien aimé Evêque, voulut être lui-même décoré et ne venait jamais à nos cérémonies sans porter sa médaille à côté de

ses autres ordres. Elle a été arrosée du sang de deux de nos Congréganistes au combat de Castelfidardo. Les décorés ont plusieurs privilèges entr'autres de porter le dais à toutes les processions.

CONCLUSION

DES TROIS PREMIÈRES PARTIES

Pendant que nous écrivions ces pages, la Providence a permis que nous eussions de fréquents rapports avec un grand nombre de nos vénérés confrères, consacrés comme nous, à ce beau ministère de la jeunesse ouvrière. Leur expérience nous a été infiniment utile, et leurs Œuvres, quand nous avons pu les voir, ont été pour nous l'objet d'une véritable joie et d'une sainte émulation. Cependant, si nous sommes en conformité de vues avec le très grand nombre, notre méthode rencontre chez quelques-uns, bien peu nombreux, une certaine répulsion dont nous avons cherché à nous rendre compte du mieux possible. J'ai cru devoir en parler pour notre utilité à tous : que cherchons-nous, en effet, dans le pénible ministère que nous nous sommes imposé ? Nos Œuvres sont avant tout les Œuvres de Dieu et non pas les nôtres ; quel chemin plus impossible aurions-nous pu prendre pour arriver à notre gloire, à notre satisfaction personnelles ? Dans ce travail si nouveau, nous sommes tous encore des novices, nous devons nous trouver très heureux de pouvoir mettre notre petite expérience en commun, en attendant que les années fixent enfin tant de points encore indéterminés.

Dans toutes les Œuvres, sans exception, nous avons trouvé la plus grande vénération pour M. Allemand. Son nom rayonne de toute part; on le prononce avec respect ; chaque fondateur se cache derrière ce nom vénéré ; l'humilité du saint Instituteur est devenue le principe de sa gloire, j'oserai presque dire de son triomphe ; car sa renommée s'étend de toute part, à proportion des soins qu'il prit à se cacher. Et cependant, chose étonnante, j'ai trouvé chez quelques-uns de ces chauds admirateurs, des préventions contre sa méthode. Pas un de ses principes, de ses usages, que je n'ai entendu quelquefois blâmer, rejeter, trouver absurde, impossible, exagéré. Les uns traitaient nos récits de pieuses exagérations; quelques autres prétendaient très sérieusement que le climat seul pouvait expliquer nos succès. Quelque petit que soit le nombre de ces contradicteurs, j'ai voulu cependant me rendre compte des motifs de leur opposition, en face de la renommée si universelle dont M. Allemand jouit dans nos Œuvres. De tout ce que j'ai entendu, il en est résulté pour nous ces conclusions:

1° *La Théorie* de M. Allemand n'est pas assez connue et c'est pour cela que j'ai écrit cette méthode de direction. Sans doute, ce n'est pas en tout identiquement la sienne, je n'ai pas eu la prétention de le faire parler 40 ans après sa mort ; il me serait impossible d'affirmer qu'il eût dit ce que j'ai écrit ; la parole d'un saint doit

sortir de sa propre bouche pour avoir toute son autorité. Mais j'ai eu le bonheur d'être formé pendant plusieurs années par ses meilleurs disciples, je les ai consultés après avoir écrit ces pages; son Œuvre existe à peu près comme elle existait à la mort de son ancien fondateur, comme pour servir de modèle ; je crois donc pouvoir affirmer sans craindre aucun démenti, que notre méthode est bien au fond celle de M. Allemand, appliquée aux Œuvres pour la classe ouvrière.

2° *La pratique* de nos Œuvres n'est pas assez connue. Quelques-uns répondent à tout quand ils ont dit *c'est impossible*. Cependant *ab actu ad posse valet illatio*. Pendant vingt mois, l'ai-je dit, j'ai fait une Œuvre selon mes idées, je les avais artistement écrites sur du papier, j'étais ravi de mes conceptions ; mais mon travail était semblable à un bel habit qui ne peut aller, et pendant vingt mois d'efforts inconcevables, j'ai tout à fait échoué, pour m'être fié d'une part à mon esprit propre et d'autre part pour avoir tout attendu des moyens extérieurs, employés sous toutes les formes. J'ai fini par accepter la méthode de M. Allemand, sans le moindre changement, sans la comprendre même d'abord et quand, aujourd'hui, nous faisons une nouvelle fondation, nous avons, en moins de trois mois, une Œuvre qui va aussi bien que l'Œuvre-mère, après trente ans, parce qu'elle va droit au but, sans tâtonnements.

3° Quand la théorie de M. Allemand est connue

et qu'on est venu sur place pour la voir fonctionner, on ne se fie pas encore aux lumières qu'il avait reçues de Dieu, à son expérience de 36 ans à celle de ses successeurs qui compte 77 ans de durée, on en prend et on en laisse, et ce qu'on en laisse est souvent le plus essentiel. Par exemple, je cite ceci entre mille choses : le levier principal de M. Allemand était le zèle qu'il inspirait à ses meilleurs jeunes gens chargés des fonctions les plus importantes de l'Œuvre. Donc, dans certaines Œuvres où l'on prétend l'imiter, les plus grands auront les plus grandes attributions et l'organisation paraîtra en tout semblable à celle de l'Œuvre qu'on veut copier. Mais ces grands n'ont pas été formés à l'humilité, à l'obéissance, à l'amour de la vie cachée, à l'esprit de pénitence ; ce sont de très braves jeunes gens, anciens dans l'Œuvre, zélés, qui communieront à Pâques et à quelques grandes fêtes, du reste, remplis de défauts, ne sachant pas un mot de la perfection chrétienne que personne ne leur a jamais enseignée. On croit faire du M. Allemand ; on n'oublie que son esprit.

D'autres Œuvres, au contraire, ressemblent tout à fait à l'Œuvre du saint Instituteur ; il les reconnaîtrait pour ses filles s'il revenait en ce monde ; seulement on l'obligerait à s'effacer complètement, à renoncer à son autorité, la sainteté des membres de ces Œuvres ne les empêchant pas de s'éloigner de leur Directeur, d'en faire un aumônier, d'entraver son action de mille manières, sans se douter

de tous les malheureux fruits de cette méfiance. Les premiers dont je viens de parler, n'ont pas su former les bras de leur Œuvre ; les derniers, au contraire, n'ont pu vivre en paix avec la tête. On disputera pendant des années entières au grand détriment de la charité, de l'union, du bien des âmes et des Œuvres dépériront pour n'avoir pas compris que dans un corps, il faut des membres et une tête pour qu'il soit complet.

Après la grâce du bon Dieu, notre sainteté, notre dévoûment absolu, ne l'oublions jamais, sont la source de toute réussite. La France se couvre d'Œuvres de Jeunesse que les années précédentes n'avaient pas connues ; ce prodigieux mouvement ne peut s'attribuer au hasard ; les moyens naturels dont la Providence a pu se servir, ne suffisent pas à expliquer la fondation de tant d'asiles ouverts de toutes parts. *In charitate perpétuâ dilexi te, ideo attraxi te miserans* (Jérém. xxx. 3) : voilà la cause première de nos succès. Le bon Dieu a vu la profonde dégradation des classes ouvrières, il a vu combien ces âmes se damnaient en grand nombre ; il a eu pitié d'elles et au moment où sa divine sagesse arrêtaient ces desseins, les bons anges de la France les ont simultanément inspirés à une foule de saints prêtres et de pieux laïques, et dans moins de vingt années, plusieurs centaines d'Œuvres se sont fondées ; c'est déjà peut-être plus de *cent mille* jeunes gens élevés par nos mains.

N'entravons pas les projets de miséricorde du bon Dieu ; faisons-nous saints pour sanctifier nos enfants; devenons parfaits pour les rendre parfaits. Nos Œuvres en seront peut être moins nombreuses, moins brillantes ; mais Notre-Seigneur Jésus-Christ, comptera un plus grand nombre de cœurs vraiment à lui et nous-mêmes trouverons dans le ciel un plus grand nombre d'enfants qui seront notre couronne.

S. C. J.

QUATRIÈME PARTIE

QUATRIÈME PARTIE

De l'Education des Enfants du Peuple

PRÉLIMINAIRES

Ce serait une grande erreur de croire qu'avec la méthode exposée dans les pages précédentes, ou toute méthode plus parfaite, on parviendra à tout le succès désirable. Il faut encore un je ne sais quoi, un concours de circonstances, une persévérance qui facilitent la réussite ; il faut principalement un homme capable et intelligent qui l'applique avec discernement. Même avec tout cela il restera encore la faiblesse, la dégénérescence originelle du Directeur, de ses aides, de ses enfants ; chacun apporte avec lui ce germe de destruction qui s'attache aux meilleures choses et les ruine peu à peu. Il faut donc compter surtout et par dessus tout sur la grâce de Dieu sans laquelle les plus belles conceptions n'aboutissent pas. Est-il possible de mieux élucider les constitutions que ne le fait le régime

représentatif ? Cinq cents, sept cents députés doublés par un Sénat, ne sont choisis et payés que pour cela ; que de commissions, de sous-commissions, de rapports, de discours ! La presse s'empare de ces discussions, des flots d'encre coulent de toute part, la moindre question sociale enfante des milliers de volumes, si bien qu'à la fin on n'y comprend plus rien. Et ce chaos fait le bonheur d'une foule de gens, de l'immense parti dit Conservateur, dont l'existence entière se passe, comme celle des carabins, à faire des expériences *super animam vilem*. Il manque à ces gens-là malgré toute leur intelligence, la grâce de Dieu, absolument rejetée en pratique de notre société moderne. Depuis cent ans, ils sont à la recherche de cette pierre philosophale, dans mille ans ils ne seront pas plus avancés. L'Eglise, assistée du Saint Esprit, trouve la vérité sans tâtonnements, tout d'un coup. C'est donc cette assistance qu'il faut demander à Dieu et ne compter que sur son secours.

Mais Dieu n'emploie pas toujours des moyens surnaturels pour conduire le monde ; il se sert des causes secondes, des actes libres de ses créatures, les fait converger à son but, tout en respectant leur liberté. Ainsi cet homme éminent, qui vaut mieux à lui seul que tous les règlements et toutes les méthodes, est un pur don de Dieu : ce mouvement qui porte la Société chrétienne à tant se préoccuper des ouvriers, c'est un don de Dieu ; cinq, six jeunes gens zélés, pieux, catholiques complets, qui donne-

rout l'esprit, l'impulsion à une Œuvre, c'est une grâce de Dieu et fort considérable. Enfin une bonne méthode, fruit de l'expérience, évitant aux nouveaux Directeurs de nombreux tatonnements, c'est encore un don de Dieu, et d'autant plus grand que cette méthode sera plus parfaite et l'expression plus exacte de la vérité.

Or, je le crois, et c'est le but de la quatrième partie de cet ouvrage, depuis qu'on s'occupe des Œuvres de jeunesse ouvrière, nous nous sommes tous plus ou moins trompés, nous avons tous employé une méthode incomplète, insuffisante. De là des succès incomplets, insuffisants, ce qui est de la plus immense gravité par les conséquences de ces erreurs. Ah ! s'il ne s'agissait que de la puérile vanité des Directeurs d'Œuvres, le malheur serait petit, ils referont leur réputation avec trois brillantes séances publiques, quatre concerts, six vaudevilles, complétés par un feu d'artifice ou une course au sac. Mais aujourd'hui les Directeurs sérieux, et ils sont nombreux, n'attachent aucune importance à ces puérilités. Une Œuvre c'est un asile où on forme les âmes à la vie chrétienne, les éloignant du péché mortel pour les faire vivre de Jésus-Christ. Tout le reste ce sont des moyens plus ou moins importants, plus ou moins sérieux, plus ou moins utiles ; dans tous les cas c'est la fonction des aides qui ne peuvent regarder ni si haut, ni si loin. Mais pour le prêtre Catholique, faire vivre les âmes en état de grâce, c'est tout : *da mihi animas et cætera*

tolle tibi (Gen. xiv. 21). Si nos Œuvres obtiennent ce but, elles produiront un bien vraiment social, non pas en refaisant la classe ouvrière tout entière, il n'est pas probable que cela arrive jamais, mais en formant dans toutes les villes de notre France un noyau de vrais chrétiens qui portent haut et ferme le drapeau de leur foi. L'Eglise est une société visible et apparente qu'on doit facilement reconnaître. Pour les ouvriers il n'y a plus d'Eglise, ou s'ils en savent encore le nom c'est en majorité pour la maudire, et presque inévitablement, car ils ne peuvent presque plus la retrouver ni dans leurs familles, ni dans leur travail. Dieu a suscité cette idée des Œuvres ouvrières, elles sont la justification de ses justices, et ceux qui se perdront désormais seront contraints de s'écrier au tribunal du Souverain juge : *Justus es Domine et rectum judicium tuum... judicia Domini vera, justificata in semetipsa.* (Psal. cxviii. 137 — xviii. 10).

Il faut donc que nos Œuvres remplissent ce triple but, sauver les âmes une à une ; par le grand nombre de ces âmes conservées ou rendues à la grâce faire un bien vraiment social ; justifier les justices de Dieu en faisant briller ce flambeau aux yeux de ceux *qui in tenebris et in umbrâ mortis sedent* (Luc 1-79) de manière que tous puissent s'illuminer à ses clartés.

Il ne s'agit donc plus, on le comprend bien, de rapetisser une si grave question, d'en faire une simple affaire de jeux, de divertissements ; *sursum*

corda ! et pour donner à toute cette doctrine une forme plus concrète, plus claire, plus nette, je dirai que le rôle de nos Œuvres est de faire parmi les ouvriers, tout simplement ce que la liberté d'enseignement secondaire a fait depuis vingt-cinq ans parmi les classes élevées. La société n'a pas été convertie, renonçons, nous aussi, à cette illusion de croire que nous convertirons la société. Les partis, dits du centre, seront toujours le chancre des classes aisées, comme la gauche le chancre de la classe ouvrière. Mais de même que cette *quasi* liberté d'enseignement a formé ces rudes chrétiens qu'on a vus debout au moment du combat, de même nos Œuvres doivent former parmi les ouvriers de rudes chrétiens pour supporter les mêmes luttes ; ou en d'autres termes, pour conserver l'Eglise qui périrait si Dieu dans sa Providence n'entretenait ce noyau qui forme l'âme et le corps de l'Eglise, ce *pusillus grex* à qui Dieu a promis son royaume, *complacuit Patri vestro dare vobis regnum*. (Luc XII-32).

Or, et c'est à poser cette question que je veux en venir, nos Œuvres ont-elles obtenu ce résultat depuis à peu près vingt-cinq ans que ce mouvement s'est étendu et généralisé ? On a dépensé des sommes énormes, on a dépensé surtout des flots de sueur, des hommes vraiment éminents en piété, en zèle, en intelligence, ont usé leurs forces, leur vie entière. Avons-nous refait ce noyau chrétien au milieu de la classe ouvrière ? C'était là notre but,

notre seul but. Sans doute nous avons fait quelque chose, mais ce n'est pas assez ; non pas en ce sens qu'on ne puisse toujours faire plus et mieux ; mais vraiment parce que nous avons très peu fait. Cependant la méthode est devenue meilleure, c'est incontestable, tant de gens habiles s'en sont occupés ! On a renoncé aux premiers errements qui en effet ne valaient rien du tout. Je me rappelle ma première visite aux Œuvres de Paris en 1853, que d'erreurs ! mais que de changements depuis ! Les congrès y ont beaucoup aidé, il y a eu du mieux, beaucoup de mieux, mais nous faisons encore *magni passus extrà viam*, d'où cela vient-il ?

J'ai longtemps hésité à traiter cette question, qui cependant me semble assez claire. Je ne l'ignore pas, je vais exciter bien des oppositions, peut-être bien des colères. Que de fois je me suis mis en la présence de Dieu, depuis neuf ans que la première édition de cet ouvrage est épuisée, le conjurant de m'éclairer, de faire cesser mes longues indécisions. Jusqu'ici j'ai combattu des erreurs individuelles, de petits ridicules, chacun demeurait libre de ne pas s'y reconnaître, et d'ailleurs les individus pardonnent facilement, surtout quand ils ne sont pas désignés d'une manière précise, ce que j'ai toujours voulu éviter avec le plus grand soin. Mais aujourd'hui ce sont peut-être des erreurs de corporations que je vais combattre, et les corporations sont presque toujours susceptibles, je n'ose dire implacables.

Cependant je me suis décidé à aborder tout simplement cette grave question de nos erreurs, appuyé sur cette belle maxime *qui ambulat simpliciter, ambulat confidenter*. (Pov. x-9). Ce qui m'y détermine surtout, c'est le peu d'autorité qu'a ma parole. On en prendra ce qu'on voudra, on laissera le reste, tout même si on veut. J'exposerai, mais je ne défendrai pas ; aux lecteurs de décider, c'est leur droit strict et rigoureux, je déclare le reconnaître sans restriction aucune. Du reste ce ne sont pas seulement mes idées personnelles que j'expose, mais celles que je retrouve dans une immense correspondance avec les Directeurs d'Œuvres, celles que j'ai entendu exposer de vive voix par un grand nombre de mes confrères. A eux de rectifier mes affirmations, à eux de décider, en les acceptant ou en les rejetant, de la valeur des moyens que j'indique pour rendre nos Œuvres plus utiles, plus fructueuses. C'est dans cette espérance que j'entreprends cette quatrième partie qui me semble, par sa nouveauté, bien plus importante que les trois autres. Que Dieu daigne bénir ma bonne volonté, et surtout inspirer à des voix plus autorisées, un traité plus complet sur cette importante matière.

CHAPITRE PREMIER

INSUFFISANCE DE L'ÉDUCATION POPULAIRE PAR LA PAROISSE

Le côté théorique de cette thèse serait facile à défendre. La Paroisse n'offre et ne peut rien offrir de suffisant pour ramener à Dieu les jeunes gens et les maintenir dans le bien. C'est un excellent moyen pour ceux qui sont déjà bons, par conséquent pour une infime minorité, mais les jeunes ouvriers, dont nous nous occupons, ne peuvent plus s'attirer par le bruit des cloches, être ramenés à la vie chrétienne par de beaux offices ou de beaux sermons ; à plus forte raison si ces offices et ces sermons ne sont pas beaux.

Mais j'éviterai le côté théorique de la question pour entrer seulement dans les faits. Est-il vrai, oui ou non, que l'ouvrier ne va plus à la Paroisse ? Avez-vous quelque moyen de le faire revenir ? Si oui, eh ! que ne le faisiez-vous plus tôt, que de peines et de dépenses vous nous auriez évitées ! Si non, il faut donc chercher ailleurs, si on ne veut perdre les derniers débris chrétiens, si on veut encore ramener quelques pauvres âmes au bercail.

Nous convenons, dit-on, que la Paroisse avec ses anciens moyens ne peut satisfaire à des besoins nouveaux. Chaque époque, selon les circonstances, doit diversifier ses moyens d'action. Les Œuvres de jeunesse, nous le reconnaissons, sont un de ces besoins ; mais ne peut-on les établir dans les paroisses, les unir avec elles en les confiant aux propres pasteurs, au lieu de les faire briser à jamais avec eux ? « La Paroisse est le lieu du chrétien. C'est le « foyer agrandi de la famille chrétienne. Le patriote « a la patrie, le citoyen la cité, le chrétien la Pa- « roisse....... La Paroisse est donc vraiment néces- « saire au fidèle et je ne suis pas sorti de l'exacte « vérité quand j'ai formulé cet axiome: La Paroisse « est le lieu du chrétien ».

Au congrès des Œuvres ouvrières de Nantes, en 1873, et à celui de Lyon en 1874, cette question a été très sérieusement étudiée. Nous n'assistions pas au congrès de Nantes, mais nous avons sous les yeux un remarquable rapport fait par un prêtre plein de zèle et de talent que nous venons de citer, et qui nous semble avoir résumé en très bon style tous les arguments en faveur des Œuvres paroissiales et épuisé la matière. Un vicaire général, vénérable par son âge et sa sainteté, autant que par sa haute position, et se disant l'organe des curés de son pays, soutint la même thèse au congrès de Lyon où nous étions nous-même.

Je l'avoue en toute sincérité, leurs raisons ne m'ont pas touché; je croyais même qu'on pouvait

en donner de meilleures. Abordons cette question en toute franchise.

Que veut-on dire tout d'abord ? veut-on soutenir qu'il vaudrait mieux que toutes les Œuvres de jeunesse fussent paroissiales ? Soit, et tous les arguments qu'on apporte en preuve nous paraissent facilement irréfutables. C'est une pure thèse théorique, il est inutile de s'y arrêter. Veut-on dire qu'en pratique il peut en être ainsi ? C'est là que le désaccord s'accentue, car pour faire une Œuvre paroissiale il faut deux choses principales et une troisième accessoire, qui nous semblent manquer le plus souvent ; et si ces trois choses peuvent se rencontrer, je distinguerai encore entre les Œuvres des grandes villes, et celles des petits pays.

La première chose indispensable c'est d'avoir un curé qui veuille et sache diriger avec succès une Œuvre de jeunesse. Cela peut se rencontrer, et se rencontre quelquefois, mais *rara avis*. Nous n'avons encore connu qu'un seul prêtre dans ce cas, c'était le vénérable abbé Caminade, archiprêtre de la Cathédrale d'Alby ; mais nous l'avons déjà dit, ce saint homme avait l'intention arrêtée de donner sa démission de ce poste élevé où l'entourait l'estime générale, tant il le considérait comme incompatible avec ses doubles obligations de curé et de Directeur d'Œuvre. Depuis il est mort, emportant dans sa tombe la vénération universelle ; et quoiqu'en dise le rapporteur de Nantes, son Œuvre est presque morte avec lui et ne renaîtra que par une sépara-

tion inévitable de la Paroisse. Sans doute, il y a d'autres Œuvres paroissiales qui ont réussi, et nous compterons volontiers dans ce nombre, l'Œuvre de Saint Donatien de Nantes, mais c'est une exception qui tient surtout à l'homme. En revanche, nous en connaissons une autre que rien ne peut remettre à flot depuis que son Directeur-vicaire a été appelé à un avancement d'ailleurs fort mérité. C'est que pour faire cette Œuvre il faut, chez un prêtre séculier, une spécialité qui se rencontre rarement, ou une vocation religieuse ayant ce but particulier. Dans le premier cas, cette spécialité ne se rencontrera pas dans toutes les paroisses, car si elle y était on n'aurait jamais fondé des Œuvres distinctes ; dans le second cas, le religieux, par le fait qu'il est religieux, ne pourra trouver sa place dans une Œuvre exclusivement paroissiale. Je dirai même plus, le curé qui aurait toutes les qualités pour faire une Œuvre manquerait ordinairement des autres qualités pour être un bon curé. Les jeunes gens d'une paroisse absorbent, et amplement, toute la vie d'un prêtre. Où trouvera-t-il le temps pour soigner également les hommes, les femmes, les filles ? Comment suffira-t-il aux malades, aux sermons, aux catéchismes, à l'administration des Sacrements, aux visites de convenance ou de nécessité, à l'administration des affaires ? Un tel homme peut exister, a existé peut-être, mais une si rare exception ne peut faire la base d'un système général et absolu.

Reste le vicaire délégué à cette Œuvre. Les difficultés sont les mêmes ; il faut d'abord trouver un vicaire qui ait l'aptitude et le goût de ces Œuvres et le désir d'y rester. Nous félicitions un vicaire qui avait assez bien réussi dans ce ministère ; « gardez-vous de le dire à l'Evêque, me répondit-il, il me laisserait pourrir dans cette paroisse. » C'était le cri du cœur, mais un cri vrai. Peu auront cette constance et cette abnégation, même s'ils ont ce don si rare de réussir avec les enfants.

S'il n'y a qu'un seul vicaire dans cette paroisse, le Curé demeurera avec le lourd fardeau de toutes les autres fonctions, ce qui suppose à la fois deux prêtres également dévoués. S'il y en a plusieurs, c'est que la paroisse est plus considérable, le travail plus écrasant. Je connais une très petite paroisse ayant un curé et trois vicaires ; le travail n'y est pas lourd, l'un d'eux a fondé une très belle Œuvre depuis plus de vingt ans ; cette Œuvre est très paroissiale, car les enfants assistent tous au service divin, selon le plan du rapporteur de Nantes, au grand détriment, soit dit en passant, de l'Œuvre elle-même et de ses membres. Jamais aucun de ses confrères n'a voulu décharger ce pauvre prêtre de la moindre de ses fonctions du dimanche, grand'messe, sermon, prônes, enterrements, congrégations, baptêmes. Il se tue et son établissement végète forcément, parce qu'il est paroissial, car s'il n'était

pas vicaire il vivrait malgré son curé, tandis qu'il se meurt avec lui.

Cette théorie est donc fausse à ce premier point de vue qu'elle ne tient pas compte des faits. Elle dit ce qui devrait être, et nous sommes tous d'accord sur ce point, mais non ce qui est, et voilà par où elle pèche. Elle serait vraie s'il s'agissait de réunions de filles ou de femmes, parce que partout il y a un nombre surabondant de prêtres dévoués à ce facile ministère ; fausse pour les Œuvres de jeunesse, les plus ingrates de toutes et à cause de cela les plus délaissées, quelquefois avant de les tenter, presque toujours après les avoir essayées sans succès et même après des succès. Trois fois j'ai essayé moi-même de fonder des Œuvres paroissiales, deux fois j'ai échoué faute d'un vicaire qui sût et voulût s'en charger. La troisième fois nous avions trouvé cet homme si rare ; on nous l'a enlevé et l'Œuvre a succombé peu après.

Dieu me garde de faire le procès de mes vénérés confrères, mais le cœur humain est ce qu'il est, il faut en tenir compte, sans s'en étonner dans la pratique de la vie. D'ailleurs il est facile de soutenir qu'avec la meilleure volonté du monde nul n'est bon à tout. Les ministères sont infinis dans l'Eglise, *alius sic, alius sic,* disait déjà Saint Paul de son temps. Quelques-uns avaient le don des langues, d'autres celui des miracles, d'autres celui des prophéties, sans qu'on eût le droit de blâmer celui qui avait un don plutôt qu'un autre. On peut être un

très bon curé, un excellent vicaire sans être orateur, sans être en même temps un habile confesseur, sans savoir très bien administrer, même sans être un saint, ou du moins sans avoir tous ces dons à la fois. Qu'on demande aux conseils épiscopaux les soucis que leur donnent les placements, précisément par la difficulté de trouver réunies toutes les qualités nécessaires à un poste. On ne peut donc supposer qu'il y aura toujours dans toutes les paroisses un prêtre capable de fonder et de diriger une Œuvre de jeunesse, et c'était ce que nous voulions prouver.

Mais enfin on a trouvé ce prêtre, curé ou vicaire, et on le trouve en effet quelquefois, souvent si on veut, je ne le nie pas. Mais avons-nous dit, il faut une seconde chose indispensable, celle dont on ne peut se passer pour faire un civet. Pour faire une Œuvre de jeunesse il faut des jeunes gens. Vous voulez leur imposer la grand'messe, les vêpres, le sermon et le salut de la paroisse (Congrès de Nantes), très bien, vous arrivez de suite à votre perfection idéale, mais de quel droit l'imposez-vous ? L'Eglise n'exige directement que la messe du dimanche et une messe quelconque. Vous avez toutes les peines du monde à obtenir ce minimum, très peu y assistent dans les grandes villes, nous faisons des Œuvres pour ramener le peuple à l'Eglise, et vous commencez par le plus lourd et le plus malaisé ! Si c'est si facile à obtenir faites-le, inutile de fonder des Œuvres; si c'est difficile

pourquoi commencer par la fin pour ne plus rien obtenir ensuite? Les membres de nos Œuvres, dites-vous, ne doivent pas connaître le respect humain ; belle théorie à laquelle nous applaudissons des deux mains ; mais cependant si, entr'autres vices nombreux, ils ont aussi le respect humain, y a-t-il donc si grand mal à en tenir compte avec des néophytes, sauf à les en défaire peu à peu? On donne du lait aux enfants ensuite de la viande ; j'en conviens, et toutes les nourrices seront de mon avis ; il vaudrait mieux commencer par la viande ; faites-le donc : seulement l'enfant mourra. De quel droit, je le demande encore, imposez-vous la grand'messe, que l'Eglise n'exige pas, à ceux surtout qui, plus pieux, auront déjà fait leur dévotion à une messe plus matinale? Pourquoi ces longues vêpres qui durent une heure et plus, ce qui est exhorbitant pour des enfants, alors que hors de France, à Rome même, le peuple ne les connait pas? Pourquoi surtout ce sermon... j'allais dire si ennuyeux et par son style hors de la portée des enfants, et par les sujets qu'il traite, qui sont en dehors des habitudes et des besoins de leur vie, et par sa longueur exorbitante à leur âge. Je vais un jour à Notre-Dame de la Garde avec cent de mes enfants, nous tombons sur un interminable discours sur les trois inaccessibilités de Dieu. Heureusement qu'il faisait chaud, nous étions fatigués de la route, tous mes enfants s'endormirent et moi... comme eux. Vous figurez-vous deux cents gamins

à un sermon de Bourdaloue ou de Bossuet ou du P. Lacordaire ou du P. Félix! qui faut-il le plus plaindre des enfants ou du prédicateur? Suit le salut. Enfin ce pauvre jeune homme va jouer, après plus de deux heures de contrainte. C'est beau, mais c'est impossible, tous vos enfants s'en iront de votre Œuvre; ce n'est donc pas seulement une question de respect humain, mais d'humanité, et j'ajouterai, de prudence: car si vous voulez donner aux jeunes gens une horreur éternelle de la paroisse, vous ne pouviez trouver un meilleur moyen, et c'est ce qui arrive.

La troisième chose que nous appelions accessoire et qui a pourtant son importance, c'est le local et en général toute la vie matérielle et financière d'une Œuvre. Trouverez-vous toujours un local à proximité de la paroisse? Dans les grandes villes c'est impossible, ou du moins, on le trouvera rarement. Le local est où on a pu le trouver et ordinairement très loin, pour l'avoir meilleur marché. Par tous les temps, traverserez-vous deux fois par jour tout le quartier pour aller à la paroisse et deux fois pour en revenir, sans compter les exercices extraordinaires, avec la pluie ou le froid? Irez-vous en bande? vos jeunes gens se dissiperont et se disperseront; irez-vous en rang? ce sera intolérable pour de grands jeunes gens. Les difficultés pratiques surgissent de toutes parts.

L'installation d'une Œuvre coûte des sommes considérables, il faut un local suffisant et souvent

on n'en trouve à aucun prix ; il faut des constructions spéciales, non seulement pour plaire aux jeunes gens, mais encore et surtout pour les besoins de la surveillance. Il faut beaucoup d'argent pour le mobilier, l'éclairage, les jeux, les impositions, les réparations, etc. Tous les efforts réunis d'une ville y suffisent à peine ; pourrez-vous multiplier ces dépenses autant de fois qu'il y aura de paroisses ? Nous avons beaucoup de peine à entretenir trois ou quatre Œuvres à Marseille, que serait-ce si nous en avions vingt-deux, autant que de paroisses ?

Enfin tous ces obstacles sont miraculeusement surmontés ; mais quelques-unes de ces Œuvres iront évidemment mieux que les autres, auront la préférence des enfants ou de leurs parents. Souvent, un pur caprice déterminera leur choix. Violenterez-vous leur liberté, ou la leur laisserez-vous entière ? Dans le premier cas, nous voilà encore en face de la crainte ; des Œuvres ne se font pas ainsi. Et puis, comment déterminer à quelle paroisse appartient un enfant, alors qu'on a tant de peine à le savoir dans la grave question du mariage où il ne s'agit de rien moins que d'une nullité ? *Titius* demeure la nuit à Saint Pierre mais il mange le jour à Saint Paul, et travaille à Saint Jean ; le soir il suit la classe d'adultes à Saint Jacques ; à quelle Œuvre ira-t-il pour demeurer dans sa paroisse ? S'il s'agit de mariage il le contractera à Saint Pierre, mais s'il s'agit de l'Œuvre, pourquoi ne pas le laisser suivre le camarade de

classe ou d'atelier, qui l'aura entraîné à l'Œuvre de Saint Paul ?

Tout ceci, ce nous semble, ne roule que sur des équivoques. Distinguons tout d'abord : dans une petite localité où il n'y a qu'une Paroisse, il vaut mieux que l'Œuvre soit paroissiale, nous le concédons *positis ponendis*, car l'expérience prouve que presque toutes ces Œuvres périssent avec le déplacement de leur fondateur, et les déplacements sont communs dans notre siècle (1). Mais que dans une grande ville où il n'y a et ne peut y avoir qu'une seule Œuvre, ou un nombre d'Œuvres inférieur à celui des paroisses, que chacune de ces Œuvres soit paroissiale nous le nions comme étant le seul ou seulement le meilleur système. Ou bien les enfants des autres paroisses fréquenteront ces Œuvres, et alors elles cessent d'être paroissiales, ou ils en seront exclus, et c'est tarir inutilement et injustement les sources d'un bien facile.

(1) Il y a dans le Diocèse de Marseille une petite ville de 7000 âmes appelée Aubagne. Un de mes amis, le respectable chanoine Monnier, y avait fondé une Œuvre de Jeunesse en 1847. Il y avait souvent conflit entre le Directeur et les prêtres de la Paroisse. Mgr de Mazenod, avec son grand sens pratique, arrangea ainsi les choses : Un des vicaires est exclusivement chargé de l'Œuvre et déchargé de toute autre fonction. Il prépare tous les garçons à la 1re communion, fait tous les catéchismes, préside toutes les assemblées, demeure à l'Œuvre. Cette division d'attributions est une excellente chose, elle pourrait être essayée partout, mais il faut pour cela l'autorité de l'Evêque, peu de Curés consentiraient à ce

L'équivoque la voici : une erreur, trop commune à beaucoup de curés, renferme la Paroisse dans les quatre murs de l'église. La Paroisse c'est la circonscription territoriale, c'est tout ce qui s'abrite à l'ombre du clocher. Une école n'est-elle pas paroissiale quoiqu'elle ne se fasse pas dans les murs de l'église ? Une Œuvre peut demeurer paroissiale quoiqu'elle ait une chapelle, des exercices, un prêtre particuliers. C'est au Curé à maintenir ces liens au lieu de les briser parce qu'il ne fait pas tout par lui-même. L'Eglise en déterminant ses droits l'a fait d'une manière limitative. A la Paroisse appartiennent les baptêmes, les mariages, les ensevelissements, les Pâques, le Saint-Viatique, l'Extrême-Onction. La 1re Communion ne fait pas partie de ces droits, c'est simplement un usage (1).

partage. Cependant à Paris on donne bien les convois à un vicaire, les mariages ou les baptêmes à un autre ; pourquoi ne séparerait-on pas aussi les garçons ? A Aubagne tous les exercices religieux se font à l'Œuvre, on ne va à la Paroisse que dans les grandes occasions, et la préparation à la 1re Communion, oblige tous les enfants sans exception à fréquenter l'Œuvre, ce qui assure son recrutement.

(1) Dans une instruction du 20 mars 1873, adressée au Clergé de Rome, le Souverain Pontife réserve aux Curés l'examen du dégré d'instruction et des dispositions des enfants qui demandent à faire la 1re Communion. Le concile d'Aix de 1850 s'exprime ainsi : *Prima Communio in propriâ Parochiâ fieri debet ; nisi ut alibi fiat, legitima obtineatur dispensatio.* Mais nous croyons qu'il ne s'agit dans ces deux décrets que des enfants dans des conditions ordinaires et

Du reste la pratique de tous les siècles confirme notre opinion. De tout temps l'Eglise a groupé les fidèles selon leur âge, leur sexe, leur condition, et même selon leur désir plus ou moins grand de perfection, selon les besoins divers des époques. Ainsi les collèges ont toujours eu, sur plusieurs points, leur autonomie, les élèves y entendent la messe, y remplissent toutes les obligations de la vie chrétienne, même quand ils sont simplement externes. Les arguments invoqués à Nantes auraient cependant ici leur application, car les collèges, dans le sens du rapporteur, déshabituent de la vie paroissiale. Mais en prouvant trop, ils ne prouvent rien. Les hôpitaux, les orphelinats, les asiles de la vieillesse ont les mêmes privilèges et restreignent tout autant la vie paroissiale. En fait d'associations religieuses il y a toujours eu des tiers-ordres, des congrégations d'hommes, de femmes et d'enfants. Les luttes incessantes entre les Réguliers et les Séculiers ont donné lieu à de justes délimitations de droits, et un tribunal spécial, la S. C. des Evêques et des Réguliers a été instituée principalement pour maintenir dans les limites canoniques des conflits toujours possibles, mais n'a pas songé à les supprimer en supprimant leur cause, c'est-à-dire tou-

non de ceux qui appartiennent à une institution. Dans tous les cas c'est aux Directeurs à obtenir cette légitime dispense. Les Statuts Synodaux de Marseille l'accordent, ainsi que les Pâques, à toutes les Œuvres de Jeunesse, consacrant ainsi la nécessité de cette légitime dispense.

tes les Œuvres qui se font en dehors de la Paroisse.

Enfin, des besoins nouveaux appellent de nouveaux remèdes. La classe ouvrière est presque entièrement perdue pour l'Eglise ; c'est un fait douloureux mais indiscutable dans la plus grande partie de la France. Des gens dévoués ont cherché le remède, et ont cru le trouver dans les Œuvres de jeunesse, faut-il les en blâmer et rendre leur ministère encore plus difficile ou même impossible ? Où avons-nous ramassé les membres de nos Œuvres, dans les Paroisses ou dans les ruisseaux ? Si la Paroisse les eût conservés nous ne serions pas venus construire avec ces débris. Songe-t-on à faire des Œuvres de Jeunesse pour les filles ? C'est que les Paroisses les conservent encore ; quand elles ne les auront plus, dans quelques années, les religieuses zélées feront comme nous faisons pour les garçons. Nous ne moissonnons pas les récoltes semées par d'autres, nous glanons ce qui a été oublié, c'est de droit strict et naturel. Quand un navire périt, les gens de cœur se jettent à l'eau pour sauver les naufragés sans avoir une patente de sauveteurs et pourtant on sait si le fisc laisse beaucoup de professions sans patentes.

Nous croyons inutile de réfuter les objections extrinsèques qu'on nous fait, elles sont vraiment puériles, que dire de celle-ci ? (page 4 du *Rapport de Nantes*) : « Cet homme que des offices amoindris « ont tenu étranger à la grande et magnifique litur-

« gie romaine, sait à peine, en entrant dans l'église,
« ce que sont les divers temps de l'année ecclésias-
« tique. Le symbolisme du culte, le sens des paro-
« les qu'il chante lui échappent. Qu'est-ce que le
« prône pour cet homme tenu au secret? qu'est-ce
« qu'une homélie? qu'est-ce que l'*office paroissial*,
« ce vrai manuel catholique qui tient lieu de tous
« les livres? Un membre de nos Œuvres est-il en
« mesure de trouver dans l'*Office* les chants litur-
« giques qui se succèdent aux grands jours de
« l'Eglise? qu'est-ce pour lui que le Propre du
« temps et le Propre des Saints? qu'est-ce que le
« Commun d'un martyr et le Commun d'un Confes-
« seur? que lui disent les termes semi-double,
« double-majeur, double de première classe? Et
« cependant la langue catholique, dont la paroisse
« a su conserver le dépôt avec un soin jaloux, mé-
« rite bien d'être parlée par tous les enfants de
« l'Eglise. Qu'on ne s'y méprenne pas, il y a péril
« à laisser tomber en désuétude dans l'esprit de
« l'ouvrier que nous pouvons ramener à la prati-
« que des vertus chrétiennes, ces coutumes que tôt
« ou tard les membres de nos Œuvres sont appelés
« à reprendre. »

Ces objections vraiment ne sont pas sérieuses et on est embarassé pour y répondre. Prenez vous en aux Œuvres qui éteignent ainsi tout esprit liturgique, mais ne vous en prenez pas à la chose elle-même, car cet argument se rétorquerait facilement contre la paroisse. Nous connaissons telle Œuvre où les

offices se font avec une exactitude dans les rubriques et les cérémonies, qui défie les plus belles cathédrales. On y connaît même les féries, les simples et les doubles de seconde classe que le rapporteur a oubliés. Les détails que nous pourrions en donner feraient peut-être rougir la majorité des paroisses.

Mais « lorsque cet enfant devenu homme sera un « *déshabitué* de la paroisse, il y apparaîtra comme « un nouveau venu ; il ne sait où prendre place, « on le dirait mal à l'aise dans l'assemblée des « fidèles ». Ne vous effrayez pas de si peu, c'est l'histoire de tous ceux qui entrent pour la première fois dans un salon ; cela passe vite, tous nos jeunes gens ne sont pas également gauches. Tous les nouveaux convertis n'en sont-ils pas là ? plût à Dieu qu'il y en eût davantage ! Nos enfants nous font bien d'autres objections et bien plus sérieuses. L'office de la paroisse ne commence jamais à l'heure, il est interminable, les femmes chantent seules, personne ne vous offre une chaise, on la fait souvent payer très cher, on manque à toutes les rubriques, les chantres font rire et le sermon dormir, etc., etc. Qu'est-ce que cela prouve ? cela n'atteint pas l'existence de la paroisse *in genere*, parce qu'elle fonctionne souvent très mal *in specie*. Evitons ces sortes de preuves, car nous pourrions tous en user et en abuser. Je connais des Œuvres où la beauté des offices dégoute de ceux des paroisses ; il ne faut donc pas dire que les Œuvres lais-

sent étrangers à la grande liturgie. Il y a des paroisses et des Œuvres qui en sont là, elles ont également tort et c'est tout.

Nous prononçâmes un mot très grave au Congrès de Lyon : il nous échappa dans la chaleur de la discussion, et cependant après réflexions nous ne saurions le retirer. L'exagération de l'idée paroissiale est une exagération janséniste, un fruit de leur haine des ordres religieux et des associations pieuses. Toutes les révolutions commencent par respecter la paroisse en persécutant tout d'abord les Ordres ou les Associations extra-paroissiales. Ce fut ainsi que commença la révolution de 89 pour tout emporter en 93. Haine à la Congrégation, fut le cri de celle de 1830. Les Evêques le comprennent tous les jours davantage et donnent toute facilité pour l'accomplissement des devoirs religieux. Dans mon enfance, quelques curés, à l'approche des Pâques, donnaient du haut de la chaire une permission générale à leurs paroissiens, en conformité du fameux décret du Concile de Latran pour se confesser à qui ils voudraient. Cet usage lui-même est tombé en désuétude et les fidèles l'ignorent complètement, on se contente de la substance du précepte. Le Concile n'avait pas prévu ces immenses agglomérations de vingt ou quarante mille âmes qui forment aujourd'hui tant de paroisses. Que deviendrait le curé si tout le monde se confessait à lui ? Un saint Evêque me disait à moi-même : que les hommes fassent les Pâ-

ques où ils le voudront, pourvu qu'ils les fassent; comme il était dans son propre diocèse, cette décision équivalait à une dispense. Et nous voyons en effet que dans toutes les grandes villes où on fait les communions d'hommes solennelles à la suite d'une retraite, comme à Notre-Dame de Paris, on ne s'inquiète pas du lieu où elles se font; on choisit l'église la plus grande, la plus commode, la plus à portée. Les statuts synodaux nous confirment ce privilège dans notre Œuvre de Marseille, tellement on a compris qu'en astreignant les fidèles aux obligations strictement paroissiales, on s'exposait à ce qu'ils ne les remplissent plus, ce qui est plus grave que d'ignorer un semi-double. On a été obligé d'étendre ces facultés jusqu'au baptême, à cause du grand nombre de naissances irrégulières qu'on avait intérêt à cacher; et il est sagement défendu dans notre ville de refuser ce sacrement aux enfants présentés dans une autre paroisse que la leur. Les besoins nouveaux créent donc des situations nouvelles qui établissent des usages et finissent par devenir des lois (1).

(1) Nous n'ignorons pas les objections que peut soulever cette thèse au point de vue du *droit*. Mais on sait les réponses qu'offrent nos usages français sanctionnés en maintes circonstances par des rescrits du Saint-Siège. On en peut voir les détails dans l'ouvrage si recommandable de M. Craisson, *des Communautés à vœux simples*, p. 112 et suivantes. N'oublions pas que, d'après cet auteur, les associations religieuses séculières, sont assimilées aux Communautés à vœux simples et participent à leurs privilèges.

Concluons: La Paroisse ne suffit plus aux besoins nouveaux des jeunes ouvriers.

Il serait à désirer que la Paroisse pût les atteindre par des Œuvres de jeunesse établies partout.

Mais si c'est impossible ou trop difficile, il faut laisser faire les Œuvres spéciales et en favoriser partout la création, même en dehors de la Paroisse. *Dum omni modo......... Christus annuntietur : et in hoc gaudeo sed et gaudebo* (Philip. I. 18).

CHAPITRE DEUXIÈME

INSUFFISANCE DE L'ÉDUCATION POPULAIRE PAR LES ŒUVRES DE JEUNESSE TOUTES SEULES

Nous pensons que les Œuvres de jeunesse valent mieux que les paroisses pour former les enfants et les jeunes gens à la vertu, et par les moyens spéciaux qu'elles emploient, et par la spécialité de leurs Directeurs et par les secours accessoires des bonnes fréquentations ; des jeux mêmes, et de tout cet ensemble qui forme une Œuvre de jeunesse. Cependant telles qu'on les a conçues jusqu'ici, elles ne remplissent pas leur but d'une manière suffisante, ce nous semble. Nous avons à prouver cette nouvelle thèse et par les principes et surtout par les faits, car on peut toujours nier qu'un principe soit un principe quand il n'est pas évident par lui-même ou défini par l'Eglise, mais on ne peut argumenter contre un fait.

Nous avons dit ce qu'on entendait par une Œuvre de jeunesse, nous avons ajouté que ces Œuvres, en apparences nouvelles, avaient toujours existé, sous des formes différentes, sans doute, surtout sous des noms différents, mais personne ne peut revendiquer

ce brevet d'invention, l'Eglise n'a jamais laissé ses enfants sans secours abondants. Quand l'éducation était chrétienne elle suffisait à tout, depuis qu'elle ne l'est plus on a imaginé l'Œuvre pour la suppléer.

Dans le sens actuel du mot ces Œuvres, à notre connaissance, existent depuis environ cent cinquante ans. Les prêtres du Bon Pasteur fondés en 1722, après la grande peste de Marseille, avaient établi une Congrégation d'hommes et d'enfants, spécialement pour les classes inférieures, près de la Porte d'Aix, dans la rue qui a pris leur nom. C'était surtout une réunion pieuse, on l'appelait la Congrégation, le nom d'Œuvre est venu bien plus tard.

M. Allemand faisait partie de cette réunion ; il lui avait dû la conservation de sa foi gravement menacée par l'erreur Janséniste des Oratoriens, ses maîtres, et la pureté extrême de ses mœurs, ce qui est le double but de nos Œuvres. Les divertissements modernes étant inconnu à la simplicité de nos pères, nulle part on ne s'amusait autant qu'à la Congrégation du Bon Pasteur. La ville n'avait alors ni parcs, ni promenades, ni jardins, ni cafés chantants ; l'ouvrier vivait avec une journée de trente sous parce qu'il ignorait ces excès de jouissances et de luxe qui ont triplé et quadruplé sa dépense journalière.

La révolution n'était pas encore bien finie, on en était au Directoire et déjà M. Allemand, alors fort

jeune, rétablissait cette Congrégation en 1799, sur les mêmes bases et les mêmes usages. C'était probablement aux débuts une réunion peu nombreuse, à en juger par l'exiguité de la petite chapelle qu'on peut encore voir dans un enclos à la rue Sibié, depuis la rue Napoléon ou rue de la Bibliothèque. C'était à cent pas de l'endroit où fut fusillé le P. Donadieu, un des maitres de M. Allemand, mort martyr de la vérité. Plus tard son Œuvre fut transférée dans le local des enfants abandonnés, à la place de Lenche où fut décapité Saint Lazare, d'après la tradition, et enfin dans le beau local de la rue Saint Savournin, où il mourut en 1836, après avoir dirigé son Œuvre pendant trente-sept ans, en y comprenant les quatre années d'interruption que lui fit subir la police impériale en 1810. M. Allemand n'est donc pas, à proprement parler, le créateur des Œuvres de jeunesse, il a seulement rétabli celle du Bon Pasteur, après sept années d'interruption. Encore moins est-il l'instituteur des Œuvres de jeunesse ouvrière, sa congrégation s'adressait surtout à la classe moyenne, *aux muscadins*, comme il disait, pour désigner ceux dont la toilette était plus recherchée.

Plusieurs fois on avait imité cette Œuvre à Marseille, en l'appliquant à la classe ouvrière. Nous en connaissons deux essais principaux. En 1835, un prêtre vénérable, vicaire d'une grande paroisse de 20,000 âmes, remarquant que le quart des enfants faisaient leurs Pâques, l'année après la première

communion, résolut de leur ouvrir un asile qui suppléât à l'insuffisance de la paroisse. C'est l'Œuvre ouvrière la plus ancienne de Marseille. Elle jeta d'abord un grand éclat, elle existe toujours mais fort réduite je ne sais pour quelle cause. En 1845, un autre prêtre aussi vicaire d'une grande paroisse, fonda un nouvel établissement pour les classes ouvrières de tout âge, c'est l'Œuvre dont je fus d'abord collaborateur n'étant encore que diacre, en mars 1846. Jamais établissement de ce genre n'a fait d'aussi belles fêtes, n'a eu une si grande église, un plus immense local, plus de constructions, hélas! beaucoup trop, car l'Œuvre sombrait à la mort subite de son fondateur, sans laisser la moindre épave, ni matérielle ni morale, à la fin de février 1848, pendant les fameuses journées de la révolution.

Prévoyant cette catastrophe, que je ne pouvais empêcher, j'avais quitté ce prêtre si zélé un an auparavant, le 2 février 1847, avec des déchirements de cœur indicibles; jamais je n'avais vu tant de zèle, tant de dévoûment, des idées si larges, des conceptions si hardies, tant de ressources dans l'esprit et dans les moyens, car il avait dépensé 500,000 francs en trois ans (1). Aussi la leçon me

(1) Il est à remarquer qu'aucune de ses Œuvres n'a péri. La ville a continué et multiplié ses écoles du soir; les crèches, les ouvroirs ont repris après une interruption momentanée; nous avons refait son Œuvre principale et ses différentes branches. Dieu l'avait choisi comme David pour donner l'idée

servit et ne me servit que trop. Je fondais une Œuvre petite, étroite, sans éclat, qui a végété un grand nombre d'années, évitant les hardiesses de ce saint prêtre, mais manquant de ses qualités créatrices. Je dus cependant à cette timidité excessive un bien grand avantage. L'Œuvre de la Loubière, c'était son nom, de celui de la rue où était son entrée, avait péri faute de méthode. Je devais donc suivre une autre voie. La trouver moi-même était impossible, c'était au dessus de mon âge et de mon intelligence. Pourquoi ne pas suivre celle de M. Allemand qui avait si bien réussi depuis 48 ans ? C'est ce que je fis ; et quand notre Œuvre recommença à nouveau, le 1er novembre 1847, elle fut tout d'un coup une Œuvre ancienne, tant je suivais scrupuleusement les errements du vénérable père de jeunesse, mort seulement depuis onze ans, mais encore vivant dans ses nombreux enfants.

Depuis, on a fondé dans toute la France un grand nombre d'établissements semblables par le but, mais non par les moyens. Pourquoi cette excellente méthode des prêtres du Bon Pasteur et de M. Allemand n'a-t-elle pas été suivie plus tôt ? C'est qu'on ne la connaissait pas, c'est que le public n'est pas habitué à chercher en Province les modèles qu'il ne croit trouver que dans la Capitale, et la Capitale

de toutes ces Œuvres presque inconnues à Marseille avant lui, des Salomon en grand nombre les ont exécutées plus tard et successivement.

pendant longtemps a fait fausse voie, ce qui a fait perdre beaucoup de temps. Il est vrai aussi que les successeurs de M. Allemand ont laissé trop longtemps la lampe sous le boisseau. Eprouvés comme je l'avais été moi-même, ils se sont renfermés en eux-mêmes avec le plus grand soin, après la mort de leur saint fondateur, ne cherchant que l'oubli ; et quand, en 1859, je publiai la première édition de ce livre, on fit tous les efforts possibles pour en empêcher la diffusion. Ceux qui le possèdent encore verront sur la couverture la défense qu'on m'avait faite de le vendre en public, tellement on voulait le tenir caché et je n'eusse pas même pu le faire imprimer si Mgr de Mazenod avec sa largeur d'idées n'eût enlevé cette prohibition après avoir lu lui-même ce pauvre petit ouvrage. Mais les temps sont bien changés ! M. Gaduel a publié la vie de M. Allemand ; cet ouvrage, porté par les ailes de la renommée, a fait le tour de la France et même de l'Europe ; Dieu s'en est servi pour donner une impulsion nouvelle aux efforts du zèle et pour apprendre à le mieux régler et après quelques oppositions timides, sa méthode domine partout, au moins en principe, pour la plus grande gloire de Dieu et l'honneur de son humble serviteur.

Cependant il faut en convenir, ce retard a été bien fâcheux par les efforts qu'il a fait longtemps dépenser en pure perte. Il faut réparer ce temps perdu et s'y mettre au plus tôt, car le temps presse, le flot populaire grossit, monte et va nous envahir.

Mais après la catastrophe sociale il faudra reconstruire, et ce seront les Œuvres ouvrières qui y contribueront puissamment. Il importe donc qu'on suive une bonne méthode pour éviter les erreurs passées, qu'on ne travaille plus désormais à faire autre chose que de vrais chrétiens. Eh bien ! Nous en revenons à notre thèse, *la méthode de M. Allemand est excellente, elle constitue un vrai progrès sur le passé, mais elle est encore incomplète.* Jouer et prier est une formule qui ne peut plus suffire ; il faut quelque chose de plus. La preuve, je la trouve dans le peu de fruits qu'ont produit nos Œuvres depuis trente ans.

Nous avons souvent entendu poser cette question : Vos enfants persévèrent-ils ? Je ne crois pas qu'on puisse faire une demande plus puérile. La question n'est pas là. Je l'ai dit et écrit, aucune méthode ne peut faire persévérer toutes les âmes, les apôtres ne l'ont pas connue, les missionnaires y échouent tous les jours ; que dis-je, Notre-Seigneur lui-même, après trois années de miracles et de prédications, avec cette plénitude de grâce dont il était la source, n'avait plus qu'un seul homme et quelques femmes au pied de la croix. Que signifie donc cette demande que j'appelle puérile ? Le but de nos Œuvres c'est de donner aux âmes un fonds de foi si profond qu'elles ne puissent jamais le perdre malgré les attaques incessantes du démon, du monde et de la chair. Des chutes, des défaillances, des blessures, il y en aura toujours. Regrettez-les,

soyez-en désolés, tant mieux, cela prouve la vivacité de votre zèle, les directeurs platoniques ne valent rien. Mais n'en soyez pas surpris, pas même de la mort des âmes, parce que la résurrection est certaine si vous avez déposé dans elles ce fonds de foi dont nous parlons.

Mais voilà par où pèchent nos Œuvres, la foi n'y est pas assez vive, l'immense majorité des enfants arrive déjà gâtée, surtout dans les Œuvres où on ne les reçoit qu'après la première communion ; ils y séjournent trop peu de temps, et ce temps est surtout employé en fêtes, en plaisirs. En vain, établiriez-vous une piété sincère dans votre maison, plus de vos enfants persévèreront, sans doute, et c'est un beau résultat, mais ce sera toujours le très petit nombre, qu'on ne le nie pas ; je ne rencontre que des Directeurs pleins d'espérances à leurs débuts, pleins de découragement après peu de temps, abandonnant bientôt leur Œuvre quand leur Œuvre ne les abandonne pas eux-mêmes. Je connais quelques maisons florissantes, mais très peu, malgré les illusions de leurs Directeurs ; et quand il y a réussite, presque toujours cela tient à un seul homme, de sorte que *sublatâ causâ tollitur effectus*. Parfois, je parcours mes anciennes listes d'Œuvres ouvrières ; la plupart n'ont pas continué, les Directeurs sont morts, se sont découragés, l'Œuvre n'existe plus ou est devenue tout autre chose. D'où cela vient-il ? de l'insuffisance de cette formule : *jouer et prier*.

Il y a trois causes d'insuccès dans nos Œuvres : les unes sont inhérentes à notre genre de population, on peut les combattre, mais on ne peut les enlever entièrement ; les autres pourraient être sinon supprimées, du moins considérablement amoindries.

Ces causes intrinsèques d'insuccès sont, la légèreté de nos enfants, leur ingratitude, la précocité de leurs mauvais penchants. Un Directeur se heurtera à perpétuité à ces obstacles, ce sont les suites du péché originel ; elles dureront autant que le monde, et c'est précisément pour lutter contre les mauvais penchants de la nature déchue que nos Œuvres sont faites.

Les parents sont un obstacle bien plus considérable, par leur insouciance et surtout leur inintelligence. A quoi sert une Œuvre qui ne donne rien à manger, qui ne nourrit que l'âme, l'âme qui n'existe probablement pas, car ils ne l'ont jamais vue ni dans eux, ni dans leurs enfants ? En revanche ce qu'ils voient très bien c'est que l'Œuvre dérange l'ordre de leur maison, l'heure de leurs repas, les parties de plaisir qu'ils voudraient faire, les spectacles auxquels ils voudraient assister. On ne peut trop leur en vouloir ; plus tard quand nous élèverons les enfants et les petits enfants de nos enfants, alors les pères nous seconderont mieux. En attendant nous ne pouvons exiger qu'ils comprennent notre formule, *jouer et prier* ; il faudrait y ajouter quelque chose de plus.

Le public ne nous comprend pas davantage, et, faut-il l'ajouter ? nos propres confrères pas beaucoup plus. Les premiers sont découragés par de si nombreux insuccès, les seconds par une sorte de reproche tacite que leur font nos Œuvres destinées à suppléer à l'insuffisance de leurs moyens d'action. Nous devons marcher avec et malgré ces obstacles, le bien ne peut se faire sans un peu de peine, il se fait bien mieux quand il y en a beaucoup, l'histoire générale de l'Eglise comme les monographies des Saints le prouvent à chaque page.

Toutes ces causes de non-réussite sont purement relatives, elles découragent les caractères faibles, elles excitent les âmes viriles et les forment aux luttes du bien. Mais il y a encore une autre source d'insuccès bien autrement grave, et personne n'a encore songé à l'enlever, ce qui était pourtant plus facile : nos enfants arrivent trop tard dans nos Œuvres, ils y demeurent trop peu de temps. Venant trop tard, leur foi n'a pas de base, ni dans leur éducation première de la famille, ni dans celle de l'école ; le mal est déjà irréparable, tant les premières impressions laissent des traces éternelles. La corruption des mœurs est presque incurable par sa précocité ; rien ne les a préparés aux luttes de la vie, de l'école qui n'a rien prévu, à l'atelier qui achève la perversion de l'esprit et du cœur, et pour tout remède : l'Œuvre pendant quelques heures le dimanche. Il n'y a point de proportion entre

l'attaque et la défense. Des milliers d'ennemis s'acharnent contre une place sans muraille, ou avec des murailles sans épaisseur ; comment ce pauvre enfant résistera-t-il ? Faites des divertissements tant que vous voudrez, défiez par votre habileté les plus habiles saltimbanques, vous pourrez attirer les enfants, mais les retenir c'est impossible ; à peine quelques-uns vous resteront-ils et vos Œuvres demeureront insuffisantes pour combattre tant de mal.

Donc il faudrait ajouter quelque chose à nos Œuvres et c'est ce que nous voulions prouver. Les chapitres suivants diront ce qu'est cette chose, qu'on nous pardonne d'aller par gradation.

CHAPITRE TROISIÈME

INSUFFISANCE DE L'ÉDUCATION PAR LES ÉCOLES PRIMAIRES ACTUELLES

Il y a deux sortes d'écoles primaires en France : l'école communale et l'école libre, la première surveillée par l'État dans sa moralité, son hygiène, ses méthodes, son enseignement, ses règlements ; l'autre absolument libre dans ses allures, sauf un petit nombre de points déterminés par la loi. La liberté de l'enseignement primaire, grande conquête des trente dernières années est donc en fait une liberté dont l'enfant riche peut seul jouir, elle n'existe pas pour le pauvre qui n'a que l'école communale gratuite. On le voit déjà, il y a là une inégalité choquante. C'est la bourse accordée à tous, à condition qu'ils n'en jouiront que dans l'école universitaire.

Ces écoles gratuites sont elles-mêmes de deux sortes : l'école dite Congréganiste, dirigée par des religieux-laïques et l'école dirigée par des séculiers. Il est évident que ces deux sortes d'éducation ont des points de dissemblance très frappante. Il y a bien plus d'habitude de vie chrétienne chez les en-

fants des frères ; à l'école ils ont entendu parler du bon Dieu, fréquenté l'Eglise et ses Sacrements ; ils ont suivi les catéchismes et les instructions de la Paroisse, vécu en contact avec les personnes religieuses.

Au contraire, malgré de très honorables exceptions, et j'en connais pour ma part des meilleures, la majorité des instituteurs laïques est fort mauvaise. Beaucoup forment des couches superposées par nos révolutions précédentes. Elles se hâtent toujours de choisir pour le peuple des maitres ayant sa confiance, et une fois nommés, l'innamovibilité que leur confère la loi les met à l'abri des révocations, si ce n'est dans certains cas de graves scandales ; il faut donc les subir jusqu'à extinction et l'extinction arrive plus lentement que les révolutions nouvelles, de sorte que le mal se perpétue en s'aggravant. Quelle éducation chrétienne, peuvent donner ces laïques ? n'ayant pas la foi ils ne peuvent l'enseigner aux autres ; on s'estime heureux quand ils ne sont qu'indifférents, ce qui est la forme adoucie et présentable de l'impiété ; dans les deux cas *nemo dat quod non habet,* et la première éducation de la jeunesse est perdue quand elle n'est pas viciée par un enseignement athée ou déiste. D'ailleurs, les sources du recrutement des laïques sont mauvaises, les écoles normales préparent ou tout au moins laissent se former des maitres indifférents ou impies, dans un âge où les passions les plus violentes demanderaient le frein le plus solide.

Voilà et sans phrases à effet une faible esquisse du rôle actuel des instituteurs laïques, tout le monde le sait, ou peut s'en assurer facilement. Or, qu'on ne l'oublie pas, ces instituteurs élèvent à peu près la moitié des enfants du peuple, faut-il s'étonner de la corruption quasi irrémédiable des classes populaires.

Mais il y a encore un fait étrange : quoique élevés plus chrétiennement, ne fût-ce qu'à cause du milieu dans lequel ils vivent, l'autre moitié des enfants du peuple enseignée dans les écoles congréganistes, est loin de répondre aux espérances d'un enseignement aussi chrétien. Nous n'en donnerons que des preuves de fait et prises dans leur généralité, sans tenir compte de nombreuses exceptions très honorables. *A fructibus eorum cognoscetis eos... Non potest arbor bona, malos fructus facere, neque arbor mala bonos fructus facere* (MATH. VII — 16, 18), l'arbre était bon en lui-même, comme la vigne plantée par le père de famille : mais *fecit labruscas*. Qu'est devenu le peuple dans sa grande majorité, depuis 1830 et plus encore depuis 1848 et 1871 ? Le résultat est sous les yeux de tous, la plupart sont indifférents ou impies en religion, socialistes, communards même, en politique. Dans toutes les grandes villes, le peuple est affilié aux sociétés secrètes, il assure la majorité dans toutes les élections aux candidats de l'extrême-gauche, de préférence aux plus avancés, bientôt sans doute aux échappés de Cayenne. Je connais des pays où

il n'y a jamais eu d'instituteur laïque, où presque tous ne se servent de leur instruction que pour voter dans le sens des exécrables journaux qu'ils dévorent. Dans un bourg de 1,800 âmes il y a eu sept enterrements civils dans une seule année. Le mal grandit à vue d'œil, il gagne les populations encore bonnes ; où allons-nous ? est-ce un crime de s'en effrayer et d'en rechercher les causes ? nous y sommes tous également intéressés.

Est-ce à dire que l'enseignement congréganiste ait procuré ces résultats ? Qui oserait le penser ? Ce serait une absurdité, une sorte d'impiété de le dire. Il y a eu au siècle dernier des ordres hérétiques, la justice de Dieu les a balayés ; mais aujourd'hui tous sont irréprochables. Pour ma part, j'ai fréquenté un grand nombre de frères de différents ordres, j'en ai connu d'excellents, je n'en ai jamais connu de mauvais. Il doit certainement s'en rencontrer d'indignes, mais dans une proportion bien moindre que dans le collège apostolique, où il y avait un Judas sur douze, ou dans le collège des premiers diacres, qui avait un Nicolas sur sept. D'ailleurs, les instituts rejettent promptement ces scories loin de leur sein, comme les prêtres expédient leurs balayures aux vieux catholiques et ces malheureux ne font qu'un mal limité et passager sans influence sur la masse du peuple. Il y a donc d'autres causes.

On s'est demandé souvent si ces différents ordres se recrutent avec assez de prudence ; si l'engage-

ment décennal, avec la dispense qu'il accorde du service militaire, n'est pas le seul objectif de quelques-uns; si l'admission de trop nombreux sujets qui n'ont point fait et ne feront jamais de vœux et n'ont de religieux que l'habit, n'est pas un inconvénient très grave; si le noviciat qui ne dure qu'un an, quand il n'est pas encore abrégé par les besoins du service des écoles, donne une formation suffisante pour un ministère si difficile; si ce n'est pas une grave imprudence d'élever des jeunes gens de quinze ans aux fonctions d'instituteurs, alors que leur place devrait être encore sur les bancs. Toutes ces questions préoccupent beaucoup de bons esprits sincèrement dévoués aux Instituts des Frères; je les retrouve dans de nombreuses correspondances et dans mes souvenirs de nombreuses conversations. On les avait exposées, dit-on, dans des mémoires adressés à la commission des Réguliers au Saint Concile du Vatican. On y ajoutait que les pensionnats toujours plus nombreux et plus florissants, écrémaient tout naturellement les meilleurs sujets et ne laissaient plus que le second choix aux écoles gratuites.

Je n'ai pour ma part aucune qualité pour résoudre ces doutes, je m'aventurerais sur un terrain que je ne connais pas, que je n'ai pas étudié parce que je n'avais aucune raison pour le faire. Si cependant j'osais donner mon opinion, je crois la plupart de ces reproches faux ou exagérés; mais dans tous les cas ils ne sauraient expliquer la corruption de

la classe ouvrière élevée, au moins par moitié, par d'aussi bons religieux ; et je ne veux qu'une preuve de leur excellence, c'est la haine dont l'enfer les poursuit. S'ils étaient moins bons, nos ennemis ne les attaqueraient pas avec tant de fureur. La vraie cause de leurs insuccès, peu de temps après la sortie des enfants de leurs écoles, la voici, si je ne me trompe :

Il y a en France une institution, la plus habile des créations de la Révolution, qui perd à jamais tout ce qu'elle touche : l'Université. Je ne crois pas qu'on ait jamais rien inventé de plus habile pour la perte assurée des âmes ; c'est elle qui gâte depuis quatre-vingts ans toutes les générations. Elle renferme, sans doute, quelques personnalités infiniment honorables, nous en connaissons tous, et j'en ai bien rencontré pour ma part ; mais loin de neutraliser le mal qu'elle fait, ces hommes respectables aident grandement au contraire à son triomphe en la couvrant de leur honorabilité. L'Université reste forcément une institution mauvaise, contraire à la loi de Dieu, qui a donné à l'Eglise seule le droit d'enseigner ce qui touche à la foi et aux mœurs et d'intervenir directement dans toutes les branches de l'enseignement, pour les surveiller. Fût-elle bonne, par impossible, elle serait condamnable comme remplaçant l'institution divine de la société par une institution purement humaine. Mais en fait elle est toujours indifférente, souvent hostile. Habile *peut-être,* en instruction, elle ne s'oc-

cupe en aucune façon de l'éducation; elle a remplacé le collège par la caserne, la paternité par l'administration. La sublime mission du père de jeunesse est devenue la fonction salariée du *pion.* Les catholiques ont fortement réagi contre cette institution et, depuis 1830, toujours sur la brèche à la suite de leurs évêques, ils ont successivement conquis la liberté de l'enseignement primaire, celle de l'enseignement secondaire, enfin tout récemment la liberté de l'enseignement supérieur, liberté pleine d'espérances, nous en avons l'assurance par les résultats obtenus depuis vingt-cinq ans dans les écoles secondaires ecclésiastiques. S'il reste encore de si courageux catholiques fièrement debout au milieu des combats, nous les leur devons bien certainement (1).

(1) Les passages suivants pris au hasard, confirmeront notre sévère jugement sur l'Université. Ils sont de toutes plumes et quelques-unes, certainement, peu catholiques.

« S'il est vrai, comme l'a dit Leibnitz, que *l'éducation soit tout l'homme* et si vraiment cette éducation possède une telle puissance que ce même philosophe a pu dire : « Donnez-moi l'instruction publique pendant un siècle et je changerai le monde », quelles doivent être les terribles conséquences d'une éducation, d'une instruction publique foncièrement hostile à la religion ? Ces conséquences, la France est menacée d'en mourir, Donoso Cortès le disait :

« Savez-vous pourquoi la Société se meurt ? (1) Elle se « meurt parce qu'elle a été empoisonnée; elle se meurt parce

(1) Lettres et discours, p. 63.

Mais tandis que nous nous applaudissons justement de ces glorieuses conquêtes si péniblement arrachées aux serres de la Révolution, l'attention des Catholiques s'est trop détournée de l'enseignement populaire et semble l'avoir complètement oublié. Nous avons cette liberté *en droit*, c'est vrai, mais nous ne l'avons pas *en fait*. Je conjure mes bienveillants lecteurs d'examiner sérieusement cette question, nous avons tous besoin de nous y mettre, cette erreur colossale perd la société, il faut enfin ouvrir les yeux, nous y sommes à peine à temps.

« que Dieu l'avait faite pour être nourrie de la substance catholique, et que des médecins empiriques lui ont donné « pour aliment la substance rationaliste . . . *Il n'y a pas de « salut pour la société parce que nous ne voulons pas faire « de nos fils des chrétiens* . . . parce que l'esprit catholique, « seul esprit de vie, ne vivifie pas tout, *ne vivifie pas l'en« seignement.....*

« Dans les collèges universitaires, disait M. de Gasparin, l'instruction est païenne et l'éducation nulle. » Le trop fameux Orsini, dans ses mémoires, constate que « les deux « foyers révolutionnaires sont les collèges et les sociétés « secrètes. »

« Si le mal n'est pas irrémédiable, c'est que la vérité et la foi « ont dans notre pays une force vitale et comme une pro« messe de longévité, qu'il n'est donné ni à quelques hommes « ni à quelques années de détruire........ Certes l'Université « ne pouvait faire plus pour éteindre la foi et corrompre les « mœurs. Tous les jours des ouvrages hostiles à la religion « sont lancés dans le monde studieux. Ils le sont ordinaire« ment par des professeurs ou par de plus hauts fonctionnaires « encore.

En effet, chacun peut ouvrir une école primaire, les facilités sont extrêmes, voilà notre droit. Mais l'Université est plus habile que nous : *filii hujus sæculi prudentiores filiis lucis* (Luc xvi-8). L'enseignement gratuit lui appartient exclusivement, par le budget des Communes, des Départements et de l'Etat qui ne peuvent s'appliquer qu'aux écoles universitaires ; par le choix et la nomination de pro-

« Que fait l'Université ? Elle prend ces ouvrages sous sa « protection, elle les approuve, elle les recommande, elle va « même jusqu'à les imposer, et les convertissant en livres « classiques, elle assure à la fois d'un seul coup la fortune « des auteurs et la subversion des lecteurs. Elle nomme in- « différemment, pour occuper ses chaires, des hommes de « toute religion ou des hommes sans religion. Il y a des pro- « testants pour enseigner l'histoire, il y a des juifs pour en- « seigner la philosophie ; il y a des panthéistes pour diri- « ger, pour inspirer l'école même où l'on apprend à ensei- « gner » (1).

« Dans les établissements de l'Etat, ainsi que le disait « M. de Montalembert, le doute contagieux, l'impiété froide « et tenace ne règnent ils pas sur toutes les jeunes âmes qu'il « prétend instruire? Ne sont-elles pas toutes souillées, ou pé- « trifiées, ou glacées ?....

Voilà comment sont formées ces générations prêtes à exercer toutes les tyrannies, à subir toutes les servitudes dont nous parlions dans nos précédentes études. Certes, les esprits même les moins religieux se révoltent contre une institution politique assez osée pour imposer son grossier scepticisme à tout un peuple catholique. Ledru-Rollin lui-

(1) Mémoire des Evêques de la Province de Paris.

fesseurs entièrement laissés à son bon plaisir. Le Maire ne nomme pas les employés de l'Octroi ou de la police, mais il a le droit de les présenter ; quand il s'agit des instituteurs il n'a pas même ce droit de présentation, l'Etat fait tout par ses agents. En même temps il multiplie les écoles gratuites, car il a bien compris l'esprit de notre époque : nous deve-

même s'écriait : « Y a-t-il une souffrance plus grande pour « l'individu que l'oppression de sa conscience, que la dépor- « tation de ses fils dans des écoles qu'il regarde comme des « lieux de perdition ? Que cette conscription de l'enfance tra- « mée violemment dans un camp ennemi et pour servir à « l'ennemi ? »

Et s'en prenant à l'Etat, Lamartine ajoutait : « Y a-t-il rien « de plus hideux et de plus impie sous le soleil qu'un pou- « voir politique qui se place entre Dieu et l'âme de ce peuple, « qui veut administrer à sa convenance, à sa mesure et à « son profit, la pensée, la foi, la vérité, la conscience d'une « nation, et qui affecte, avec l'hypocrisie de la politique, une « foi qui ment dans sa bouche et un culte qui grimace à « Dieu ? »

« Parce que nous aurons bientôt des Universités catholiques, devons-nous cesser de combattre le mal ?

« Comme ce grand champion de la cause de la liberté d'enseignement, que nous pouvons ici prendre pour guide, nous avons, nous autres catholiques, fait avec notre conscience et notre Dieu un pacte solennel ; nous nous sommes promis de contribuer pendant toute notre vie et de toutes nos forces, à la ruine de cet enseignement oppressif et corrupteur » (1).

(Extrait de l'Univers, 6 Septembre 1875).

---

(1) Parole de Montalembert.

nons tous des mendiants, notre unique ambition est d'émarger au budget à un titre quelconque. Ce ne sont plus seulement les plus pauvres qui voudront l'enseignement gratuit, mais les familles ouvrières à leur aise elles-mêmes. Epargner trois francs par mois sur l'éducation de l'enfant, c'est tant de gagné pour la toilette ou le café. De sorte que malgré toutes les lois de liberté, en fait, le peuple presque

M. de Pontmartin, dans la *Gazette de France,* raconte son éducation universitaire. Il fait l'éloge de son maitre de pension :

« Mais, ajoute-t-il, il ne pouvait avoir l'œil et l'oreille à tout, « et Dieu sait de quelles lectures, de quelles causeries, de « quelles licences s'agrémentaient nos répétitions de réthori- « que ! Que de fois Cicéron fut remplacé par Voltaire et Vir- « gile par Béranger !

« Il y eut là, successivement, deux hommes, dont je n'écri- « rai que les initiales, MM. M......... et L......... Le premier « gangrené de vices, affamé d'argent, vivant d'expédients et « de désordre, jetant en pâture à ses nuits le gain de ses « journées, se vengeait de ses ambitions déçues et de sa mi- « sère envenimée, sur de pauvres adolescents qu'il infectait « de tous les poisons de la littérature athée et de la poésie « érotique.

« L'autre plus sérieux, plus correct, appelé à de plus hautes « destinées puisqu'il est mort membre de l'Institut, mais fils « d'un conventionnel régicide, aussi révolutionnaire que son « père, panaché de bonapartisme et de libéralisme à outrance, « ancien précepteur du prince qui fut plus tard Napoléon III, « héros futur des journées de juillet, acharné contre Charles X, « contre la noblesse, contre les royalistes et surtout contre « les prêtres, poussait à ces dernières limites ce genre d'édu- « cation classique, fort à la mode alors, d'après lequel Thra-

en entier, fréquente les écoles gratuites, c'est-à-dire les écoles universitaires. La liberté ne profite qu'aux enfants riches ou au petit nombre de familles peu aisées qui ne veulent pas de l'éducation de l'Etat. Là est le grand mal sur lequel nous appelons l'attention des Catholiques endormis.

Ce qui fait illusion c'est que la moitié des écoles gratuites sont encore entre les mains des ordres religieux. Les pères de famille encore bons, les meilleures municipalités, le clergé lui-même croient faire merveille en créant une école de frères ou en sauvant celles menacées par l'impiété. Ces efforts sont impuissants. Sans doute, et nous l'avons dit au commencement de ce chapitre, on obtiendra quelques résultats moins mauvais, mais à quoi cela sert-il ? Les ordres enseignants ne reprendront

« sybule, Harmodius, Aristogiton, Brutus et Cassius auraient « eu encore beaucoup à faire sous le règne des Bourbons et « sous le ministère Villèle.

« Ce qu'il y a peut être de plus cruel et de plus fatal dans « ces leçons d'impiété, de libertinage et de révolte, c'est que « nous nous serions regardés comme des lâches et des traitres « si nous avions signalé au chef de l'institution ou à nos fa- « milles cet horrible abus de confiance. Situation poignante « où l'*honneur*, interprête par des consciences de seize ans, « devenait l'ennemi de la vertu, où l'on aurait cru se déshonorer si on ne s'était pas laissé pervertir !

(Univers, 3 Novembre 1875).

leur autorité et leur efficacité sur les âmes qu'en s'arrachant à l'Université. Leurs chefs c'est l'Eglise et l'Eglise toute seule, c'est-à-dire le Pape, les Evêques, le Clergé, leurs propres supérieurs. Toute autre autorité laïque, autorité au moins égale et souvent supérieure, ne produira que la stérilité : nous le voyons bien par les résultats. Quelques faits pris au hazard le prouveront davantage.

Les Instituts religieux ont des règles, des Constitutions approuvées par l'Eglise, c'est leur manière d'être Catholiques ; ce ne seraient plus des ordres religieux sans cela, mais de simples sociétés civiles. Malheureusement l'Etat a approuvé ces règles par des décrets. En lui reconnaissant ce droit d'approbation on lui a donné implicitement le droit de correction successive et il ne s'en est pas fait faute. Les inspecteurs ont le droit de visiter ces écoles, de surveiller non seulement leur hygiène et leur moralité, ce qui regarderait exclusivement le père de famille, mais leurs méthodes, leur enseignement, leur progrès, ce qui les jette toutes dans le même moule et leur enlève toute indépendance, toute spontanéité. Quand la révolution nomme ces inspecteurs primaires, il n'y a pas d'avanies qu'ils ne fassent subir à ces pauvres instituteurs (1). Ils les

(1) Pendant plus de deux ans, Marseille et toute la France ont retenti des exploits d'une Demoiselle Loysillon qui avait accablé les pauvres sœurs des plus grossières injures pendant sa tournée d'inspection ; les catholiques n'ont jamais pu obtenir réparation complète.

réprimandent devant leurs élèves, blâment leurs méthodes et les résultats obtenus, même quand les succès sont éclatants aux yeux de tous. L'enseignement qui n'est que l'accessoire dans l'éducation, devient forcément le point principal. Jamais l'Université ne demandera un concours de piété, de moralité, de principes de foi, d'instruction religieuse, mais elle fera des concours de calligraphie, d'orthographe ou de calcul. L'instituteur soigne donc forcément ces points principaux, les autres ne sont qu'accessoires, personne ne lui en demandera compte. J'ai vu en 1871, des inspecteurs défendre d'aller à la messe à certains jours de dévotion, comme la Saint Nicolas, patron des enfants, la Saint Joseph, l'Immaculée Conception. Pourtant la règle primitive prescrivait la messe quotidienne et un décret du premier Empire ayant force de loi avait approuvé cette règle. Les curés se plaignaient à l'unisson de l'inexactitude des confessions, de l'inexactitude au catéchisme, et ils avaient tort; que pouvaient de pauvres instituteurs en face de toute sorte de menaces quand l'Inspecteur trouvait les bancs dégarnis parce que les enfants étaient à l'Eglise? Peu à peu l'habitude se prend, l'esprit universitaire se répand sur tout, et les enfants peu habitués à voir leur Curé qui ne paraît presque jamais, oublient son autorité pour ne respecter que l'autorité civile. Le concours avec les écoles laïques devient la préoccupation principale : il faut faire mieux qu'elles, car on leur pardonne d'avance

leurs défaites assurées, les frères seraient honnis si une seule fois ils faisaient moins bien.

Souvent l'Université impose des règles odieuses, je n'en citerai qu'un exemple. Autrefois, un supérieur pouvait changer à son gré un Directeur d'école qui lui donnait des sujets de mécontentements. Sa conscience seule lui dictait ces déplacements, souvent sous de simples soupçons fondés, avant que le mal se fût produit. On a commencé par restreindre ce droit si naturel en imposant le brevet que les frères n'eussent jamais dû accepter, car à cette époque on ne pouvait se passer d'eux et l'opinion les eût soutenus. Le supérieur ne peut donc choisir ses sujets que parmi les brévetés. On ne s'est pas arrêté à cette limite. Une loi édictée, dans les dernières années de l'Empire défend de changer le titulaire d'une école sans la permission du Préfet. On conçoit qu'un instituteur laïque ne puisse voir sa carrière brisée par le simple caprice d'un inspecteur. Mais cette assimilation des religieux aux laïques est odieuse. Voilà le supérieur obligé de donner ses motifs au Préfet, de soulever des voiles qu'il faudrait rendre au contraire plus épais; ces révélations toujours pénibles, sont souvent impossibles. Se figure-t-on un pauvre supérieur allant faire sa confession à tel ou tel préfet du 4 Septembre, car enfin il faut bien donner une raison au Préfet pour le faire consentir à ce changement devenu nécessaire. Et cependant les Instituts enseignants ont tout accepté.

Une autre conséquence forcée de cet état de choses, c'est qu'à mesure que croît l'influence universitaire, décroît l'influence du clergé. Il y a souvent peu d'union avec les prêtres, souvent conflit. Leur autorité s'exerce bien moins facilement que dans l'école libre, même laïque, l'enfant à son aise peut choisir son école, le maître absolument indépendant, sauf un petit nombre de cas prévus par la loi, peut conduire tout le jour ses élèves à l'Eglise, si cela lui plaît, il ne relève que des parents, ce qui est le droit de nature ; il n'aura à tenir compte que de leur volonté ; si cela ne leur plaît pas, ils changeront d'école. L'enfant pauvre doit passer sous les fourches caudines de l'Université, suivre ses volontés, ses caprices, ses règles, ses méthodes, parce qu'il est pauvre ou que ses parents veulent épargner deux sous par jour. Il y a là une inégalité révoltante. Décidément l'*égalité* de la Révolution est la plus dure des tyrannies, et sa *liberté* une immense flouerie.

Quand cette surveillance de l'Etat n'est pas odieuse, et souvent, j'en conviens, elle y met les formes, car j'ai connu d'excellents inspecteurs, elle est toujours crispante. Pendant quatorze ans j'ai été Délégué cantonnal. A cette époque les écoles recevaient la visite : 1° de l'Inspecteur primaire ; 2° du Délégué cantonnal ; 3° du Maire ou de son délégué ; 4° du Curé de la paroisse, ce qui faisait plusieurs curés, quand l'école desservait plusieurs paroisses ; 5° du Supérieur majeur, sans compter

les visites possibles des autorités Civiles, Judiciaires ou Académiques qui avaient ce droit. Les frères ne savaient à qui tenir.

Les règlements si sévères pour l'instituteur favorisaient en revanche ses élèves. C'est l'esprit de notre législation fort préoccupée de l'abus de la puissance paternelle et très peu de l'insubordination bien plus fréquente des enfants. Un instituteur ne peut renvoyer un enfant sans la permission de l'autorité académique. On ne peut frapper à chaque instant à cette porte et l'autorité du maître en est fort amoindrie, on le conçoit.

De toutes ces considérations et de mille autres que nous pourrions faire il en résulte cette triste vérité que sous les étreintes de l'Université il y a encore des écoles dirigées par des religieux, mais il n'y a plus d'écoles religieuses. Quelques saints frères par leurs qualités personnelles pourront neutraliser ces abus, ils ne pourront les extirper dans leur ensemble. D'où la vérité que nous annoncions en tête de ce chapitre : *l'insuffisance des écoles primaires actuelles pour former les enfants du peuple à la vertu.*

Le seul remède à tant de maux serait la liberté. Liberté ! mot magique qui n'a jamais donné que l'esclavage aux Catholiques depuis la Réforme du dix-septième siècle. Ils doivent la conquérir à tout prix et ne pas s'endormir sur les lauriers conquis dans l'enseignement secondaire et supérieur. Quand le peuple n'aurait pas comme les classes élevées un

droit strict à la liberté, ce serait encore l'intérêt des classes élevées de l'arracher à la Révolution incarnée dans l'Université.

Le moyen le plus simple et le plus pratique c'est d'obtenir les bons de bourse. Les Municipalités devraient avoir le droit, comme elles en ont le devoir, de convertir leur écrasant budget de l'Instruction primaire en bons d'écoles qui se donneraient aux nécessiteux. Quelle économie pour les communes ! quelle criante injustice supprimée en rendant impossible l'indélicatesse des familles qui se déchargent si volontiers des devoirs sacrés de la paternité sur le budget ! Quelle dignité plus grande donnée à l'ouvrier ! Avec ces bons le père fera élever ses enfants où bon lui semblera, à son gré, selon ses préférences ou ses convictions. Plus d'école communale, partant plus d'école universitaire ; concurrence, émulation entre les maîtres qui ne seront plus parqués dans des routines infranchissables. Le public ne saurait plus qui paie ou qui ne paie pas, ce qui respecterait la pudeur du pauvre. Les frères n'y perdraient pas un élève, bien au contraire, tout permet de le prévoir, ils en auraient plus qu'ils ne pourraient en recevoir, parce que personne ne les égale en habileté dans l'enseignement. Leurs pensionnats ne souffrent aucune comparaison, et il en serait de même de leurs écoles populaires ; et leur traitement en serait augmenté d'autant, ce qui n'est pas à dédaigner avec des gouvernements qui les laissent dans une gêne voisine

de l'indigence. La discipline et la moralité des enfants seraient mieux sauvegardées par cette indépendance de l'instituteur. Dans notre maison nous chassons impitoyablement, pour des fautes d'immoralité qui feraient sourire, par exemple pour aller nager sans voiles à la mer, ce que défendent les arrêtés municipaux et ce qui laisse la police absolument indifférente.

On a fait souvent une objection foncière à ce projet, mais elle est puérile. La règle des frères leur défend de recevoir aucune rétribution de leurs élèves, ils ne pourraient donc recevoir des élèves payants dans ces écoles libres. C'est une illusion; depuis longtemps ils font payer leurs pensionnaires et mêmes leurs externes qui ne leur coûtent rien. Une décision de leur chapitre modifierait cette règle comme ils en ont modifié tant d'autres, et dans tous les cas on s'adresserait au Pape qui peut tout, et qui consacrerait cette modification.

La liberté de l'enseignement primaire pour le peuple, voilà le but que doivent poursuivre les Catholiques, c'est le seul moyen d'arracher les Instituts religieux et leurs élèves aux serres de l'Université, de les rendre à l'Eglise, de combattre efficacement l'impiété et l'immoralité. L'Université ne vit que de monopole, la concurrence la tuera, elle ignore absolument ce que c'est que la vie de l'âme ; donc, il faut lui faire concurrence.

Cependant, ne nous faisons pas d'illusions, nous n'avons aucun moyen pour arriver immédiatement

à ce résultat. L'Université se cramponne aux branches. Il faut vingt-cinq ans pour lui arracher la moindre conquête ; il ne faut pas, en attendant ce succés problématique, nous endormir et laisser grandir le mal. Il faut que les Catholiques fondent à leurs frais des écoles catholiques libres ; il en paieront les loyers, les instituteurs et les frais généraux et rentreront dans une très petite partie de leurs débours par les rétributions scolaires de ceux qui pourront payer. Les Irlandais, bien plus pauvres que nous, nous ont donné pendant 300 ans un admirable exemple. Obligés de payer par l'impôt un clergé protestant sans ouailles et largement rétribué, ils ont encore prélevé sur leur indigence le traitement de leur clergé à eux, et sauvé leur foi. Pourquoi ne ferions-nous pas de même ? Ce sera le commencement de la régénération de notre France. La routine et les préjugés nous tuent. On croit avoir fait merveille en fondant une école de fréres en concurrence avec une laïque ; on croit tout gagner en la faisant ensuite adopter par la ville, ce qui la rendra gratuite et accessible à tous. Voilà l'erreur. Faites-la libre, laissez-la libre, libre de l'Université, mais soumise à l'Eglise, à ses pasteurs, à ces laïques pieux qui surveilleront l'heureux emploi de leurs fonds. Si cette méthode se propageait, le peuple suivrait bientôt, en dix ans, les exemples de régénération que donnent les classes aisées.

CHAPITRE QUATRIÈME

COMMENT DEVRAIT SE DONNER L'ÉDUCATION POPULAIRE

Une des plus graves erreurs de notre temps fait consister toute l'éducation en une seule chose : l'*Instruction*. Les parents et les patrons n'en demandent pas plus ; c'est l'erreur capitale de l'Université, erreur fatale, car elle a conscience qu'elle ne peut donner davantage. L'Eglise seule savait joindre l'éducation à l'instruction ; ou, pour parler plus exactement, l'éducation renferme l'instruction qui n'en est qu'une partie, tandis que l'instruction seule n'est pas du tout l'éducation.

L'éducation comprend cinq choses principales et deux accessoires toutes indispensables quoique à des degrés différents : la Foi, c'est la base ; la Piété, c'est le fruit de la Foi et sa forme concrète ; les bonnes mœurs reposent sur la Foi et la Piété et en sont la conséquence, car elles sont impossibles sans ces deux vertus ; la discipline, qui prévoit les fautes, éloigne les dangers et rend faciles les autres vertus ; enfin le travail ou l'instruction, puisqu'on ne peut s'instruire sans travailler. Ces cinq choses, pour abréger, peuvent se réduire à trois, résumées en ces mots : *Pietas*, *Virtus*, *Labor*.

Les deux choses accessoires, quoique fort importantes, sont : la politesse des manières, si oubliée de notre démocratie et tant négligée dans nos écoles modernes, et la santé du corps. Mais dans les externats ce dernier point regarde plus spécialement les parents, le maître en est rarement chargé.

Nous ne reviendrons pas sur chacun des moyens d'une bonne éducation, nous en avons déjà parlé dans le cours de cet ouvrage, nous y reviendrons dans des chapitres spéciaux. Constatons seulement, et c'est le but de ce court chapitre, que toutes ces choses manquent à peu près également dans les écoles populaires, excepté l'instruction, et encore souvent n'est-elle pas à la portée de tous.

La Foi a presque disparu du peuple ; il fait encore en général sa première communion, puis tout est fini. Et encore quelle première communion ! Les catéchistes sont obligés de se contenter d'une instruction absolument insuffisante ; s'ils renvoyaient tous les ignorants, il n'en resterait presque plus; ce seraient d'outrageuses scènes à subir des parents ; les enfants ne reviendraient plus l'année suivante et la première communion ne se ferait jamais. Le rôle du confesseur n'est pas plus heureux. De mauvaises habitudes d'une précocité effrayante dévorent ces enfants, ils se sont gâtés les uns les autres dès leurs premières années. Un vénérable chanoine qui a laissé un grand nom dans une Œuvre, M. Tridon, me disait

qu'un enfant de sept ans, quand on lui avait appris le mal et qu'on avait excité ses passions, était mille fois plus difficile à corriger qu'un adulte, parce qu'il a moins de foi et de raison. Je n'en ai fait que trop souvent l'expérience : un seul enfant suffit à corrompre toute une classe. Le confesseur est donc obligé de se contenter d'une matière douteuse, de se fier aux efforts et aux promesses des derniers jours, de les supposer sincères, et dès le lendemain de la première communion a lieu une réaction presque instantanée et violente qui arrache peut-être pour jamais ces pauvres enfants à la vertu.

C'est affreux, et malheureusement mes confrères ne me démentiront pas : l'éducation a manqué à ces petits êtres ; on en aura fait des mathématiciens et des calligraphes, *petierumt panem et non erat qui frangeret, eis* (Thre. IV 4). *Non in solo pane vivit homo* (Math. IV 4). Plus d'offices, plus de prière, plus de confession, plus de Pâques ; dans les écoles communales laïques il n'en est plus question, beaucoup s'en dispensent dans les écoles congréganistes, je le sais *de visu*. Je connais une école de charité où les enfants demeurent jusqu'à quatorze ans. A leur sortie on les comble encore de bienfaits pendant deux ans, à condition qu'ils fréquenteront une des Œuvres de Jeunesse de leur ville. A peine quelques-uns ont-ils persévéré dans une longue suite d'années. Tous sont plus ou moins impies, tous, surtout, précoces petits libertins. Je

connais des prêtres qui demandent aux enfants avant leur confession générale où ils ont été élevés ; selon la réponse ils savent par avance toute la confession. J'ai voulu compter moi-même, dans une école où j'avais la facilité de le faire, combien d'élèves allaient le dimanche à la messe avec leurs maîtres. Il y en avait à peine cinquante sur trois cents, et c'étaient les plus jeunes. Une école m'avait demandé une messe le dimanche pour ses élèves que la paroisse ne pouvait admettre faute de place. Les premiers dimanches notre chapelle était trop petite ; l'été suivant ils n'osèrent plus venir, ils avaient à peine vingt enfants. On ne saurait en accuser les maîtres, que pouvaient-ils faire que gémir ? il n'y avait de sanction possible que quelques légères pénitences devenues illusoires avec un si grand nombre de délinquants. Dans une école libre chrétienne on en aurait chassé dix, vingt, s'il l'eût fallu, et les parents se seraient réveillés de leur indifférence. Mais quel instituteur communal oserait employer de pareils moyens ? Ils ne sont pas maîtres de le faire et la concurrence de l'école laïque épouvante ; ils recevraient tous ces enfants. Un de mes confrères après une enquête minutieuse auprès de quelques élèves eux-mêmes, découvrit que cinq à peine avaient fait leurs Pâques dans une classe de quarante grands jeunes gens ; et le maître, d'ailleurs excellent, confirmait implicitement ce triste fait en avouant que malgré ses efforts les

plus sincères il ignorait combien à Pâques suivaient ses avis.

En revanche, l'immoralité déborde, les élèves renvoyés des classes à quatre heures et demie ont de longues soirées d'oisiveté pendant l'hiver; ils ont les rivières, la mer et les campagnes pendant l'été. A des heures déterminées les rivages sont encombrés d'enfants des écoles communales dans de honteuses nudités, qui les déshabituent de la modestie et supposent les plus tristes écarts (1).

(1) Un journal italien, grand partisan de l'Italie régénérée, dit *La Voce della Verità*, trace, dans un accès de sincérité, le tableau suivant de la jeunesse italienne, espoir de la patrie. Mais il faut en convenir, ce portrait de main de maître n'est pas celui de la jeunesse italienne seulement! c'est le portrait achevé du gamin de toutes nos grandes villes, j'y reconnais tous les traits du gamin de certains quartiers de Marseille, en particulier, sauf le vol et la police correctionnelle où tous n'arrivent pas, quoique beaucoup s'en approchent de très près, et le couteau, spécialité des mœurs italiennes, encore inconnu dans nos pays, grâce à Dieu.

« Ces jeunes garçons à six ans fument la pipe comme des loups de mer, à huit ans boivent la chopine, à dix ans forment des associations de petits malfaiteurs et jouent du couteau avec une aisance merveilleuse, à douze ans ils ont les plus mauvaises mœurs et fréquentent les plus mauvais lieux.

« L'école et l'atelier sont pour eux un mythe. *Ces espérances de la patrie* se livrent avec succès l'hiver à l'exercice du patinage, l'été à celui de la natation, dans le costume adamique, moins la feuille, sous les yeux de la foule, à la barbe des gardiens municipaux.

Comment l'empêcher ? Les maîtres ne le savent peut-être pas eux-mêmes, et c'est, en effet, le propre des laïques de ne pas savoir le deviner. J'ai connu des externats dirigés par des prêtres réguliers où une sévère surveillance poursuivait les élèves au dehors ; sans doute cela dépend plus de l'habileté du maître que de son caractère. Mais les prêtres savent mieux où il faut regarder, ils ont

« Ce sont là les prémices d'une génération singulièrement avancée.

« Si le dimanche on va faire une promenade hors des murs, on rencontre des troupes de gamins qui montrent pour le portemonnaie le goût le plus prononcé, et dont le langage ferait rougir un sapeur.

« A mesure qu'ils grandissent, que deviennent ces petits malheureux ? Des marchands d'allumettes ambulants, des voleurs champêtres ou des mendiants imposteurs ; puis, après quelques mois de cette vie et un certain nombre de visites à la prison correctionnelle, ils finissent par obtenir un poste gratuit dans les institutions pénales de l'Etat. Quelles belles espérances, n'est-il pas vrai ?

« Ces mœurs épouvantables se propagent d'une façon alarmante. Il y a peu de jours, l'autorité judiciaire a découvert, à Florence, une association de malfaiteurs dont le chef avait *quatorze ans* et les autres membres de *neuf à douze*. Ces *espoirs de la patrie* avaient un règlement et des Statuts, et ils furent reconnus auteurs d'une centaine de vols.

« A Rome, à Milan, à Turin, à Gênes, les journaux ne parlent que de vols, d'assassinats, de rixes, etc., le tout commis par les *espérances de la patrie.* »

Ainsi parle un journal qui a beaucoup contribué à régénérer l'Italie.

l'expérience des âmes des jeunes gens, un laïque ne peut l'avoir et j'ajouterai même, ne doit pas l'avoir ; de jeunes professeurs, surtout, ne peuvent sans grand danger connaître toutes ces infamies, et ne les soupçonnant pas, le mal se fait impunément.

Le beau idéal de l'éducation, même si nous obtenions enfin la liberté, n'est donc pas l'éducation actuelle. Il faut, pour les enfants pauvres, l'éducation primaire donnée par les prêtres, comme ils donnent déjà l'éducation secondaire et supérieure aux enfants riches.

Voilà ce que nous croyons le beau idéal de l'éducation, le moyen efficace entre tous pour rendre la foi et les mœurs à la classe ouvrière. Prêtres du bon Dieu, convenez-en une fois, la paroisse ne peut plus atteindre ce but toute seule. Vous vous plaignez du peu de résultat de l'école primaire, les enfants, quand ils en sont sortis, ne vous reviennent plus, les Œuvres font persévérer davantage, mais elles ne préservent qu'un petit nombre d'enfants ; il faut donc se résigner à tout perdre ou à chercher des moyens nouveaux. Ces moyens nouveaux sont anciens, les siècles précédents nous les avaient indiqués. Il faut, à l'exemple de saint Joseph Callassanct, donner nous-mêmes l'éducation aux enfants du peuple. Le plus grand nombre ne le voudra pas, ou ne le pourra pas ; mais tant le pourraient facilement qui n'y ont jamais songé ! Il faut s'emparer de cette idée, mettre la main à

l'œuvre; que les prêtres se fassent instituteurs d'après la méthode que nous avons indiquée dans ce livre, c'est-à-dire avec des aides laïques, eux prêtres restant à la tête et donnant l'impulsion; il y a du travail pour tous, puisqu'il s'agit de convertir, ou plutôt d'empêcher la perversion de tant de millions d'âmes.

On comprendra mieux maintenant l'enchaînement de notre thèse : il faut tuer l'école laïque ou la forcer à se transformer. — L'école congréganiste vaut beaucoup mieux, mais sa dépendance de l'Université neutralise ses efforts. — Il faut travailler à son émancipation par les *bons d'école*. — En attendant, provoquer la création des écoles libres subventionnées par la charité des catholiques et par une légère rétribution scolaire. — Le beau idéal, c'est l'école primaire sacerdotale, selon le plan de saint Joseph Callasanct, approuvé par tant de papes sous le nom d'*écoles pies* (1).

(1) Paul V, 1614. — Grégoire XV, 1621. — Urbain VIII, 1629 — Innocent X, 1646. — Alexandre VII, 1656. — Clément IX, 1669. — Clément X, 1670. — Innocent XI, 1684. — Alexandre VIII, 1690. — Innocent XII, 1696. — Clément XI, 1720, Benoit XIII, 1727. — Clément XII, 1730. — Benoit XIV, 1744. — Clément XIII, 1759.

Chacun de ces quinze Papes a fait plusieurs Constitutions en faveur de cet ordre si utile, en tout trente-huit; nous n'avons cité que la première constitution de chacun d'eux, par ordre de date.

CHAPITRE CINQUIÈME

DES CAUSES PROCHAINES QUI NOUS FIRENT FONDER UNE ÉCOLE DANS NOTRE ŒUVRE

Je rentre davantage dans mon sujet en m'adressant désormais à mes vénérés confrères les Directeurs d'Œuvres de jeunesse ouvrière. J'ai soutenu des principes que je crois vrais, dans les chapitres précédents ; mais ma parole n'a pas assez d'autorité, ni surtout assez de retentissement pour produire beaucoup d'effet en dehors de nos Œuvres. Leurs directeurs, au contraire, me liront, je l'espère, et je conserve la douce confiance que quelques-uns d'entr'eux vont essayer de fonder des écoles dans leurs Œuvres, ce sera le salut et la perfection de leurs maisons.

Il ne faut pas que mes lecteurs s'imaginent que j'ai commencé par faire toutes ces réflexions avant d'agir ; je n'y avais jamais songé. Une lettre qui m'est adressée par hasard me fit commencer cette Œuvre dont je n'avais pas eu un seul moment l'idée. Depuis, j'ai fait d'innombrables sottises, j'ai cherché à en profiter de mon mieux, les tâtonnements m'ont mis peu à peu sur la voie; on m'a beaucoup poussé, j'ai d'abord résisté, puis cédé peu à

peu: voilà tout mon génie. On a pu s'en apercevoir, ce livre est un livre de faits, d'expérience, mais non de théorie. J'assiste fréquemment à des discussions de principes dans des réunions diverses, je comprends rarement de quoi il s'agit. Mais je sais que la divine Providence conduit les actes libres des hommes à son but; le mieux c'est de la suivre avec docilité, fort en aveugle, sans idées préconçues, sûr d'arriver au terme qu'Elle a fixé de toute éternité, et qui est rarement celui que nous avions prévu. Que mes confrères me le pardonnent; j'ai toujours eu la plus grande admiration pour la mâchoire d'âne de Samson, qui tua mille Philistins (Jud. xv. 15). Je n'ai jamais rencontré une plus belle leçon pour l'orgueil humain; M. de Bismarck aurait bien besoin de méditer devant cette mâchoire; mais quel encouragement pour les pauvres directeurs, dont Dieu se sert non pour tuer, mais pour arracher tant d'enfants à la malice de l'enfer.

J'éprouve le besoin de répéter souvent ces choses afin d'expliquer comment j'en suis arrivé à prôner malgré moi cette nouvelle institution dans nos Œuvres. Ce ne sont pas mes idées préconçues et méditées dans mon cabinet, que je prêche; c'est tout simplement le récit de ce qui m'est arrivé successivement et de ce qui peut par conséquent arriver aux autres.

J'avais donc fondé notre Œuvre en 1846 à ma sortie du séminaire, n'étant que diacre, parce que

la paroisse ne suffisait plus à conserver les jeunes ouvriers. A vrai dire, je n'en savais rien du tout ; mais on le disait ; voilà la cause de notre premier établissement à la Loubière. Raconter mes insuccès serait impossible et d'ailleurs je rougis de tant parler de moi. Pourtant, je ne puis raconter les insuccès du voisin, je ne les connais pas et il se fâcherait si je les connaissais ; je dirai seulement que parmi les milliers d'ouvriers de tout âge qui fréquentaient la Loubière aux jours de grandes fêtes civiles, je m'étais taillé un catéchisme de première communion et un autre de persévérance, qui comptèrent en seize mois près de cinq cents enfants. J'avais alors la force et l'ardeur de la jeunesse, j'étais sûr de la réussite ; qu'on me dispense de raconter les miracles d'activité que je déployais. Conclusion : le dimanche qui suivit la première communion, fin mai 1847, sur quatre-vingt-dix-neuf qui venaient de la faire, il ne m'en resta pas dix, et sur les cinq cents qui avaient fréquenté les deux catéchismes, je n'en retrouvai que trente-deux pour recommencer l'Œuvre le 1er novembre suivant, quatre mois après. Pourtant je les avais prêchés, catéchisés, confessés, fait jouer, nourris fréquemment et surtout abreuvés dans de larges proportions ; j'avais absolument échoué, il manquait donc quelque chose ; quoi ? je ne le savais pas encore. Je m'en prenais aux inconcevables persécutions qui ne nous abandonnèrent jamais plus, mais c'était une erreur, les persécutions ont

fortifié notre Œuvre, nous leur devons les succès venus plus tard.

Je recommence, et cette fois-ci définitivement, le 1er novembre 1847. Dans les dix premières années nous inscrivons 2506 enfants de tout âge, mais surtout des plus jeunes. Rien n'est brutal comme une statistique. Ces enfants venaient en foule, nos confrères annonçaient la création de notre maison du haut de la chaire, ils nous les amenaient par bandes de cinquante et cent à la fois. Ces troupeaux se précipitaient dans la cour, criant, jouant, se battant, blasphémant. Au bout d'une heure ou deux ils voulaient sortir, qu'on le leur permît, ou qu'on le leur refusât ; ils ne venaient plus le dimanche suivant. 1408 ne vinrent ainsi qu'une seule fois ; les autres 1098, moins de la moitié, prolongèrent leur séjour pendant un temps qui varia de deux dimanches à dix années ; l'immense majorité ne restait que quelques mois. Il est vrai que tous les genres de pression étaient employés pour les faire sortir ; Dieu le permettait pour différentes causes que j'ai bien comprises depuis, mais qu'alors j'ignorais complètement. La Providence veut que le flambeau de la foi brille successivement sur tous les hommes ; ils peuvent ainsi s'éclairer à sa lumière, aucun ne peut accuser la justice de Dieu de la lui avoir cachée. Si les 420 enfants venus la première année nous étaient tous restés, l'Œuvre eût été close pour tous les autres, nous n'aurions jamais pu en recevoir un de plus, si ce n'est après les

décès ou les mariages ; tandis que Dieu en a appelé successivement plus de huit mille : au 31 janvier 1876 nos registres d'inscriptions ont reçu 8769 noms. Pendant les quinze premières années il en est venu en moyenne 268 par an et nous n'avons jamais pu en réunir 200 à la fois. Dans les treize années suivantes, la moyenne des inscriptions a fort diminué, elle n'a été que de 225 par an, mais nous sommes toujours plus de 300 réunis à la fois chaque dimanche. Le résultat est donc dans cette deuxième période : diminution dans les inscriptions, augmentation dans la persévérance et la stabilité. Nous attribuons cette diminution au grand nombre d'Œuvres semblables fondées à Marseille dans ces dernières années, et cette augmentation aux fruits bénis de notre école. Dans ces trente années, les uns ont persévéré, les autres ne l'ont pas voulu ou ne l'ont pas pu, Dieu leur en demandera compte à son jugement, ainsi qu'à ceux qui ont empêché la sanctification de ces âmes ; mais sa justice est inattaquable. M. Allemand disait que l'Œuvre est une vocation, tous n'y sont pas également appelés : que cette maxime est vraie ! D'ailleurs, notre esprit n'eût pu s'établir au milieu de pareilles foules, nous étions débordés; nous avons pu façonner plus facilement ceux qui nous sont restés fidèles, leur apprendre la connaissance et l'amour du bon Dieu ; ce sont aujourd'hui nos meilleurs sujets, ce que nous appelons le noyau, autour duquel se forment successivement les nou-

velles générations. Je plains sincèrement les Œuvres qui commencent avec le grand nombre, elles ne feront rien de bon et après quelques années elles seront moins nombreuses que si elles avaient commencé avec une vingtaine d'enfants, tout au plus. Le plus, ordinairement, produit le moins, et le moins, au contraire, produit le plus dans nos Œuvres.

Au bout de dix-sept ans de peines, de luttes, de douleurs de toute sorte, nous aurions inscrit 4698 nouveaux : 250 à peine fréquentaient exactement notre Œuvre et ses exercices. Qu'on juge de nos douleurs ! Plusieurs, sans doute, s'étaient mariés, d'autres avaient changé de pays ou demeuraient dans des quartiers trop éloignés ; il y en avait beaucoup de morts, quelques-uns pris par le service militaire, l'immense majorité avait dû céder à de violentes pressions exercées au dehors : on ne peut demander aux enfants un courage héroïque et nous ne faisions rien pour exciter leur résistance ; mais cependant le chiffre brutal était trop clair, 250 seulement figuraient le dimanche sur les contrôles ; c'était un résultat au moins insuffisant, pour ne pas dire déplorable.

Je le sais, et mieux que personne, entre autres fonctions excentriques, ayant été président d'une société de statistique ; ces statistiques ne prouvent rien d'une manière absolue. Plus une Œuvre vieillit, plus le chiffre des inscrits augmente, sans que celui des présents augmente pour cela. Notre mai-

son a été bâtie pour 300 enfants et elle en a toujours près de 400 qui s'étouffent littéralement à certains jours. Plusieurs assistent aux offices dans le corridor de la chapelle ; aux jours de grandes fêtes, c'est une gêne inconcevable. On pourrait faire un autre genre de statistique plus consolant en supputant le nombre de fervents chrétiens que nous avons disséminés dans tout Marseille et qui peuplent aujourd'hui toutes ses bonnes Œuvres.

Malgré cela, je l'avoue, la plus profonde tristesse s'empara de moi. Je n'avais donc pas trouvé le moyen de faire persévérer mes enfants, puisque la majorité se faisait inscrire pour ne plus reparaître. Ceux qui demeuraient plus longtemps ne restaient pas assez pour pouvoir leur faire grand bien en quelques mois seulement. L'Œuvre ne remplissait son but, former les enfants à la piété, que pour une infime minorité.

Cependant je voyais les autres Œuvres chanter victoire, les colonnes des revues racontaient leurs exploits ; ah ! que je comprenais les douleurs de M. Allemand persévérant pendant 37 ans en face des mêmes obstacles que je rencontrais. Il est vrai que le nécrologe des Œuvres était plus grand que le registre de leurs naissances. La plupart mort-nées ne vivaient que peu de mois, plusieurs à peine quelques années. Autour de nous, dans notre quartier, on avait fondé successivement au moins cinq Œuvres ; aucune n'avait bien réussi ; les Directeurs

se plaignaient comme moi ; leur correspondance témoigne de ces découragements. Un Aumônier d'un collège catholique de 500 élèves m'avouait en pleurant que deux ou trois à peine venaient encore se confesser à lui, l'année après leur sortie, et j'ai peu connu de prêtres aussi savants et aussi pieux que lui. Tandis que nous vivions encore après dix-sept ans, nous avions déjà vu passer et crouler quatre gouvernements sur la France ; nous réunissions chaque dimanche 250 jeunes gens et plusieurs aussi bons que ce que nous pouvions le désirer. C'était un résultat, mais nous l'aurions voulu plus complet ; que faire pour l'obtenir ?

Je ne l'eusse jamais trouvé, sans doute, et j'eusse végété pendant de longues années encore au milieu de cette population flottante, quand la Providence elle-même nous indiqua l'heureuse solution qui devait transformer notre Œuvre et lui donner une longue prospérité.

Notre petite communauté commençait à croître, nous avions deux prêtres, un diacre et quelques laïques, sept en tout. Mgr Cruice, notre Evêque, trouvait notre Œuvre insuffisante pour leur zèle, il eût voulu de nouvelles fondations. Nous ne savions à quoi nous déterminer, surtout avec les dettes que nous avaient imposées l'achat et les constructions de notre local.

Les écoles communales avec leurs vingt mille élèves, étaient notre principale source de recrutement. Nous leur offrions des avantages inconceva-

bles : nous enlevions leurs enfants de la rue le dimanche, le jeudi et pendant toutes les soirées des jours ouvriers. Jamais nous ne dérangions leurs classes, pas même une minute. Mais tantôt un maître permettait à ses enfants de venir chez nous, pendant qu'un autre le défendait. C'était la cause principale du peu de persévérance de nos nouveaux. Peu de mois après et souvent le mois suivant, ce maître tolérant ne l'était plus, mais l'autre le devenait ; souvent dans la même école une classe obtenait la permission refusée obstinément dans l'autre classe. Dès le jour de ma première messe, j'avais eu la consolation de voir quatre-vingts enfants d'une école à la sainte table, mais pas un seul de celle qui nous avait fourni jusque-là le plus de sujets. C'était un va et vient continuel qui empêchait toute fixité, toute continuité de soins. Dire nos désolations pendant ces dix-sept années serait impossible. Nous avions usé toutes les autorités, tous les moyens, rien ne nous réussissait et l'Œuvre dépérissait en ce sens qu'elle n'augmentait pas. Dans une des dernières semaines de juillet 1864, tous les enfants d'une école, notre plus proche voisine, avaient été forcés de s'en aller de notre maison. Eux et leurs parents étaient fort disposés à la résistance. L'autorité universitaire nous offrait son appui, nous ne pouvions l'accepter, entrer dans cette voie de conflits, y faire entrer surtout nos enfants. Nous étions bien embarrassés.

A ce moment, le vénérable Curé d'une paroisse

nouvellement établie presque à notre porte et mon ancien condisciple de collège, voulut nous charger de sa maîtrise composée d'une vingtaine d'élèves. J'hésitais beaucoup, cela ne rentrait pas dans notre plan primitif, et pouvait changer l'esprit de notre Œuvre. Qui sait si mes plus grands accepteraient sans répugnance cette innovation, car j'ai toujours eu la plus grande déférence pour leurs désirs raisonnables. Si les écoles communales voulaient notre perte, en revanche nous avions les écoles libres ; leurs maîtres continueraient-ils à nous envoyer leurs élèves si nous leur faisions ainsi concurrence ? Ces objections étaient fort sérieuses, tous les pères de jeunesse qui voudront fonder une école auront à les peser. Heureusement mes collaborateurs, tous enfants de l'Œuvre, étaient beaucoup plus jeunes que moi, par conséquent plus ardents, plus actifs, plus entreprenants. Ils forcèrent ma décision et l'Ecole du Sacré-Cœur fut fondée le premier Vendredi d'Octobre 1864 avec les enfants de la maîtrise de Saint-Pierre-Saint-Paul, et ces élèves de l'école voisine dont j'ai parlé, en tout trente-six. Je m'étais bien promis de ne pas dépasser le chiffre de cinquante afin d'aller lentement et sous forme d'essais, en face d'un succès si problématique. Mais dès la fin de la première année nous étions quatre-vingt-six. Huit ans aprés, au vingt-cinquième anniversaire de la fondation de notre Œuvre, nous avions trois cent neuf élèves, chiffre exorbitant et au-dessus de nos forces, et que nous

avons dû réduire. La bénédiction de notre Evêque nous avait porté bonheur. Il nous écrivait peu avant l'ouverture des classes, le 27 septembre 1864 : « Mon bien cher ami. Votre lettre m'a causé la « plus grande joie. Je bénis l'école que vous allez « ouvrir et qui pourra devenir une école d'enfants « pieux. Je suis tendrement à vous. † Patrice, « Evêque de Marseille. » L'Ecole en effet allait prendre la piété de l'Œuvre, elle allait lui donner le nombre, centupler le bien qu'elle faisait, et j'essaye de témoigner à Dieu ma trop faible reconnaissance en prônant parmi mes confrères cette nouvelle manière d'atteindre et de former un plus grand nombre de jeunes ouvriers. Déjà dans Marseille on nous imite de toute part ; le Comité Catholique a fondé des écoles libres selon notre méthode ; il a subventionné les écoles communales qui veulent garder leurs enfants tout le jour ; l'idée s'étend, elle gagnera tout le monde de proche en proche, nous l'espérons bien, car la vérité est comme la petite goutte d'huile qui s'étend peu à peu de tous côtés, sans que rien puisse l'arrêter. Admirables desseins de la Providence ! sans les oppositions qu'on nous avait faites nous aurions regorgé d'enfants qui n'eussent pas été élevés à notre gré, nous aurions continué le bien si incomplet que nous faisions depuis dix-sept ans sans pouvoir l'accroître. Les catastrophes de la Loubière nous imposèrent une méthode plus sage dans la fondation de l'Œuvre ; les inconcevables persécutions qui pour-

suivirent l'Œuvre nous firent faire l'école. Que les hommes sont insensés de tant craindre les oppositions qui doivent être leur salut ! Leurs plus grands ennemis finissent par leur rendre hommage en les imitant.

CHAPITRE SIXIÈME

LES BASES D'UNE ÉCOLE SACERDOTALE

Le succès du nombre était quelque chose, mais certes, ce n'était pas celui que nous devions chercher avant tout. Les grands avantages que nous offrions aux familles, l'engouement pour tout ce qui est nouveau, suffisaient à expliquer notre réussite matérielle, nous voulions plus et mieux que cela.

J'avais étudié depuis longtemps, quoique sans but immédiat, les causes du peu de fruit des écoles populaires. Fondant moi-même une école de ce genre, je devais en éviter les inconvénients, c'est ce que je fis ; mais qu'il y a loin de la théorie pure, à la théorie appliquée ! Si j'expose mon plan, c'est que je le crois bon *in se*, quoique nous n'en ayons pas obtenu tout ce que nous voulions.

1° Pour ne pas changer le règlement de l'Œuvre nous ne reçumes pas les écoliers avant leur dixième année. Nous ne tardâmes pas à revenir sur cette belle conception. Les enfants de dix ans sont déjà si gâtés dans les grandes villes, nous étions obligés d'en chasser un si grand nombre, que nous réso-

lûmes dès la seconde année de recevoir des petits enfants à l'âge même de cinq ans. Seulement jusqu'à dix ans ils ne sont pas admis aux réunions de l'Œuvre, ni les jours ouvriers, ni les dimanches. Nous recommandons cette innovation aux pères de jeunesse ; elle nous permet de conserver la belle innocence de ces pauvres petites âmes jusqu'à leur première communion, surtout avec l'aide des sacrements, car nous les faisons tous confesser, sans exception, une fois par mois. Cela les dispose à l'absolution si par malheur avant la première Communion ils faisaient un péché mortel certain ou seulement douteux. On rend une bien plus grande gloire à Dieu en lui conservant ces âmes pures, qu'en les lui ramenant, et en tout cas c'est plus facile. Cette admission des enfants si jeunes à l'école est aussi un grand bien pour notre Œuvre. A l'âge de dix ans, il y a deux, trois, cinq ans que nous les formons tout doucement à l'esprit chrétien de notre maison, à ses usages, à sa discipline. A douze ans, après leur première communion, ce seront nos meilleurs sujets.

2° Nous avons dit qu'un des plus grands inconvénients des écoles communales, la source principale de leur perversion, c'est le peu de durée du temps des classes. Les enfants sont libres le matin jusqu'à huit heures, et de onze à une heure et demie. Le soir, depuis quatre heures et demie jusqu'au lendemain matin. Le dimanche, ils ont tout l'intervalle entre les offices, quand ils y vont ; le

jeudi, tout le jour ; à la fin ou au milieu du mois d'août, car cela augmente tous les ans, vacances jusqu'au mois d'octobre. Joignons-y les fêtes chômées ou de dévotion, comme les secondes fêtes de Pâques, de la Pentecôte, de Noël, le jour de l'an et tant d'autres congés ordinaires, ou extraordinaires, la huitaine de Pâques, quand ce n'est pas la quinzaine, et celle de Noël, il reste à peine six mois de classe à six heures par jour, que font les enfants pendant ces six mois de congés ? Qu'on le demande l'hiver aux corridors de leurs maisons, et l'été aux campagnes ou à la mer. Ces pauvres enfants se gâtent forcément. Les parents ne sont plus chrétiens, ils ignorent absolument les conditions d'une bonne éducation, ils n'ont qu'un désir: se débarrasser de leurs enfants qui les gênent ou font trop de bruit ; d'ailleurs beaucoup travaillent tout le jour, sont obligés de fermer leurs maisons jusqu'au soir : franchement que deviendront ces enfants sans aucun genre de surveillance ? Ils ne peuvent se priver de camarades, de voisins, de voisines, car, pour rendre le mal plus facile, les écoles de filles les congédient aux mêmes heures. Et personne ne s'est encore préoccupé des causes de la corruption forcée de ces pauvres enfants.

Pour parer à ces maux inévitables des interminables congés, six mois, avons-nous dit, sur douze, sans compter les heures d'intervalle, de récréation, dix huit heures sur vingt-quatre, nous décidâmes de garder nos enfants de sept heures du matin à

sept heures du soir. Il fallait remplir utilement ces treize heures consécutives, sans lasser les enfants, sans accabler leurs maîtres. La Sainte-Messe commence la journée; c'était jadis l'usage de toutes les écoles chrétiennes, les établissements ecclésiastiques l'ont conservé, les lycées, eux-mêmes, ont la messe les dimanches et jeudis. Pour empêcher l'inévitable routine on lit tantôt les prières de la messe à haute voix, tantôt un sujet de méditation, le plus souvent on chante un cantique ; les enfants ont tous le manuel de la maison, marqué à leur numéro. Les récréations, les classes, les études, tout se fait dans la maison, même le déjeuner, le dîner et le goûter. Cette question du repas était fort grave ; nous ne pouvions ni laisser sortir nos enfants, surtout ceux qui demeuraient à plusieurs kilomètres, ni les nourrir nous-mêmes ; c'eût été une dépense au-dessus de nos forces si nous l'eussions faite gratuitement, trop forte pour des ouvriers si on les eût fait payer. Dans la première hypothèse, nous sommes foncièrement ennemi de cette pente universelle de la moitié de la société à se faire nourrir par l'autre moitié. Dans la seconde nos enfants payants n'eussent jamais été satisfaits, les plus pauvres, on le sait bien dans tous les collèges, sont toujours les plus mécontents et d'ailleurs cela donne aux maîtres une tournure *marchand de soupe*, comme on ne leur reproche que trop. Nos élèves apportent donc leur dîner dans un panier uniforme et numéroté. Avec une grande

salle pour réfectoire qui sert ensuite de salle des jeux le dimanche, un surveillant qui maintient le bon ordre et veille très spécialement à la bonne tenue, des tables, des bancs et quelques carafes nous satisfaisons tout le monde sans rien dépenser et tous se contentent du diner donné par les parents.

Le jeudi matin, il y a deux heures de catéchisme pour tous sans exception, les plus petits comme les plus grands, divisés selon leur âge ; classe de musique et de dessin, un peu plus de récréation. Après diner, promenade en uniforme jusqu'à la nuit ; goûter, classe de politesse, exercice fort important pour des ouvriers, puis le bulletin, c'est-à-dire proclamation des notes et des compositions hebdomadaires, avis, reproches, récompenses, punitions, devant toute la maison réunie. L'été le catéchisme et le bulletin se font pendant l'étude du mercredi soir et le lendemain à 6 heures en costume léger et grand chapeau de paille nous partons pour la Viste, à sept kilomètres de Marseille, où nous avons avec notre Juvénat, notre école de théologie et notre noviciat, une cour bien ombragée, d'une surveillance facile, avec un grand bassin de natation. Le dimanche, les exercices ordinaires de l'Œuvre occupent toute la journée ; tous les soirs à sept heures, il y a pareillement l'exercice de l'Œuvre comme nous l'avons décrit dans un des chapitres de la première partie.

Nos vacances commencent le dernier dimanche

d'août et ne durent que vingt-un jours. C'est bien trop pour les parents et bien assez pour interrompre les classes, les faire recommencer avec une nouvelle ardeur et les membres de notre communauté voués par leur vocation au service des jeunes gens, ne sauraient vivre sans eux. Aussi, les classes fermées, l'Œuvre demeure ouverte aux enfants qui veulent y jouer pendant les vacances, et les exercices religieux se font aux heures ordinaires tous les soirs et tous les dimanches.

Non seulement cette méthode nous a très bien réussi ; mais elle a produit un bien immense dans cette ville en provoquant les imitations. Plusieurs écoles communales gardent depuis deux ans leurs élèves tout le jour, les maîtres d'écoles libres se sont réformés dans le même sens afin de ne pas avoir à redouter la concurrence ; le petit séminaire diocésain, lui-même, nous a imité pour ses externes ; que d'enfants nous avons enlevés à la rue depuis douze ans ! que de péchés mortels évités ! que sera-ce quand cette méthode se sera généralisée ?

3° Nos élèves ainsi préservés, nous avions à craindre un autre danger. Pendant dix-sept ans les écoles communales avaient empêché leurs enfants de venir à notre Œuvre ; après avoir fondé une institution qui nous permettait de nous passer d'elles, les maîtres des nombreuses écoles libres de cette ville laisseraient-ils encore leurs élèves fréquenter notre Œuvre ? ne craindraient-ils pas

qu'on les leur enlevât à notre profit? Plusieurs en avaient peur, et nous tout les premiers, et en effet, dans les premiers temps cette ancienne source de recrutement parut tarir. C'était un vrai malheur, il ne fallait pas faire un mal pour procurer un bien. Mais bientôt les maîtres s'aperçurent de notre discrétion ombrageuse, c'était notre intérêt, puisque nous ne demandons que les âmes. Non seulement nous ne voulûmes jamais détourner leurs élèves, mais nous leur en donnâmes souvent, les dirigeant de préférence vers les écoles qui nous envoyaient leurs sujets. Au moment où j'écris, nous avons plus d'enfants des écoles libres qu'auparavant; les écoles communales seules restent obstinément éloignées, nous n'avons qu'une centaine de leurs quinze mille élèves ; on peut rencontrer les autres le dimanche dans toutes les promenades de Marseille.

4° Il y avait un danger plus grand encore à notre point de vue: c'était de changer le genre de notre Œuvre, d'en faire surtout une école, de remplacer son excellent esprit de famille par l'inévitable esprit écolier, de supprimer en fait notre institution primitive, immense inconvénient, car alors, comme les autres, nous ne garderions plus nos enfants que pendant le temps de leurs études, c'est-à-dire trop peu de temps pour leur faire un bien durable. Au moment surtout où nous arrivâmes à ce chiffre énorme de trois cent-neuf élèves, le danger devenait imminent. Déjà des âmes charitables, oiseaux

de mauvais augure, proclamaient le décès de notre Œuvre et son absorption par l'école. On nous l'écrivit de Nantes après le Congrès. Nous ne répondîmes rien, nous contentant de suivre les événements et de les surveiller de près, décidés, s'il le fallait, à supprimer l'école. L'éclat qu'eurent les fêtes du XXVe anniversaire de notre fondation coupa court à ces prédictions faites au hazard ; mais l'opinion presque toujours aveugle en changeant de cours ne supprimait pas nos anxiétés. Le bon esprit de nos jeunes gens sut le faire et, je puis l'affirmer à mes vénérés confrères, jamais l'Œuvre, sans les enfants de l'école, n'a été aussi nombreuse. En voici deux preuves : nous avons fait, il y a quelques mois, une souscription pour les inondés. Je trouve 171 congréganistes de l'Œuvre contre 175 congréganistes ou petits de l'école. Autrefois les écoliers formaient les 3/5 de notre petite population, aujourd'hui ils n'en font que la moitié. A la dernière fête de l'Assomption j'ai confessé 165 jeunes gens ayant fait leur première communion, à savoir 125 de l'Œuvre et 40 de l'école. La proportion est la même pour ceux que confessent mes deux confrères. En d'autres termes, la grande majorité des enfants qui n'ont pas fait leur première communion appartient à l'école, la grande majorité des congréganistes appartient à l'Œuvre. Ce qui est encore vrai, et nous en bénissons Dieu comme de notre plus grand succès, c'est que tous les ans nos meilleurs sujets sortent de l'école sans abandon-

ner l'Œuvre ; nous leur cherchons de bonnes places, nous les voyons presque tous très bien réussir ; nos déceptions ne nous viennent que de ceux que les parents nous enlèvent trop tôt.

5° Cependant, il faut bien en convenir, l'absorption de l'Œuvre par l'école n'était pas une simple question de chiffres et de statistique. L'esprit écolier, ai-je dit, pouvait nous envahir, même avec un petit nombre d'élèves. Qu'importait le nombre ? il n'atteignait pas celui des écoliers communaux que j'avais eu par moment. L'esprit à conserver c'était ma grande préoccupation. Voici comment nous avons pu le faire.

Le soir, à sept heures, quand la cloche sonne la fin de l'étude, et à plus forte raison le dimanche, l'école en quelque sorte n'existe plus. Les maîtres du dehors retournent à leur maison, les membres de la Communauté employés dans les classes ne sont plus que les aînés de leurs petits frères, de simples congréganistes comme plusieurs d'entr'eux, les dignitaires de l'Œuvre se mettent à sa tête. L'école et son organisation s'effacent, c'est comme si nos élèves venaient d'une autre pension. Tout ceci n'est pas une simple question de mots, mais de faits. L'écolier de la semaine devenu Congréganiste est souvent supérieur par ses fonctions à tous ses maîtres, excepté les prêtres et les clercs, à cause de la dignité de leur caractère. Si un professeur assiste aux offices, les portiers le mettent aux places réservées pour les étrangers, bien au-des-

sous de plusieurs de ses élèves, si leur intelligence ou leur vertu leur a mérité ce haut rang. Qui sait si un de nos plus grands écoliers, un rhétoricien par exemple, ne sera pas un jour choisi pour supérieur de l'Œuvre ? Cette première dignité le mettra au-dessus de toute la maison, excepté les Directeurs-prêtres. Au moment où j'écris, le supérieur est un charmant garçon de vingt-cinq ans, la première fleur de notre école, son autorité sur les anciens n'en est pas moins absolue et respectée de tous.

Notre hiérarchie s'établit sur des faits absolument étrangers à notre école. Tout enfant, de quelque endroit qu'il vienne, est rangé à l'âge de dix ans dans la première catégorie de l'Œuvre, celle des *petits*. Ils ont les dernières places à l'Eglise, souvent même, à cause de notre grand nombre, nous les reléguons dans une nef latérale assez mal disposée pour suivre les offices, où le supérieur désigne quelqu'un pour les garder, tandis que personne ne garde les Congréganistes. Après la première Communion ils sont novices pendant deux mois, puis canoniquement reçus Congréganistes, participant aux nombreuses indulgences de l'Œuvre, pouvant aspirer à toutes ses charges et à ses dignités, selon leur âge, leur capacité, leur vertu, leur ancienneté dans la maison. Les plus jeunes, s'ils sont bien sages, seront enfants de chœur, plus tard maîtres des cérémonies, portiers, choristes, sacristains ; enfin devenus hommes, conseillers ou

dignitaires. Tous ces emplois vont chercher nos écoliers comme ceux des autres établissements, nos apprentis comme nos ouvriers, nos commis comme les employés d'administration, dans un pêle-mêle qui efface jusqu'aux apparences d'une pension. Par exemple, nous avons dans ce moment parmi nos conseillers un lieutenant de la ligne, excellent jeune homme de l'Œuvre d'Angers. Il pourrait se faire qu'un soldat fut placé au-dessus de lui. Et ce ne sera malheureusement pas une simple hypothèse si plusieurs de nos meilleurs Congréganistes pris par le service militaire demeurent en garnison à Marseille.

Nous avons beaucoup insisté sur ce point à cause de son importance pratique ; je ne sais si nous nous serons bien fait comprendre. Si vous fondez une école dans votre Œuvre, que votre Œuvre ne devienne pas une école. Que vos élèves occupent chez vous la même place que ceux des autres écoles de la ville. Peut-être que les écoles communales nous auraient été moins hostiles si j'avais fait quelques concessions sur ce point, par exemple en donnant une autorité quelconque à leurs maitres dans notre maison. Je n'y ai jamais consenti, et je ne pouvais y consentir puisque nous prescrivons à nos propres frères de la Communauté, d'absolument s'effacer aux heures des réunions pour laisser fonctionner nos jeunes gens. Un des citoyens les plus illustres de cette ville, par sa naissance, ses hautes fonctions, sa grande intel-

ligence, son immense fortune, et je n'ose ajouter sa grande vertu, vient parfois assister à nos offices. On lui donne une place distinguée, mais après les dignitaires, à côté d'un de ses commis qui le précède. Nos prêtres eux-mêmes se mettent dans le sanctuaire, à une place hors rang ; je ne pourrais les mettre en-dessous des laïques, je ne veux pas les mettre en-dessus. Comment aurions-nous pu faire présider nos grands jeunes gens, nos hommes faits, par quelque maître que ce fût !

Notre scrupule sur ce point et pour enlever toute apparence d'école à notre Œuvre est tel qu'il en est résulté un inconvénient que je veux signaler, d'autant plus que je veux en tirer un enseignement basé sur l'expérience : *la discipline de notre école souffre assez de ce mélange avec l'Œuvre*; *mais nous avons trouvé un avantage à cet inconvénient;* je m'explique. Ainsi par exemple, à l'école les enfants défilent en rang, en silence, les bras croisés; mais à l'Œuvre cette discipline écolière est inconnue et doit être inconnue; on le comprend, elle serait ridicule avec des jeunes gens de dix-huit ans, bien plus avec des hommes de trente ou trente-cinq ans. Dans la semaine, il y a un uniforme de rigueur, il n'y en a pas le dimanche puisqu'il n'y a pas d'école ; nous ne l'exigeons pour plus de propreté, que les jours de grandes fêtes où nos autres écoliers mettent aussi leurs tuniques. Il y a là de sérieux inconvénients pratiques. Allez faire comprendre à un enfant que telle chose est défendue à telle heure et

permise à telle autre ; qu'ils seront punis pour un acte qui est un méfait à l'école et qui ne l'est plus à l'Œuvre. Par exemple, il y aura les arrêts pour se battre à la cour ; mais à l'Œuvre il n'y a pas d'arrêts, les grands se contentent de séparer les délinquants, de leur appliquer quelques soufflets s'ils résistent trop, ce qui est sévèrement défendu aux maitres de l'école. Il y a donc en pratique deux codes, deux pénalités, deux malices différentes dans le même acte. Il en résulte que la discipline extérieure de l'école en souffre assez, nous en convenons, plus que dans les autres pensions, peut-être.

Mais voici le grand avantage sur lequel je veux appeler l'attention. Il faut une discipline dans une maison, c'est incontestable, mais prenons garde, la discipline purement extérieure fait des automates, des soldats tout au plus, mais pas des chrétiens. Le bon esprit vaut mieux que la discipline toute seule, il peut la remplacer, tandis que l'autre n'y suppléera jamais. Aucune précaution, aucune sévérité n'empêchera un enfant d'offenser le bon Dieu, il peut toujours s'y soustraire ; mais il ne bravera pas la surveillance de Dieu s'il est assez chrétien pour le voir auprès de lui. Pendant les premières années de notre école nous avons resserré au possible ces liens de la surveillance et de la discipline et nous avons échoué, tant la plupart de nos premiers élèves étaient de mauvais sujets. La moralité est devenue bien meilleure depuis que nous nous sommes

un peu relâchés pour mieux nous appliquer à la diffusion du bon esprit. Nous préférons un grand nombre de confessions et de communions à un grand nombre de surveillants, le résultat visible à tous les yeux est bien meilleur. On dit que ces moyens de piété font des hypocrites ; mais moins que n'en fait la surveillance et d'ailleurs les enfants sont rarement hypocrites, ceux qui le sont l'étaient déjà par caractère et surtout par hérédité. Quand nos associations sont nombreuses et ferventes, quand le catéchisme de première communion est bien fait et bien conduit, l'école prend une ferveur que ne lui donneront jamais un grand nombre de *pions*, puisque c'est le mot odieux, mais souvent trop vrai, consacré par le langage des enfants. Trop peu nombreux encore, pour faire toutes nos classes nous-mêmes, nous avons quelques professeurs du dehors choisis de notre mieux avec toute sorte de précautions, hélas ! souvent bien inutiles. Les enfants font une différence inconcevable entre ces professeurs et ceux souvent bien moins habiles de notre Communauté. Ils se permettent avec les uns mille tours d'écoliers, ils n'oseraient pas le faire avec les autres, et pourtant nous soutenons ces professeurs avec la plus grande énergie. L'autorité des dignitaires de l'Œuvre, c'est-à-dire des propres camarades, est bien mieux respectée que celle de ces maîtres du dehors. Nos écoliers se rendent très bien compte de cette différence : ils vous disent que les uns sont des maîtres, les autres des pères ou

des frères ; que les premiers font un métier, les autres un acte de devoûment. Le jugement irréfléchi et spontané des enfants a le privilège d'une sorte d'infaillibilité, parce qu'ils jugent plus par l'instinct que par le raisonnement. Dieu me garde de soutenir qu'une école ne doit point avoir de discipline, qu'on me comprenne bien ; mais je soutiens que seule et sans bon esprit elle sera absolument inefficace. Elle pliera forcément peut-être, les natures rebelles, mais ne gagnera pas les cœurs. J'ai bien le droit de l'affirmer, car j'ai été bien longtemps sévère jusqu'à l'exagération ; le désordre me crispait, m'irritait. Depuis je me suis convaincu avec le poète, que :

> Souvent un beau désordre, est un effet de l'art.

Cette paternité nous attache les enfants à la fin de leur vie d'écoliers, les fait rester à notre Œuvre et la peuple de ces bons sujets nombreux que nous ne connaissions presque pas autrefois.

Je dois signaler encore un autre fait spécial à notre maison et qui a été peu remarqué. Quand on fonde une Œuvre ce sont quelques personnes dévouées qui s'entendent pour cette fondation, ou bien on la confie à une Communauté religieuse, ou à des jeunes gens pieux ravis d'occuper leurs loisirs par ces fonctions du zèle. Il y a tout de suite deux catégories en présence, les administrateurs et les administrés, les directeurs et les dirigés, les uns ayant forcément toute autorité sur les autres. Ici

nous sommes en face d'un fait exceptionnel, mais fort heureux dans ses conséquences pratiques. L'Œuvre a été fondée la première et par un seul homme, la communauté est sortie plus tard de son sein. Cela établit une camaraderie, un bon esprit, que rien ne saurait donner au même point. Nos jeunes gens disent : tel vient d'entrer à la communauté ; mais ce tel est leur ami, leur frère d'Œuvre, leurs rapports ne seront pas changés. Ils ne diront pas : il nous est venu un nouveau Directeur, qui sait s'il est méchant, s'il est bon ; il a mauvaise mine, quel sera son caractère ? Ils ne commenceront pas par la méfiance, ou tout au moins la réserve, et quand le fondateur mourra, la transition sera insensible, nous l'espérons, si Dieu continue à nous protéger. Ainsi sera résolu ce terrible problème qu'avait soulevé l'*Annuaire des Œuvres de Jeunesse* nous menaçant de mort à échéance fixe. C'est l'annuaire qui est mort, après avoir vécu ce que vivent les roses ; il le méritait bien pour faire de pareils articles. Je le sais bien, quand nous ferons de nouvelles fondations, nous nous trouverons en face de la même situation que les autres Œuvres de jeunesse : nous serons les maîtres et les enfants nos inférieurs. Mais l'esprit général de notre maison déteindra aussi sur ces Œuvres particulières. Ainsi l'Œuvre de Notre-Dame de la Viste nous a déjà donné trois vocations pour notre Communauté et nous en promet d'autres. Peu à peu elle se trouvera dans la même position que

l'Œuvre-mère. Elle a un Directeur prêtre, aidé de frères sortis de son propre sein, qui ne sont chargés que de la portion ingrate et pénible de ce ministère, la partie brillante et la plus agréable restant aux jeunes gens de l'Œuvre.

Nous demandons pardon des longs récits de ce chapitre, nous les avons crus nécessaires pour expliquer qu'elles devaient être les bases de ces écoles annexées aux Œuvres de jeunesse :

1° Elles ont pour but de faire profiter les jeunes ouvriers de la liberté de l'enseignement primaire.

2° Elles doivent être dirigées par des prêtres, leur ministère ayant une abondance de grâces qui manque à ceux qui n'ont pas reçu le sacerdoce. Elles doivent ressuciter l'admirable institution de Saint Joseph Calansanct approuvé par tant de Papes et qui a produit jadis de si grands fruits. (Voir sa légende dans le bréviaire au 27 août).

3° Elles auront aussi des religieux laïques, ou même de simples laïques pour les diriger sous la conduite des prêtres. Elles ne doivent repousser aucun concours, mais le prêtre doit être l'âme de ces écoles, ce que nous n'avons plus en France pour l'enseignement primaire.

4° Annexées à une Œuvre, ces écoles en seront comme le noviciat. Notons cependant une simple nuance. Si on veut que ces écoles aient un excellent esprit il vaut mieux commencer par faire une Œuvre et l'école après. Cette avance nous distingue de l'Œuvre des Francs-Bourgeois de Paris, long-

temps dirigée par un des membres les plus éminents de l'Institut des frères et par un des meilleurs enfants de M. Allemand. Cette maison a fondé une Œuvre pour la persévérance de ses écoliers, tandis que nous avons fondé notre école pour assurer un meilleur recrutement à notre Œuvre et une formation meilleure de son esprit. Ces deux méthodes sont très bonnes et se confondent presque, car si nous recevons toujours un grand nombre de jeunes gens qui n'ont pas passé par notre école, je vois dans le dernier compte-rendu de l'Œuvre des Francs-Bourgeois, qu'ils en reçoivent autant que nous. Ces deux méthodes sont également bonnes, à la condition de ne laisser subsister la moindre apparence d'école dans l'Œuvre, et si nous préférons notre manière de faire c'est parce que c'est celle que nous avons suivie. Souvent il est difficile de donner une meilleure raison de ses préférences, pourquoi ne pas l'avouer ?

5° Nous préférons beaucoup un externat à un pensionnat, et comme ce point est très important, nous le traiterons spécialement dans un des chapitres suivants ; mais ce doit être un externat où les enfants soient gardés tout le jour et tous les jours, et les vacances abrégées le plus possible. C'est le seul moyen de sauvegarder leur innocence.

6° Il vaut mieux faire payer une petite rétribution, que d'avoir une école absolument gratuite. Il est inutile de faire concurrence aux écoles communales quand elles ne sont pas libre-penseuses; cette petite

rétribution soulage d'autant les dépenses des Œuvres, c'est-à-dire les charges de la charité publique; on habitue trop les parents à demander au budget de remplir leurs devoirs les plus sacrés ; on satisfait à la juste fierté de la portion du peuple qui a encore conservé quelque fierté.

7° Cependant, si la charité publique, après avoir payé le local et les grosses dépenses d'installation voulait l'enseignement gratuit pour un certain nombre ce serait une très bonne chose, à la condition de fonder des bourses, plutôt que de donner un traitement fixe. Le traitement amène la routine, diminue et souvent éteint le zèle et toute spontanéité. La bourse est plus digne, elle n'impose pas de méthode au maître, lui laisse plus d'indépendance. Le mieux serait d'avoir et des élèves payants, et des élèves boursiers, les uns et les autres ignorant leur position respective.

Ces abus du traitement, et nous n'osons les indiquer plus clairement, nous ont tellement frappés que la règle de notre société du Sacré-Cœur nous défend absolument de rien recevoir de nos enfants pour les besoins personnels de notre vie. Nous vivons de nos revenus patrimoniaux quand nous en avons, mis en commun, et s'ils sont insuffisants des aumônes demandées à la charité publique, mais jamais à la rétribution scolaire de nos enfants. La petite pension qu'ils donnent est inscrite par l'économe sur un chapitre à part, et dépensée en entier pour les frais de l'école, loyer, gaz, impo-

sitions, traitement des professeurs externes, prix, etc. Nous trouvons de grands avantages à cette règle et nos enfants qui savent bien qu'ils ne nous payent pas, ne nous en respectent que mieux (1).

(1) Pendant que nous écrivions ces pages on nous a invité à une distribution des prix d'une école fondée par le Comité catholique et dirigée sous sa surveillance par les frères Maristes. On a pris notre méthode dans tous ces détails, il n'y manque que le prêtre y passant toute sa vie, lui consacrant tous ses soins. Mais le vénérable Curé de cette paroisse, jadis mon catéchiste aux débuts de notre Œuvre, quand elle s'appelait le Catéchisme de Persévérance, la surveille avec beaucoup de sollicitude. Nous copions le discours qu'il prononça à cette distribution des prix; c'est l'exposé très clair de quelques-unes de nos idées sur les abus de la gratuité.

« A la fin de la distribution des prix, M. l'abbé Brassevin a pris la parole :

Après avoir fait ressortir les progrès accomplis par l'école, dont les commencements furent pénibles, et qui compte aujourd'hui 214 élèves, il a montré l'avenir qui est réservé à ces sortes d'écoles, il a conclu en ces termes :

« Et puisque nous avons l'heureuse chance de posséder parmi nous deux membres éminents de la commission municipale, auquel notre quartier n'est ni inconnu ni indifférent, je me permettrai de signaler à leur attention ce nouveau type d'école où la rétribution, imposée au père par la loi de la nature, soutenue par le patronage des classes dirigeantes, suffit à sauvegarder contre toute tentative mauvaise et les droits de la famille et les droits de la conscience et les droits de la liberté.

« Il ne reste plus qu'à faire participer à cette heureuse combinaison les pères de familles dont les ressources sont insuffisantes. C'est à cela que pourvoit le *bon d'école,* lequel

CHAPITRE SEPTIÈME

DES ÉCOLES SECONDAIRES DANS NOS ŒUVRES

Je n'avais voulu fonder en 1864 qu'une école primaire et vraiment je bondis aux premières propositions qu'on me fit d'apprendre le latin à mes enfants. J'entrevoyais les grandes difficultés que j'ai rencontrées ensuite, ma résistance fut désespérée, résolu comme je l'étais, de ne céder à aucune pression. On sait le proverbe, et je le rappelle au souvenir spécial des gens à caractère faible : il ne faut pas dire, fontaine je ne boirai jamais de ton eau. Il y a des natures qui n'ont jamais pu plier devant aucune tyrannie quelle qu'elle fût; que l'injustice, le despotisme révoltent, et qui plient ensuite à la moindre pression, aux moindres résistances, au simple désir de faire plaisir, à la peur de contrarier. Ce fut encore mon curé de Saint-Pierre-Saint-Paul

garantit à son tour les intérêts communaux en ne profitant qu'aux indigents.

« Rien n'empêche d'ailleurs, que les bons d'école ne soient souscrits et par l'initiative privée et par les chefs d'industrie qui s'intéressent à leurs ouvriers. Ainsi mon intention personnelle est de fonder à la rentrée, dix bourses au concours, pour autant de jeunes élèves réunissant certaines conditions,

qui vint à bout de mes résistances, abusant un peu trop de ces liens indissolubles de notre vieille camaraderie de Fribourg. Que Dieu le lui pardonne, et les chagrins sans nombre qui m'ont poursuivi depuis lors et que je raconterai dans cinquante ans à mes lecteurs. Le seul profit que je retirai de mes délais à me décider, c'est que la plupart des enfants de sa maîtrise changèrent d'idées et que cinq seulement commencèrent le latin. Un est mort, c'était comme intelligence le plus brillant de tous; deux seulement sont arrivés au séminaire, c'est le reste des vingt-cinq. Je retirerai de ce premier fait souvent renouvelé depuis, un enseignement très considérable pour les directeurs des jeunes gens.

Dois-je regretter ma faiblesse ou m'en applaudir ? Je suis convaincu que c'est Dieu qui a tout fait aboutir et c'est ma consolation dans les peines in-

énumérées dans un cahier des charges dont on prendra connaissance au préalable et auxquelles on doit souscrire.

« A mon avis, cette solution est la meilleure que l'on puisse donner au problème des écoles primaires. C'est le principe autour duquel roule toute l'économie du projet *Ernoul,* c'est le principe admis par la commission municipale en matière de bienfaisance, notamment pour les crèches maternelles. S'écarter de là, c'est verser, avec la meilleure volonté du monde, en plein socialisme. Si, sous prétexte de décharger de tout embarras le père de famille, vous prenez sa place pour élever ses enfants exclusivement, un jour viendra où la mère de famille réclamera le même privilège, c'est-à-dire le droit de travailler ou de ne rien faire, et de trouver son pot-au-feu cuit à point au guichet des fourneaux économiques. »

concevables que j'ai dû traverser. Les Œuvres humaines réussissent d'ordinaire du premier coup, mais végètent ensuite et tombent promptement. Les Œuvres de Dieu sont fortement secouées par les orages qui éprouvent leur solidité et les établissent sûrement pour l'avenir. La réussite facile ou la réussite difficile, voilà le critérium des Œuvres ; que mes vénérés confrères ne l'oublient jamais, ce sera leur consolation dans leurs douleurs : *adjutor in tribulationibus quæ invenerunt non nimis* (PSAL. XLV. 1).

Cependant je dois le dire en toute simplicité, ma prodigieuse faiblesse ne fut pas la seule cause de la fondation de notre école secondaire. Obligé à mieux examiner la question sous toutes les faces, mes longues résistances me donnèrent le temps de mieux réfléchir, de mieux me rendre compte de la possibilité et de l'opportunité de la chose, et en commençant sous forme d'essai, avec cinq élèves seulement, je voulus me donner le temps de peser davantage les inconvénients et les profits. C'est le fruit de cette expérience que je veux consigner ici pour ceux qui voudront profiter des grandes ressources qu'offrent nos Œuvres pour former de bonnes vocations. Nous croyons fermement que c'est là une de leurs fins principales.

Dieu, ai-je dit, voulut m'apprendre dès le premier jour combien peu d'enfants persévèrent dans leurs velléités de vocation ecclésiastique. Pour les avoir fait attendre un an seulement, vingt, sur vingt-

cinq, changèrent de dessein. C'était là un enseignement très important et qui devait se renouveler chaque année. Même en admettant ce fait comme une règle générale, nous croyons malgré ce grave inconvénient que c'est une très bonne chose de donner l'enseignement secondaire dans nos Œuvres de jeunesse ouvrière. En vain, nous dit-on, cette éducation déclasse les enfants, les fait sortir de leur état. Cette objection est puérile. Si vous avez la puissance de l'empêcher absolument faites-le, c'est une thèse que je ne veux pas examiner ici. Mais si nous ne pouvons empêcher l'enseignement universitaire avec ses innombrables bourses en faveur des ouvriers, il faut diriger un mouvement que nous n'avons aucun moyen d'arrêter.

En supposant donc, ce qui était évident, que la majorité de nos étudiants ne se ferait pas prêtres, c'était une vraie satisfaction pour nous d'apprendre les belles-lettres à quelques-uns de ces enfants que nous aimions tant. Que d'ouvriers devenus riches regrettent toute leur vie de ne pas avoir reçu cette éducation complète qui tient lieu de toutes les richesses, tandis que toutes les richesses ne peuvent la remplacer. Il faut prendre notre société telle qu'elle est, et non telle que nous la voudrions; il faut être de son siècle de gré ou de force et l'enrayer est impossible à nos efforts, il nous emportera, il vaut mieux le suivre en le dirigeant. Avec le suffrage universel le peuple est devenu le véritable souverain de la société, il en sera le tyran aveugle

et impitoyable s'il demeure crapuleux, ignorant et grossier. La bonne éducation donnée par l'Eglise peut seule le civiliser et le rendre capable de moins mal remplir son nouveau rôle. L'éducation primaire ne remplit pas ce but, elle apprend trop et trop peu. Trop, par la facilité qu'elle donne de s'assimiler les mauvaises doctrines propagées par la presse ; trop peu, pour les combattre avec succès. A treize ou quatorze ans l'enfant qui ne sait que lire a trouvé le plus facile moyen de se pervertir, s'il n'a que cela. L'école secondaire qui prend l'enfant à la sortie de l'école primaire pour le mûrir cinq ou six ans encore, offre de très grandes ressources pour la formation de l'esprit et du cœur. Sans aucun doute c'est une arme à deux tranchants, comme tous les dons de Dieu, et son abus explique comment tant de jeunes gens réussissent si mal ; mais puisque nos ennemis s'en servent contre nous, servons-nous-en pour le bien, sans cela toutes les chances seront pour eux. La corruption de l'esprit et des mœurs est hideuse surtout par sa précocité ; nous l'éviterons plus facilement chez ceux que nous pourrons élever jusqu'à dix-huit ou vingt ans, au lieu de les renvoyer à douze ou quatorze. Sans doute cette influence n'atteindra qu'un très petit nombre, mais si nous ne pouvons espérer que de former des noyaux chrétiens, nous ne devons négliger aucun des moyens propres à atteindre ce but.

D'ailleurs, et ce point est très capital, nous ren-

trons par cet enseignement dans les vieilles traditions de l'Eglise aux plus beaux âges de sa foi. Le moyen-âge avait vulgarisé l'enseignement secondaire d'une manière qui fait aujourd'hui l'étonnement de tous. Au moment de la Révolution, même après le vide immense produit par la suppression des jésuites, les écoles secondaires avaient infiniment plus d'élèves qu'aujourd'hui, toutes les statistiques les plus récentes nous le prouvent. Faciliter les études secondaires aux jeunes ouvriers c'était donc revenir aux saines traditions du passé, combattre le monopole de fait qui existe encore trop, sous diverses formes, même depuis que nous l'avons détruit en droit avec la liberté d'enseignement.

Voilà ce que j'appellerai le côté social de la question, mais le côté pratique m'avait davantage préoccupé, car c'était mon but direct comme directeur d'Œuvre de jeunesse. Que d'enfants du peuple auraient la vocation ecclésiastique si elle était développée dès leurs jeunes années et mise à la portée de leur petite fortune. Le genre si pieux de notre maison, le zèle du salut des âmes qui en est la vie, devaient faire naître beaucoup de vocation ; la nécessité de les diriger vers les petits séminaires devaient en étouffer un grand nombre. Je dois m'expliquer : d'abord nos enfants sont en général prodigieusement attachés à notre maison, ils y ont fait leur première communion, y ont passé les plus belles années de leur vie, joué un rôle, occupé un

rang; leur parler de s'en aller ailleurs il n'en faut pas plus pour ébranler des vocations encore incertaines. Mais cette difficulté surmontée il en reste une autre plus grande (1). Si les familles sont pauvres ou bien on refuse leurs enfants, ce qui arrête net les vocations, ou bien après des difficultés souvent

(1) Le Saint Concile de Trente dans sa vingt-troisième session, ch. 18· de Réforme, institua les séminaires ou du moins étendit cette institution et en régla la forme.

Après avoir exposé la nécessité d'élever les enfants de bonne heure avant que le vice ne les ait atteint, le Saint Concile décrète l'érection d'un séminaire par Diocèse. On y recevra les enfants âgés au moins de douze ans, nés d'un légitime mariage, sachant lire et écrire, donnant l'espérance fondée de se consacrer au service des autels. Il veut qu'on choisisse principalement les enfants des pauvres, sans exclure les riches, pourvu qu'ils payent leur pension et qu'ils aient aussi l'intention de servir l'Eglise. Ils seront divisés en plusieurs classes selon leur âge, leur nombre, leur progrès. Afin qu'ils soient plus aisément élevés dans la discipline ecclésiastique on leur donnera tout d'abord, en entrant, la tonsure et ils porteront l'habit clérical.

Le Saint Concile trace ensuite à grands traits la matière de l'enseignement qui sera : la grammaire, le chant, le comput ecclésiastique et tout ce qui regarde les bonnes lettres ; puis ce qui regarde plus directement les études que nous appelons aujourd'hui des grands séminaires. Toutes ces classes seront réglées par l'Evêque assisté par le conseil de deux chanoines des plus anciens et des plus expérimentés. Ils visiteront souvent ces séminaires, chatieront les mutins, les discoles, les rebelles, les incorrigibles, ceux qui seraient vicieux.

Ce décret s'occupe longuement des ressources nécessaires à

bien humiliantes, on les admet gratuitement, ou avec une pension réduite, ce qui a d'autres graves inconvénients ; car on décharge alors les familles du soin de leurs enfants, selon la pente des mœurs de notre siècle, de laisser à la société le soin de

l'entretien de ces séminaires. Une administration sera composée de l'Evêque, d'un chanoine et d'un autre prêtre choisi par lui, d'un chanoine et d'un prêtre choisi par le clergé de la ville épiscopale. La mense épiscopale et le revenu de tous les prêtres sans exceptions et de tous les ordres réguliers, sauf les mendiants et les chevaliers de Malte, sont taxés jusqu'à concurrence des besoins du séminaire. Les hôpitaux, les fabriques des Eglises, les autres collèges, à l'exception de ceux qui élèvent des jeunes gens destinés au service de l'Eglise, car le Saint Concile entend que ceux-là soient exempts, sont taxés comme les autres. Tous pourront y être contraints sous peine des censures ecclésiastiques, et le recours au bras séculier. Si l'Evêque néglige de se conformer à ce décret, il y sera contraint par l'Archevêque, et celui-ci par le Synode provincial. Compte rendu des revenus du séminaire sera fait tous les ans à l'Evêque, aux deux chanoines et aux deux prêtres susdits. Si un Diocèse est trop pauvre pour avoir son séminaire, deux diocèses pourront se réunir ; si au contraire il a plusieurs séminaires tous dépendront de celui de la ville épiscopale.

Nous avons donné l'analyse de ce fameux décret parce que le Concile de Trente a toujours force de loi dans l'Eglise jusqu'à ce qu'un autre Concile ou les décrets des Papes aient modifié cette législation. Nul n'a donc le droit de la changer ou de la critiquer, c'est une loi.

Mais on voit aussi par la lecture de ce chapitre, que de modifications, d'altérations, il a déjà reçu dans la pratique depuis trois siècles. Les petits séminaires ont été séparés des grands, les enfants y sont reçus avant douze ans, on n'y re-

nous remplacer en tout, même dans les plus sacrés de nos devoirs. Ce sont alors la charité des fidèles, les quêtes, les souscriptions qui payent une pension que les familles pourraient souvent payer, au moins d'une autre manière, comme je vais le dire; et en fin de compte ces sacrifices sont le plus souvent inutiles. Sur une vingtaine d'enfants qui commencent le latin, il n'en arrive pas toujours un ou deux au sacerdoce. J'en ai fait moi-même la triste expé-

çoit pas que ceux qui donnent des espérances fondées de devenir prêtres, on ne leur donne plus la soutane et la tonsure dès leur entrée, mais seulement après huit ou dix ans de séjour ; le Chapitre et le Clergé n'interviennent plus par leurs délégués dans leur surveillance et l'administration de leurs revenus, les ressources ne sont pas recueillies de la même manière.

Après de si grandes modifications introduites par le temps et l'usage, nous croyons qu'on peut sans témérité en proposer plusieurs autres, d'autant plus que le Saint Concile laisse une grande latitude aux Evêques pour cela : *quæ omnia*, ATQUE ALIA, *ad hanc rem opportuna et necessaria, Episcopi singuli, cum Consilio duorum canonicorum....... constituent.* Par ces premiers mots: QUÆ OMNIA, le Saint Concile vise ses propres décrets, et par ces autres : ATQUE ALIA, il semble viser toutes les modifications que l'Evêque pourra faire avec son conseil des deux chanoines. Et en effet, si plusieurs des modifications apportées nous semblent regrettables, l'institution elle-même des petits séminaires a notablement progressé dans ces trois cents années. Elle peut donc progresser encore, et ce n'est donc pas blâmer la discipline du Saint Concile de Trente que d'en prôner les décrets, tout en montrant les perfectionnements possibles et désirables, qu'ils peuvent recevoir à notre humble avis.

rience, et j'ai fait des sacrifices inconcevables pour des jeunes gens qui m'ont indignement exploité et ne m'ont avoué leur intention d'embrasser la vie civile qu'après avoir tiré de mon ineptie tout ce qu'ils avaient pu. Aussi suis-je bien résolu depuis longtemps à me contenter pour tous des sacrifices ordinaires, car c'est une maxime expérimentale parmi nous que les élèves reçus gratuitement ne réussissent presque jamais. Il serait plus vrai de dire que leur ingratitude est plus saillante. Sans doute il faut en accuser surtout la pente mauvaise de notre nature déchue, sa légèreté, son inconstance, ses mœurs si facilement mauvaises, mais les conditions d'admission dans les petits séminaires y sont aussi pour beaucoup. Les enfants qui payent leur pension apprécient mieux les bienfaits de l'éducation, ils cherchent ordinairement mieux à en profiter, surtout quand ils payent au prix de grands sacrifices, et dans tous les cas, le diocèse, ou soit la charité publique, ne perdent rien au changement de leur vocation. Les élèves gratuitement élevés font plus facilement un calcul. Souvent leurs idées changent dans le cours de leurs classes, ils se gardent de le dire afin d'arriver plus aisément à toute autre carrière, déshabitués qu'ils le sont du travail manuel, et le résultat dans un grand nombre de diocèses n'est pas en rapport avec les immenses sacrifices qu'ils font.

L'ancien système des externats, car il n'y avait autrefois presque que des externats, nous semble

plus rationnel sous bien des rapports, sinon sur tous, principalement dans les grandes villes où les enfants sont groupés dans les mêmes lieux. Le prix d'un externat plus facilement gratuit, est toujours beaucoup plus réduit. Dans notre école il est de 5 francs par mois, 60 francs par an. Cela suffit, non pas à faire un gain, mais à payer les frais de l'école sans secours de la charité publique, et c'est tout ce que nous voulons. La plupart des parents, presque tous, peuvent faire ce léger sacrifice. La pension des petits séminaires est ordinairement de 600 francs pour dix mois. Pour ce même prix nous élevons dix élèves pendant douze mois consécutifs. Un contre dix. Si nous poursuivons ce calcul, cent élèves pensionnaires coûteront 60.000 francs par an, pour ce même prix on aura mille externes, ou si on aime mieux, cent externes coûteront seulement 6,000 francs. Ces chiffres sont frappants et méritent d'être pesés. Les parents, il est vrai, resteront chargés de la nourriture et de l'entretien de leurs enfants ; mais cette charge très onéreuse pour un établissement, l'est en général beaucoup moins dans une famille qui conserve la charge que la Providence lui a envoyée, mais ne l'augmente point ; et dans les cas exceptionnels d'une misère extrême le moindre secours de la charité aide à traverser les mauvaises années ; tandis que pour ces enfants si pauvres, la vie du petit séminaire donne l'habitude d'un très grand luxe relatif, et encore se plaignent-ils sans cesse de la nourriture et à proportion

de leur pauvreté ; nous l'avons tous entendu mille fois, les directeurs de collèges le savent mieux que nous. Dans un externat les enfants conservent mieux le genre de leur famille, les habitudes d'économie et souvent de gêne de leurs premières années, ce qui est une excellente école pour le sacerdoce futur et maintient les vocations loin de les affaiblir. L'externat permet aussi la diminution des interminables vacances inventées de nos jours, par les économes surtout. L'un d'eux me disait que chaque jour de sortie rendait 300 francs à sa maison. On peut faire durer l'année plus de onze mois entiers, sans que les enfants en désirent davantage, puisque d'après l'hypothèse ils rentrent tous les soirs à leur maison, et à la grande joie de leurs parents qui ne savent que faire de leurs enfants, pendant ces deux grands mois. On ne voit plus ces pauvres élèves trainer pendant huit ou neuf semaines leur oisiveté, avec les plus grands dangers pour leur innocence, avec les plus graves inconvénients pour leurs familles qui se tuent de travail pour subvenir à leurs besoins. L'année, continuée onze mois sans aucune interruption, permet de meilleures et de plus promptes études. Autrefois les classes commençaient par la cinquième qu'on appelait *infima grammatica.* Trois années suffisaient pour les trois classes de grammaire et deux pour les humanités et les jeunes gens laborieux, intelligents, plus avancés en âge, abrégeaient facilement ces cinq années. En revanche, deux années n'étaient pas de trop pour la philoso-

phie et on se serait gardé de l'abréger. Dans les classes de lettres on se contentait des lettres, c'est-à-dire du latin et du grec qui apprenaient en même temps la langue maternelle ; on élaguait les connaissances accessoires, le strict nécessaire en mathématiques, le reste à proportion. On parlait latin dès le premier jour, c'est la méthode du fameux *Ratio Studiorum* des jésuites, la grammaire elle-même était en latin. Aussi savait-on parler latin de ce temps, et on ne faisait pas la théologie en français. Aujourd'hui les enfants commencent leurs classes presque dès qu'ils sont sevrés. Incapables d'études sérieuses on a inventé pour eux d'abord la sixième, puis la septième, plus la huitième ; certaines maisons connaissent même la neuvième, et les enfants avec leur malice ont nommé toutes ces classes d'un nom pittoresque, mais vrai, *les classes de bêtième.*

Je le sais, on fait de graves objections contre les externats. L'éducation interne a de grands avantages surtout pour de futurs clercs. La vie, dit-on, y est plus renfermée, plus recueillie, plus facilement pieuse, la surveillance des maîtres plus suivie et plus intime. Des externes entrent et sortent sans qu'on ait presque aucune influence sur eux ; la classe finie, tout est fini. Il y aurait une réponse facile à toutes ces objections. L'externat qui ne prend que quelques heures par jour est en effet très dangereux, mais nous y avons paré dans notre maison en gardant nos enfants treize heures consécutives et

tous les jours sans exception. Nous n'avons que deux congés par an : un seul jour le mardi de Pâques, vieille tradition de notre Œuvre, et vingt-un jours à la fin d'Août.

La piété, j'en conviens, est très difficile avec un externat ordinaire, et les bonnes mœurs encore plus. Mais tout cela devient facile avec ce que j'appellerai un *Externat-pensionnat*. Notre Œuvre nous offre des avantages inappréciables, par son union intime avec notre école ; nous ne les avons jamais trouvés à un pareil point dans les nombreuses maisons que nous avons étudiées. On le comprendra facilement, tant d'années successives nous ont laissé un excellent noyau qui est vraiment la gloire de notre maison. A côté des maîtres, qui sont toujours des maîtres pour les enfants, nous avons plus de cent grands jeunes gens de dix-huit à quarante ans, qui leur donnent les soins les plus assidus et l'exemple de toutes les vertus. Un élève a-t-il fini ses classes, toujours perdu pour les autres maisons qui n'ont plus rien à leur apprendre, il demeure avec nous encore de longues années, parce que l'Œuvre lui offre un asile bien aimé, qu'il connaît depuis longtemps, où il trouve toutes les facilités possibles pour rester vertueux.

Si ce livre tombe entre les mains de quelque directeur de petit séminaire préoccupé de ces graves questions, je me permettrai de proposer un plan, déjà essayé en partie dans certains diocèses et qui me semblerait concilier et les avantages de l'ex-

ternat et ceux du pensionnat qu'on dit indispensable pour la préparation au grand séminaire, il ferait naître beaucoup de vocations et soulagerait grandement les caisses diocésaines.

On devrait multiplier les écoles secondaires ecclésiastiques pour les classes de grammaire. A quoi bon encombrer les petits séminaires d'élèves de français ou de basses classes de latin ? ces enfants sont trop jeunes pour fixer leur vocation ; ce sont des bouches inutiles. S'il est vrai que sur vingt élèves de huitième, supposons seulement dix, un seul arrive au grand séminaire, celui-là a coûté dix fois sa pension, multipliée par huit années, mettons quatre en moyenne. $600 \times 4 \times 10 = 24{,}000$. Un prêtre coûterait donc quelquefois, rien que pour son petit séminaire 24,000 fr.; c'est un gaspillage de fonds, très inutile. Qu'on engage tous les prêtres, ceux de campagne surtout, à élever des jeunes gens ; un saint curé de Marseille, mort depuis plusieurs années et que j'ai eu le bonheur de connaître, M. Audric, avait toujours autour de lui dans son presbytère une vingtaine d'élèves. Tous portaient la soutane, ce qui est conforme aux décrets du Concile de Trente et maintient beaucoup la vocation. Chacun payait ce qu'il pouvait, et le plus souvent rien du tout; son traitement de curé, quelques aumônes les empêchaient de mourir de faim. J'ai dîné quelquefois avec eux, on faisait maigre chère, tout juste le nécessaire ; mais il a fait plus de cent très bons prêtres. Voilà une belle vie, bien remplie pour un

seul homme. Plusieurs pourraient en faire autant, et ils le feraient si on les encourageait et si on aidait leur dévoûment. Souvent dans les campagnes les prêtres meurent d'ennui, ce serait une noble et utile occupation pour eux. Outre cela on devrait multiplier les petites écoles secondaires, faisant une ou plusieurs classes. Le petit séminaire ne recevrait plus que des élèves de rhétorique, de seconde, de troisième, de quatrième tout au plus. Trois ou quatre années suffisent pour étudier la vocation d'un jeune homme, le plier à la règle, le préparer au grand séminaire. On ne recevrait que ceux qui veulent se faire certainement prêtres, munis d'excellents certificats des prêtres qui les auraient élevés, ayant une intelligence suffisante, prouvée par de sévères concours ; *Pietas cum sufficientiâ* (I Tim VI-6). Les vocations seraient plus nombreuses, chaque prêtre en ferait naître autour de lui, ceux qui s'arrêteraient en chemin n'auraient rien coûté à leur diocèse, le triage se ferait avant le petit séminaire où tous porteraient la soutane pour les séparer plus irrévocablement du monde. Nous croyons que cette méthode ferait de meilleures maisons, de plus nombreuses vocations, de meilleurs prêtres ; l'absence des petits enfants leur donnerait plus de sérieux, les vacances seraient fort abrégées, je n'ose dire supprimées comme l'ont fait avec tant de profit les écoles dites apostoliques qui se généralisent peu à peu en France et qui paraissent réaliser le beau idéal de l'éducation

cléricale. Les vacances de deux mois tuent les vocations, qu'on le demande à tous les prédicateurs de retraites, chargés de réparer chaque année les désastres de ces temps maudits. Je suis du nombre; pendant plusieurs années j'ai prêché ces sortes de retraites, je sais ce que je dis. On objecte que les enfants ont besoin de connaître le monde, d'éprouver leur vertu avant de se consacrer à Dieu. De grâce qu'on ne répète plus ces tristes propos. C'est avec de pareils arguments que Satan fit tomber nos premiers pères : vous saurez le bien et le mal (Genèse III-V). Apprenons le bien à nos enfants, ils sauront toujours trop de mal. Un courageux soldat va bravement au combat quand l'honneur et le devoir l'appellent à défendre sa patrie ; mais s'exposer aux balles pour savoir quel effet cela produit, c'est une folie, on n'en reviendra plus.

J'espère que ces considérations mieux exposées et mieux développées donneront à quelque écrivain plus compétent que je ne le suis, l'idée de faire sur cet important sujet ce qu'on appellait autrefois un juste volume. Plusieurs personnages illustres se préoccupent, je le sais, de l'organisation fort défectueuse des petits séminaires, envahis par une routine qui a vieilli. L'un d'eux m'écrivait, le 19 mai 1869 : « Je vous envoie ci-incluse une lettre que j'ai « reçue de Monseigneur... Je vous la communique « confidentiellement pour que vous jugiez combien « il serait important que vous écrivissiez, *currente* « *calamo*, et m'envoyassiez tout ce qui vous viendra

« sur cet important sujet, les *petits séminaires.* Il « me faut vos notes. »

J'envoyai de suite un long mémoire que j'ai conservé. On me répondait, le 4 juillet suivant : « J'ai « lu avec le plus douloureux intérêt ce qui regarde « les petits séminaires. Je suis de plus en plus con- « vaincu que tout l'avenir du Clergé dépend de « là, au moins autant et, dans un sens, encore « plus, que des grands séminaires eux-mêmes. « Comment se fait-il qu'on n'en comprenne pas la « nécessité suprême....... Agréez, avec mes re- « merciements, la nouvelle expression de mon très « tendre....... »

Je n'ai aucune mission pour faire un pareil ouvrage, ma voix se perdrait dans le désert. Mais on me permettra de raconter mes propres insuccès pour avoir suivi l'ancienne méthode, les vieux errements. Personne ne se fâchera de ma franchise, j'exciterais des haines mortelles si je disais ce que je sais de tant d'autres maisons.

D'abord je ne pouvais choisir un pays plus pauvre en bonnes vocations. Mais Dieu qui m'a fait naître à Marseille ne m'avait pas donné le choix. Les grandes villes, surtout les villes de commerce, et celles surtout qui ne sont pas environnées de campagnes, ne produisent presque plus de vocations ecclésiastiques. Notre Ecole, je le croyais, en ferait naître beaucoup, et sans doute nous en avons beaucoup plus que dans les années précédentes, mais combien peu encore ! Les basses classes

sont encombrées d'enfants qui veulent se faire prêtres, mais ils fondent successivement comme la neige. Il y a à peine sept ou huit vocations annuelles dans ce diocèse, puisqu'il n'y a pas plus d'ordinations tous les ans ; à peine, pour notre part, donnons-nous un seul sujet annuellement : c'est trop peu. Les six premières années ont été employées à faire successivement toutes les classes, dans ces quatres dernières nous avons donné deux diacres qui seront prêtres avant que ces pages soient publiées, un minoré qui sera alors sous-diacre, et deux tonsurés qui seront alors minorés. Ce n'est pas assez en quatre ans. Il est vrai que nous pourrions mettre à notre crédit plusieurs prêtres et plusieurs autres clercs qui ont commencé leurs études dans notre maison et les ont finies ailleurs. Il est probable qu'ils ont pris chez nous les germes de leur vocation. C'est un succès sans doute, mais nous l'aurions voulu plus grand. Nous raconterons plus au long, dans le chapitre suivant, les obstacles contre lesquels nous nous sommes heurtés.

Aussi, voulons-nous profiter de ces enseignements de l'expérience. Nous allons employer cette année à liquider nos classes fondées sur les anciens errements, en dispersant dans d'autres maisons tous nos élèves les plus avancés, chacun selon leur vocation. Désormais nous ne ferons plus dans notre école que les basses classes de latin ; tous paieront leur petite pension ; plus de ces sacrifices inutilement imposés à nos maigres finances, c'est de l'ar-

gent jeté à la mer. Après avoir fait de bonnes classes de français, leur sixième et leur cinquième, nous ferons un triage parmi les survivants. Nous serons ravis d'avoir préparé quelques médecins ou quelques avocats chrétiens, ils iront continuer leurs classes où ils voudront : ceux qui cesseront leurs études auront contribué par leur pension à l'entretien de ces basses classes, sans aucune dépense pour nous.

Après la cinquième, au plus tôt, nous enverrons à notre campagne de la Viste ceux qui nous donneront des espérances très fondées de persévérance, par leur intelligence, nous y tenons beaucoup, leur piété et leurs bonnes mœurs, nous y tenons encore davantage. La vie y sera plus recueillie que dans notre grande maison si populeuse, les études plus sérieuses. Nous aurons encore, sans doute, des non-valeurs, il y en a même dans les ordres religieux les plus sévères qui conservent leur ferveur primitive, précisément parce qu'ils se débarrassent plus facilement de leurs sujets médiocres; mais nous n'aurons plus les immenses déceptions des années précédentes. Notre communauté s'assurera une source certaine de recrutement, et c'est notre but principal ; les autres, nous l'espérons, feront de bons prêtres pour notre bien aimé pays ou pour toute autre vocation religieuse. Tout ceci n'est pas une simple conception théorique, puisqu'on le pratique déjà dans plusieurs endroits. Les jésuites, les premiers, ont déjà fondé cinq ou six écoles apostoliques, elles

vont admirablement bien, nous les prendrons pour modèles. Ils ont été imités par les Oblats de Marie Immaculée, à N.-D. de Lumières (Vaucluse), par les pères du Sacré-Cœur d'Issoudun, par les pères de l'Assomption dans deux ou trois maisons, par les frères de Saint-Vincent-de-Paul de Paris, et par d'autres que nous ignorons, cette nomenclature étant tout à fait incomplète. Les parents pourront voir leurs enfants au parloir une fois par semaine; peut-être permettrons-nous quelques sorties dans de rares circonstances prévues; nous donnerons à nos élèves des vacances suffisantes pour les reposer et leur faire mieux recommencer leurs études : mais plus de vacances dans leurs maisons, ce serait détruire le profit de toute une année. Ils ne connaîtront que trop tôt le monde dans le reste de leur vie, inutile de leur donner nous-même la faculté de le faire dès leur première jeunesse.

En résumé, toutes les Œuvres, par tous les moyens à leur portée, doivent faire naître, entretenir, faciliter, développer les vocations ecclésiastiques.

Si elles peuvent élever elles-mêmes leurs enfants, elles les feront profiter des immenses ressources qu'elles offrent pour apprendre le zèle, entretenir la piété et les bonnes mœurs.

Mais tout le monde peut faire quelque chose. Nous citerons comme exemple la petite Œuvre de Tarascon-sur-Rhône, qui a depuis quelques années une charmante petite école d'une quarantaine

d'enfants, qui a ressuscité cette Œuvre en suivant notre méthode et notre règlement, et préparé déjà plusieurs prêtres.

CHAPITRE HUITIÈME

LES INSUCCÈS DES PREMIERS COMMENCEMENTS

On l'a souvent remarqué, La Providence ne permet pas que l'expérience se transmette. L'éducation est toujours à refaire avec chaque individu. On transmet son héritage, sa fortune, les découvertes même qui abrègeront le travail scientifique des générations suivantes, mais chacun emporte dans sa tombe l'expérience acquise, sans en laisser ordinairement la moindre parcelle. Tous ceux qui voudront consacrer leur vie aux bonnes Œuvres ne réussiront donc qu'après mille fautes, mille insuccès; et si, dans les corporations, la méthode se fixe mieux par les observations successives de plusieurs, son application n'en est pas moins laissée à l'habileté, au savoir faire des successeurs qui feront mieux ou plus mal, selon leurs qualités personnelles, mais rarement parce qu'ils auront profité de l'expérience des devanciers.

Cette loi commune de la nature m'explique tous les essais malheureux de ma vie de père de jeunesse. J'ai réussi *secundum quid,* mais toujours sans exception, après des insuccès. Est-ce parce que Dieu ne veut donner à personne sa gloire per-

sonnelle ? *gloriam meam alteri non dabo* (Is. XLII) Est-ce pour mieux montrer la profondeur de la plaie à guérir ? n'est-ce pas aussi la rage de l'enfer, d'autant plus irrité qu'il sait mieux le mal qu'on va lui faire ? Ce sont probablement toutes ces causes réunies. Quoiqu'il en soit, l'homme s'agite et Dieu le mène, sans violenter jamais sa liberté, mais en faisant tout concourir, amis et ennemis, à l'accomplissement de sa divine et immuable volonté. Je fais parfois ces réflexions, et Saint Augustin, je crois, les avait déjà faites sur le même sujet : lorsque mes jeunes gens se préparent à jouer un morceau de musique d'ensemble, chacun répète sa partie ; le bombardon ébranle les vitres de sons affreux, la petite flûte écorche les oreilles, le tambour bat au hasard, ce sont des bruits sans suite, des vacarmes sans objet. Mais celui qui a composé le morceau en connaît tous les secrets encore ignorés des exécutants ; tout à l'heure, quand tous joueront ensemble, ces sons affreux, pris séparément, produiront une délicieuse harmonie. Que de cacophonies dans la fondation d'une Œuvre ! le fondateur ne sait pas exactement ce qu'il veut, il en sait bien moins les moyens ; tout le monde lui fait de l'opposition : les supérieurs l'entravent, les égaux le blâment, les inférieurs se révoltent. Dieu, avec tout cela fait de l'harmonie, l'Œuvre s'établit, les âmes se sauvent. Le fondateur ordinairement succombe, mais un autre continue et lui va au ciel.... s'il ne s'est pas trop impatienté.

Voilà à peu près dans leur ensemble et à grands traits, l'histoire de toutes les fondations. Les premiers qui en ont l'idée sont ces pierres solides, mais grossières et sans éclat qui demeureront obscures dans les fondements. Les pierres sculptées et brillantes s'élèveront au-dessus, elles attireront tous les yeux. Qui pensera aux grosses pierres à jamais ensevelies? Dieu y pensera, car ce sont elles qui soutiennent l'édifice, et celui-ci sera déjà détruit par l'impitoyable main du temps, que les grosses pierres offriront encore leurs assises à de nouvelles constructions.

Certes on ne m'accusera pas de manquer de sincérité. Si j'écrivais ce livre dans un intérêt personnel, je ferais remarquer combien mes théories sont belles, l'avantage de remplacer les conditions actuelles de l'éducation populaire, de la remettre, comme autrefois, dans les mains des prêtres, et content d'avoir prôné cette méthode, nous laisserions nos vénérés confrères s'embarquer sur cette mer inconnue sans leur en montrer les écueils. Dieu nous garde de leur dissimuler la vérité! Les Œuvres surnaturelles, quand elles doivent réussir, ne se font pas si facilement; elles sont hérissées de difficultés à proportion de la profondeur des racines qu'elles doivent jeter. L'arbre ne grandit, ne fait des fleurs et des fruits, qu'après avoir longtemps travaillé dans la terre. Cette idée nouvelle des écoles sacerdotales, est devenue pour moi une inspiration de Dieu seulement depuis le jour où elle

m'a apporté tous les genres de traverses et de chagrins. Jusque-là ce n'était qu'une conception humaine d'un directeur besogneux. Le monde ne juge que par la grandeur des résultats, les Œuvres de Dieu se jugent par la grandeur des obstacles, et, plus tard seulement, par l'abondance des fruits. Les plantes annuelles poussent rapidement et meurent de même, les grands arbres sont longs à venir, mais ils abritent les oiseaux du ciel pendant plusieurs siècles. Dans notre seule ville de Marseille nous avons vu plus de vingt Œuvres de jeunesse se remplacer ; leurs rapides succès nous ébahissaient, nous rendaient presque jaloux, nous n'avions pas cette chance, mais au bout de peu de temps nous héritions de leurs enfants.

Les longues années de la fondation de notre Œuvre nous avaient appris ces vérités devenues pour nous comme des axiomes ; mais je l'avoue, je croyais à une réussite plus facile pour notre école. Nous avions fait notre premier établissement à vingt-trois ans, à un âge où on est forcément aveugle, que mes jeunes confrères me le pardonnent. Mais en 1861 nous avions sans doute de l'expérience, l'habitude du maniement des affaires de la vie, quarante et un ans d'âge, notre plan était mûri, parfaitement combiné, il reposait sur des faits soigneusement étudiés. Mais le démon est bien plus habile, il paraît que nous l'avions touché à l'endroit sensible.

Nos premiers chagrins vinrent de nos propres

enfants. Plusieurs étaient excellents, quelques-uns sont devenus de bons prêtres ; d'autres sont encore des meilleurs de notre Œuvre ; plusieurs d'admirables pères de famille et déjà nous élevons leurs fils. Mais il est impossible de dire combien ils étaient gâtés ; nous ne savions pas le mal si grand. En vain la plus ombrageuse surveillance les accompagnait-elle partout, elle ne servait qu'à multiplier les expulsions en nous révélant la profondeur de la plaie. Quelques-uns nous l'avouaient avec une impudeur inconcevable : « Nous ne savions « pas que dans cette maison ce fût défendu, on le « fait partout, sans cela nous ne l'aurions pas « fait. » Cependant la discipline était stricte, plus qu'aujourd'hui, le nombre de nos élèves encore petit ; rien ne pouvait empêcher les mauvaises conversations, les gestes immoraux, les actes infâmes. Quelquefois nous nous en expliquions en tête-à-tête avec quelques-uns moins mauvais ; leurs confidences nous apprenaient que nous obtenions un succès relativement très grand ; ce qui nous déchirait le cœur n'était rien en comparaison de ce que nous empêchions, et c'est là que nous avons appris les détails de ces infâmies qui souillent les écoles non seulement en dehors des classes, mais même pendant leur durée, sans que les maîtres s'en doutent ordinairement. Parfois nous essayions d'être moins sévères, de pardonner, nous ne faisions que perpétuer le mal ; ces enfants pleuraient beaucoup, faisaient les plus belles promesses, et recommen-

çaient promptement. Et presque tous étaient très jeunes, peu avaient fait leur première communion. N'ai-je pas reçu d'un enfant de douze ans, dans un brillant collège, les contes de l'Arétin, dont je ne savais pas même le nom ? Mais avant de les lui faire brûler devant moi, ils avaient circulé dans sa classe.

Notre première impression fut celle d'un regret profond d'avoir fondé cette école. Jamais notre Œuvre n'avait connu aucun acte d'immoralité ; nos plus mauvais respectaient leur congrégation et n'auraient osé la souiller pendant le peu d'heures qui les réunissaient chaque semaine. Il y avait dans notre maison une atmosphère de pureté qui éloignait les pervers. J'avais cru jusque-là, comme tout le monde, l'innocence la vertu de l'enfance, comme le vice la plaie de la jeunesse. C'est tout le contraire qui est vrai parmi les enfants du peuple, des grandes villes surtout. Les enfants sont gâtés en grande majorité : il y a bien plus de ressources avec les grands très capables de recevoir facilement les impressions de la foi. Dans ces réunions nombreuses qu'on appelle l'école, il y a une génération satanique qui propage le mal. Un seul est-il corrompu, et il y en a inévitablement toujours quelqu'un, il en gâte un autre, qui en gâte un autre et ainsi de suite à l'infini. Que dire des voleurs, et ils sont fort nombreux, de ceux qui manquent l'école, découchent de chez eux, se révoltent absolument ?

Rien ne peindra notre douleur, nous avions cru faire une bonne œuvre, nous avions apporté un levain de corruption inconnu jusque là parmi nous, comme nous le disions à la page 120 de ce volume. Je le sais, beaucoup ne s'en émeuvent guère. Je prêchais un jour une retraite ; un des directeurs, un homme fort respectable cependant, me fit cette étrange confidence dès mon arrivée : « Vous serez « ravi de la sagesse de nos élèves, ce sont de bien « braves enfants, mais vous savez, ils ont les habi- « tudes inévitables des jeunes gens. » Inévitables! je ne saurais en prendre ainsi mon parti. Admirablement secondé par mes frères de notre société, nous nous y mimes de toutes nos forces. Le premier moyen ce fut de procéder par de nombreuses expulsions, c'est le plus sûr de tous pour remonter une maison. Elles vont toutes mal quand le supérieur tient absolument au nombre, en fait une affaire de finances, d'intérêt. Ne dût-il pas en rester un seul il ne faut pas hésiter un instant quand la conscience demande ces renvois. Les bonnes maisons ne sont pas celles où les jeunes gens ne font point de fautes, mais celles où elles sont sévèrement réprimées. Q'on me permette d'insister sur ce point qui touche à la foi : l'expulsion n'est pas seulement un châtiment, et d'ailleurs les enfants sont souvent ravis d'être mis à la porte, ils ne désirent que cela et leurs parents, trop souvent, ignorent ce que c'est que le déshonneur. Ce n'est pas non plus seulement une répression, une précaution sanitaire,

c'est surtout une EXPIATION. Les supérieurs ne répondent pas des fautes commises malgré toute leur attention, tous leurs soins; mais ils en deviennent solidaires, s'ils négligent l'EXPIATION ; ils attirent la malédiction de Dieu sur eux et leur maison. La société, par la peine de mort, ne corrige pas le coupable, pas même, le plus souvent, ceux qui voudraient l'imiter, mais elle accomplit la grande maxime de l'apôtre, *sine sanguinis effusione non fit remissio* (HEB. IX. 22). L'expulsion c'est la peine *maxima* dans nos Œuvres, c'est toute la mort que nous pouvons donner ; nous la devons de toute rigueur à ceux qui ont gravement offensé le bon Dieu. Qu'on fasse grâce, à cause de certaines circonstances atténuantes, pour un plus grand bien, soit ; mais fermer les yeux, c'est presque une complicité dans le mal. Qu'aujourd'hui les temps sont changés ! J'écris ces pages au moment du Congrès de Reims, à la fin de notre année scolaire ; je l'affirme devant Dieu, nous n'avons pas connu un seul fait d'immoralité, cette année, mais pas le plus petit, pas même un geste, pas même un mot douteux. La foi règne en maîtresse absolue parmi nos plus grands élèves de 15 à 16 ans; les plus jeunes n'ont pas même l'air de penser au mal, parce que personne ne leur en donne l'idée. Nous n'avons pas chassé un seul élève dans ces onze mois, pour faits immoraux. Comment sommes-nous arrivés à cet heureux résultat ? Par cet ensemble de moyens qui forment la vie de notre Œuvre et que nous avons exposés

dans la première partie de cet ouvrage, surtout par la fréquente confession, car les huit dixièmes de nos enfants se confessent tous les huit jours.

Nous ne pouvions cacher à nos vénérés confrères ces douloureuses vérités afin de leur éviter les découragements, fruits des chagrins non prévus. Aujourd'hui, sans doute, nous recevons encore de fort mauvais sujets, mais c'est presque sans inconvénients pour les autres : ils prennent promptement le bon pli ou ne peuvent rester dans notre milieu, ce qui est fort rare. Ainsi, par exemple, il nous vient souvent des lycéens; nous éprouvions autrefois de vraies terreurs en les recevant; erreur ! ces enfants, qui n'ont pour ainsi dire jamais connu le bon Dieu, sont comme ces terres jamais cultivées qui produisent à la première culture les plus belles récoltes. Ils n'ont pas encore abusé des grâces de Dieu, la réaction s'opère promptement, nous en comptons plusieurs parmi nos meilleurs sujets, même à notre Réunion du Sacré-Cœur si sévère dans ses choix. Aujourd'hui, presque tous nos enfants des Saints Anges sont des élèves de notre école, quelques-uns font partie de la Réunion du Sacré-Cœur; leur surveillance, je veux dire leur simple présence, oblige le vice à se cacher, et répand la bonne odeur de Jésus-Christ.

Voilà les fruits, mais qu'ils furent longs à venir ! et cette pénible mais nécessaire épreuve nous a appris mieux que tous les enseignements et tous les raisonnements possibles, l'importance des

écoles sacerdotales. On le comprendra mieux à la lecture des *Souvenirs de notre Œuvre*, qui racontent la vie de deux de nos petits écoliers morts bien saintement. Puissions-nous, après avoir montré le mal dans toute sa laideur, faire partager notre conviction sur la possibilité du remède !

Le croira-t-on, les parents nous donnèrent autant de peine que leurs enfants. Ceci semble incroyable, notre but semblait le même, nos intérêts n'étaient-ils pas communs ? Mais pas du tout, dès le premier jour une lutte s'établit entre nous, elle dura longtemps et produisit d'innombrables ruptures. J'aime à croire que ceci est un fait purement local, ou du moins je n'ai pas pu le vérifier ailleurs, mes nombreux rapports avec les autres Œuvres ne m'ayant jamais mis en contact avec leurs parents. Mais je ne crois pas qu'il y ait un pays où les enfants soient plus gâtés par leurs familles qu'à Marseille ; je dis plus, car ils paraissent l'être partout également, jusqu'au fond de la Pologne.

Nous avions fait un règlement, il en faut toujours un, qu'il soit écrit sur le papier ou gravé dans la tête ou dans le cœur. Pas un de nos articles n'était accepté, ou du moins pas un seul de nos parents qui les voulût tous. Chacun exigeait quelque exception, une vie à part. Nous avons bien appris alors à quoi tenait le succès d'une école : ne jamais punir les enfants, dissimuler leurs défauts avec grand soin, toujours affirmer qu'on est ravi d'eux, leur

donner beaucoup de prix et de louanges, fermer absolument les yeux sur ce qui est mal ; à ces conditions les familles enthousiasmées vous donnent à l'envi leurs enfants. Mais à chaque trimestre nos parents recevaient un bulletin fait avec la plus grande sincérité, disant le bien et le mal ; quelles colères en le recevant ! Mais, inflexibles comme la loi, nous avons reçu tous ces orages sans sourciller, sans rompre d'une semelle, tâchant de conserver notre rang, notre dignité, de demeurer prêtres, de ne jamais faire une bassesse pour attirer ou retenir un élève. L'éducation est une sublime mission, un admirable ministère ; il faut l'exercer en conscience, comme un devoir, ne visant ni à la gloire, ni au profit, se répétant sans cesse cette grande maxime de la vie : *fais ce que dois, advienne que pourra*. La vie d'un honnête homme serait intolérable si elle ne se cramponnait pas à ces principes d'honneur chrétien qui aident à la traverser. Il faut se dire comme saint Bernard se disait à lui-même pour s'encourager : *Bernarde ad quid venisti?* Si nous avons eu la folie de chercher dans l'éducation des jeunes enfants du peuple notre gloire ou notre satisfaction personnelle, nous sommes les victimes d'une grande erreur. Mais si nous avons voulu sauver quelques âmes *per fas et ne fas*, il faut les acheter au prix de tous les déboires et de toutes les humiliations. Parfois nous nous vengeons de tant d'ingratitudes par le plus profond mépris, il nous semble que cela nous

soulage ; mais c'est peu chrétien, la pitié vaudrait mieux. Le peuple sans éducation n'a pas conscience du mal qu'il nous fait, aucune forme n'adoucit l'impétuosité et la grossièreté de son premier mouvement. Que de fois, après les scènes les plus odieuses, les ruptures les plus injustifiables, reviennent-ils, quelques jours après, nous ramener leurs enfants. Les uns sont bons au fond, c'est la forme qui est absolument abrupte ; les autres calculent le profit et ne se croient pas déshonorés par une amende honorable qui fait gagner quelques sous. Il faut donc fermer les yeux sur bien des choses, mais ne jamais rien sacrifier de sa dignité. C'est peut-être la vertu que le peuple ignore le plus, il faut au moins lui en donner l'exemple pour l'honneur de notre sublime ministère.

Par fois les colères des parénts sont puériles, le peuple conserve beaucoup des défauts de l'enfance, sa nature a quelque chose de primitif, l'éducation ne l'a pas poli. Ainsi rien n'est plaisant dans notre maison comme le chapitre des punitions. Nous le disions tout bonnement dans un de nos discours de distribution des prix: « Les parents, en nous présentant leurs enfants, nous disent tous: punissez « mon fils, corrigez-le, ne le manquez pas. Nous « punissons, ce sont des cris féroces. L'un ne veut « pas les arrêts, l'enfant s'enrhume; l'autre ne veut « pas du pain sec, il faut qu'il mange ; celui-ci défend la retenue pendant les récréations, l'enfant « a besoin de mouvement ; les retenues du soir, il

« a besoin de sommeil. En résumé tous semblent « dire : punissez-le bien, mais ne le punissez pas, « Peu importe que l'enfant soit vicieux, paresseux, « insubordonné, gamin de rue ; ce qui est grave « c'est quand il déchire son pantalon, perd son pa- « rapluie ou sa casquette : notre maison doit être « une bien mauvaise maison pour ne pas empêcher « de pareils abus. » En effet, on nous enlève les enfants pour ces énormes méfaits. Ces jours-ci une mère nous présente son fils, paie par avance le trimestre. Deux jours après elle nous l'enlève parce qu'il avait mouillé sa blouse en buvant à la fontaine ; d'autres fois parce qu'un petit camarade l'a battu ; nous en perdîmes deux dans un jour parce qu'un orage nous avait atteints et arrosés dans une promenade. Nous n'en finirions pas dans l'énumération de ces puérilités qui deviennent fort graves quand on pense que l'enjeu est l'âme de ces pauvres enfants. Des parents ne viennent-ils pas se plaindre parce que leur fils n'a pas reçu l'absolution tandis que celui de la voisine l'a reçue ?

Et cependant c'était le petit côté de la question, il y avait le côté hideux. Renvoyons-nous un enfant pour immoralité grave, ou seulement faisions-nous appeler les parents pour les conjurer de nous donner le concours d'une meilleure surveillance, le père nous disait, et souvent devant son fils : « Il n'a fait que cela ? J'en ai fait bien d'autres, un enfant doit tout savoir, je croyais qu'il avait volé ». Et si nous n'acceptions pas cette facile morale, nous voilà en-

core en conflit. Le vol du reste ne manquait pas. Dans les débuts de l'école notre économe avait la simplicité de faire payer la pension échue. Au jour de l'échéance on nous retirait les enfants ; les parents ne manquaient pas de leur dire : « attends qu'on te renvoie, ce sera toujours tant de gagné. » L'un d'eux battait un jour son enfant avec tant de cruauté que nous fûmes obligé de le lui arracher des mains, le priant de faire ces exécutions dans sa maison et non dans la nôtre. Peu de temps après il faisait condamner en police correctionnelle un de nos pauvres converts qui avait involontairement et légèrement blessé cet enfant au visage. Si nous n'avions pas été à ce moment au congrès de Lyon, nous serions allé le défendre nous-même, tant l'injustice nous révolte. Nous avons appris dans toutes ces aventures un fait très considérable d'expérience : c'est l'héridité du vice dans les familles et surtout de certains vices, comme la dissimulation, le libertinage et le vol. Les parents excusent leurs enfants parce qu'ils ont les mêmes vices. Aussi pouvons-nous confirmer de notre faible autorité ces paroles si vraies de M. Gay (*Vie et vertus chrétiennes*, tome I, p. 495) : « Oh ! qu'il est vrai « que la génération des justes est divinement bé- « nie, et quelle grâce, quelle avance, quel fonde- « ment que les saintes naissances ! Par suite de la « grande et adorable loi qui fait l'unité naturelle « du genre humain, chaque homme venant au « monde porte régulièrement en lui toutes les con-

« séquences organiques des vertus, mais aussi des « péchés de sa race ; elles y sont comme addition- « nées, et lui-même en est comme le total. Qui ne « comprend en effet, qui ne voit chaque jour de ses « yeux, à quel point les âmes font ou défont les « corps ; et qui ne sent en soi dans quelle mesure « aussi le corps influe sur l'âme? cela ne va pas « sans doute à sanctifier d'emblée, et moins encore « à sauver infailliblement ceux qui naissent d'une « famille sainte ; n'ont plus qu'à enchainer dans le « mal et à perdre sans espérance ceux qu'enfantent « des familles impies. Tout ce qui est fatal ici reste « dans les basses régions de notre ère, et la liberté « morale de chacun demeure sauve..... Ce qui est « dit dans l'Ecriture est d'ailleurs éclatant dans « l'histoire, que Dieu poursuit l'iniquité des pères « dans leurs enfants jusqu'à la troisième ou qua- « trième génération..... » Il n'y a rien à ajouter à ces paroles magistrales qui sont l'expression exacte de la vérité, les vices des familles sont comme additionnés dans leurs enfants, ils en forment comme le total. Que de difficultés avec tant d'enfants illégitimes ! Les parents de plusieurs vivaient en concubinage public ; d'autres, séparés de biens et de corps, et c'étaient les plus durs et les plus grossiers dans leurs rapports avec nous. Nous avons toujours une liste de ceux qu'on nous défend de laisser voir à leur père, ou bien à leur mère. Quelques-uns, après la révolution de septembre, eurent leurs pères condamnés, par les conseils de guerre

à la prison ou à la déportation ; beaucoup sont francs-maçons ou libres-penseurs avérés, bien plus encore libres-viveurs. Pourquoi tous ces gens-là nous confiaient-ils leurs fils, que nous recevions du reste avec des préférences marquées ? mystère du cœur humain ! souvent les plus mauvais souhaitent meilleure chance à leurs enfants, et quelques rares fois, par la miséricorde de Dieu, ces enfants réussissent mieux que d'autres, nous en avons des exemples.

On conçoit ce que nous devions attendre d'un pareil milieu, et quand ces gens-là étaient habiles d'une habileté diabolique, ils essayaient de nous faire beaucoup de mal. Trois familles se liguent un jour pour faire fermer notre maison. L'agent qu'elles choisissent avait été comblé de nos bienfaits ; nous avions aidé dans des moments bien difficiles l'écrivain public qui rédige la dénonciation. On l'adresse au Ministre de l'Intérieur qui la communique à son collègue des Cultes : notre maison était l'ennemie du gouvernement. On sait combien la police impériale était ombrageuse ; on fait une enquête auprès de l'autorité religieuse et civile ; M. Levert, notre préfet d'alors, a la bonté de nous dire que nous devons à notre dénonciateur le plus beau dossier ; nous lui en avons conservé la plus vive reconnaissance, *unicuique suum*.

La mèche éventée, on essaye d'un autre moyen. Le dénonciateur nous cite en diffamation devant la police correctionnelle. Il ne peut produire qu'un

seul témoin et celui-là nous l'avons élevé plusieurs années de suite dans notre intimité, à notre propre table, il aurait vécu dans la plus grande misère sans cela. Il a le malheur, dans un moment d'égarement, de recevoir une somme pour prix de son témoignage et il nous l'avoue seulement plusieurs années après. Nous occupons trois audiences en première instance et deux en appel, Dieu permet que tout se change en véritable triomphe, nos jeunes gens nous font une ovation, ils auraient pu s'attirer une affaire sans la bienveillance des juges qui les laissèrent faire : le ministère public leur en avait donné l'exemple. Quel chagrin d'être ainsi attaqué par ses propres enfants ! mais Dieu permet le dédommagement, et il n'est resté de tout cela qu'un beau monument à la Très Sainte Vierge, érigé dans notre chapelle par tous mes jeunes gens, en réparation de la mauvaise conduite de leurs camarades et de leurs parents.

Une autre fois un de nos maîtres est accusé d'avoir gravement blessé un enfant. Le fait était absolument faux, l'inspecteur d'académie le constata après une minutieuse enquête, car nous devons le dire parce que c'est la vérité, l'autorité civile nous a toujours témoigné la plus grande bienveillance, sans en excepter celle des années révolutionnaires. Mais nous subissons d'ailleurs une telle scène que nous en tombons gravement malade. Cette famille obtenait plus qu'elle n'avait demandé. J'en passe et des meilleures, ce n'est pas une auto-

biographie que je veux faire, mais un simple enseignement pour les pères de jeunesse qui débutent.

Décidément les deux premières années furent désespérantes, la rage de l'enfer sévissait contre nous, le diable se vengeait, mais il s'épuisait. Aujourd'hui nous ne connaissons plus ces douleurs, nous avons un choix de parents qui nous comblent de consolations, les exceptions sont très peu nombreuses, c'est vraiment l'élite de cette excellente population marseillaise encore si bonne malgré l'envahissement de la population étrangère, l'Italie seule nous donne 35,000 habitants. Sans parler des femmes plus généralement pieuses, nous avons des pères qui sont de vrais chrétiens, quelques-uns des modèles de piété : et si beaucoup participent encore à l'indifférence du siècle, chaque année à Pâques, nous avons le bonheur de faire quelques conquêtes. Ces familles détestables se sont éloignées de nous, les meilleures nous viennent toujours plus nombreuses. L'avouerons-nous cependant ? Le vieil homme s'applaudit de ce changement, c'est si agréable de mener une vie facile ! mais au fond nous regrettons notre troisième couche sociale, il y avait là un plus grand bien à faire, et si Dieu nous prête vie, nous exécuterons le plan d'une autre fondation où on ne recevra que des enfants débraillés, jurant convenablement, suffisamment grossiers, dignes de l'enseignement gratuit, laïque et obligatoire. Seulement, nous aurons be-

soin de l'appui de la police et par conséquent d'un gouvernement qui s'occupe plus franchement de ces pauvres délaissés.

Je ne dois pas oublier un moyen, connu, je crois, dans d'autres Œuvres et qui nous avait fort bien réussi. Je veux parler d'une réunion à la chapelle, où nous invitions nos parents par lettres nominatives, un dimanche par mois. Nous leur faisions pendant une heure une conférence, sur la manière d'élever leurs enfants, suivie de la bénédiction du Très Saint Sacrement. Cela dura trois ans, puis ils vinrent moins nombreux, il y eut de notre part un peu trop de négligence et de paresse, les occupations ordinaires du dimanche nous accablent; j'ai donc cessé ces convocations, mais avec la résolution bien arrêtée de les reprendre un jour, car cela faisait beaucoup de bien.

Il y a une troisième source de graves soucis dans une école, nous devons aussi l'exposer, ce sont les maîtres. En 1861, notre communauté était trop peu nombreuse pour faire toutes les classes, surtout avec l'accroissement trop rapide et imprévu de notre école, et plusieurs d'entre nous, le supérieur en tête, n'y entendaient rien du tout. Il nous fallut prendre des aides au dehors. Que de supérieurs dans l'intimité nous ont fait part de leurs douleurs! On a beau s'entourer de toutes les précautions, il est impossible de tout savoir jusqu'au jour de la catastrophe. Nous avons essayé de professeurs mariés, cela offrait plus de garanties, ce semble, et

les journaux rouges l'affirmaient si hautement ! nous nous sommes trompés. Nous avons pris des ecclésiastiques, ou du moins des porte-soutanes chaudement recommandés par des curés ou des grands vicaires, nous avons été plus malheureux encore. Les célibataires ne valaient pas mieux, et quoique nous nous fussions d'abord promis de ne jamais recevoir de religieux défroqués, nous n'avons pu les éviter tant ils sont innombrables et le cachent avec soin. Que de larmes nous avons versées ! que de désespoirs ! En vain la surveillance était-elle incessante, en vain le préfet des classes, prêtre de notre communauté, passe-t-il toute sa journée avec les enfants, tantôt dans une classe, tantôt dans une autre, de manière à en surveiller toujours deux à la fois par les vitrages qui les séparent ; impossible d'empêcher toujours l'impiété, l'immoralité, l'improbité, la négligence, l'incapacité ! En vain avons-nous fait maints changements, nous ne changions que de figures. Ce n'est pas à dire que nous n'ayons eu en majorité de très bons professeurs, mais que d'exceptions ! Pourtant ce nous semblait, les mauvais sujets n'auraient pas dû se présenter dans une maison comme la nôtre, nous aurions dû leur faire peur. On leur posait de rudes conditions. ils savaient qu'au moindre écart on les chasserait impitoyablement. Nous avons alors appris cette triste vérité que nous ignorions et que depuis toutes les maisons de notre connaissance nous ont confirmée : une des plus tristes professions de notre

siècle, je veux dire des plus mal exercées, est celle de professeur. Il y en a d'excellents, c'est évident ; mais si on veut réunir les bonnes mœurs, la pureté de doctrine, l'art de maintenir la discipline, l'instruction suffisante, la probité, on demande la réunion de cinq choses bien difficiles. Ces rares sujets vont dans les grands établissements qui leur font une position honorable et suffisante, les pauvres écoles primaires ramasseront les restes, et les ramassent en effet. Nous devons taire tout ce que nos enfants nous ont appris des écoles qui les ont élevés avant nous. Les professeurs indifférents sont encore les moins mauvais et confier des enfants à des maîtres indifférents, quelle éducation espérer ? Du reste, nos professeurs externes, et nous n'en avons jamais eu plus de quatre, font seulement la classe. La surveillance en étude, à la cour, à l'Eglise et en général dans toute la maison, nous est absolument réservée. Nous conduisons nos élèves en promenade, le soir à leur maison, nous n'avons jamais fait d'exception dans ces points si importants.

Cependant, pour confirmer ce que nous disions des épreuves qui accompagnent la fondation des Œuvres, c'est au début que nous les avons toutes éprouvées. Nous en avons acquis plus d'expérience, nous avons mieux compris la sagesse des ordres religieux qui se défont peu à peu de ces auxiliaires, car eux aussi les emploient encore à leur grand détriment. Ceux qui le font devront en di-

minuer graduellement le nombre, et en attendant les surveiller de très près et les faire surveiller par leurs meilleurs élèves. Sans doute leur autorité en sera amoindrie, mais bien moins que par ces écarts trop probables sans cette surveillance. Nous défendons à nos maîtres de ne jamais parler religion en bien ou en mal, c'est plus sûr. Ils font réciter la lettre du catéchisme ou du livre d'histoire, le reste nous regarde exclusivement et nous y suffisons.

En résumé, Dieu a permis que nous ayons semé dans les larmes ; ce sera l'histoire de toutes les Œuvres qui voudront récolter dans la joie. Saint Joseph Calassanct, âgé de quatre-vingt-douze ans, dont cinquante-deux employés au service des enfants du peuple, était interdit au moment de sa mort, et son ordre à peu près détruit. Mais une révélation de la Sainte Vierge lui prédit la résurrection prochaine de sa compagnie et son merveilleux accroissement. Le bienheureux de la Salle fut interdit plusieurs fois. Nous qui ne sommes pas si saints nous n'aurons pas à craindre les mêmes douleurs, mais nous en aurons assez pour asseoir notre Œuvre et la faire prospérer. Si nous n'avions pas traversé ces mêmes épreuves jamais nous n'aurions su d'une manière aussi complète le déplorable état de l'éducation populaire, ces choses ne se devinent pas dans de simples inspections, nos Œuvres ne nous les font pas connaître suffisamment, et le confessionnal lui-même, en révélant des faits

isolés, ne révèle pas la généralité du mal. Qu'on nous pardonne d'avoir soulevé ce triple voile qui cachait les enfants, les parents et les maîtres, car nous l'avons à peine soulevé : c'était nécessaire pour montrer la nécessité d'une nouvelle méthode.

Courage, donc ! et pour Dieu, prêtres du Seigneur, zélés pères de jeunesse, faisons-nous maîtres d'école des jeunes ouvriers. C'est une belle carrière pour les âmes énergiques, nous y sauverons beaucoup d'âmes, et la nôtre en sus, ce qui vaut bien la peine d'essayer.

CHAPITRE NEUVIÈME

DU PREMIER BUT DE L'ÉDUCATION FORMER LES ENFANTS AUX VRAIS PRINCIPES

Répétons-le, après l'avoir dit à toutes les pages de ce livre, le premier but de l'éducation c'est la sanctification de l'âme de nos enfants, c'est-à-dire les faire vivre en état de grâce, malgré le démon, le monde et la chair. Tout le reste n'est que l'accessoire et la plaie de notre siècle c'est d'avoir fait de cet accessoire le principal. *Quœrite primum regnum Dei et justitiam ejus, et hæc omnia adjicientur vobis* (Luc. XII 31).

Le premier moyen d'obtenir cette sanctification de l'âme c'est la foi. Nous en avons assez parlé dans la première partie de cet ouvrage pour ne pas y revenir longuement. Le catéchisme ne suffit pas avec sa lettre seule, il est trop technique, vise des erreurs anciennes, et sur lesquelles les enfants ne s'appesantissent pas. Il est indispensable pour apprendre la théorie de notre sainte religion, mais l'expérience prouve que les enfants l'oublient bientôt, parce que les années en se succédant effacent cet enseignement par l'esprit. Il faudrait que ces premiers principes fussent répétés à l'âge de la ré-

flexion. Je ne connais pas une lecture plus attrayante que celle du catéchisme, même de nos immenses catéchismes français, pour les grandes personnes ; il y en a peu d'aussi ennuyeuse et inintelligible pour des enfants. Il y a ce me semble deux autres moyens que l'éducation doit employer parallélement avec le catéchisme, ce que j'appellerai l'enseignement par le cœur et celui par l histoire, tous les trois doivent se confondre et ne pas s'isoler.

L'enseignement par le cœur. Il faut apprendre aux enfants à aimer l'Eglise, à la regarder comme leur protectrice, leur bonne mère, leur meilleure amie, à respecter ses lois, à vénérer ses enseignements. La nature a gravé cet amour pour leur mère dans le cœur de tous les hommes, la grâce doit imiter la nature. Que de milliers de prêtres, représentants de l'église, vouent leur vie entière au bien des âmes ! la haine de l enfer doit les faire encore plus chérir de ce pauvre peuple qui les maudit sans les connaître. Au-dessus d'eux est ce vénérable sénat des Evêques, réunion de ces hommes choisis parmi les plus savants, les plus vertueux, investis par N.-S. J.-C. lui-même de la plénitude du sacerdoce pour le gouvernement des choses spirituelles dans leur diocèse. Le PAPE INFAILLIBLE domine l'Eglise entière avec cette majesté inhérente à celui qui représente J.-C. ici-bas. Les religieux forment les troupes auxiliaires de l'Eglise, soumis comme les autres à l'autorité du souverain Pontife. Parmi eux il faut distinguer les Jésuites, les défen-

dre, les justifier, parce que l'impiété les déteste par dessus tous. Il faut faire admirer aux enfants cette divine hiérarchie, image de celle du ciel, leur montrer cet enseignement infaillible, traversant les siècles, maintenant la pureté de la foi au milieu des erreurs innombrables imaginées par l'enfer et ses suppôts. Quand ces vérités fondamentales seront bien gravées dans le cœur des enfants, les enseignements du catéchisme seront mieux compris. La base de la foi, pour les ignorants surtout qui ne peuvent en étudier les preuves, c'est l'enseignement de l'Eglise ; elle l'a dit, donc c'est vrai. Donc c'est un crime pour les maîtres d'école de fausser tant soit peu la doctrine, parce qu'en fait, pour les enfants, la source première de la foi, c'est l'enseignement du maître, *magister dixit* ; cette impression ne s'effacera plus. C'est la doctrine de Saint Paul : *Fides ex auditu, auditus per verbum* (Rom. X. 17). *Quomodo autem audient sine prædicante, quomodo vero prædicabunt nisi mittantur* (id. 14 et 15). Toutes les écoles normales devraient étudier sérieusement la théologie. On ne pourra jamais exclure l'enseignement des choses de la foi, on le rencontre à tous les pas. Il sera forcément ou bon, ou mauvais, ou indifférent, ce qui revient au même. Là se trouve l'immense supériorité de l'enseignement sacerdotal ; nous avons tous fait, nous prêtres, au moins trois années de théologie et ordinairement beaucoup plus ; nous sommes obligés d'y revenir tous les jours ; les laïques sont rarement théologiens

dans notre siècle. Je sais bien que dans toutes les écoles normales il y a un cours fait par l'aumônier: cette instruction est bien plus soignée encore dans les instituts religieux laïques, mais elle demeure cependant insuffisante. Il faut savoir beaucoup de théologie pour en enseigner un peu. (1).

Cet enseignement par le cœur doit s'attacher beaucoup plus à la pratique qu'à la théorie. Voilà un excellent catéchiste enseignant à ses enfants la doctrine des sacrements, et particulièrement des deux qu'on reçoit le plus souvent, la Pénitence et l'Eucharistie. La théorie m'apprend que la Pénitence a quatre parties. La contrition doit être surnaturelle, universelle, intérieure et souveraine ; la confession doit être sincère, prudente, humble, entière. Tout cela est très bien et surtout très vrai et les enfants doivent le savoir ; mais cet enseignement s'effacera bientôt, pas un enfant sur mille ne s'en souviendra dans un an, rien ne le lui rappellera plus ni à la maison, ni à l'atelier. Montrez-lui

(1) On me fait une observation que je reproduis pour enlever le trop absolu de cette thèse. « Les théologiens ont un grand avantage, cependant le Diocèse du Puy, par exemple, était il y a quelques années le Diocèse de France, où la population savait le mieux sa religion. Or le Catéchisme y était fait par les *Beates*, saintes filles, mais peu théologiennes. Je ne sais si vous connaissez leur organisation héroïque. On dit que la *Rouge* a gâté tout cela, mais j'admirais, il y a vingt-cinq ans, l'unanimité du Clergé à rendre hommage à ces pauvres filles et à leur renvoyer l'honneur de l'instruction religieuse dans ces villages et hameaux. »

le bonheur de la confession, ses joies, ses consolations, les secours qu'elle donne pour bien vivre, ce qu'on appelle la grâce spéciale du sacrement. Rendez-la lui facile, agréable même, faites-le confesser souvent, très souvent et de très bonne heure, inspirez-lui l'horreur du péché mortel et même véniel délibéré, faites-lui vivement désirer l'absolution. Vos enfants, n'eussent-ils jamais été au catéchisme, s'accuseront parfaitement bien, auront un vif regret de leurs fautes, sans savoir la définition de tous ces actes et sous-actes nécessaires pour obtenir le pardon de leurs péchés. Et en effet, ne donnons-nous pas souvent l'absolution à de petits enfants qui la reçoivent parfaitement bien avant d'aller au catéchisme ? L'enfant connait le bien et le mal avant d'en savoir les définitions exactes. Il faut donc l'enseignement par l'esprit, et on le reçoit assez généralement dans les écoles, mais il faut le faire précéder, accompagner et suivre de l'enseignement par le cœur, beaucoup trop négligé dans la pratique.

L'enseignement de l'histoire dans les écoles offre les plus grandes ressources, et aussi les plus grands dangers : c'est la cause d'une foule d'erreurs, et sur ce point, bien peu de maitres sont irréprochables. Généralement on apprend l'histoire sainte ou l'histoire de France dans toutes les classes. Quelle mine inépuisable d'admirables enseignements, si l'on suivait la méthode de saint Augustin et de Bossuet ! L'Eglise est le pivot de l'histoire, Jésus-Christ en

est l'alpha et l'oméga. L'histoire n'est que le récit de la lutte de la vérité et de l'erreur. La vérité semble toujours vaincue parce qu'elle a contre elle toutes les passions humaines ; et cependant elle triomphe toujours parce qu'elle a l'assistance divine et l'aura jusqu'à la fin des temps. *Et ecce vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sœculi* (Math. XXVIII. 20). A quoi sert cette stérile nomenclature de noms, de dates de dynasties, d'événements sans portée aucune. Donnez de la vie à tout cela ; on oubliera la liste des rois de France ou de ceux de Juda, et ce sera vite fait, petit malheur car ça n'est fort utile qu'au jour de l'examen, mais qu'on n'oublie jamais les grands enseignements de l'histoire qui se résument en ces trois mots de Saint Augustin : *omnia propter electos*. Après avoir raconté le crime, montrez le châtiment qui ne tardera pas, l'histoire des destinées des peuples est inintelligible sans cela. Plusieurs rois ont porté les mains sur l'arche sainte de l'Eglise, tous en ont été punis. Ces considérations sur l'histoire ancienne apprennent et font comprendre l'histoire contemporaine, et deviner celle de l'avenir. Sedan est la revanche de Castelfidardo ; la prise de Paris la revanche de la prise de Rome. Dieu suit pas à pas les erreurs des peuples et de leurs gouvernants ; il les punit ici-bas tôt ou tard, les peuples n'ayant qu'une existence temporelle qui échappe aux châtiments de l'éternité.

S'agit-il des erreurs anciennes ou modernes,

montrez d'abord le côté dogmatique, mais surtout pratique, car le démon ne se sert des erreurs que pour la perte des âmes ; peu lui importe l'erreur en elle-même puisqu'il soutient selon les siècles le pour et le contre ; ce qu'il lui faut ce sont les âmes. Les historiens modernes traitent avec mépris ces erreurs, ils daignent à peine les mentionner. Pourtant l'Arianisme, l'Islamisme, le Protestantisme ont répandu des torrents de sang, changé l'aspect du monde ; ils méritent bien qu'on en parle autrement que pour raconter les épisodes d'une bataille, de celle de Poitiers par exemple. Le professeur se gardera absolument de louer les qualités de ces soi-disant grands hommes souillés de tous les crimes, comme le font tous les historiens modernes. Les plus grands scélérats ont tous conservé quelque chose de leur ressemblance primitive avec Dieu. Mais de même qu'on exècre un assassin, quoiqu'il ait d'ailleurs quelques bonnes qualités, parce que son crime efface ses mérites, de même ces soi-disant grands hommes ne méritent que le mépris quand ils sont criminels. Nos historiens ont fait le plus grand mal dans les masses par l'oubli volontaire de ce principe : n'a-t-on pas vu Lamartine poétiser Robespierre et Thiers glorifier Danton ? Marat trouvera sans doute un chantre et les idées du peuple sont toutes bouleversées. C'est un très grand danger et si aucun instituteur n'ose aller si loin, je l'espère, beaucoup excusent des hommes qui ne valaient pas infiniment mieux. Par con-

tre un professeur catholique fera ressortir la grandeur de ces héros chrétiens qu'on appelle les Saints, les uns cimentant les premières assises de l'Eglise avec leur sang, les autres la défendant par leurs paroles et leurs écrits, tous par leur exemple et leurs grandes actions. Qui aurait dit que l'humble religieuse de Paray-le-Monial remuerait les masses et les transporterait à son tombeau, deux cents ans après sa mort ? Charlemagne si mal jugé par l'école moderne et réhabilité par l'école catholique, saint Louis, vilipendé par l'auteur de la *Némésis* et tant d'autres (1), ont élevé la France au plus haut point de splendeur. Saint Edouard a eu la même influence en Angleterre, Saint Henri en Allemagne, etc., etc.

L'histoire ainsi enseignée demande beaucoup d'études préparatoires, mais toutes les branches de l'enseignement en demandent tout autant. Pourquoi faire professer un ignorant, surtout dans des matières si graves ? Le petit volume in-12 à l'usage des enfants ne peut suffire au professeur. Il ne faut pas pourtant s'exagérer les difficultés, il n'est pas besoin de remonter à l'étude des sources, de refaire un travail déjà fait par des auteurs d'une doctrine sûre. Qu'on lise, dans Rohrbacher ou dans Darras, la leçon qu'on va faire avec le petit volume ;

(1) « Saint Louis, l'Eglise en a fait un saint parce qu'il chantait l'office et se donnait le fouet. » (Barthélemy, préface des *Journées mémorables de la Révolution*).

après la récitation de quelques pages fugitives qui n'ont rien appris aux enfants, on glosera facilement et avec connaissance de cause sur toute la leçon. S'en souviendront-ils? Des détails, non ; de l'ensemble des faits, ou plutôt de l'ensemble de la doctrine, oui. Chaque leçon déposera une couche quelque mince qu'elle soit ; et, après deux ou trois ans de classe, il restera un fond de conviction irréfléchie mais sincère qui ne s'effacera plus. Quand on pense que depuis trois siècles saint Grégoire VII, un des plus grands hommes de l'histoire, est peint comme un vil ambitieux, entêté, obéissant aux plus tristes mobiles, et méritant que sa fête et sa légende du bréviaire fussent supprimées par arrêt du Parlement de Paris, du 27 juillet 1729, pendant que Henri IV, son adversaire, un des plus grands scélérats qu'ait produit le monde était justifié et même glorifié. Et voilà l'histoire qu'on apprend aux élèves !

En étudiant ainsi l'histoire, le Catéchisme sera plus facilement compris ; par exemple, voici le dogme de la présence réelle : les enfants qui connaitront les guerres des Sacramentaires et les erreurs de Luther et les innombrables variations de ses adeptes, comprendront bien plus facilement ce dont il s'agit. Ajoutez qu'en même temps la fréquente communion et la divine liturgie leur auront appris par le cœur et par les yeux que Notre-Seigneur est réellement présent dans la Sainte Eucharistie ; tous ces enseignements se soutiendront l'un

l'autre et la foi arrivera facilement à toute la perfection qu'elle peut avoir ici-bas. Qu'on me pardonne un souvenir personnel de mon enfance. Quand le dogme de l'Immaculée Conception a été proclamé, quand l'Infaillibilité Pontificale a été définie, pendant que le monde s'agitait autour de ces questions, chacune capitale dans son espèce, je n'ai éprouvé qu'un seul étonnement, celui du bruit qui se faisait je ne savais à propos de quoi. Je les avait toujours crus du fond de mon âme et cependant j'avais eu des maîtres bien aimés fort gallicans. D'où venait cela ? C'est que j'avais eu le bonheur d'avoir en Cinquième, Quatrième et Troisième, un professeur qui avait fait vœu de défendre ces deux dogmes jusqu'à l'effusion de son sang. Je l'ignorais alors, mais on comprend quel avait été l'enseignement ineffaçable de ma première jeunesse. Plus tard les contradictions n'avaient fait que le confirmer. Pareillement je n'ai rien pu trouver dans le *syllabus* qui ait demandé un sacrifice à ma raison, je l avais toujours cru et professé avant sa promulgation.

Ce n'est pas tout, *corde creditur ad justitiam, ore autem confessio fit ad salutem* (Rom. X. 10). Il faut faire comprendre à nos enfants que dans les époques troublées par la révolution il ne suffit pas de croire, il faut encore professer. Si vous ne voulez pas que le respect humain détruise votre ouvrage, habituez-les à ne pas se cacher, à s'afficher au besoin. C'est toujours un grand avantage de prendre

l'offensive, on est facilement vaincu sur la défensive. Aux premiers siècles du christianisme les martyrs se laissaient massacrer ; depuis Saint Justin ils se défendirent par la plume, c'était la presse de ce temps. Plus tard ils se sont défendus par les armes, c'était leur droit naturel et imprescriptible. Apprenons-leur à se servir de tous ces moyens, à mourir, s'il le faut, mais d'abord à se défendre. Nos jeunes gens, devenus hommes ne savent plus rougir de leur foi. Je leur prêche souvent sur cette parole de N.-S. dans les actes des apôtres : (Act. I-8) *Accipietis virtutum supervenientis Spiritus sancti in vos, et eritis mihi testes in Jerusalem et in omni Judœa, et Samaria, et usque ad ultimum terrœ.* Jérusalem c'est leur famille, leur maison où le flambeau de leur foi doit toujours briller, par leurs paroles, leurs actes, le fidèle accomplissement des lois de l'Eglise, de manière à éclairer leur père, leur mère, leurs frères et tous leurs parents. La Judée ce sont les autres lieux où ils passent leur vie, l'atelier, le bureau, le chantier, les quais, l'école même avec ses mauvais camarades. Jésus-Christ leur a envoyé son Saint-Esprit de force au baptême et surtout à la confirmation, il les a choisis pour ses porte-drapeaux, ils ne doivent l'abaisser devant personne et le porter toujours fièrement. C'est le seul moyen de gagner le respect et on les respecte en effet, tant nous en avons qui savent tenir tête à tout le monde, ce qui leur est facile, parce qu'ils ont plus d'instructions que leurs adversaires. La

Samarie c'est l'éloignement de leur Œuvre, de la maison paternelle, de leur ville natale, c'est le service militaire, le tour de France, pour le très petit nombre de Marseillais qui le font encore. Le danger sera plus grand, Samarie est une terre infidèle, mais le secours de Dieu plus grand aussi et la victoire assurée s'ils se rappellent les bons enseignements reçus. Les extrémités de la terre, ils les parcourront peut-être, car tout est possible dans ce siècle de locomotion, devront les voir aussi constants, aussi fermes, aussi courageux, car Dieu est partout. Saint Thomas n'avait pas plus peur sur les bords de l'Océan Indien que Saint Pierre dans la capitale du monde, ou Saint Paul devant l'aréopage le plus civilisé. Voilà les quatre points du prochain sermon de mes confrères.

Ces choses, et mille autres, que je ne puis indiquer pour ne pas être trop long, fortifient la foi de nos jeunes gens. Ils sont infiniment sensibles, je l'ai souvent remarqué, au mot de lâcheté ; le courage est une des vertus morales qu'ils apprécient le plus. Dans notre maison un jeune homme recevra avec humilité mes reproches les plus sévères quand il les a méritées. Mais quand je les accuse de ne pas avoir la foi, ils se relèvent fièrement et se fâchent. « Pourquoi n'ai-je pas la foi ? me répondait un jeune homme de dix-huit ans à qui je reprochais une faute, tout le monde fait des sottises, vous devez en faire, vous aussi, puisque vous vous confessez tous les huit jours, ça n'empêche pas

d'avoir la foi. » Et je ne sus que répondre à cet argument *ad hominem*, aussi l'embrassai-je de tout mon cœur, parce que c'était le cri de son âme.

Je m'arrête, il faudrait composer un volume sur cet important sujet. Je conjure quelqu'un de mes confrères de le faire, jamais ouvrage plus important n'aura paru pour le salut de nos enfants, et je m'inscris en tête des souscripteurs.

CHAPITRE DIXIÈME

DU SECOND BUT DE L'ÉDUCATION FORMER LES ENFANTS AUX BONNES MŒURS

Quand nous prétendons que l'immoralité règne à peu près sans entrave dans les écoles, Dieu nous garde de dire que ce soit de parti pris, avec la connivence des maitres, ce serait tout simplement une monstrueuse absurdité. S'il y a quelques maitres corrompus, laissons le soin aux assises de poursuivre de tels scélérats, ces minimes exceptions ne sauraient servir de base à une thèse.

Nous dirons seulement que le maitre surprend rarement le mal, le soupçonne plus rarement encore, et que quand il le connait il est fort porté à fermer les yeux pour éviter un renvoi, par intérêt, ou pour l'honneur de sa maison. Dieu a permis, du reste, qu'un certain voile de modestie entourât toutes les âmes ; il y a donc une certaine décence extérieure dont les enfants ne se défont pas ordinairement en public ; il faut qu'ils soient sûrs de l'impunité, du mystère, et cette décence extérieure suffit à endormir le maitre. Mais le démon n'y perd rien et la plupart de ces âmes n'en sont pas moins à lui. En vain une discipline sévère empêche-t-elle les

écarts, les enfants savent s'y soustraire et d'autant mieux qu'ils se sentent mieux surveillés. Un maitre dans sa classe est comme un général qui défend une place. Ne sachant de quel côté il sera attaqué, il faut qu'il garde tous les points à la fois. L'ennemi au contraire choisit l'endroit le plus faible, le moins surveillé, le plus mal gardé, et c'est ce point qu'il attaque à l'improviste, au milieu de la nuit. Un enfant placé à un premier rang, vola un jour, sous mes yeux, une pièce de vingt sous dans la poche de son voisin ; je ne m'en doutais pas. La discipline, la surveillance ne peuvent donc tout prévoir et je me ris d'un maitre qui répond de la moralité de ses élèves. Au moins devrait-il ajouter : Autant que je puis le savoir, c'est-à-dire point du tout. J'admirais un jour la disposition d'une classe ; il n'y avait que trente élèves, les élèves sur un seul rang occupaient les trois côtés de la salle, le maître tout seul occupait le quatrième. Ces tables élevées sur une estrade n'avaient point de casiers, mais une simple planche pour pupitre. Le maître surveillait donc sans peine tous ses élèves, aucun de leurs mouvements ne pouvait lui échapper. Je m'extasiais sur cette disposition qui supposait beaucoup d'expérience, un grand luxe de place et de maîtres d'études. Celui qui m'accompagnait se moqua de ma simplicité et me conta des infamies qui semblaient absolument impossibles. C'est qu'un surveillant peut sommeiller dans les chaleurs de l'été, un élève peut l'absorber pendant quelques

moments et recevoir ce rôle de ses condisciples. Bref ces faits qui étaient vrais, démontraient bien l'inanité de la surveillance là où les enfants n'ont pas un amour surnaturel pour la vertu. Du reste ils ont encore le défilé des rangs, les cours, les promenades, le dortoir surtout, le bassin de natation et cent autres endroits où la nature reprend ses droits quand rien de surnaturel ne l'a domptée.

Un maître a donc bien tort de se fier aux apparences, sa responsabilité est trop grande pour se contenter de ce qui paraît. *Fode parietem* (EZECH. VIII. 8). J'ai dit ailleurs ce que je pensais des espions ; voici comment s'exprime notre règlement (1) quand il s'agit des bonnes mœurs :

« La vertu a pour couronnement les bonnes mœurs, un des buts principaux que nous nous sommes proposés en fondant cette Œuvre. En effet la vraie éducation demande avant tout les devoirs envers Dieu, notre créateur et notre maitre, c'est la *Piété* ; puis un corps robuste qui puisse supporter le travail et traverser les fatigues de la vie, nous l'obtenons par la vie réglée. Tout cela, *Piété* de l'âme, *force* de l'esprit et du corps croule à l'envi si la *chasteté* ne domine pas tout. Un enfant libertin, l'expérience nous l'apprend depuis longtemps, perd la santé, s'éloigne de Dieu ; son esprit obscurci ne peut suivre les études, et voilà pourquoi

(1) Notre règlement de l'Ecole se trouve à notre économat, au prix de un franc, par la poste, franco.

nous tenons si prodigieusement aux bonnes mœurs dans cette Maison.

« La chasteté, chez les jeunes gens, se manifeste par la *modestie*, cette belle vertu qui devrait toujours être l'apanage de la jeunesse. C'est pour la maintenir intacte que sont faites la plupart de ces règles de discipline qui cesseront de paraître gênantes si on considère l'admirable résultat qu'elles parviennent à obtenir. Il faut que, dans notre maison, le vice, s'il existe, soit réduit à se cacher, ou bien qu'à l'instant le coupable soit chassé quand il ose se faire connaître. Presque toujours trop faciles pour les autres fautes qu'excuse la légèreté des enfants, nous sommes inexorables pour ceux qui ont le malheur de s'oublier une seule fois en matière si grave. Aussi, quoique nous détestions les rapporteurs qui dénoncent leurs camarades pour les faire punir, nous voulons qu'on nous fasse connaitre, sans retard, ces empoisonneurs publics, corrupteurs de leurs camarades. Si nous ne pouvons empêcher quelques enfants d'être déjà vicieux, quand on nous les confie, au moins faut-il que l'innocence des autres soit en sûreté et que nous puissions les rendre purs aux familles qui nous les ont confiés purs.

« Que tous nos élèves, et surtout les meilleurs, nous aident de leur mieux à faire toujours fleurir la *modestie* parmi leurs camarades par leurs paroles, leurs exemples, et surtout par cette exacte surveillance que nul ne peut exercer aussi bien qu'eux.

« Nous avons déjà défendu les jeux de mains aussi contraire à la bonne éducation qu'aux bonnes mœurs, et ces privautés qui isolent deux jeunes gens ensemble. Nous défendons pareillement les amitiés particulières qui détruisent le bon esprit dans une Maison, en réunissant les caractères qui auraient besoin d'être séparés, au grand détriment de cette charité universelle, bonheur de toute l'Œuvre quand elle est bien observée.

« Il est sévèrement défendu de mettre les mains sous la table en étude, en classe, au réfectoire, ou de les tenir dans les poches. Après ces avis si explicites, toute conversation mauvaise, tout geste, toute parole immodeste seraient immédiatement punis de l'expulsion, aimant mieux pêcher par trop de sévérité, dans ces sortes de choses, que par une absurde indulgence qui perdrait l'âme de nos enfants.

« Il est donc bien convenu avec les parents qu'aucune faute ne sera jamais pardonnée, si elle est connue, et qu'ils consentent à reprendre immédiatement leurs enfants si ce malheur leur arrivait ; c'est une condition expresse de leur admission. »

Nos enfants comprennent ce langage, ils se savent surveiller, non-seulement par leurs maitres qui rarement sauront le faire comme il faut, mais par chacun de leurs condisciples.

J'ai toujours remarqué que les laïques n'attachaient pas assez d'importance à ces fautes, ce sont des enfantillages, diraient-ils volontiers. J'ai même trouvé des gens qui ne croyaient pas qu'un enfant

pût pêcher mortellement avant l'âge de puberté. Laissant de côté les idées surnaturelles, qu'on ne peut cependant exclure, qu'on nous permette de dévoiler les affreuses conséquences naturelles et sociales de ces vices précoces ; nous effleurons le sujet sans chercher à l'épuiser.

Les livres saints nous disent que Dieu créa le monde en six jours, et qu'il se reposa le septième. L'Écriture signifie par là que Dieu cessa de produire de nouvelles créatures. Ces six jours étaient-ils des jours naturels ou des époques ? ce n'est pas le lieu de le discuter : toujours est-il que ce septième jour dure depuis environ six mille ans et durera jusqu'à la fin du monde. Mais Dieu ne produisant plus de nouvelles créatures a établi des lois qui président à la propagation et la conservation des êtres. Ces lois s'imposent fatalement aux créatures inanimées et aux bêtes brutes, mais elles laissent leur liberté aux créatures raisonnables. Cependant l'usage de cette liberté devient un crime quand il renverse cet ordre établi par le Créateur. Dieu a dit *non occides,* comme il a dit: *non mœchaberis.* C'est le même désordre sous des formes différentes. L'un arrête la vie qui n'appartient qu'à Dieu, l'autre l'empêche de se produire. Supprimez ces deux commandements et la société n'aura plus de durée, les races s'éteindront successivement. Les Turcs disparaissent peu à peu de la Turquie, les races primitives s'éteignent dans l'Amérique, la France perd cent mille âmes tous les ans, elle

n'aura plus d'habitants en cent quatre-vingt-trois ans, disent les économistes (1). Sans doute, Dieu, dans sa Providence a des moyens en réserve pour assurer la multiplication et la perpétuité des hommes jusqu'à la fin des temps ; les races européennes repeupleront l'Amérique, les Grecs se multiplieront en Turquie, et les desseins de Dieu sur l'humanité seront toujours accomplis. Mais ceux qui commettent ce crime n'en renversent pas moins ses desseins autant qu'il dépend d'eux, et voilà la malice spéciale des mauvaises mœurs, de ce qu'on appelle des enfantillages. Celui qui blasphème le saint nom de Dieu ne diminue pas pour cela sa gloire immuable ; celui qui profane la Sainte-Eucharistie ne profane que les espèces, le corps glorieux de Jésus-Christ n'en reçoit aucune atteinte ; mais les uns et les autres font ce qu'ils peuvent pour outrager la majesté divine, et là est le crime.

Si un enfant de dix ans est déjà vicieux, et des médecins fort respectables m'ont assuré que des

(1) M. le Dr Gustave Lagneau a lu à l'Académie des Sciences morales et politiques dans sa séance du 17 juillet 1875, un mémoire très instructif, mais très effrayant, sur la mortalité des enfants illégitimes avant l'âge de 21 ans. En résumé, de 1861 à 1870, pendant neuf ans, il y a eu en France chaque année 81,647 naissances légitimes et 75,442 naissances illégitimes. Chaque année, d'après les registres de l'état-civil, il meurt 62,206 enfants illégitimes âgés de moins de vingt ans, soit 32,378 de plus que les morts d'enfants légitimes avant le même âge. Voilà ce que nous appellerons les conséquences matérielles, visibles et sociales du libertinage.

enfants l'étaient parfois à trois ou quatre ans, et j'en ai rencontré moi-même quelques exemples, déjà à cet âge il perd la modestie, la pudeur, l'honnêteté, c'est-à-dire qu'il déchire ces voiles dont nous parlons tout-à-l'heure, et se prépare par la mauvaise habitude aux vices plus graves des années suivantes. Sa santé s'altère, n'a-t-on pas remarqué de petits enfants se desséchant parce qu'ils se rongeaient les ongles, machaient du bois, ou autres choses semblables ? Est-il étonnant que la nature outragée soit atteinte dans la santé ? Mais la mauvaise habitude est rarement solitaire chez les enfants, ou du moins n'est pas que solitaire. Les élèves libres pendant de longues heures après les classes, se livrent à de vraies parties de débauche qui épouvantent les physiologistes, autant que les confesseurs, et c'est tout naturel. A cet âge, le mal n'est mal que parce que c'est défendu, qu'il y a une répression, un châtiment. Si on peut le commettre sans danger, rarement la foi sera assez forte pour en préserver, surtout si le vice est venu peu à peu, avec des degrés successifs, de manière à ne pas effaroucher tout d'un coup, et surtout si un grand nombre le commet. Un jeune homme de seize ans me faisait appeler dans une prison cellulaire ; je lui rappelais paternellement combien de fois je lui avais prédit les terribles conséquences de son libertinage. Ah ! me dit-il, je savais bien que c'était péché, mais je ne savais pas qu'on condamnait à la prison pour cela ! Le sens moral s'oblitère, en effet,

par les exemples et les excitations des autres, et voilà de pauvres enfants qui compromettent gravement, et peut-être irrévocablement, la santé de leur âme et de leur corps, leur honneur et celui de leur famille.

Le châtiment vient ordinairement plus tard, *pede claudo*, disaient les anciens, mais il arrive. Les santés sont déplorables, dans nos grandes villes surtout, les corps frêles, étiques, écrouelleux. Quand le service militaire se recrutait par le tirage au sort, sous l'empire de l'ancienne loi, il fallait aller jusqu'aux derniers numéros pour compléter un contingent à peine du tiers des inscrits. Un de nos jeunes gens vient d'être pris avec le numéro 494 sur 530 et il n'a pas été le dernier. Les mariages sont inféconds, la mortalité plus considérable. Les enfants paient pour leurs pères, car les châtiments s'étendent jusqu'à la troisième et quatrième génération, et cela se comprend : nous avons supposé, et non gratuitement, l'enfant gâté dès sa dixième année, et même beaucoup plus tôt ; les années suivantes révèlent de nouveaux vices connus et recherchés depuis longtemps, jamais ces sortes d'habitudes n'amènent la satiété, les lieux infâmes achèvent de détruire la santé, souvent dès l'âge de quinze ou seize ans, et c'est alors surtout que les conséquences deviennent héréditaires.

Mais c'est le rôle du démon de montrer seulement le mal, c'est celui du bon esprit de montrer le remède. Ce remède existe, Dieu l'a mis à la portée

de tout le monde, c'est sa Divine Grâce ; c'est donc cette grâce qu'il faut obtenir.

1° Chassez impitoyablement les mauvais, surtout dans les premiers temps d'une fondation. L'université, les parents, vos supérieurs peut-être, tout le monde vous blâmera : bravez tout courageusement. Les règlements de la voirie enlèvent inexorablement les ordures qui compromettraient la salubrité publique ; l'âme de vos enfants, à coup sûr, vaut bien mieux.

2° Au commencement de chaque année prêchez une retraite, refaites les confessions de vos enfants, cela remontera votre maison et balayera les saletés des vacances. Revenez souvent sur les grands sujets de la chaire chrétienne, le péché, la mort, le jugement, l'enfer, *initium sapientiæ timor.* (Ps. cx. 10). La chaire et le confessional sont les deux citadelles de la morale, ne perdez pas ces grands avantages par votre négligence. Il y a vingt-huit ans, les frères nous firent prêcher deux ans de suite une retraite à plusieurs centaines de leurs plus grands élèves des écoles gratuites, je ne sais pourquoi cet usage n'a pas été conservé, cela faisait beaucoup de bien.

3° Formez dans chaque école un noyau pieux, ce que nous avons appelé dans la première partie de cet ouvrage, les *associations.* Quand elles sont scrupuleusement composées et bien dirigées, elles entretiennent dans une maison la bonne odeur de Jésus-Christ et forcent le vice à se cacher en atten-

dant qu'il disparaisse. Les écoles communales cessent leurs classes à quatre heures et demie ; pourquoi un maître pieux et zélé ne ferait-il pas une fois par semaine pendant demi-heure, une Congrégation ? Pourquoi ne ferait-il pas souvent confesser ses élèves en les accompagnant lui-même avant ou après la classe ? Pourquoi ne leur donnerait-il pas rendez-vous le dimanche à une messe matinale autre que la messe de l'école, pour recevoir le bon Dieu ? *Spiritus est qui vivificat, caro non prodest quidquam* (Joan. VI. 64). *Littera occidit, spiritus autem vivificat* (II Cor. III 6). Il y a sans doute des écoles où cela se fait, mais j'avoue n'en connaître aucune, ce qui est incroyable.

4° Faites confesser souvent vos enfants. Si la communion fréquente est en usage dans votre école vous êtes sûr de la moralité. Il est impossible que vous ne trouviez pas un prêtre qui vous y aide et il y a un grand avantage à avoir le même pour tous.

5° Les externes sont généralement peu portés aux amitiés particulières, c'est plutôt la spécialité des pensionnaires. Cependant surveillez leurs fréquentations ; le moindre regard, le moindre geste, la moindre familiarité, un billet imprudent, vous feront deviner bien des choses.

6° Saint Joseph Callassanct supérieur d'un ordre considérable, souvent désigné pour les plus hautes dignités ecclésiastiques, balayait lui-même les classes, et accompagnait les enfants à leur maison.

Quamvis ordini universo prœesset, numquam tamen prœtermisit pueros erudire, quorum scholas verrere eosque domum, comitari consuevit (légende du bréviaire). Faites balayer vos classes par qui vous voudrez, mais de grâce ne confiez pas ce soin à vos élèves après la classe, ou du moins, soyez avec eux. Dans de nombreuses écoles les maîtres s'en vont, laissant derrière eux quelques enfants pour ces soins de propreté. Ces classes deviennent des lieux infâmes, il faudrait être aveugle pour ne pas le comprendre.

Accompagner les enfants est une bien bonne chose et nous n'y manquons jamais dans notre maison, quoique ce soit une course bien onéreuse, le soir, à une heure si attardée, par tous les temps, l'hiver surtout. Un de nos frères ne rentre et ne soupe jamais avant neuf heures et il ne regrette pas sa peine, car sa nombreuse bande traverse forcément des rues infâmes.

7° Fréquentez beaucoup vos enfants, c'est le seul moyen de bien les connaître : soyez très affectueux avec eux, gagnez leur confiance, faites vous aimer, rendez-leur mille services. Plus vous serez sévère dans les rapports publics, plus il faut leur faire oublier le maître dans les rapports privés. Mais ne leur faites jamais de questions indiscrètes ; la conscience est un sanctuaire où le confesseur tout seul a le droit d'entrer et *seulement dans l'acte de la confession.*

On conçoit que ces moyens sont spécialement

à la portée des prêtres qui ont l'expérience des âmes et la grâce de la paternité, fruit du sacrement de l'Ordre ; et voilà la supériorité indiscutable des écoles sacerdotales sur toutes les autres écoles.

Mais le moyen par excellence, à la portée de tous, c'est la prière, l'esprit de sacrifice qui fait remplir un devoir et non exercer un métier. Il y a dans l'Ecriture sainte un récit qui m'a toujours singulièrement touché. Les enfants de Job demandaient parfois à leur père la permission d'un peu se divertir en dehors de la maison paternelle. Les jeunes gens ont toujours été les mêmes, et le saint homme ne le leur refusait pas, quoiqu'il sût bien les dangers de ces divertissements. Mais continue l'Ecriture : *cumque transissent dies convivii mittebat ad eos Job et sanctificabat illos, consurgensque diluculò offerebat holocausta pro singulis. Dicebat enim : ne forte peccaverint filii mei.... Sic faciebat Job cunctis diebus.* (Job. I. 5). Voilà bien le modèle du père de famille et du maître chrétien qui le remplace. Sa sollicitude accompagne les enfants après la classe, *ne forte peccaverint.* Il ne se croit pas déchargé parce que quatre heures et demie ont sonné, et ne pouvant plus rien par sa vigilance et ses soins, il se livre à la prière, au sacrifice, à la mortification, à la pénitence, *ne forte peccaverint.* Et il ne le fait pas quelques heures en passant : *sic faciebat cunctis diebus.* Sans doute, quand vous aurez tout épuisé, vos enfants ne seront pas tous

chastes, l'esprit canaille comprimé chez quelques-uns, n'est pas toujours étouffé pour cela ; mais beaucoup deviendront d'excellents sujets et vous combleront de joie dès ce monde.

Je voudrais en dire davantage, je voudrais parler des degrés sublimes de cette admirable vertu de Pureté ; mais ce livre est trop pour le public, *sacramentum Regis abscondere bonum est* (Job. XII 7). Il y a de ces choses que les oreilles sacerdotales peuvent seules comprendre : qu'on les lise dans le *Traité de la Confession* et, pour l'application, dans la *Vie de quelques-uns de mes meilleurs Jeunes Gens*, on verra mieux les succès prodigieux qui attendent les prêtres voués à ce sublime ministère, *filioli quos iterum parturio donec formetur Christus in vobis* (Galat. IV XIX).

CHAPITRE ONZIÈME

DU TROISIÈME BUT DE L'ÉDUCATION ENSEIGNER AUX ENFANTS LES VERTUS MORALES

L'instruction occupe une place si prépondérante dans l'éducation moderne qu'elle laisse à peine le temps d'enseigner les vertus surnaturelles dont nous venons de parler ; à plus forte raison, oublie-t-on ces vertus morales indispensables à une bonne éducation et la France ne s'en aperçoit que trop. Nous ne sommes plus la nation des Francs, la nation chevaleresque par excellence, les caractères se rapetissent, le niveau démocrate nous égalise peu à peu, non pas en nous faisant tous remonter, ce qui est impossible, mais en nous faisant tous descendre, et nous descendons, en effet, avec une rapidité vertigineuse au fond de l'abîme.

Le grand défaut social c'est l'égoïsme, chacun pour soi. Tous veulent être riches, peu importent les moyens : l'honneur, la probité, la sincérité, la gratitude, ces belles vertus qui rendent l'homme justement fier, cet héritage le plus précieux des familles, cette grande force des nations, tout cela ne se cote pas à la bourse, ne rend point d'argent, c'est un obstacle plutôt qu'un moyen, on s'en débarrasse

facilement, et si facilement qu'on en perd même la notion. A mon humble avis, cette dégénérescence de la famille est la plus grande douleur d'un père de jeunesse. La misère inséparable de sa condition se traverse assez facilement, avec un peu de résignation ; les obstacles se surmontent avec de la constance, malgré leur gravité ; les persécutions ne durent pas toujours et la vérité finit par venir au-dessus : mais l'absence de vertus morales dans nos enfants et leurs familles, c'est la plus dure des épreuves par son intimité et sa continuité. Aucune expérience ne peut en donner l'habitude, on en est toujours plus surpris. Il faut vivre constamment dans un milieu, avec des gens qui n'ont pas vos goûts, vos principes, qui vous exploitent de leur mieux, rampants quand ils ont besoin de vous, insolents quand vous leur devenez inutiles, encore rampants s'ils y trouvent profit, les mains toujours ouvertes pour recevoir, absolument fermées si vous leur demandez, n'ayant pas même conscience de leur indélicatesse, ne sachant pas ce que c'est, faisant un acte déshonorant avec la plus absolue indifférence, toujours approuvés et applaudis par la majorité, dédaigneux de l'opinion des bons parce qu'ils ne forment que la minorité, portés par leur pente vers tout ce qui est sale, ignoble même ou repoussant ; bons, gracieux, serviables, polis quand cela ne coûte rien, n'engage pas et surtout peut être utile, subitement et sans transition, grossiers, malotrus ; les vertus sont chez eux comme un vête-

ment qu'on met ou qu'on enlève selon les besoins, mais qui n'a rien de stable. Pauvre peuple qu'a-t-on fait de toi ? voilà donc le fruit de cette fameuse déclaration des droits de l'homme, de ces fameuses conquêtes de 89, de ce fameux enseignement laïque, gratuit et obligatoire ! Plus d'honneur, plus de délicatesse, l'égoïsme partout. Un beau jour, ces vices sortent du cercle des rapports privés, ils descendent dans la rue sous une forme concrète, et le monde est étonné de la masse d'infamies qui couvait dans les bas-fonds de la société et qui se traduisent par une révolution. On regardait avec indifférence les théories socialistes, c'étaient des utopies, croyait-on ; mais le peuple ne perd pas en vain ses principes, il est promptement devenu communard, pétroleur, il a fusillé les otages, il liquidera l'ordre actuel quand il le pourra, son rôle providentiel est celui du barbare du bas empire, seulement, au lieu de venir des forêts du Nord, nous l'avons enfanté nous-mêmes au sein d'une société soi-disant la plus civilisée qu'eussent vue les siècles précédents. Plusieurs sommités socialistes exploitent cette dégénérescence et l'entretiennent à leur profit. Comment leur ambition pourrait-elle se satisfaire s'ils n'avaient pas des soldats ? S'adresser à des hommes faits serait trop long, ils ont encore quelques principes, quelques intérêts sociaux, une femme et des enfants ; mais il y a les jeunes générations ; enlevez-leur tout principe, plongez-les de bonne heure dans la luxure, en quatre ou cinq ans

vous avez un révolutionnaire accompli ; le cabaret achèvera l'éducation, le club ou la société secrète réuniront en faisceau tous ces hommes que vous avez contribué à perdre en leur donnant seulement l'instruction. Et les maîtres se cantonnent dans les vieilles méthodes, ils croient toujours vivre dans le 18e siècle où le peuple était encore intact, au milieu de la corruption des hautes classes. Il me semble voir les maîtres d'école au temps du déluge, pendant que Noé, cent années de suite, poussait le cri d'alarme sans être écouté.

On nous dira que nous sommes pessimistes, qu'il y a des exceptions et même un certain retour. Sans doute les exceptions sont nombreuses, je le sais mieux que personne, grâces à Dieu, moi qui vis au milieu d'ouvriers si chrétiens, le bonheur de ma vie. Mais les vertus diminuent plus ou moins chez tous, et le mal augmente tous les jours. Tous ne sont pas également scélérats, tant s'en faut, mais à côté des meneurs il y a l'immense armée des imbéciles qui croit tout ce qu'on leur dit, surtout quand c'est imprimé ; il y a l'armée bien plus grande des faibles et des lâches, les uns et les autres ne pouvant trouver dans leur âme mal élevée, rapetissée, avilie, cette force de résistance que donnent les bons principes et les vertus chrétiennes. Maitres d'école, que de reproches nous avons à nous faire ! prêchons-nous les vertus morales à nos enfants ? leur enseignons-nous que l'honneur passe avant tout, avant le bien être, avant l'intérêt ? Il y

a mille teintures de probité, nos enfants ne se contentent-ils pas de la plus faible parce que nous ne leur avons jamais appris à pratiquer les autres? Le septième commandement défend le vol, nous ne manquons pas de le leur apprendre ; très bien, mais que de manières usuelles d'arriver à voler sans courir les risques d'un Cartouche ou d'un Mandrin!

Nous allons entrer dans les détails, on comprendra mieux ce que nous voulons dire, sans épuiser la matière ; ce livre deviendrait trop facilement un in-folio, tant ces questions d'éducation populaire sont importantes, et, hélas! trop mal connues et pratiquées.

Une remarque importante : ces vertus morales doivent être prêchées aux enfants, mais il ne suffit pas de les enseigner *ex professo* ; à peine pourrait-on le faire une fois en passant, ce n'est pas assez. Il faut saisir, comme au passage, toutes les occasions, et elles reviennent sans cesse. Un enfant fait-il un acte mauvais, prenez en prétexte pour rectifier une idée fausse, pour montrer la vérité, rendre le vice hideux. Voilà, par exemple, qu'un élève fait partir un pétard pendant la classe, ce n'est pas un crime. Le maître punit tout le monde jusqu'à ce que le coupable se dénonce, c'est son droit. Les condisciples se font un point d'honneur de ne pas le trahir, je ne puis les en blâmer, j'en eusse fait autant à leur âge. Mais que dire du petit scélérat qui laisse punir ses camarades pendant de

longues heures ? Voilà une de ces occasions dont je parle, et il s'en présente à chaque instant. Le mensonge, l'hypocrisie, le vol écolier, distinct du vol proprement dit, par moins de gravité de matière, mais qui n'en est pas moins un vol, etc., etc. Chacune de ces fautes donne lieu à un enseignement qui, souvent répété, finit par rectifier cette fausseté de jugement et de conscience, trop souvent donnée par l'éducation de la famille.

§ I

De la Reconnaissance

La première vertu morale à enseigner aux enfants c'est la gratitude, la reconnaissance pour les bienfaits reçus. J'aborde ce sujet avec les plus douloureuses appréhensions et puis dire comme le poète :

Infandum, regina jubes renovare dolorem !

J'écris pour les pères de jeunesse, ils me comprendront, c'est la tristesse mortelle de leur vie. Faut-il faire du bien à nos enfants, tous nous adorent, nous nous les sommes attachés, ce semble, à jamais. N'ont-ils plus besoin de nous, quel oubli instantané, quelle ingratitude ! je n'hésite pas à le dire, c'est un des défauts les plus communs, le fruit le plus universel du péché originel. C'est un vice, pour le présent, qui nous nuirait à nous-mêmes, qui nous rendrait facilement égoïstes en nous montrant l'inutilité de nos soins. Que nous fassions beau-

coup, ou peu, ou rien du tout, nos enfants ne nous en aimeront ni plus, ni moins. Dans l'avenir, cela dessèche le cœur de nos élèves, les rend incapables d'affection, les prive du grand charme de la vie, l'amitié. Ce sera le désespoir de leurs familles, car le cœur desséché l'est également pour tous ; ce sera le poison de nos enfants eux-mêmes devenus hommes, parce leurs propres enfants le leur rendront à leur tour.

Je distinguerai cependant entre l'ingratitude des enfants et celle des jeunes gens, entre l'ingratitude usuelle et l'ingratitude qualifiée.

La Providence a permis que nous naissions tous dans un état d'incapacité absolue. Pendant bien des années le petit enfant a besoin des soins de sa mère, plus longtemps encore le père devra gagner son pain de tous les jours. Cette loi de la nature, dans l'innocence originelle, n'aurait pas éteint toute reconnaissance dans le cœur des enfants ; ils auraient reconnu les soins de leurs parents, les en auraient aimés davantage, parce que tous les bons sentiments se seraient épanouis dans eux. Mais, depuis le péché originel notre nature va par sa pente vers le mal ; il faut que la grâce crée à nouveau cette âme déchue. L'enfant apprécie donc rarement les soins dont il est l'objet : il y est habitué, ils lui sont dus. Si on ne le fait pas réfléchir, si on n'excite pas ses bons sentiments endormis, si on ne lui donne pas l'horreur de l'ingratitude, il n'y pensera même pas, et fera mal comme il eût bien fait,

presque sans en avoir conscience. Et cette loi de la nature déchue est si universelle, que les parents eux-mêmes semblent s'y résigner, n'en sont pas surpris, jusqu'au jour des grandes ingratitudes de la jeunesse qui surprennent celles-là, et n'en arriveront pas moins certainement, si de bonne heure nous n'avons appris à nos enfants à rendre le bien pour le bien. J'appelle donc l'ingratitude usuelle celle de nos plus jeunes enfants. Nous les avons élevés, chéris, soignés, que leur importe ? ils ne l'apprécient pas, cela leur est dû. Il ne faut pas trop leur en vouloir, ils n'en savent pas davantage ; plus tard, peut-être, la comparaison leur fera distinguer entre le père et le patron du travail, entre le caporal ou le sergent du régiment et les anciens directeurs de leur enfance.

Mais il y a l'ingratitude qualifiée, et c'est de celle-là, surtout, que je veux parler. Plusieurs de nos jeunes gens reçoivent de nous des soins ordinaires ; en général ils ne sont pas ingrats, j'en dirai bientôt la cause. D'autres sont l'objet d'une sollicitude particulière, nous avons plus fait pour eux que pour les autres, les avons soignés dans leurs maladies, secourus de notre argent, aidés à traverser des circonstances difficiles, leur avons rendu des services importants, nourris, et élevés au prix des plus grands sacrifices personnels ; règle générale : la plupart seront ingrats. C'est dur à se dire, mais c'est comme cela. D'autres enfin paraissaient avoir des qualités spéciales, des dons de Dieu évi-

dents, nous nous étions sincèrement attachés à eux ; oh ! qu'il est rare qu'ils réussissent ! Le moindre écart nous les fait perdre à jamais, selon cette parole si profonde de Quintilien : Il est de la nature du cœur humain de détester ceux qu'on a offensés. On pardonne l'injure reçue, plusieurs sont capables de cet acte de vertu ; on ne pardonne pas l'injure faite, et de toutes les injures la plus sensible est l'affection méconnue : qu'on le demande aux mères !...

J'ai souvent cherché d'où venaient ces différents genres d'ingratitude progressant, comme on dit en harmonie, par mouvement contraire, c'est-à-dire que l'ingratitude s'accroît à proportion du bienfait, que le cœur s'éloigne à mesure qu'il devrait se rapprocher. J'ai cru trouver l'explication de ce fait quasi universel, dans une comparaison. Tout homme peut porter cinquante kilog. sur ses épaules, mais tous ne peuvent en porter cent, bien peu iraient à deux cents sans en être écrasés. Il y a des âmes vulgaires qui supporteraient cinquante kilog. de reconnaissance, qu'on me pardonne cette expression, mais qui, accablées par cent kilog. et à plus forte raison par deux cents, rejettent promptement ce fardeau au-dessus de leurs forces. Leur ingratitude se pèsera donc au poids du bienfait. Aussi trouve-t-on des âmes fières qui refusent les services, aimant mieux ne rien devoir à personne. Laissons de côté l'exagération de ce sentiment, il est honorable en lui-même, mais combien peu savent ainsi conserver leur dignité ! Les mœurs de notre

siècle nous font mendier l'argent, les faveurs, les services et puis, quand on les a reçus, l'école socialiste vient vous dire que l'aumône déshonore, qu'il faut la réclamer comme un droit. Au moins si, conséquents avec leurs principes, ils ne venaient pas la demander et se contentaient de l'arracher par violence ! mais ce sont les plus bas, les plus rampants, quand ils ont besoin de vous, sauf à repousser ensuite la main qui les a comblés de bienfaits. Le premier congréganiste chassé de notre Œuvre venait de faire une longue maladie dont nous avions payé tous les soins, il nous les remboursa tout d'un coup en s'en allant, le fardeau pesait trop. J'ai élevé à mes frais une multitude de jeunes gens qui voulaient se faire prêtres, disaient-ils : l'immense majorité a non seulement changé d'idées, ce qui était déjà exorbitant, quand on se fait payer sa pension sous ce prétexte ; mais pas un n'a persévéré parmi nous ; rarement même est venu nous donner un simple merci. La honte, un certain remords, les ont inévitablement éloignés, bien peu ayant assez de cœur pour se souvenir d'un bienfait. L'ingratitude donne le rare avantage de solder ses dettes tout d'un coup. J'avais élevé une fois cinq enfants avec une sollicitude paternelle, ils paraissaient avoir les plus heureuses dispositions à la vertu, Dieu en a pris deux dans le ciel, deux des autres se sont débarrassés du fardeau. Je pourrais citer une centaine d'exemples semblables dans ma longue carrière de père de jeunesse, mais à quoi bon !

chacun de ceux qui fréquentent les jeunes gens en sait autant que moi. Et ce qui est plus triste, ces enfants qui sont ingrats envers nous, à la grande joie de leur famille et souvent par leurs conseils, le sont bien plus encore avec leurs parents. Nous en recevons tous les jours les plus tristes confidences, car rien n'est sacré pour ces cœurs desséchés ; tant qu'ils ont besoin des leurs, ceux-ci en jouissent, mais dès qu'ils peuvent se suffire, quand les parents sont vieux ou infirmes, que de larmes solitaires coulent en se cachant !

Nous disions que les maîtres négligent trop souvent d'enseigner la reconnaissance ; souvent ils enseignent eux-mêmes l'ingratitude. Un maître se plaignait à moi de l'oubli de ses anciens élèves, on les soignait parfaitement pendant cinq ans, une fois dehors ils ne reparaissaient plus. Je ne pus m'empêcher de lui répondre qu'il n'avait que ce qu'il méritait, puisque lui-même empêchait ses élèves de témoigner aucun égard à ceux qui les avaient élevés avant lui. Les jeunes gens n'ont pas deux cœurs, si on leur apprend à l'avoir indifférent ou mauvais pour l'un, ils l'auront aussi pour l'autre. Dieu me garde de rendre les Directeurs misanthropes ! cependant je leur donnerai un conseil : qu'ils ne chargent pas leurs enfants d'un trop lourd fardeau. Je veux dire, qu'ils leur donnent en conscience tous les soins qui leur sont dus, mais pas plus. Pour ma part, toutes les fois que je suis allé au-delà je l'ai payé cher. Un des plus remarqua-

bles Evêques que j'aie connu me disait : Quand j'accorde une faveur je fais quatre-vingt-dix-neuf mécontents et un ingrat. Il allait trop loin, j'eusse dit plus exactement, ce me semble, quatre-vingt-dix-huit mécontents, quelquefois un reconnaissant et souvent un ingrat. Cette proportion serait encore assez triste. J'avais une fois deux bons jeunes gens qui tombent malades. Je les conduis à ma campagne paternelle, je n'y étais pas obligé ; je les soigne avec la plus grande tendresse, les accable d'attention, leur fais passer les plus douces vacances possibles ; ils sont heureux, reconnaissants. Mais arrive la rentrée des classes, je les perds tous les deux, l'un revient à la pente d'une mauvaise nature longtemps comprimée, l'autre ne sait pas résister à une pression étrangère, mais tous deux surtout n'avaient plus besoin de moi. Le Saint Esprit confirme bien cette thèse : *Qui delicatè nutrit servum suum, posteà sentiet eum contumacem* (Prov. XXIX 21). On s'attache plus les enfants par les punitions, quand elles sont justement données, que par les bienfaits, surtout de surérogation : que de fois, devenus hommes, plusieurs me remercient avec effusion de les avoir si bien élevés ! Jamais un seul ne m'a témoigné autant de gratitude pour l'avoir comblé de bienfaits. Heureux un Directeur quand il ne peut dire : *Filios enutrivi et exaltavi, ipsi autem spreverunt me* (Isaï. I. 2). Dieu ne perd pas sa vigne seulement pour avoir produit des ronces, mais parce qu'elle les a produites après avoir reçu

tous les soins (Isaï. v. 1 et seq.) et Saint Paul dit expressément que beaucoup se damnent précisément à cause de tout ce que Notre-Seigneur Jésus-Christ a fait pour eux.

Je le sais, il y a, grâce à Dieu, de ces natures et principalement parmi les Pères de jeunesse, qui ne peuvent vivre pour elles-mêmes, à qui il faut le dévoûment, quelqu'un à aimer, pour qui ils puissent se prodiguer, rien ne les corrigera jamais de ce beau défaut. Leur grand cœur attire l'ingratitude en attirant les exploiteurs, et il y en a tant! Pauvres âmes qui devraient enfin comprendre la belle maxime de Saint Augustin : *fecisti nos ad te, Deus, et irrequietum est cor nostrum donec requiescat in te.* Quels grands saints feraient ces âmes si elles se retournaient vers Dieu et pouvaient toujours se dire quand elles se prodiguent : *nos servos vestros per Jesum Christum* (2 cor. IV 5). Par contre, il y en a d'absolument insensibles à l'ingratitude. Si c'est par vertu, c'est héroïque ; si c'est par indifférence et surtout par légèreté, ce sont des âmes fort incomplètes, à qui il manque un grand don de Dieu, le don du martyre.

Cependant, pour rentrer dans le positif de la vie, dans l'intérêt de nos enfants, dans celui de leurs familles, dans l'intérêt de la société toute entière, il faut combattre ce vice dans le cœur des jeunes gens par les instructions *ex professo* du haut de la chaire, plus souvent par les avis, par les louanges, par les blâmes, faisant ressortir les actes de dé-

voûment, couvrant de mépris les actes honteux de l'égoïsme. Une des causes de nos succès dans cette maison, j'en suis bien convaincu, est cette continuité d'enseignements que les plus âgés répètent aux plus jeunes, ce qui leur donne l'autorité plus grande de l'exemple. L'étude de l'histoire, remplie de faits semblables est encore très utile ; seulement il faut les faire ressortir, les mettre en vedette, comme disent les teneurs de livres. C'est là un des points capitaux de l'éducation, que les maîtres ne l'oublient jamais ; c'est une affaire de conscience, un devoir rigoureux, plus que d'apprendre à lire ou à écrire, et j'ajouterai que c'est leur intérêt, notre faiblesse ayant besoin du secours de l'affection de nos enfants.

§ II

De la Probité

Un prédicateur de retraite ecclésiastique disait qu'avant de faire des saints prêtres, il fallait faire des honnêtes gens. Que cela est vrai pour les enfants, au début de leur vie, surtout. Les vices poussent chez eux comme les mauvaises herbes, on a beau les extirper, la graine subsiste toujours, c'est un travail incessant et la malédiction de la terre, faite à nos premiers pères, persévère aussi dans les âmes : *spinas et tribulos germinabit tibi*(Gen. III 18). Une école moderne, qui peut prêcher impunément sa doctrine sans produire de trop grands étonne-

ments, enseigne l'irresponsabilité des actes humains. On est voleur, assassin involontairement, c'est la suite d'une maladie, d'une bosse de travers dans la tête. Les enfants n'ont pas besoin qu'on leur apprenne ces théories, ils les savent par nature et on est épouvanté de ces suites du péché originel quand on voit l'éducation ne rien faire pour les corriger et se contenter de l'instruction qui apprend seulement à tromper plus facilement et sans dangers.

Disons-le donc, par ce penchant naturel les enfants sont presque tous voleurs. Ils le sont plus ou moins, mais ils le sont presque tous ; qui en douterait n'a qu'à les suivre dans les actes de leur première enfance. L'éducation doit corriger ce penchant avec le secours surnaturel de la grâce de Dieu, que nous présupposons toujours, car sans elle tous les moyens manqueraient à nos efforts. Seulement, comme nous le remarquions déjà, il y a plusieurs sortes de voleurs, qu'on nous pardonne ce mot brutal, car au fond, celui qui porte tort à son prochain dans ses biens est toujours un voleur, quoique les formes de la politesse puissent adoucir le mot, mais non changer la chose. Cependant nous ne parlerons pas du vol qualifié, qu'en dirions-nous que ne disent tous les catéchistes, tous les prédicateurs, voire même tous les maîtres d'école ? Ce n'est pas que ces vrais voleurs ne soient très nombreux, mais ils savent assez ce qu'ils font. Nous avons presque toujours eu de ces enfants et de ces jeunes

gens s'attaquant directement à l'argent, enfonçant les armoires ; pas une réunion nombreuse, même les plus saintes, où cela n'arrive quelquefois. Le plus fort voleur que nous ayons eu était un défroqué de plusieurs communautés et qui paya notre imprudente hospitalité en nous prenant huit cents francs. Un autre, dans de semblables conditions, prit six cents francs. Il est inutile de faire de grands efforts pour inspirer l'horreur de ce vice ; il faut prendre les choses de plus loin, car si on leur donne le respect du bien d'autrui dans les plus petites choses, il est évident qu'ils ne s'attaqueront jamais aux plus grandes.

Mais si les enfants n'osent se livrer à de pareils actes, ils ne se font point de scrupule de prendre quelques sous à leurs parents ; ces quelques sous deviennent bientôt des francs, et, graduellement, de fortes sommes. Un plus grand nombre sont gourmands et ne s'arrêtent devant rien de ce qui peut satisfaire leur concupiscence. Je suivais un jour un enfant de cinq ans qui venait d'acheter un bol de lait à la laitière du coin. Quelle malice à cinq ans ! il commença par en goûter un peu ; il paraît que c'était bon, il y revint à plusieurs fois ; voilà la gourmandise. Mais l'instinct lui rappela sans doute le fouet maternel, car arrivé devant une fontaine, il remplaça le lait par de l'eau en quantité égale, voilà une malice réfléchie. La mère l'avait vu du seuil de sa porte : « Tu as mis de l'eau dans le lait ? — Non maman, bien sûr. » Voilà le mensonge pour

se tirer d'affaire. Cette petite historiette est la photographie de la vie, prise sur le fait. Pour être bon voleur il faut être rusé et menteur, le caractère franc et ouvert ne réussirait pas ; ce sont trois vices honteux qui débutent souvent par un sou de lait ou quelque chose d'équivalent. Puis les écoliers volent des objets classiques, des plumes, des livres, du papier, les goûters ou les dîners des camarades. Puis on prend dans les boutiques principalement des fruits ou des jouets à la foire. A Marseille, et sans doute partout, les enfants font des bandes pour dévaster les campagnes, au grand désespoir des paysans souvent obligés de monter la garde et de tirer des coups de fusil à sel ou à petit plomb sur ces maraudeurs. Ils s'en font gloire, s'excitent les uns les autres. Nous renvoyâmes un jour sept petits enfants, leur capitaine n'avait pas quatorze ans, pour avoir comploté de s'échapper à notre dernière promenade annuelle et dévaster les campagnes du quartier. Quelques-uns avaient de respectables parents qui nous trouvèrent cependant bien sévères, mais les parents de la plupart leur dirent : « On ne t'a renvoyé que pour cela ? j'en ai bien fait d'autres à ton âge. » Nous le crûmes sans peine, avec notre théorie sur l'héridité du vice. Bientôt la notion du tien et du mien s'efface complètement, le communisme règne dans ces jeunes têtes, nous avons entendu les enfants le réduire en axiome : « Ce n'est pas voler qui est péché, c'est de se laisser prendre. »

L'enfant a grandi, le voilà homme, il est dans les affaires avec cette probité accomodante : il me serait impossible d'énumérer tous les genres de vols qui se commettent impunément dans tous les états, dans toutes les professions, dans tous les genres de commerce. La liste en fût-elle infinie elle serait toujours incomplète, le confessionnal en apprend de toutes sortes, depuis la fraude ordinaire, faux poids, fausses mesures, mauvaises qualités, mélanges exotiques, jusqu'à la faillite, moyen final pour rétablir sa fortune. Dans ce pays de commerce nous en apprenons de toutes les façons, et nous sommes loin de les savoir toutes. La fréquence du mal semble lui enlever sa malignité. Dans mon enfance on citait avec une douloureuse tristesse le nom d'un failli, car c'était fort rare ; aujourd'hui la faillite laisse indifférent, il y en a tant ! Bien plus, on se moque ouvertement de ces probités antiques qui se ruinent pour faire face à leurs engagements et sauver leur honneur. Toutes ces considérations semblent ne pas s'appliquer aux enfants, et c'est une erreur : *adolescens, in via qua in gressus fuerit etiam cùm senuerit, non recedet ab ea* (Prov. XXII 6). Tout vient de la première enfance, le Saint-Esprit nous le dit : les grands vices sont renfermés en germe dans les plus petits, ce sont donc ces premiers germes qu'il faut arracher avant que ce soient des arbustes, à plus forte raison, de grands arbres. L'enseignement de la probité est une des choses principales de l'éducation, la simple négligence de

ses principes est un crime dans les maîtres. Je dirai plus : à certains points de vue l'improbité est plus grave que la luxure. L'une est une faute personnelle ; il suffit d'un bon acte de contrition pour effacer la tache, quelque énorme qu'elle soit. L'autre exige outre la contrition encore la restitution, mot si étrange qu'on ne le connaît presque plus : je crois que les tribunaux de commerce prononcent mille jugements de faillite pour un jugement de réhabilitation, et je suis probablement en-dessous de la vérité. Rappelons nos souvenirs, combien de fois avons-nous rencontré des âmes assez généreuses pour restituer le bien mal acquis ? Je me suis fait le plus mortel ennemi que j'aie jamais eu d'un failli, devenu excessivement riche, à qui je conseillais de tout payer ; en revanche il m'a fait chèrement payer mon conseil. Tel est l'esprit du siècle, il faut le combattre dans nos enfants et de bonne heure, de peur d'arriver trop tard, quand les mauvais principes seront irrévocablement fixés.

Remarquons encore qu'il y a plusieurs sortes de probités : il y a ce que j'appellerai la probité ombrageuse, la vraie probité, la seule qui mérite ce nom. Celle-là fait passer l'honneur, la délicatesse, avant tout *potius mori quam fœdari*. Je connais des jeunes gens qui aimeraient mieux mourir de faim que de devoir un sou à personne ; les privations ne leur coûtent rien, manquer à l'honneur leur semble le souverain mal. Belles natures vraiment chrétiennes, qui réussissent toujours, parce que Dieu les bénit.

Rappelons la belle et judicieuse pensée de M. Gay : « Ces jeunes gens sont la somme additionnée d'une probité héréditaire ». Mais par contre il y en a qui ne savent jamais payer leurs dettes ; ils oublient toujours les petites et sont toujours hors d'état de rembourser les grosses.

Il y a ensuite la probité que j'appellerai *secundum quid*. Je dois, je ne le nie pas, mais je n'ai rien pour payer, cela me gênerait trop, je paierai quand je pourrai. Ces gens-là, dit un proverbe, aiment mieux devoir toute leur vie que de payer une seule fois. On rencontre tous les jours d'étranges illusions sur ce point. C'est un ami trop complaisant qui prête de l'argent, cédant aux instances les plus touchantes ; on remboursera certainement au terme, et au terme selon l'usage, on n'a point d'argent, du moins on n'en a pas pour payer ses dettes, car pour la table ou la toilette on en a toujours. Ce sont de pauvres fournisseurs ruinés par le crédit ; on doit au boucher, au boulanger, au tailleur, au cordonnier, à l'épicier, à tout le monde. Je connaissais un monsieur qui avait fait une sorte de plan stratégique de la ville où il demeurait afin d'éviter les nombreuses rues où il ne pouvait plus passer sans se faire injurier par ses créanciers. D'autres changent de quartier tous les ans, ce qui est facile dans les grandes villes, afin de faire plus facilement des dupes. Qu'heureux sont les propriétaires qui peuvent se débarrasser sans frais des mauvais locataires ! Je rencontrais pendant toute une année deux frères qui ne me sa-

luaient jamais et qui devaient encore leur uniforme à notre économe. Au moins saluez-moi avec ma casquette, leur dis-je un jour. Je me plais à supposer que tout cela n'est pas de propos délibéré, c'est une vraie manie, on tranquillise sa conscience, on se dit je paierai quand j'aurai de l'argent, sans songer aux privations qu'on impose aux autres, et au terrible prétexte qu'on leur donne d'agir de même envers leurs propres créanciers, ce qui étend le mal avec une progression géométrique et finit par en faire un mal universel et social. Voler est trop primitif, et surtout trop dangereux ; devoir est plus facile et rend davantage ; on use donc largement de cette facilité. Et les pauvres enfants sont élevés dans cette atmosphère, ils s'en impreignent pour toute leur vie : on les fait concourir à ces indélicatesses, comment leur probité pourrait-elle ne pas sombrer ?

Je signalerai un moyen facile qu'emploient les enfants, et souvent les jeunes gens, pour faire leur petite fortune : c'est de tricher au jeu. J'en ai vu gagner chaque dimanche plus de vingt sous en jouant aux billes. Nous les suivions de près, ne pouvant comprendre le continuel bonheur de leur chance et bientôt nous nous apercevions de leur ignoble habileté et il faut l'avouer de celle de leur partner, de sorte que le jeu n'est plus qu'une habile tromperie.

Ce qui nous frappe le plus dans toutes ces manières de prendre le bien d'autrui, c'est le peu d'importance qu'y attachent les enfants. Est-ce

mauvaise éducation, pente de leur nature, mauvaise habitude ? je ne le sais. Nous arrivons quelquefois tout courroucés au bulletin hebdomadaire, nous dénonçons quelque fait grave ; peu en témoignent de la surprise, les coupables n'en paraissent pas déshonorés. Le vol seul proprement dit, c'est-à-dire prendre de l'argent, a quelque importance, pourvu que la somme soit forte. Pour le reste, chacun semble dire qu'il en a fait au moins tout autant et souvent.

Le seul remède est dans l'enseignement souvent répété des sains principes de la morale. Plusieurs fois par an je prêche à l'Eglise sur la probité, j'entre dans les plus menus détails ; j'enseigne par exemple que perdre par sa faute le temps payé par le patron c'est la même chose que de lui prendre le prix de ce temps en argent ; que profiter d'une erreur pour recevoir plus qu'il n'est dû, ou rendre moins qu'on ne doit, c'est voler ; que prendre un fruit chez un marchand, alors que trois cents enfants défilent tous les jours devant sa boutique finit par constituer une perte sérieuse pour ce marchand et par conséquent c'est un vrai vol : qu'emprunter de l'argent à ses camarades, quelque minime que soit la somme, quand on a l'intention de ne pas la rendre, c'est encore un vol : que dégrader volontairement la maison, alors que je consens à en donner l'usage, mais non l'abus, c'est à la fin de l'année une énorme dépense de réparations qu'ils ont sur la conscience, etc., etc. Et la preuve que ces ensei-

gnements sont fort utiles, c'est que souvent à la suite de ces instructions, plusieurs font de sérieux examens de conscience et viennent me consulter sur les restitutions certaines ou incertaines qu'ils devraient faire et s'y soumettent sans difficulté.

Cependant ces instructions ne suffisent pas, elles sont forcément trop rares ; mais il reste les bulletins hebdomadaires dont j'ai parlé et qui prennent les fautes de la semaine sur le fait ; les conversations de la promenade ou de la cour, où les enfants par leurs nombreuses questions provoquent de nombreuses réponses. Nos grands qui ont vieilli dans l'Œuvre et sont imprégnés de son esprit, sont d'une délicatesse extrême ; ce sont eux qui nous apprennent les innombrables manières de voler ou de frauder qui existent dans le négoce : et presque toujours, c'est leur jugement qui forme le nôtre, tant ils ont l'instinct des choses droites et honnêtes. Souvent mes confrères me consultent sur des faits de commerce d'une difficulté presque insoluble, car il y a des cas embrouillés qu'aucune théologie n'a pu prévoir. Il est rare que mes solutions ne soient pas exactes, parce que je prends l'avis de mes jeunes gens mêlés à ces difficiles affaires et pour qui ces faits ne sont ni rares, ni inconnus.

Je ne crois pas qu'il y ait un point plus important dans les graves obligations d'un instituteur. L'ingratitude est une chose bien haïssable, mais souvent elle est le fait d'une défectuosité dans le jugement et dans le cœur qui est presque involon-

taire. Je la compare à ce qu'on appelle une oreille fausse qui n'a pas conscience des sons. Un de mes bons amis, qui est aujourd'hui dans le ciel, me disait ne pas saisir la différence qu'il y a entre un violon et une grosse caisse, et pour lui ce n'était pas un paradoxe, à en juger par l'étrangeté de ses chants. Il y a des natures qui n'ont pas conscience de ce qu'elles font souffrir, peut-être sans cela, ne le feraient-elles pas. Mais l'improbité est un vice social qui provoque des imitateurs, ne fût-ce que parmi les victimes ; c'est un péché irrémissible en fait, car la conscience qui n'a pas su se tenir sur la limite du permis, alors que cela lui était si facile, est bien moins capable de l'acte héroïque de la restitution, et le proverbe le dit : restitution ou damnation.

Je compte sur l'expérience des Directeurs, mes vénérés confrères, pour suppléer aux innombrables lacunes de cet article si important. Tel qu'il est, il leur fournira la matière de nombreuses instructions, trop heureux si j'ai pu les provoquer.

§ III

De la Sincérité

S'il est vrai que beaucoup d'enfants soient voleurs, dans le sens que nous avons indiqué, il est bien plus vrai qu'ils sont presque tous menteurs. Il y a le mensonge pernicieux ; celui-là est le pire et le plus rare, c'est la spécialité des natures mé-

chantes. Le mensonge officieux, c'est-à-dire pour rendre service aux autres, et surtout pour se rendre service à soi-même, celui-là est le propre de presque tous les enfants, je n'ose dire de tous, quoique ce fût plus exact. Enfin il y a le mensonge joyeux que quelques-uns se permettent dans des proportions vraiment exorbitantes. Chacun connaît ces distinctions théologiques, nous ne voulons pas faire un cours de morale, passons.

Je veux plus spécialement parler d'un vilain défaut, la dissimulation. Le peuple manque d'éducation, il sent son infériorité, malgré toutes les doctrines égalitaires à la mode. Il semble dire comme le poète :

> Contre la force et la violence,
> La ruse est notre seul appui.

Et il ruse en effet tant qu'il peut. La première dissimulation usuelle de nos enfants est de ne jamais rien affirmer. Il faut deviner leur pensée sous certaine formule. Un tel, viendrez-vous demain ? Je ne le sais pas. — Cela veut dire non, en bon français. Jamais nous ne savons quand un enfant doit sortir de notre maison, si ce n'est quand il est sorti, ou quand par hasard il en fait confidence à un ami. La peur de se compromettre en affirmant, voilà le premier degré. C'est moins grave, sans doute, mais on aimerait plus de rondeur, j'ose presque dire plus d'inconsidération, chez un enfant. Ce petit calcul, dans lequel excellent même et surtout les plus ignares, suppose une déviation de l'âme, surtout

quand il s'agit de faits qui n'ont rien de compromettant par eux-mêmes. *Est, est, non, non,* (Jac. V. 12) dit Saint Jacques, c'est plus court et surtout plus habile, les gens dissimulés ne croyant jamais à la franchise des autres.

La manière de faire les sottises usuelles d'un écolier dénote souvent un grand esprit de dissimulation. Sans doute on ne peut exiger qu'un enfant prévienne ses maîtres, quand il veut mal faire, mais il y en a qui font leurs coups d'une manière navrante par l'habile dissimulation que cela suppose. Il faut qu'elle soit bien hideuse, si on en juge de la manière dont les enfants la jugent eux-mêmes. Ils détestent ces camarades qui savent se faire bien voir, aimer, récompenser, pendant qu'eux-mêmes sont toujours punis, en faisant beaucoup moins. Ils exècrent surtout ceux qui se tirent d'affaire en faisant punir les autres. Les maîtres ne peuvent trop veiller sur ces caractères qui joignent l'égoïsme à la dissimulation, deux vices également hideux.

Il y a dans tous les pensionnats, des jeunes gens qui font semblant d'être sages, sont extérieurement très réguliers, ne se font jamais punir, méritent à cause de cela, les emplois de confiance, les charges honorables, et qui ne sont cependant, que des sépulcres blanchis. Il n'est pas impossible de les deviner : d'abord ils sont en général très gentils. Méfiez-vous des enfants gentils, le cœur se porte vers eux, pendant qu'il s'éloigne des natures plus franches, plus loyales, plus abruptes, par leur dé-

faut d'éducation. Les supérieurs sont trop portés à préférer ceux qui s'applatissent devant eux et qui se relèvent traitreusement par derrière. J'ai entendu des gens humbles, obséquieux, flatteurs, caressants, devant leurs chefs, tenir ensuite des propos infâmes sur leur compte. C'est un juste châtiment pour ceux qui ne peuvent supporter aucune résistance, sans comprendre que les natures fières sont incapables de ces trahisons. Il y a du reste pour les enfants un criterium infaillible : ils peuvent vous tromper facilement, mais ils trompent rarement leurs camarades. Par eux vous serez vite au courant, non pas en leur faisant trahir leurs condisciples par des questions indiscrètes, ce qui est un moyen odieux que j'engage les Directeurs à ne jamais employer, mais en les laissant jaser avec l'inconsidération de leur âge. Vous saurez promptement leur opinion sur chacun et vous la contrôlerez ensuite facilement. Il n'y a rien de si dangereux comme ces hypocrites, la faveur dont ils jouissent irrite les meilleurs qui ne savent pas si bien s'y prendre : c'est une prime donné à la dissimulation : c'est même une grande déconsidération pour les Directeurs que les enfants jugent bien peu intelligents pour se laisser ainsi tromper, quand eux ne le sont pas.

La dissimulation à sa plus haute puissance produit le sacrilège. Ceci rentre dans le domaine secret de la conscience, *de internis non dijudicat Prætor,* j'en ai assez parlé dans le *Traité de la Confession,*

mais cela ressort aussi du fort externe, quand de malheureux enfants ont des vices connus de leurs camarades, qui en chuchotent entr'eux. Il y en a dont la fierté se révolte à cette vue. J'entendais un jour un excellent jeune homme, qui est devenu un bon religieux, exprimer son indignation devant ses camarades. « Un tel, disait-il, se conduit, tous les ans en vacances, comme un polisson. A la rentrée, il occupe les premières places à la Congrégation. Quand il vient me faire la morale, me parler du bon Dieu, je l'envoie promener et je me retiens pour ne pas le battre ; et moi, qui vaux mille fois plus que lui, qui ne cache pas mes sottises, je me traîne dans les derniers rangs, j'ai mis deux ans pour entrer à la Congrégation parce que je cause souvent dans les endroits défendus, ce qui n'est pas péché. » J'avoue que ces souvenirs d'enfance m'ont grandement servi de leçon. J'ai souvent vu depuis ceux qu'on appelle les dissipés, devenir de robustes chrétiens, et ces hypocrites déshonorer les collèges qui les avaient élevés. Cela ne m'a pas empêché de m'y laisser prendre comme les autres, et même plus souvent ; cela me donne le droit d'appuyer sur ce conseil : méfiez-vous de ceux qui ne sont pas francs, surtout quand ils sont gentils.

D'autres fois la dissimulation a pour but une spéculation. J'ai déjà parlé de ceux qui veulent se faire prêtres, pour se faire élever gratuitement pendant plusieurs années. Combien de vocations s'envolent pendant les hautes classes. Sans doute une voca-

tion demande du temps, de la prudence, des conseils, on ne peut trop la mûrir, elle ne peut être certaine ordinairement à quinze ou seize ans : mais c'est une fâcheuse présomption quand cela se déclare invariablement après les hautes classes. Jamais je n'ai repoussé un enfant qui voulait prendre une carrière libérale et me le disait franchement ; chacun son goût, je ne trouvais rien à y dire ; les rôles réciproques étant bien fixés, je les aidais de toutes mes forces, tandis que je conserve une répulsion instinctive pour ceux qui doivent bien rire par derrière de ma simplicité.

Il y a une autre forme de la dissimulation, qui n'en mérite peut-être pas le nom, mais qui produit les mêmes effets de la pratique, je veux indiquer ceux qui ne savent ou ne peuvent parler. Il n'y a pas de sottises que ne fassent ces jeunes gens, ils s'exposent aux plus graves inconvénients plutôt que de parler. Caractères concentrés, sans expansion, on ne sait jamais ce qu'ils pensent, on leur fait de la peine quand on croit leur faire plaisir et réciproquement. J'en ai vu souffrir longtemps ne pouvant dire : je suis malade ; manquer du nécessaire pour ne pas dire : j'aurais besoin de tel objet. J'ai connu des jeunes gens assister des heures entières à des conversations, des promenades, des congés, sans ouvrir une fois la bouche. Quand je leur disais : c'est tout ce que vous dites ? ils répondaient invariablement : j'écoute. Mais si tout le monde écoutait, les rapports de la vie civile seraient impossi-

bles. Ces pauvres jeunes gens souffrent sans consolation, se réjouissent rarement et sans expansion, ils se compromettent dans les choses les plus faciles à éviter, ils sont insupportables pour eux et pour les autres. Certes, ceux-là ne mentent jamais, et cependant le voile qui les recouvre est aussi impénétrable que celui des plus dissimulés. Ils ne pourront faire de bons ouvriers, ce seront de pitoyables employés et surtout de tristes prêtres, car un prêtre doit toujours pouvoir dire : *omnibus omnia factus sum, ut omnes facerem salvos.* (Cor. IX. 22).

Terminons par une remarque importante déjà souvent faite, mais qui revient tout naturellement ici. Le mensonge, la duplicité, la dissimulation, sont des vices héréditaires. Que de fois je fais appeler les parents pour les prévenir de l'inconduite de leurs enfants ! Il faut voir leur étonnement inconcevable en entendant des choses qu'ils savaient bien mieux que moi, et depuis bien plus de temps. Les mœurs des familles entretiennent ce défaut, nous sommes accablés toute l'année de faux billets écrits et signés par les parents. « Monsieur, veuillez excuser l'absence de mon fils, il a été malade. » Mais l'enfant qui, avec l'étourderie de son âge, a oublié de lire le billet, nous dit qu'on l'a emmené à la campagne, et il avoue à ses camarades qu'il a fait l'école buissonnière à l'insu de sa maison. Cela nous arrive tous les jours, et les parents défont d'une main ce que nous faisons de l'autre. Aussi nous ne nous gênons pas de leur renvoyer

leur lettre avec de dures observations, les priant de mieux s'entendre entr'eux pour nous tromper plus habilement. Que leur importe? Les menteurs sont peu sensibles aux affronts.

Contre un défaut si fréquent dans ses divers degrés tous les efforts réunis ne sont pas de trop et le maître doit tous les employer. J'ai pour méthode de pardonner facilement les fautes avouées et d'être implacable pour les menteurs : je le sais, mes enfants en abusent, ils prennent les devants pour m'avouer leurs sottises avant qu'on m'en ait instruit. C'est égal, je le préfère : *os quod mentitur occidit animam.* (Sap. I 11).

Un excellent moyen pour inspirer l'amour de la sincérité c'est d'en donner l'exemple. Que les maîtres s'observent bien là-dessus, ils sont hommes et par conséquent faillibles. Un directeur a une force très grande quand ses enfants peuvent dire : Monsieur un tel n'a jamais menti. J'ai parlé ailleurs des directeurs qui écoutent aux portes pour entendre les conversations, qui se cachent dans les détours pour surprendre leurs élèves au passage. J'avoue que je préfère la méthode, la plus loyale, celle qui fait arriver par le plus droit chemin, par les portes ouvertes. Mes enfants viennent souvent s'asseoir sur un banc devant ma croisée. L'été, quand l'abat-jour est fermé et les vitres ouvertes, ils oublient que je puis les entendre et se livrent parfois sur leurs maîtres et sur moi-même à des jugements bons ou mauvais, et plus souvent mauvais, qu'ils

ne se permettraient pas, s'ils me savaient si près. Je ne manque pas de leur rappeler ma présence en toussant, en parlant haut, dès que je m'aperçois de la tournure que prend la conversation. Pourquoi les laisser tomber dans ce piège quand je puis le leur éviter? et j'aime à croire qu'ils m'en savent gré. D'autres fois j'entends, par exemple, qu'ils disent : fais vite, le surveillant ne te voit pas. Je réponds aussitôt à haute voix : Et le bon Dieu non plus? Mais, la leçon donnée, j'affecte de ne plus y penser, de ne plus leur en parler. C'est un secret surpris, pourquoi m'en servir? Je n'ose conseiller cette méthode, elle m'est personnelle, que chacun en fasse ce qu'il voudra, mais *qui ambulat simpliciter ambulat confidenter* (Prov. x 9), admirable maxime que je conseille dans les rapports avec les supérieurs comme avec les inférieurs. Elle est du Saint Esprit, elle ne saurait nous nuire. Nous sommes haletants de louanges, nous supérieurs, et nous nous y laissons prendre avec une facilité qui tient du prodige.

Comme nous l'avons dit de toutes les vertus, il faut souvent prêcher aux enfants la sincérité, la loyauté, faire rougir la dissimulation, la dévoiler impitoyablement quand on peut le faire prudemment et sans scandale. L'esprit du Directeur doit former l'esprit de sa maison, tôt ou tard elle se modèlera sur lui, *Regis ad instar totus componitur orbis*. S'il n'a pas assez d'autorité pour imposer peu à peu son esprit il est incapable de remplir son

rôle. La plupart de nos enfants sont portés au mensonge parce que leur pente originelle les porte à tout mal mais surtout par leur mauvaise éducation. Relisez le beau passage des morales de saint Grégoire le Grand, qui se trouve dans notre Bréviaire : *Deridetur justi simplicitas. Hujus mundi sapientia est, cor machinationibus tegere, sensum verbis velare : quæ falsa sunt vera ostendere ; quæ vera sunt falsa demonstrare. Hæc nimirum prudentia usu à juvenibus scitur, hæc à pueris pretio discitur : hanc qui sciunt, ceteros despiciendo superbiunt ; hanc qui nesciunt subjecti et timidi in aliis mirantur ; quia ab eis hæc eadem duplicitatis iniquitas nomine palliata diligitur, dum mentis perversitas, urbanitas vocatur..... At contra sapientia justorum est nil per ostensionem fingere, sensum verbis aperire, vera ut sunt diligere, falsa devitare, bona gratis exhiberc..... pro veritate contumeliam lucrum putare..... quid namque stultius videtur mundo, quam mentem verbis ostendere, nil callida machinatione simulare?* Avec un pareil enseignement donné presque par tout le monde, il n'est pas étonnant que nos enfants soient faux, puisqu'on leur dit que c'est la suprême sagesse. C'est à nous à corriger ces faux principes. La plupart s'accusent en confession des mensonges de parole, personne ne songe à s'accuser des mensonges d'action, des mensonges négatifs, si je puis m'exprimer ainsi, et ceux-là sont les plus perfides, car ils trompent mieux. Si je demande à un polis-

son : êtes-vous sage ? et qu'il me réponde affirmativement, je ne le crois pas, il ne m'a pas trompé, je sais à quoi m'en tenir. Mais si sa conduite extérieure me fait croire à sa sagesse, alors qu'il se conduit en effet comme un vaurien, il me fait prendre le change, les conséquences en seront bien plus fâcheuses pour moi.

§ IV

De l'honneur

Ces trois vertus morales dont nous venons de parler, gratitude, probité, sincérité, se résument en une seule, l'HONNEUR. Qu'est-ce que l'honneur ? Combien peu pourraient le dire. Quelques-uns de nos enfants n'ont jamais entendu ce mot, si ce n'est, peut-être, en parlant de la croix d'honneur, ce qui est souvent une antithèse, bien propre à leur fausser le jugement. Je cherche donc une définition authentique de l'honneur, car il en faut bien une pour parler d'une vieillerie de plusieurs siècles, bien antérieure aux immortels principes de la Révolution et bien malade depuis. Le petit dictionnaire de nos enfants dit : « *Honneur,* gloire, estime qui suit la vertu, le courage, réputation, probité, pudicité, respect ; on dit : champ d'honneur pour champ de bataille. » Le dictionnaire de l'Académie et celui de Bécherelle disent à peu près la même chose, d'une manière un peu plus délayée. Si j'osais hasarder

une définition plus courte je dirais : *honneur, ce qui ne rend rien*, et par là nous expliquerions pourquoi l'honneur est si rare dans notre siècle d'égoïsme. En effet, on nous donne pour exemple le champ d'honneur ; on y laisse sa peau ou on en revient estropié. Et cependant cet honneur qui ne rend rien de matériel, ce respect de soi-même et de la vertu, qui ne donne que des déceptions matérielles, est une des plus belles choses qui existent. Il faut donc l'enseigner à nos enfants.

L'Apôtre a des paroles qui nous semblent la plus belle des définitions de l'honneur, quoique écrite dix-sept cents ans avant l'Académie, ce qui ne la rend pas plus mauvaise. *Fratres, quæcumque sunt vera, quæcumque pudica, quæcumque justa, quæcumque sancta, quæcumque amabilia, quæcumque bonæ famæ, si qua virtus, si qua laus disciplinæ hæc cogitate. Quæ et didiscistis, et accepistis, et audistis, et vidistis in me, hæc agite, et Deus pacis erit vobiscum* (Philipp. IV. 8 et 9). Oh ! les belles paroles ! à elles seules elles donnent le plan de toutes les instructions qu'un Directeur doit faire à ses enfants sur l'honneur.

Quæcumque sunt vera : Apprendre que le mensonge, la fausseté, la dissimulation déshonorent, lors même que personne ne peut le savoir ; Dieu le sait, la conscience le reproche, cela suffit. Toujours agir comme si tout le monde devait le savoir, se faire une conduite transparente comme le cristal ; un homme d'honneur n'a rien à cacher. Respecter

sa parole, ne jamais y manquer, sous aucun prétexte, même avec la certitude d'y perdre.

Quœcumque pudica : Les jeunes gens qui n'ont pas d'honneur se font une gloire de la saleté, de la vilenie, ils rougiraient d'en savoir moins que les autres, font souvent le mal sans goût, sans attrait, uniquement pour *faire les forts,* comme ils disent dans ce pays, pour *faire les hommes,* comme on dit partout. Ce point d'honneur à rebours existe surtout chez les natures ignobles, qui n'ont aucune notion du beau, de l'honnête et se laissent conduire par les premiers venus et surtout par les plus mauvais. Il est de la plus haute importance que le vice soit honni dans une maison, qu'il soit méprisé, regardé avec horreur. C'est au maître à faire régner ce point d'honneur, les enfants en sont moins capables que les jeunes gens, mais on doit le leur apprendre de bonne heure, souvent, toutes les fois que l'occasion s'en présente, il en reste toujours quelque chose. Je conviens que ce n'est pas la vertu surnaturelle de chasteté, mais c'est un premier pas très important, et l'expérience prouve que cette idée d honneur excite les natures bien faites, arrête souvent les moins bonnes, quand elles voient les bonnes mœurs gardées, louées, honorées autour d'elles, et le vice flétri. Plus tard la foi développera ce premier sentiment.

Quœcumque justa : Voilà la probité dont nous parlions, le respect du bien d'autrui et en général tout ce qui est conforme à la justice. Le monde qui

n'a plus en général conservé la chose, en a conservé le nom ; il dit faire honneur à ses affaires, à sa signature, à ses engagements, à sa parole. Il dit encore sauver ou compromettre son honneur, le hasarder, le perdre, le réparer, etc. Toutes ces locutions sont fort chrétiennes, *quœcumque justa hœc cogitate*, il faut les penser, les goûter, les estimer, les apprécier. Mais pour que les enfants aient ces justes idées, ces idées du juste, il faut les enseigner par la parole et par l'exemple, être soi-même un homme d'honneur.

Quœcumque sancta : C'est être grossier, mal élevé, sans honneur, que d'insulter les choses saintes, les égliscs, les cérémonies du culte, les prêtres surtout. Montrer aux jeunes gens que ce sont les goujats qui les méprisent, les lâches surtout qui aiment à s'attaquer aux faibles, car ils fuyent vite ou se rétractent quand ils ont affaire, contre leur attente, à un prêtre énergique ou sans peur. C'est une des plus tristes choses de notre époque que cette lâcheté des insulteurs ; ils sortent de terre aux jours des révolutions, ils y rentrent de même dès que les agents de police reparaissent. Il n'y a aucun honneur à cela, car il n'y a ordinairement rien à risquer, leurs convictions étant rarement assez fortes pour leur faire courir des risques. Je marchais un jour sur une route, causant avec quelqu'un ; devant moi marchaient deux petits enfants de notre école, âgés à peine de douze ans. Tout d'un coup un grand animal de seize à dix-sept ans, à la figure stupide

se met à pousser de toutes ses forces le cri classique de la démocratie *coua*. Il n'avait pas fini son monosyllabe, je l'avais à peine entendu, qu'un de mes enfants lui applique du revers de sa main le soufflet le plus retentissant. Quelle ne fût pas ma surprise ! ce grand garçon se gratta la joue sans plus rien oser dire, alors qu'il aurait pu écraser ce petit enfant de sa haute taille. Je fus dans l'admiration à la vue de tant de courage chez le petit et de tant de lâcheté chez le grand. On dit notre siècle exécrable, cependant la foi se fortifie chez plusieurs, les temps arrivent où lassés de tout endurer sans résistance, les catholiques se souviendront qu'ils ont autant et plus le droit que les autres à la liberté. O'Connel a donné l'exemple de la résistance au début de ce siècle ; après de longues hésitations on le suit, il ne manque plus que l'HOMME pour donner le branle, c'est à nous de préparer les soldats. On ne saurait croire comme la jeunesse se porte facilement à ces idées d'honneur quand on les lui a apprises. Je connais un collège où les pensionnaires s'étaient élevés jusqu'à l'enthousiasme en entendant lire au réfectoire le récit des fêtes du centenaire d'O'Connel. *Beata gens cujus est Dominus Deus ejus* (Ps. 32. 12). A l'époque des enrôlements pour les zouaves pontificaux, dans plusieurs collèges on avait excité ce feu sacré. Dans d'autres maisons, cette réminiscence des Croisades provoquait l'ironie des maîtres et ils avaient bien tort, ils l'ont reconnu plus tard en voyant la gloire dont

s'était couvert cet immortel bataillon à Castelfidardo, à Mentana, à Patay. L'honneur doit se juger en lui-même et non par le succés. Les païens eux-mêmes savaient bien dire : *Victrix causa düs placuit, sed victa Catoni,* et la postérité a justement admiré cette phrase, car les dieux étaient les conservateurs, les ventrus de ce temps, et Caton un intransigeant.

Parmi les choses saintes, mais bien au-dessous de l'Eglise, patrie des âmes, il y a la Patrie terrestre qui est aussi une chose sainte. Hélas ! chacun en parle avec un enthousiasme de commande et bien peu la ressentent au fond du cœur, nous l'avons bien vu en 1870. Beaucoup, de gré ou de force, marchaient à l'ennemi, mais tous ceux qui pouvaient la servir les pieds sur les chenets ou sous la table, ne s'en faisaient pas faute. Je le sais, il y a dans la Patrie une idée païenne qui ne saurait exciter les cœurs généreux ; mais il y a aussi dans la Patrie Chrétienne, celle du foyer de la famille, du domaine des ancêtres, celle du clocher, des autels où on a été baptisé, marié, où on veut être enseveli à côté des siens, celle du sol, des légitimes intérêts créés à la sueur de son front. Celle-là les enfants doivent l'aimer, être disposés à la défendre jusqu'à l'effusion du sang.

Il y avait aussi la Patrie..... mais je m'arrête pour éviter les écueils. Il est difficile de faire comprendre aux jeunes gens qu'ils doivent se faire tuer au cri de vive Monsieur un tel, ou de Monsieur tel

autre, qui ont passé, passent et passeront jusqu'à l'infini. On meurt gaiement pour la défense d'un principe, c'est difficile pour la défense d'un accident. C'est l'inconvénient des temps troublés de ne plus savoir au juste ce que commande ou défend l'honneur. Je ne voudrais pas être chargé de prêcher en chaire nos devoirs envers certaines personnalités, bien moins de les ranger parmi ces *quæcumque sancta* visés par l'Apôtre.

Quæcumque amabilia, l'honneur envers les choses naturellement aimables, le père, quand il devient âgé, infirme, à charge à ses enfants ; la mère si bonne, si faible, qui a tant fait pour eux, trop fait, quelquefois. L'honneur demande de les respecter malgré leurs défauts, de cacher ce qui les déshonore, de les supporter. C'est un vilain oiseau que celui qui salit son nid, a justement dit un romancier célèbre. En général, apprendre aux enfants le respect des faibles, c'est une des grandes délicatesses de l'honneur. Il n'y a rien de malheureux comme la vieillesse des gens du peuple qui n'ont pas pu ou su se faire une fortune indépendante pour leurs derniers jours : qu'on le leur fait payer ! que leur pain est amer ! qu'on leur désire la mort ! et qu'on en est promptement consolé quand elle arrive ! je le sais, les parents sèment du vent et récoltent des tempêtes, c'est justice, mais ce n'est pas une raison pour que nous laissions perpétuer le mal, quand nous pouvons l'interrompre.

L'amitié est une de ces choses aimables, l'amitié

honnête s'entend, car l'autre déshonore, comme tout ce qui n'est pas conforme aux instincts de la nature créée par Dieu. Quand la bonne amitié règne dans une maison d'éducation, enfants et maîtres sont heureux, *amico fideli, nulla est comparatio* (Ecch. vi. 15). Les enfants du peuple ont besoin d'y être bien encouragés, malgré la difficulté d'éviter toujours les amitiés particulières. Il y a des cœurs incapables d'affection ou bien ils n'y recherchent que la sensualité du moment, mais s'en défont promptement dès qu'ils n'en ont plus besoin. Le prototype des saintes amitiés est celle si connue de Saint Bazile et Saint Grégoire de Nazianze, le premier fort, énergique, né pour la lutte, le second plus timide, plus faible, né pour la vie plus facile, tous deux accomplissant la belle comparaison du tronc vigoureux qui supporte le lierre. C'est un honneur d'être constant dans ses amitiés, de le prouver dans les moments difficiles, un déshonneur de trahir son ami, de l'abandonner quand il est malheureux. J'ai connu de ces rares amitiés inébranlables, de ces amis qui tressaillaient de bonheur en se retrouvant après trente ans, que la mort même ne pouvait séparer, *amabiles, in vitâ suâ in morte non sunt divisi* (ii Reg. i 22). Mais cette constance est fort rare parmi les jeunes gens, l'absence est la mère de l'oubli, je le vois trop souvent. Cependant j'en connais des exemples, je n'ose dire nombreux, mais suffisants pour affirmer que l'amitié n'est pas seulement une chose honorable,

mais qu'elle est encore un des grands charmes de la vie. Sans doute la sentence du poète sera généralement vraie,

> Donec eris felix multos numerabis amicos,
> Tempora si fuerint nubila solus eris.

C'est le déshonneur dans l'amitié. L'honneur c'est de lui être fidèle surtout quand les temps sont mauvais, lui donner des consolations, des soins, son argent surtout. Les amis jusqu'à la bourse ne sont pas des amis. Pourquoi laisser sortir nos enfants de nos maisons sans leur inoculer ces principes si facilement inconnus ?

Quœcumque bonœ famœ, tenir à sa réputation. Jadis c'était le plus précieux héritage des familles, entre l'honneur et l'argent on n'hésitait pas, mais tant de famille ont mauvaise réputation que la généralité enlève le déshonneur. Bien peu qui n'aient un fâcheux dossier dans le passé, bien peu surtout qui s'en inquiètent ; plus du tiers des naissances est illégitime. Nous ne pouvons changer cet état de choses, mais nous pourrions l'empêcher dans l'avenir, au moins pour nos jeunes gens. J'ai connu de pauvres enfants dont la naissance était entachée de déshonneur ; je me suis acharné à les relever ; j'ai échoué pour le plus grand nombre, mais j'ai eu le bonheur d'en refaire plusieurs, de leur donner de nobles idées ; ils ont compris que leur sort était entre leurs mains et que, si certaines taches sont ineffaçables, leur bonne conduite les effacerait au moins dans leurs propres enfants, n'en laisserait

point de trace dans leurs petits-fils. Quelle glorieuse et utile fonction pour un Père de Jeunesse de relever ainsi ce qui était abattu, *genua debilia roborate* (Isaï. xxxv 3).

Il faut donc souvent rappeler à nos jeunes gens que certaines fautes ne passent pas, qu'il en reste le déshonneur, qu'ils les regretteront toute leur vie, que leurs enfants en porteront la peine. Cette loi de la reversibilité des mérites et des démérites est trop ignorée, car c'est la loi la plus anti-démocratique. A ceux qui sont déjà tarés il faut montrer la possibilité de la réhabilitation. Que n'ai-je pas fait pour ces pauvres fils des condamnés de la Commune de 1871 ! j'eusse voulu en faire d'honnêtes hommes, mais je n'ai pas réussi, les enseignements du soir détruisaient ceux de la journée, et d'ailleurs ce que je regardais comme une honte était un titre de gloire pour les frères et amis. Entre ces deux courants, la nature déjà viciée n'hésitait pas à suivre le plus facile.

Une chose aiderait beaucoup à maintenir et à développer ces idées d'honneur dans nos Œuvres ; il faut créer une sorte d aristocratie de naissance, en la composant des plus âgés, de mérite, en n'y admettant que les meilleurs sujets. Cette aristocratie, composée avec soin, s'imposerait sans conteste à tout le monde, l'esprit, la fierté de corps y maintiendraient ces principes. Dans notre Œuvre la corporation des décorés du Sacré-Cœur, c'est-à-dire de ceux qui ont eu plus de sept années de séjour

continu dans la maison, et plusieurs y sont depuis dix, quinze, vingt ans et plus, et qui sont par conséquent les plus remarquables par leur âge et leur longue persévérance ; les membres de la Réunion du Sacré-Cœur, qui sont les plus dévoués et les plus vertueux, sont extrêmement considérés de leurs camarades, tous leur disent, *Monsieur*, ne les tutoient jamais. Chacun les respecte, et je les respecte à proportion de ce qu'ils se respectent eux-mêmes, leur réputation est faite à l'Œuvre et au dehors, ils ont tout intérêt à la conserver ; ceux qui s'oublient savent la déconsidération qui les atteindra. Cette bonne réputation est une mine inépuisable d'instructions et de bons avis, selon l'adage du Saint-Esprit : *Curam habe de bono nomine* (Eccli. 41. 15).

Si qua virtus : Il n'y a pas d'honneur sans vertu, si on les sépare on n'a plus que du ruolz, l'apparence, les espèces, les accidents sans substance. La vertu est une habitude qui nous porte à faire des actes bons. Mais cette habitude se forme elle-même par des actes souvent répétés. Il faut habituer de bonne heure les enfants à se surmonter, à se faire violence, à lutter contre les courants faciles, à résister aux difficiles, à s'attaquer de préférence aux choses mal aisées, à ne pas redouter la peine, les difficultés ; il faut exciter les mous et les lâches, guider les belles natures ardentes, tirer de chacun tout ce qu'on peut, les tenir tous en haleine. Les jeunes gens ont une grande pente vers tout ce qui est difficile, seulement la constance n'est pas leur

vertu favorite ; il faut la soutenir, l'encourager : à vaincre sans péril on triomphe sans gloire. Tous sont du reste portés à certaines vertus, il faut suivre leur pente, mais les porter aussi à celles qui leur répugnent le plus, comme l'humilité, pour presque tous, la chasteté pour beaucoup, l'amour du travail pour plusieurs, et le reste. Lorsque la vertu surnaturelle n'a pas encore de prise, parce qu'ils n'ont pas encore assez de foi, qu'ils sont encore trop nouveaux, la vertu, prise dans le sens de violence à la nature, est un premier pas dans la formation du cœur.

Si qua laus disciplinæ : mot pour mot, la louange de la discipline. Il faut la faire aimer, estimer, malgré ses gênes. Il n'y a pas d'armée sans discipline, aucune maison ne subsistera sans elle, il faut s'y plier, car l'autorité du maître et du règlement si elle n'est pas incontestée, c'est l'autorité des mauvais, la troisième couche sociale qui prévaudra, les enfants seront malheureux, leur liberté les aura perdus, *regnum in se ipsum divisum desolabitur*. (Luc IX. 17). Seulement il y a la discipline forcée, celle-là n'honore pas ; mais il y a la discipline volontaire, le *rationabile obsequium* (Rom. IX. 1) dont parle l'apôtre. Celle-là seule est un fruit de l'honneur, *fructus honoris et honestatis*, (Eccli. XXIV. 23). J'ai connu un collège où le surveillant, prêtre fort respecté, était parfois obligé de sortir de l'étude pendant peu de minutes. Il le faisait tout doucement, à reculons, sur la pointe des pieds, croyant n'être vu

de personne : chacun cependant le voyait bien, mais le point d'honneur était si développé dans cette maison que pas un seul, sur cent quinze élèves que contenait la division n'aurait osé dire un seul mot en l'absence du maître, il se fût cru déshonoré, ses camarades ne le lui eussent pas pardonné. « Lâche, lui aurait-on dit, ne peux-tu causer quand le père est présent, à tes risques et périls ? veux-tu le condamner à ne pouvoir sortir un seul instant ? » Et les plus étourdis se retenaient, à ce moment on eût entendu voler une mouche au milieu de ce grand silence. Il est vrai qu'à la rentrée du maître les plus bavards se dédommageaient, la consigne était comme levée. Dans la même maison les enfants de chœur avaient l'exorbitant privilège de quelques promenades annuelles sous la conduite du maître des cérémonies, un élève comme eux. Jamais il ne s'y faisait la moindre sottise, jamais le moindre écart, les condisciples ne l'eussent pas souffert. Voilà l'honneur dans la discipline, le *laus disciplinæ,* au lieu de cette discipline écolière, *tanquam hominibus placentes* (Eph. XI. 6), qui rompt parfois les volontés par la force, quand elle les rompt, mais qui ne les fait pas volontairement plier pour Dieu. Parfois nous nous rencontrons le jeudi en promenade avec les élèves du Lycée : les rangs rompus, nous voyons le pauvre maître toujours seul, isolé à vingt mètres de ses élèves ; nos enfants nous entourent, causent et jouent avec nous, font bien voir à chacun que nous sommes leurs pères.

Nous nous sommes imposé une vraie privation en effleurant à peine ce sujet si important. Mais le public d'élite auquel nous nous adressons a moins besoin d'instruction que d'indication. Il suffit de lui montrer le chemin, il en saura immédiatement tous les détours. Mais on comprend combien il est nécessaire de développer ces germes d'honneur qui sont dans les cœurs des jeunes gens à l'état latent, avant que les mauvaises herbes n'étouffent cette semence précieuse mais délicate. Il faut y revenir sans cesse en chaire, en classe, au confessionnal, dans les conversations, en direction, au bulletin hebdomadaire, à la lecture spirituelle, dans la classe d'histoire où il y a tant de traits déshonorants qu'il faut flétrir, tant de belles actions qu'il faut louer. Saint Paul était si sûr de lui qu'il pouvait proclamer les efforts de son zèle et ses succès. Chaque prêtre voué à l'éducation de la jeunesse doit pouvoir dire comme lui au moment de sa mort : *Hæc cogitate, quæ didicistis, et accepistis et vidistis in me, hœcagite.* La récompense suivra immédiatement ; après les premiers pas dans la pratique de ces vertus morales, les grandes vertus ne tarderont pas à venir et *Deus pacis,* c'est-à-dire le Dieu de la bonne conscience, *erit vobiscum.*

CHAPITRE DOUZIÈME

DU QUATRIÈME BUT DE L'ÉDUCATION L'INSTRUCTION

Depuis plusieurs années l'école révolutionnaire réclame à grands cris ce qu'elle appelle l'*Instruction laique, gratuite et obligatoire.* Les Catholiques les suivent pas à pas dans cette lutte de la vérité contre l'erreur, le combat est engagé et vigoureusement soutenu, la victoire théorique est évidemment gagnée par les Catholiques, l'athéïsme ne pouvait produire de plus pitoyables arguments, l'utopie est vaincue, je ne vois pas quelles nouvelles armes elle pourrait employer. Nous ajouterons quelques faits pris dans l'expérience journalière des enfants et peut être ignorés ou oubliés par nos amis. Mais disons-le tout de suite, jamais combat moins franc, moins loyal n'a été soutenu, ou du moins les Catholiques ont été bien simples s'ils ont cru à la sincérité de leurs adversaires, qui sont les premiers à se moquer des utopies prêchées dans leurs journaux.

L'instruction populaire doit être *laique*, disent nos adversaires, parce que les Congréganistes, comme ils les appellent, sont incapables d'instruire

les enfants. Et voilà que les mille voix de la presse démontrent jusqu'à l'évidence et par les faits les plus éclatants, l'immense supériorité de l'enseignement congréganiste, les succès incontestables obtenus partout. Si on pouvait faire concourir en un seul jour toutes les écoles communales de France, les huit dixièmes des succès seraient pour les écoles des frères, cela ne saurait faire l'ombre d'un doute, nos adversaires le savent mieux que nous. Je suis bien loin de blâmer ce genre de démonstration, il s'adresse spécialement à la galerie, composée principalement de sots, il empêche l'opinion publique de s'égarer, l'expérience ne prouve que trop la puissance des idées absurdes sur les Français, il faut les empêcher de croire que les Frères sont tous des ignorantins, et les laïques tous des génies. Les preuves *à priori* sont au-dessus des communes intelligences, il faut des arguments *à posteriori* et quoique la logique défende d'argumenter contre un fait, il faut bien cependant le montrer dans toute son évidence à des gens que leur médiocrité désigne pour être les élus du suffrage universel. On fait donc très bien d'employer ces sortes d'armes, mais là cependant, je le répète, n'est pas la vraie question, la question sérieuse.

Le monde, et je prends ce mot dans l'acception que lui donne Saint Augustin dans son traité de la Cité de Dieu, le monde est gouverné aujourd'hui par une autorité occulte, par les sociétés secrètes, composées de soldats sans grande valeur, gouver-

nés par des chefs inconnus les uns aux autres, mais tous ralliés par une organisation habile, infernale, qui étend ses rameaux sur toutes les classes, mais principalement sur la classe ouvrière. Je n'ai pas à entrer dans les détails de cette organisation, d'autres l'ont fait ce n'est pas le lieu de le refaire ; mais j'ai entendu des gens considérables affirmer que toutes les grandes affaires de la politique, la paix, la guerre, les insurrections sanglantes, les révolutions appelées légales, la guerre à l'Eglise, par-dessus tout et comme le but final, ne se décident plus dans les cabinets des princes mais dans un sanhédrin composé d'un très petit nombre, trois ou quatre peut-être, connus à peine d'une douzaine d'autres, chefs eux-mêmes d'un bataillon plus nombreux, et ainsi de suite jusqu'aux dernières ramifications de la grande armée des imbéciles, facilement enrôlés par quelqu'une de leurs concupiscences, comme le désir de faire vite fortune, vivre sans rien faire, etc. Cette organisation permet aux idées arrêtées dans le grand conseil de se répandre avec une incroyable rapidité, et n'en déplaise à nos lecteurs, si je n'ose affirmer avec des gens du plus haut mérite que le démon en personne préside le conseil suprême et inspire ses résolutions, on ne niera pas que son esprit possède ces gens qui lui sont déjà semblables par la haine de damnés qu'ils ont vouée à Dieu. On peut douter de ces révélations, mais qu'on explique alors comme on pourra pourquoi l'Eglise s'acharne depuis cent

ans à poursuivre de ses condamnations les plus terribles ces innocentes sociétés secrètes qui ne sont que des sociétés de secours mutuels, qui n'ont pour but que l'amour de leurs semblables et surtout de faire annuellement et tous ensemble quelques bons dîners.

Mais pour former ces sociétés secrètes il faut des recrues, il les faut nombreuses afin que la catastrophe soit plus prompte. Le suffrage universel livre aux masses la société, il faut les corrompre. Aussi, voyons-nous le vieux et le nouveau monde obéir comme un seul homme au mot d'ordre des Ventes : la corruption de la jeunesse. Que leur importe que les enfants en sachent plus ou moins, ce n'est qu'un prétexte, les catholiques le prennent trop au sérieux. Ce qu'il leur faut, c'est une jeunesse athée et sans mœurs quoiqu'ils n'osent pas l'avouer à haute voix. Sans Dieu et sans mœurs elle est acquise à la Révolution, elle est forcément l'ennemie de l'Eglise. Les uns soutiennent la guerre contre les institutions religieuses, principalement contre celles qui s'adressent au peuple, c'est le mot d'ordre spécial. Les conseils municipaux de 1870 n'ont pas agi autrement que Bismark ou Victor-Emmanuel, tous *ejusdem farinæ*. En France ils s'adressent à la sottise si développée chez nous depuis que tout le monde sait lire. En Prusse, c'est la violence grossière plus conforme aux mœurs de ce pays : en Italie, c'est l'hypocrisie revêtue des formes de la civilisation, partout c'est la même chose

sous des formes différentes, la corruption de la jeunesse.

Voilà tout ce qu'il faut entendre par ces mots *Instruction laïque*. C'est l'instruction seule remplaçant l'éducation, c'est l'instruction sans l'Eglise, c'est le système de Jean-Jacques Rousseau, ajournant jusqu'à la dix-huitième année toute instruction religieuse des enfants, avec cette différence que l'hypocrisie genêvoise de Jean-Jacques voulait qu'à cet âge ils choisissent leur foi, tandis que nos athées, plus sincères, savent bien qu'alors tout sera irrévocablement consommé.

Cette espérance de la libre-pensée ne se réalisera pas ; jamais le démon n'aura la puissance de faire tout ce qu'il veut. Dieu permet un moment le triomphe *hœc est hora vestra et potestas tenebrarum* (Luc xxii. 53) ; mais l'enfer est vaincu dans son propre triomphe ; il peut tuer Jésus-Christ, mais il se tue lui-même, et après trois jours Jésus-Christ ressuscite glorieux. *Christus vincit, regnat imperat*, c'est la vieille phrase inscrite sur l'obélisque de Saint-Pierre, elle y demeure comme une prophétie des événements qui vont venir. Mais en attendant, les âmes se perdent et les catholiques s'endorment trop facilement. Pour soutenir la concurrence des écoles laïques ils s'adonnent trop à l'instruction toute seule. De peur que les laïques ne s'en emparent, ils la rendent eux-mêmes trop laïque. J'ai entendu des communards d'une certaine valeur me faire les plus étranges confidences. Leur disais-je

que leurs écoles ne pouvaient nous faire concurrence, ils en convenaient tout de suite : « Mais, disaient-ils, nous obligeons les Frères à ne s'occuper que d'instruction. Nous dégoûtons les uns par nos tracasseries, les forçons à sortir de leur institut et à finir dans nos écoles leur engagement décennal. Les autres nous les ferons mourir de faim en rognant leur maigre traitement. Nous avons déjà supprimé celui des supérieurs et des cuisiniers qui ne font pas la classe ; nos inspecteurs les poursuivront de leurs visites et de leurs exigences ; déjà ils n'ont plus le temps de conduire leurs enfants à la messe, au catéchisme, à la confession surtout ; ce que nous ne gagnons pas immédiatement, nous l'aurons peu à peu, et sûrement avant dix ans. Il est vrai que nous avons quelques instituteurs laïques pieux ; que nous importe, ce sont des exceptions, nous les remplacerons avec le temps, et par les écoles normales nous aurons des instituteurs à notre gré. » Et, en effet, sans la résistance des Catholiques, qui, enfin, se réveillent un peu, ces cinq années auraient suffi à déchristianiser le peuple qui a si peu à perdre.

Prenons bien garde, ne nous méprenons pas sur ce mot *laïque* ; en lui-même ce mot n'a rien d'odieux, c'est l'acception qu'on lui donne qui est mauvaise. L'enseignement laïque c'est l'enseignement sans Dieu, ou avec un Dieu diminué, amoindri, négligé, oublié ; c'est l'éducation sans vertus, sans mœurs ; cet enseignement se rencontre trop souvent dans

les maisons religieuses, même dans les petits séminaires. Le danger est dans la chose et non dans le mot. Nous triomphons quand nous avons pu fonder une école dite chrétienne, remplacer un laïque par un religieux ; cela ne suffit pas, il faut surveiller nos écoles par tous les moyens que nous donne la légalité. Dans beaucoup de pays on a supprimé la délégation cantonale au mépris de la loi et les Catholiques n'y ont pas pris garde. Ils se sont privés d'un grand moyen d'action, d'un moyen légal de surveillance. Les comités catholiques doivent mettre cette surveillance en tête de toutes leurs Œuvres, aucune n'est plus importante. La loi confère des droits encore assez étendus aux curés, qu'ils les exercent. Nul ne peut les empêcher d'aller faire de fréquentes instructions, de nombreux catéchismes dans les écoles, d'aller y confesser très souvent. Il faut renoncer à ce vieux préjugé déjà signalé dans cet ouvrage, qui renferme la paroisse dans les murs d'une Eglise. La paroisse c'est une circonscription territoriale, le curé est partout chez lui dans cette étendue de terrain et ce qu'il ne peut faire par lui-même, il le peut par ses vicaires, ses délégués. S'il attend qu'on vienne à son Eglise, il attendra vainement, cela dérange trop de trop courtes classes ; les concours talonnent les maîtres, ils visent au plus pressé, qu'arriverait-il si leurs élèves étaient les derniers ? Les classes finissent à quatre heures et demie, il reste encore de longues heures pour soigner les âmes des enfants. Mais la

règle défend aux religieux de demeurer après cette heure, ils ont leurs exercices de piété ; laissons une bonne fois ces prétextes surannés, autres temps, autres mœurs, la lettre tue, l'esprit vivifie (2 Cor. III 6). Au début de mon ministère, l'Œuvre étant peu considérable j'avais des loisirs, je les employais à confesser dans les écoles des centaines d'enfants; beaucoup se confessaient toutes les semaines, plusieurs s'approchaient fréquemment de la sainte table, j'allais même dans les écoles communales laïques dites mutuelles, on m'avait autorisé à confesser en tout lieu. Je ne le fais plus, qu'y ont gagné les enfants ?

Je ne sais si j'ai bien rendu ma pensée : l'instruction dite *laïque* n'est pas une simple utopie, comme on semblerait le croire, c'est une thèse très concrète qui gagne du terrain, qui en a déjà beaucoup trop gagné. Les sociétés secrètes ne veulent plus de l'enseignement religieux, mais elles savent que l'habit ne fait pas le moine, elles se contentent de progrès lents, pourvu qu'ils soient sûrs ; quand elles seront au pouvoir la transformation sera chose facile par une dernière sanction. Imitons-les, donnons beaucoup de soin à l'instruction, c'est peut-être un mal, mais un mal nécessaire ; conservons notre supériorité incontestable, mais n'oublions pas que l'éducation prime tout. Donnons-lui le premier pas, aucune concurrence ne peut nous atteindre quand il s'agit d'éducation, et notre enseignement cessera d'être laïque, même donné par des

laïques. Des gens très graves m'ont assuré à Fribourg, en 1874, que leurs écoles étaient excellentes quoique toutes dirigées par des laïques, depuis l'expulsion des religieux enseignants. Mais ce sont des laïques chrétiens, les prêtres suivent avec assiduité leurs élèves : la révolution n'a rien gagné à l'expulsion des frères en 1847 ; pourquoi ne ferions-nous pas de même ? Au lieu de nous battre seulement sur ce mot, nos instituteurs seront-ils laïques ou congréganistes, posons la question autrement : aurons-nous une éducation chrétienne ou indifférente? Tout est là, ne faisons plus, comme dit Saint Augustin, *magni passus extra viam.*

Les deux autres formules du programme tombent d'elles-mêmes si la première est résolue. Les sociétés secrètes ont décrété l'instruction athée en cachant ce mot encore trop odieux sous le mot *laïque* par lui-même sans signification. Mais quand bien même elles remporteraient cette victoire, une grande partie de la jeunesse échapperait à leur étreinte pestiférée : les familles ne voudraient pas toutes immoler leurs enfants sur l'autel de Moloch. Il faut donc l'enseignement *obligatoire*, mot qui dans le langage révolutionnaire est toujours la conséquence du mot *liberté*. Mais qui dit obligatoire, dit *gratuit*, car on ne peut forcer tous les pères de famille à avoir de l'argent, ni à l'employer à l'éducation impie. Les athés ont profité de l'exemple de l'Université, ne subsistant principalement que par la gratuité de ses nombreuses bourses. On le voit

donc, l'instruction dite *laïque*, voilà le but, *obligatoire* et *gratuite* voilà le moyen. Les Catholiques se récrient, ils protestent, et cependant ils concourent de toutes leurs forces à cet état de choses. Le budget de l'instruction publique n'atteignait pas 300.000 fr. par an, à Marseille, il y a quinze ans. Il arrive à 700.000 fr. pour 1876. Et cette progression est suivie dans toutes les villes un peu importantes. Nous avons une excellente Commission municipale à la tête de nos affaires, ils ne font pas mieux que les autres : la routine, les préjugés, les idées reçues, l'air ambiant les emportent. Cependant je suis sûr de ce que j'avance, sur 20.000 garçons qui suivent nos écoles communales, il y en a peut-être les trois quarts qui pourraient facilement payer une rétribution scolaire de trois francs par mois, trente francs par an. Qu'on en mette seulement 10,000, cela ferait 300.000 francs par an ; et comme il en est à peu près de même pour les filles, le budget de l'instruction publique serait à peu près supprimé, sinon tout-à-fait. Nous l'avons déjà dit, les bons de bourse suffiraient pour les indigents, une commission se chargerait de les distribuer avec intelligence, il y aurait d'abord beaucoup d'abus, tant les mœurs mendiantes ont envahi notre société, mais elle s'en corrigerait peu à peu, au moins à la génération suivante. La loi, il est vrai, ne permet pas cette réforme ; ce n'est pas absolument certain, dans tous les cas, ce n'est pas là une loi naturelle qui ne puisse se modifier. Eh quoi ! la Révolution a léga-

lement restreint la liberté testamentaire, elle a amoindri l'autorité du père, établi le concubinage légal, et nous n'aurions pas le droit de réclamer la réforme des mauvaises lois ! Il n'y a donc d'irrévocablement stable que les lois faites contre la conscience et la vérité ! Qui empêche les conseils municipaux, les comités catholiques, les simples contribuables surchargés de centimes additionnels, de lasser nos Chambres de leurs pétitions ? On aboutirait tôt ou tard ; et, en détruisant l'enseignement gratuit, qui existe non plus comme une utopie, mais comme un fait acquis dans toute la France, il cesserait d'être obligatoire pour les pauvres, il cesserait d'être indifférent ou hostile comme presque partout. Mais tant qu'on maintiendra l'enseignement populaire sous la main de l'Université, il sera forcément mauvais : l'instruction primera tout le reste, remplaçera l'éducation, s'occupera principalement des concours, et je parle seulement des conditions normales des temps de paix. Qu'une révolution arrive, maîtresse de la place, elle la traitera en pays conquis et sachant son triomphe éphémère, armée de la loi, elle nommera une foule d'instituteurs qui deviendront inamovibles et il faudra de nombreuses années pour arracher ce chiendent. On a supprimé les lettres d'obédience des congréganistes, on leur a imposé le brevet ; quand un congréganiste défroque il ne perd pas pour cela son brevet, il demeure instituteur communal, son apostasie n'est pas une indignité prévue par la loi.

Je conjure le bon Dieu d'inspirer à des voix plus autorisées que la mienne de soutenir avec plus d'habileté cette thèse que nous croyons absolument catholique. Notre législation sur l'enseignement primaire est à refaire en entier. C'est cette conviction qui m'a fait revenir à deux fois, dans la quatrième partie de cet ouvrage, sur ce point le plus important de tous. Depuis cinquante ans on réclame la liberté d'enseignement pour les classes dirigeantes, très bien, on l'a obtenue : Dieu fasse que la liberté d'enseignement supérieur n'apporte pas d'immenses déceptions à cause de la rapidité excessive qui préside à son exécution; mais qu'on pense donc au peuple, il mérite bien cette parité, c'est chrétien et c'est notre propre intérêt à tous. Vous allez multiplier les bacheliers et les docteurs catholiques, leur voix, dans l'urne du scrutin, ne vaut pas plus que celle de l'ouvrier, elle vaut beaucoup moins par le nombre.

A côté de ces grandes questions sociales, je veux hasarder, avant de terminer, une thèse qui m'est tout à fait personnelle : c'est l'inutilité de l'instruction pour l'immense majorité des enfants. On paraît ignorer cette face de la question tellement on descend peu dans les détails pratiques.

Supposons une classe de cinquante enfants de dix à douze ans, c'est l'âge moyen du plus grand nombre dans les écoles populaires. Sur cinquante il y en aura souvent les trois quarts qui n'apprendront presque rien. La plupart liront machinalement,

sans comprendre le sens de ce qu'ils lisent, leur écriture sera illisible, ils ne sauront, surtout, presque aucune règle d'orthographe, à peine feront-ils leurs quatre règles et encore pas toujours. Les brillants concours subis par les plus forts au détriment des autres ne sont qu'un trompe-l'œil. Pour ne pas nuire au bien général de la classe, un concours préparatoire devrait élaguer les quinze premiers et les quinze derniers, à faire concourir seulement les vingt du milieu, c'est la vraie force moyenne d'une classe.

La grande majorité des enfants, quittant l'école après la première communion, il est inutile de les surcharger d'une multitude de connaissances essentiellement superficielles et sans utilité pour l'avenir. On finira par revenir à l'admirable plan d'études tracé par le B. de la Salle et on se bornera à la lecture, l'écriture et le calcul ; avec autant de catéchisme qu'un enfant peut apprendre, cela suffit pour la très grande majorité des fils d'ouvriers, obligés de gagner leur pain dès leur douxième année ; heureux le maître qui peut obtenir ce résultat minimum.

Cependant, comme il y a des natures exceptionnelles, je me sers à dessin de ce mot parce que c'est en effet l'exception, pour ceux-là seulement l'instruction prendra un plus grand développement, surtout en vue des carrières spéciales choisies par les familles, ou indiquées par des aptitudes particulières. La calligraphie dans tous ses genres, l'al-

gèbre et la géométrie, la composition française, l'étude des langues vivantes sont inutiles pour le très grand nombre, il faut éviter le déclassement des conditions, mais favoriser les intelligences d'élite. Le déclassement, l'appel de tous à tout est une idée démocrate, et par conséquent dangereuse; le développement des intelligences plus parfaites c'est l'égalité chrétienne et ceux qui voudraient l'empêcher n'ont pas pour le peuple le respect qu'il mérite.

Pareillement l'ouvrier ne doit pas suivre indistinctivement les classes secondaires ; elles demandent de l'intelligence et beaucoup de temps. Mais plusieurs le peuvent, et c'est un devoir de conscience de les favoriser. Les catholiques doivent mettre cette dépense en tête du budget de leurs bonnes Œuvres.

Mais l'importance capitale de l'instruction, la voici : elle est surtout un moyen d'éducation. Un moyen, parce qu'elle nous permet d'élever nos enfants pendant un certain nombre d'années ; sans ce prétexte, les familles ne nous les confieraient pas. Le devoir d'élever ses enfants est le devoir sacré du père de famille et c'est parce qu'il ne le remplit qu'imparfaitement ou pas du tout, que l'Eglise désigne des instituteurs pour le faire en son lieu et place. « Il y a une dette, une indéclinable dette de « la paternité. Le père doit à tous ses enfants « l'éducation de l'âme et du corps. Education si- « gnifie élévation, culture religieuse, développe-

« ment de la force corporelle, tout ce qui prépare « l'homme aux devoirs et aux difficultés de la vie. La « dette, ou, ce qui est la même chose, le droit pater- « nel d'éducation et de direction n'est pas limité au « premier âge. Il s'étend, avec des surcroîts de res- « ponsabilité et de poignantes sollicitudes, à l'en- « fant adulte » (1). Mais le père qui se sent incapable délègue ses droits à un maître ; celui-ci est obligé de les remplir dans toute leur étendue, c'est son devoir. Or savons-nous seulement instruire nos élèves, ou savons-nous surtout les élever ? « Tel « est le devoir des hommes qu'un choix honorable, « une vocation supérieure, un dévoûment généreux, « associe à l'autorité, à la sollicitude paternelle « et maternelle ; telle est la sainte mission des « instituteurs de la jeunesse ; et cela partout et « toujours.....

« Les français ont enrichi le langage et exprimé « l'action même de l'éducation par un terme dont « la noblesse et l'éclat le disputent à la majesté et « à la force du mot latin. Nous avons dit : Elever « la jeunesse. Belle parole ! et, si le sens qui lui est « propre semble moins profond et explique moins « fortement l'action, l'autorité créatrice de l'éduca- « tion, il ajoute à cette idée fondamentale la beauté, « l'ornement, la grandeur ; et au fond, l'action créa- « trice de l'éducation, est-ce autre chose ?

« Oui, *élever* est un beau mot, bien parfaitement

(1) Serret, dans l'*Univers* du 1er Octobre 1875.

« français, il a de la dignité, de l'honneur ; il nous
« va bien, nous l'avons heureusement créé.

« Aussi, voyez-vous toutes les nobles acceptions « qu'il s'est réservées parmi nous ; comme il en- « toure l'éducation du cortège naturel des belles « idées qui s'y rattachent ! Par la puissance de ce « mot, *élever* l'âme, *élever* l'esprit, *élever* les senti- « ments et les pensées, *élever* le caractère sont les « idées naturelles, les idées françaises, les devoirs « et le but de l'éducation.

« Le mérite de notre langue, c'est d'avoir promp- « tement compris tout cela et de s'y être dignement « prêtée ; et la gloire de l'esprit français, c'est de « l'avoir instinctivement adopté, trouvant que ce « langage lui convenait, et qu'une éducation, expri- « mée et faite de cette façon, devait être à sa hau- « teur.

« L'Allemagne et l'Angleterre n'ont pas eu la « même inspiration et nous l'envient ; car c'est là « une de ces expressions qui honorent une nation ; « et appliquée à l'éducation, elle suffit seule, pour « montrer tout ce qu'un mot a quelquefois de fé- « condité et de puissance et combien il peut soule- « ver, sur son passage, de sens nobles et utiles qui, « sans lui, fussent demeurés obscurs et inaperçus. « C'est là un de ces mots qui non seulement enri- « chissent la langue d'un peuple, mais enrichissent « et fortifient ses mœurs et élèvent une idée à sa « plus haute puissance. » (1).

(1) *De l'éducation,* par Mgr Dupanloup, tome 1er, p. 15).

L'instruction est encore un moyen d'éducation, parce que la culture intellectuelle développe toutes les facultés de l'âme ; elle donne des notions du beau, du bon, de l'honnête, elle apprend à goûter la vertu, à la pratiquer. Adam était le plus civilisé des hommes parce qu'il avait été à l'école du bon Dieu qui lui avait révélé le langage. Une nature grossière a beaucoup de peine à s'élever jusqu'au surnaturel, à le comprendre, à l'aimer ; elle est plus facilement portée à tout ce qui est mal, surtout dans une société corrompue comme la nôtre. Nos confesseurs font depuis longtemps et tous les samedis, une remarque en apparence singulière, mais parfaitement expliquée par ce que nous venons de dire : tous nos enfants reçoivent les mêmes instructions à l'église, ils assistent aux mêmes catéchismes selon leur âge, ils prennent part aux mêmes exercices religieux, entendent les mêmes avis. Supposons qu'il y ait trente élèves dans nos classes de latin, trente dans la première classe de français, trente dans la seconde, ayant tous fait leur première communion. Les autres classes inférieures ont de trop jeunes enfants. S'il y a quarante communions un dimanche ordinaire, il y en aura toujours plus de vingt pour les classes de latin, moins de vingt pour les deux premières classes de français réunies ; c'est-à-dire qu'à nombre égal, les plus pieux sont aussi les plus développés et nous faisons invariablement cette remarque depuis douze ans. Qu'on ne dise pas que les élèves de latin sont les

plus âgés; non, car les élèves de la première classe sont plus avancés en âge que les élèves de septième ou de sixième. Mais leur intelligence a été moins cultivée par l'étude, et surtout par l'étude des lettres, infiniment supérieure, quoiqu'en dise notre siècle, à l'étude des sciences exactes, spécialité des hautes classes de français.

Faire de l'instruction un moyen et non un but, c'est le rôle d'un instituteur, surtout quand il est prêtre, c'est corriger les graves inconvénients de l'instruction populaire signalés par tant de bons esprits dont la voix s'est perdue dans le désert, au milieu de cet engouement général qui caractérise les époques de décadence (1).

(1) « On vante beaucoup l'utilité de l'instruction pour rendre plus morales les populations. Loin de nous la pensée d'en contester les bienfaits ; mais l'expérience démontre que, lorsqu'il est isolé cet élément de civilisation porte peu de bons fruits. La proportion des accusés illettrés est de cinquante-neuf sur cent. Or, si on considère que plus des trois quarts de la population étaient naguère sans aucune culture, *il faut reconnaître que, toute proportion gardée, le nombre des accusés instruits, l'emporte de beaucoup sur celui des illettrés*. Ajoutons que sur sept mille deux cent cinquante-deux accusés, deux cent cinquante-cinq avaient reçu une instruction supérieure, *chiffre énorme pour une classe si peu nombreuse*, et que tant de causes préservent du crime. Mais ce qui est bien digne d'attention, c'est que *les attentats les plus graves sont surtout commis par cette catégorie de criminels. C'est du plus haut de l'échelle du crime que se trouvent en plus grand nombre les condamnés ayant reçu de l'éducation.*

CHAPITRE TREIZIÈME

LE PROTOTYPE D'UNE MAISON D'ÉDUCATION

Ceux qui ont lu l'histoire de la réforme du XVI[e] siècle savent le rôle considérable de la compagnie de Jésus, suscitée de Dieu pour combattre le protestantisme, lui arracher les âmes, sauver des nations entières, poser des limites à ce flot qui allait tout engloutir. Parmi les premiers disciples de saint Ignace il y en eut un, illustre parmi les plus illustres, le bienheureux Pierre Canisius. Son histoire semble une légende, on ne peut plus comprendre, dans notre siècle d'abaissement, l'énergie de cette

« Enfin, le compte-rendu de 1836 présente à l'appui de ces observations un autre résultat plus remarquable encore, les *récidives sont toujours plus fréquentes parmi ceux qui ont acquis de l'instruction* en prison que parmi ceux qui sont restés *illettrés*. Que conclure de tant de faits si concordants ? Que l'éducation est une mauvaise chose ou seulement qu'elle est inutile ? Non, sans doute, mais on est en droit d'en tirer cette conséquence, que *l'instruction ne suffit pas pour améliorer un peuple, qu'elle est nuisible plutôt que profitable si elle ne s'appuie pas sur la morale et sur la religion.*

« Il y a des faits d'un autre ordre qui méritent aussi d'être remarqués. Nous trouvons dans le compte rendu que les *acquittements sont en proportion directe de l'instruction des accusés.* Prenons, par exemple, les deux termes extrêmes.

âme, sa prodigieuse activité, les services qu'il a rendus à la société religieuse et civile. De pareils hommes nous sauveraient encore aujourd'hui si nous savions encore les former ; et, en lisant cette vie, on ne peut s'empêcher de s'écrier comme le prophète : *Mitte Domine quem missurus es* (Exod. IV. 13).

Nous ne voulons pas écrire ici la vie du B. Canisius, tout le monde peut la trouver ; nous voulons seulement rappeler un des faits les plus saillants de cette vie, qui rentre dans notre cadre. Comme aujourd'hui, l'erreur envahissait toutes les âmes, c'était un vertige, une révolution. Canisius avait usé sa longue existence à combattre l'hérésie, à préserver les uns, à convertir les autres ; lui et ses glorieux compagnons avaient beaucoup fait, mais qu'était-ce en comparaison de ce qu'il aurait fallu faire ? L'Eglise avait perdu les royaumes du Nord,

Parmi ces accusés entièrement illettrés, trente-trois sur cent, seulement, sont acquittés, tandis que sur le même nombre de cent, cinquante-sept accusés ayant un degré d'instruction supérieure échappent à la condamnation. Cependant, leur position sociale les protégeant davantage contre les premiers soupçons, il faut certainement des indices très directs pour amener sur eux des poursuites. Ne doit-on pas conclure de ce résultat, que dans un assez grand nombre de cas, la prudence dans la perpétration du crime, l'habileté à en détruire les preuves, et enfin l'adresse dans la défense réussissent à soustraire le coupable au châtiment. »

(*Journal des Débats* du 26 décembre 1838).

l'hérésie débordait sur la France et la couvrait de sang et de ruines, la moitié de la Suisse lui appartenait. Combattre était un devoir, mais les victoires étaient insuffisantes, les défaites plus nombreuses, et si elles n'étaient pas sans gloire elles n'empêchaient pas cependant les âmes de se précipiter en grand nombre dans le gouffre de la perdition. Comme aujourd'hui on comprit que l'ignorance, les préjugés, la mauvaise éducation et les mauvaises mœurs préparaient une victoire définitive à l'hérésie, en lui formant des recrues assurées. On combattit donc sur ce terrain, on se mit à travailler pour l'avenir en fondant partout des collèges nombreux. Les prédicateurs, les apôtres, devrais-je dire, promenaient courageusement le drapeau de la foi, d'innombrables docteurs la défendaient par leurs écrits, une multitude de martyrs l'arrosaient de leur sang sur les champs de bataille, et cependant l'hérésie avançait toujours ; il fallait élever une digue, on le fit par l'enseignement chrétien. Les époques se ressemblent, malgré certaines différences de forme : quand donc comprendrons-nous que le salut de notre société est surtout dans l'enseignement et surtout l'enseignement populaire si négligé par les catholiques ? quelle voix assez autorisée fera entendre ce cri d'alarme et en même temps de salut ? si j'en étais chargé, et appuyé par mes supérieurs, je trouverais facilement un million pour fonder une Université catholique ; je me sentirais d'en trouver un

autre pour fonder un collège de Jésuites ; jamais je ne trouverais cent mille francs pour élever à mon gré le pauvre peuple et depuis trente ans je végète au milieu des obstacles, des difficultés, des persécutions de toute sorte ; la sève de ma jeunesse s'est épuisée dans les plus inutiles combats, ma vieillesse, si Dieu me la fait voir, s'éteindra dans les regrets d'avoir si peu fait. Ah ! si nous étions des saints ! *Mitte Domine quem missurus es.*

Canisius était un saint et une rare intelligence. La Suisse, ai-je dit, était à moitié à l'hérésie, il fallait sauver l'autre moitié. Par les conseils de Saint Charles Borromée, Canisius fonde un collège dans ce valeureux canton de Fribourg qui résistait victorieusement au protestantisme, maître de tous les cantons environnants, comme une Oasis au milieu de ce désert de désolation. Je ne sais pourquoi on étudie si peu l'histoire de ces temps héroïques : quels enseignements nous y trouverions pour nous fortifier au milieu de nos défaillances. De ce temps les âmes, façonnées par l'Eglise, avaient toute leur énergie, les Catholiques ne craignaient pas de perdre leur argent et leur vie pour la défense de leur foi. Aujourd'hui ils ne savent que gémir en face des lâchetés triomphantes que la moindre résistance ferait rentrer sous terre. Ce nouveau collège n'était pas une institution aristocratique comme tous les collèges que fondent les Catholiques de nos jours. L'enseignement subventionné par des fondations suffisantes était absolument gratuit; ce siècle

ne savait pas encore côter l'éducation comme une marchandise. Il en résultait, et je l'ai vu sept ans de mes yeux, que le paysan s'asseyait sur les bancs à côté du patricien et partageait avec lui les palmes, quand il ne les avait pas toutes. Dans ce temps, où les conditions sociales étaient si distinctes, il y avait deux endroits où elles se confondaient : l'Eglise et l'école, qui n'en est que l'extension. Le peuple n'était pas relégué loin de ses supérieurs sociaux, la fraternité n'était pas un vain mot, l'éducation réunissait toutes les classes sans les confondre, il était réservé à la démocratie de les séparer par un abîme. On me le répète tous les jours, j'aurais mille jeunes gens autour de moi si j'effaçais un seul mot à l'enseigne de ma maison, Œuvre de la Jeunesse *Ouvrière* ; et quand j'ai reçu par erreur quelque enfant appartenant à une famille plus élevée, et je ne le fais jamais de propos délibéré, les réclamations les plus insistantes sont venues de tout côté me rappeler à ma vocation. Empêcher tout contact entre les riches et les pauvres, tel est l'esprit dominant de notre époque, ce qu'on appelle *liberté, égalité, fraternité.*

La suppression de la Compagnie de Jésus était venue au milieu du dix-huitième siècle frapper cet asile de la science et de la piété. Le collège du B. Canisius découronné de sa gloire végétait sans honneur, sous la direction insuffisante de quelques prêtres zélés, mais sans renommée. Le 15 décembre 1818, il fut un des premiers, au rétablissement

de la Compagnie, à revenir à ses anciens maîtres ; c'était justice, fondé par deux illustres saints, il avait conservé le corps du B. Pierre au milieu du sanctuaire de son église, les ossements de tous ces vieux jésuites ensevelis depuis trois siècles sur le seuil du collège, et que la suppression de la Compagnie n'avait pu chasser, avaient préservé sa propriété ; les fondations des anciens Fribourgeois étaient à peu près intactes, le collège retrouva bientôt son ancienne prospérité, jusqu'au moment où une nouvelle révolution faite au nom de la liberté vint, encore après trente ans, l'arracher à ces anciens et légitimes propriétaires et le replonger dans son obscurité.

Dans cette année 1818 où un décret souverain du grand conseil de Fribourg rendait aux Pères de la Compagnie leur ancien collège avec sa belle église, quelques citoyens illustres appartenant à quelques-unes des cent familles patriciennes du canton, résolurent de lui adjoindre un pensionnat. Le projet ne put aboutir et on le conçoit : Dans cette toute petite ville de 6,000 âmes le collège était à proximité de tous, et les catholiques du canton habitant loin du chef-lieu trouvaient facilement leur gîtes dans des maisons respectables ; c'était la vieille tradition de trois siècles. Les Pères surveillaient exactement leurs externes, un règlement présidait à toute leur vie du dedans comme du dehors; on n'avait pas encore inventé l'irresponsabilité du maître après les heures de la classe. Je me

souviens encore de quelques détails ; les élèves assistaient à la messe à sept heures et demie, tous les jours, immédiatement après la classe ; les retardataires étaient condamnés à venir à la première messe de cinq heures et à faire signer leur billet de présence par le Frère sacristain. Il y avait, selon les âges, plusieurs congrégations pour les meilleurs. Celle des plus grands s'appelait la Congrégation latine, parce que le directeur donnait toutes les instructions et tous les avis en latin. Tous les élèves se confessaient fréquemment, tous les mois, c'était l'extrême limite, il y avait de nombreux exercices de piété dans la semaine, les offices publics tous les dimanches. On faisait des séances académiques, des disputes publiques pour les philosophes et les théologiens où les prêtres séculiers et les religieux de dix couvents venaient argumenter sous la présidence de l'Evêque-Comte de Lauzanne. Des règles sévères défendaient certaines promenades, la fréquentation des cabarets, péché favori de ces bons Suisses, les bains dans certains endroits dangereux, etc. En un mot, quoique externes, la vie de ces écoliers était suivie dans tous ses détails par des maîtres vigilants qui se seraient crus déshonorés s'ils n'avaient été que professeurs. Aussi les longs et sombres corridors de ce vieux collège avec ses tourelles, ses ponts levis, ses fossés remplis d'eau et ses escaliers en limaçon, étaient-ils constamment fréquentés par les élèves en continuels rapports avec leurs maîtres après

les heures des classes. C'était le beau idéal d'un externat ; aussi, un pensionnat n'était-il pas urgent, il n'eût probablement pas réussi, les élèves habitués de père en fils à cette vie d'externes n'y seraient pas venus, à peine quelques-uns eussent-ils pu payer leur pension, et ceux des autres cantons catholiques, Lucerne, le Valais, Schwitz avaient des collèges semblables, quoique moins illustres, à leur portée. Mais la Providence avait ses desseins cachés.

Ce projet d'un pensionnat, repris en 1824 par M. Tobie de Gottrau, fils de l'Avoyer de ce nom, fut mis en exécution au mois de mars 1825, grâce à l'énergique persévérance de cet illustre citoyen qui ajouta ce titre de gloire aux innombrables titres de son ancienne famille. En peu de temps les actionnaires réunirent la somme énorme, pour ce pays, de 320.000 francs. Deux cents ouvriers travaillèrent à la fois à ces constructions. La renommée devançant les prospectus, le premier élève arriva du fond de l'Allemagne le 25 septembre 1827. Plusieurs autres, venus de la France, de la Prusse, de la Belgique, de la Russie, furent logés en ville, les travaux n'étant point encore terminés. A la fin d'octobre, quoique rien ne fût encore fini, vingt-sept élèves de toutes nations s'installèrent dans les salles nouvellement construites, et la bénédiction solennelle fut faite le 1er novembre 1827, en présence de ces vingt-sept élèves, de la commission des actionnaires et de toutes les autorités de la ville, par

Mgr Tobie Yenni, Evêque-Comte de Lauzane, Evêque de Genève, prince du St-Empire, fixé à Fribourg depuis le temps de la réforme. Vingt ans après, la Révolution emportait ce pensionnat avec tous les autres établissements des Jésuites en Suisse après l'avoir saccagé comme n'eussent pas fait les Vandales des plus mauvaises époques de la barbarie ; et s'il était permis au plus humble et au plus dévoué de ses enfants de rappeler un souvenir personnel, *si parva licet componere magnis*, vingt ans après, le même jour, à la même date, le 1er novembre 1847, en présence de 32 enfants, avait lieu la bénédiction de notre Œuvre de la Jeunesse, fondée dans ma pensée avec ce but spécial de rendre à la classe ouvrière quelque chose de ces trésors de grâce que j'avais reçus à Fribourg. Qu'on me pardonne ces rapprochements de date, le hasard n'a pu les faire ; quelques jours après la chute du Sonderbund, vers la fin de ce mois de novembre 1847, le pensionnat succombait glorieusement et une faible étincelle de ce brillant flambeau s'allumait à Marseille.

Cette fondation du Pensionnat en 1827 fut providentielle, ai-je dit ; d'après les prévisions les plus larges il ne devait réunir que peu d'élèves. Sans doute, on avait bâti dans de grandes proportions ; cependant la chapelle ne pouvait en contenir plus de cent. L'immensité de la construction avait tellement effrayé qu'on eut le tort d'en céder un tiers à peu près au grand séminaire. On n'avait pas

même besoin de locaux pour les classes, les cours se faisaient au collège, à dix minutes de distance seulement.

Mais la maison n'était pas encore terminée que les désastreuses ordonnances du 16 juin 1828 supprimaient tout d'un coup les sept petits séminaires de la Compagnie de Jésus en France. Frappés dans leurs convictions les plus sacrées et les plus libres, les familles vraiment chrétiennes ne voulurent pas plier devant cette nouvelle tyrannie révolutionnaire, exercée par la faiblesse d'un roi très chrétien ; elles préférèrent l'exil pour leurs enfants et ce pensionnat qui n'avait pas osé espérer cent élèves, se trouva d'un coup envahi par plusieurs centaines, il a compté jusqu'à quatre cent trente pensionnaires, avec sa succursale d'Estavayer. Chaque année le manque de place en faisait refuser un grand nombre, et afin que tout fut miraculeux dans son existence, créé à l'époque des ordonnances odieuses de 1828, il a succombé au moment où la liberté de l'enseignement secondaire allant être enfin rendu à la France, elle eût entraîné nécessairement sa chute, ou tout au moins grandement diminué son importance.

Qu'on me pardonne ces détails purement historiques et ces rapprochements providentiels; mon cœur surabonde quand je parle de Fribourg. J'en reviens à ce prototype que je n'ai jamais retrouvé dans aucune autre maison, et que je veux offrir comme un modèle à tous ceux qui s'occupent d'éducation.

La localité, elle même, semblait choisie tout exprès par la Providence de Dieu. Fribourg est une charmante petite ville de 6,000 âmes; elle abonde en souvenirs historiques, en monuments du moyen-âge. L'hiver dans un âpre climat, c'était l'inconvénient, l'été dans le plus ravissant des pays. Couronnée de murs et de tours magnifiques, avec leurs créneaux, leurs herses et leurs machicoulis, tout dans les mœurs, les usages, les coutumes reportait plusieurs centaines d'années en arrière nos jeunes imaginations. Tous les ans lorsque les externes faisaient aux flambeaux leur promenade traditionnelle de clôture des classes, les arsenaux de la ville s'ouvraient, et en voyant cette jeunesse couverte des vieilles armures de Sempach, Morat ou Grandson, on se fût cru en plein moyen-âge. Le contact d'une excellente société polissait nos mœurs, les manières, l'éducation, étaient celles de la France aristocratique; tous ces vieux patriciens avaient servi nos rois, ils avaient conquis tous leurs grades dans les armées françaises ou dans les armées pontificales, les fleurs de lys brillaient sur leurs blasons, on ne comptait pas les chevaliers de Saint Louis, les maréchaux de camp, les colonels; leurs ancêtres, de père en fils, avaient servi notre pays depuis Louis XI; leurs noms se retrouvaient dans les récits de toutes nos grandes batailles, leur sang avait coulé pour notre cause dans les journées du 10 août et de juillet. Nous regardions avec admiration ces vieux débris, nous

enviions le sort de leurs enfants et voulions leur ressembler.

L'éloignement de nos familles était encore un grand avantage. Les chemins de fer étant inconnus ces voyages de plusieurs centaines de lieues pour beaucoup d'entre nous, nous isolaient complètement de nos parents. Dès lors, point de ces tendresses qui amolissent l'éducation, point de ces douceurs qui rendent la vie mâle et sérieuse impossible, point de sorties, point de parloirs, des vacances singulièrement raccourcies par les voyages et le plus souvent supprimées à cause de la dépense ou du trop grand éloignement. Quel bonheur quand nous recevions une lettre ! Quelle ivresse que ces vacances, quand elles nous ramenaient dans les bras de nos mères ! Si la saciété émousse le plaisir, combien la privation savait l'aiguiser ! Ceux qui l'ont éprouvé peuvent seuls le comprendre, et jamais je n'ai rencontré cet enthousiasme des vacances dans aucune autre maison. C'est qu'ailleurs elles ne promettent que la liberté, pour nous c'était, par dessus tout, nos parents, les joies de la famille, le plaisir d'une réunion si longtemps désirée. Je me rappellerai toujours mon bonheur quand nous apercevions au fort de l'Écluse les premiers pantalons rouges, quand à Belgarde, le gendarme nous demandait nos passe-ports. Nous respirions à pleins poumons l'air du sol natal et pouvions dire comme le poète :

Plus je vis de pays, plus j'aimai ma patrie.

L'éloignement concentrait toutes nos affections sur nos maîtres, nos camarades, notre pensionnat. Vraiment, autant que le bonheur peut être de ce monde, nous le trouvions dans cette maison bénie, et c'est son caractère distinctif entre toutes les autres même dirigées par les Pères Jésuites, d'avoir inspiré à ses élèves un enthousiasme qui n'a jamais été dépassé. Les deux mille élèves de Fribourg sont dispersés dans tous les pays, sous tous les climats : tous sont unanimes, tous racontent avec la même chaleur ces heureux jours de leur jeunesse, les joies et les affections de cette maison. Je le sais, le pensionnat n'existe plus, il a fait une fin glorieuse, son histoire a pu s'embellir comme une légende en s'éloignant de la source, la reconnaissance de ses enfants a pu exagérer. Mais jadis nous étions sur ses bancs, ce n'est pas une légende cela ; autant le départ des vacances nous ravissait, autant le départ définitif était la plus grande de nos douleurs. Chacun s'ingéniait à le retarder, on faisait une seconde année de philosophie, puis une année de vétérance, continuée, quand on le pouvait, pendant une seconde et une troisième année. J'en ai connu qui se fixaient à Fribourg pour empêcher une séparation définitive. Quelles larmes au moment du départ ! quelle espérance de bientôt revenir ! et nous revenions en effet dès que nous le pouvions, admirablement reçus par nos vénérés Pères qui nous faisaient faire une bonne retraite réparatrice des premiers écarts, par nos anciens condisciples bien-

aimés. C'était la plus grande récompense que pussent nous accorder nos parents. J'économisais pendant quatre ans à Saint-Sulpice sur mes légers menus plaisirs de quoi faire ce voyage ; et quand, vaincu par les chagrins qui accompagnèrent la fondation de notre Œuvre, gravement malade, mon vénérable et à jamais bien-aimé père, Mgr de Mazenod, me menaça de m'interdire si je ne prenais pas immédiatement des vacances, je n'eus pas besoin de cette paternelle menace pour m'envoler vers Fribourg. J'étais usé, découragé, j'allais abandonner l'Œuvre ; ce furent mes maîtres qui me remontèrent, qui m'apprirent à me fier à la Providence, à aller de l'avant sans m'arrêter devant les obstacles ; ce sont eux qui ont fait notre Œuvre avant de disparaître eux-mêmes, et c'est avec bonheur que je le répète tous les ans à mes jeunes ouvriers, au jour anniversaire de notre fondation : Notre Œuvre a été le dernier des enfants de Fribourg.

En face d'un fait si unanime et si éclatant, on a souvent demandé quel était donc le mystère de ce prodigieux attachement, inconnu aujourd'hui dans la plupart des maisons d'éducation. Quelques-unes, en effet, laissent des souvenirs et des regrets, mais à ce point d'exaltation, je ne l'ai jamais vu nulle part. A mon faible avis, cela vient de ce que l'esprit universitaire qui nous imprègne tous plus ou moins dans tous les colléges, même ecclésiastiques, n'avait pu, franchissant les distances, entrer dans nos murs. Mais cela vient surtout du choix des maîtres

et des élèves de Fribourg, et du bon esprit, conséquence de ces choix : et c'est ce bon esprit, qui faisait de notre pensionnat le prototype d'une maison d'éducation.

Nos maîtres étaient des religieux, nous les savions absolument dévoués à nos personnes, ils nous donnaient leur temps, leur vie, aucun intérêt humain ne les animait. Je le sais, cela se retrouve ailleurs et au même degré ; mais quels maîtres nous avions ! quelle maison en a vu de plus illustres ? L'administration roulait sur le R. P. Gallicet, recteur du pensionnat, prince polonais qui avait francisé son nom pour en cacher l'origine illustre ; supérieur pendant de nombreuses années, type du grand seigneur dans son port, ses nobles manières, adoré des élèves, les aimant encore plus, il avait ce don spécial de produire l'enthousiasme et l'affection.

Après lui le P. Ministre était le R. P. Freudenfeld, vieillard vénérable, ancien aide-de-camp du général Bulow, ayant fait la plupart des campagnes dans l'armée du maréchal Blücher contre l'empire et gagné la croix de fer ; en sa qualité de catholique exécrant Richelieu, et Napoléon 1er, en sa qualité de prussien ; devenu après la guerre professeur d'histoire à l'Université de Bonn, protestant par sa naissance, affirmant que s'il se faisait catholique il se ferait jésuite et arrivé à ce double résultat par la sincérité de ses études.

Le troisième personnage était le R. P. Barrelle,

préfet des classes ; que dirais-je de lui après la belle vie qu'en a publiée le R. P. de Chazourne son ancien élève ? Belle nature, tout à fait exceptionnelle, orateur distingué, littérateur, excellent préfet, maintenant vigoureusement la discipline, ayant trouvé le moyen de se faire aimer dans la plus difficile des fonctions parce que c'était un saint et que tous nous le regardions comme tel. Nous nous faisions un bonheur de lui voler ses petites images, de couper le bas de sa soutane, convaincus qu'il faisait des miracles. Que ce fût vrai ou faux, et pour ma part j'affirme en avoir vu un de mes yeux (1), quelle n'est pas l'influence d'un maître qui a une pareille réputation parmi ses élèves ?

En dessous de cet état-major il y avait une pléïade d'hommes illustres comme science et comme vertu. Des deux sous-préfets, le R. P. Audibert est mort au Maduré, victime des excès de son zèle, et le R. P. Canoz est évêque de Tamasse, vicaire apostolique dans les Indes. Les premiers surveillants que

(1) Le 5 novembre 1864, en allant prêcher la retraite du collège de Felletin (Creuse) je couchais chez les R. R. P. P. Jésuites de Clermont-Ferrand. Le Père Barelle était mort le 17 octobre 1863, treize mois auparavant. En prenant son cœur, religieusement conservé dans l'église du noviciat, on recueillit une certaine quantité de son sang dans une fiole. Je l'ai vu aussi conservé qu'un sang répandu depuis quelques minutes. Je ne sais ce qu'il est devenu depuis, mais je ne puis mentir, je l'ai vu alors de mes yeux, sans avoir mission pour décider aucunement de la valeur de ce fait merveilleux.

j'eus en 1835, en arrivant dans la 3e division, ont mérité la palme du martyre. Le R. P. Estève, dont on a écrit la vie, autrefois dans le monde vicomte d'Estève, et le R. P. O'Kenny, noble Irlandais, sont morts dans les missions, martyrs de la charité (1). Le R. P. Rothenflue, mon professeur pendant deux ans, s'est fait un grand nom par la publication de son cours de philosophie ; le R. P. Gloriot, mon surveillant de la 1re division, est mort aumônier en chef du maréchal Saint-Arnaud, en Crimée. Le R. P. Pottgeiser, notre professeur de mathématiques, a été un des plus illustres missionnaires de l'Allemagne ; j'en oublie, et des principaux, n'osant parler de ceux qui vivent encore. Les vieillards usés par les missions étrangères, ou par celles de la France, des bords du Rhin et de toute l'Allemagne, nous apportaient leur expérience de la vie et l'exemple de leurs vertus ; et comme chez les religieux il n'y a pas d'autre hiérarchie que l'ancienneté dans la profession, des pères souvent très illustres devenaient de simples surveillants, ou des préfets de santé, ou remplissaient des fonctions encore plus modestes. Les plus jeunes élèves connaissaient ces dévoûments et les admiraient. La guerre de sept ans nous avait

(1) Le P. O'Kenny mourut du choléra au Maduré, le 21 juillet 1846.

Le P. Estève, malgré la fièvre qui le dévorait, fut appelé auprès d'un malade qui avait le typhus ; il alla le voir en dépit de toutes les représentations, prit sa maladie et en mourut le 1er juillet 1848, en Chine.

amené l'émigration d'Espagne et les Pères chassés de leurs maisons, par les Christinos. Il était impossible de ne pas vénérer ces confesseurs de la foi, ils avaient sur nous une immense supériorité de vertus, de talents, de naissance, de services rendus qui s'imposait à notre affection. Sans doute, les plus jeunes n'étaient pas encore capables de ces sentiments, mais dans la première division, celle qui forme toujours l'opinion d'un collège, si le mot était chrétien, je dirais que nous adorions nos maîtres, ou plutôt nos pères, car ce n'étaient point des maîtres pour nous. Leur éducation, leur expérience, leur sainteté, nous dominaient absolument. Je me souviens qu'en 1836, j'allais partir pour mes premières vacances ; je me fis punir par le vénérable Père Estève, je ne sais pour quelle cause, et j'eus l'insolence de lui dire : heureusement que dans quelques jours je ne serai plus sous votre patte. Qu'on me le pardonne, je n'avais que treize ans. Ce pauvre Père, ne me répondit rien, mais le soir, au moment du départ, il s'approche de moi, et tirant de son bréviaire une vieille petite image signée de son nom, il me prie de l'accepter en souvenir de lui. « Mon enfant, vous m'avez dit que bientôt vous ne seriez plus sous ma patte, mais vous serez toujours dans mon cœur. » Ses yeux, en parlant ainsi, étaient pleins de larmes et moi qui, dès lors, n'aurais jamais plié en face d'aucune violence, je me jetais à ses genoux, lui demandant pardon avec toute l'effusion dont j'étais capable. Il me l'accorda en m'embrassant tendre-

ment; Dieu fasse que du haut du ciel ce saint martyr m'ait tenu sa promesse et que je sois toujours dans son cœur.

De pareils maitres devaient faire de pareils élèves. Quel regret que ma mémoire ne me les rappelle pas tous! Jamais aucune maison dans une si courte existence de vingt ans n'en a produit de plus remarquables, et voilà déjà près de trente-quatre ans que j'en suis sorti. (1)

(1) Parmi les nombreuses lettres que m'ont adressées mes anciens condisciples, j'en prends une, comme au hasard.

Belrupt, près Verdun (Meuse), 25 février 1876.

« Oui, cher et vénéré ami, vous avez bien choisi votre prototype dans notre bien aimé Pensionnat! Il réalisait dans sa plus haute acception le problème de l'éducation proprement dite; c'était une école d'honneur, une officine d'honnêteté: l'instruction ne venait qu'après la conduite, comme de juste, et le talent, quel qu'il fût, y cédait le pas à la vertu. Les élèves y aimaient leurs maitres d'un amour de reconnaissance et d'adhésion absolue à ce que leur disait cette soutane, vieux modèle, parée du chapelet. Nous avons eu le privilège de voir de nos yeux un collège de l'ancienne compagnie, car Fribourg s'était isolé du monde moderne et on pouvait s'y croire encore aux temps du P. Canisius ou du P. Porée. C'est le saint Père Barrelle qui a donné au pensionnat ce cachet de foi ardente et d'honneur délicat qui en fit une maison non pareille. La grande figure polonaise du R. P. Galicet faisait les frais de l'illustration extérieure, ce surplus que Dieu ajoute à ce qui est bien selon son cœur.

Mais si vous vous complaisez dans ce souvenir béni du toit qui nous abrita si longtemps, je pense qu'il ne faudrait pas oublier le collège Saint-Michel, ce vieux castel de la scholastique qui pourrait bien servir de modèle aux essais d'Uni-

J'ose à peine citer quelques-uns des plus illustres et j'en oublie des principaux. Mgr Lubienski, évêque d'Augustow, déporté en Sibérie, par le gouvernement du Czar, meurt en prison, empoisonné, dit-on, par ses sicaires.

Mgr Gaspard Mermillod, évêque d'Hébron, vicaire apostolique de Genève, remplit le monde catholique du bruit de ses glorieux travaux et de sa constance inébranlable au milieu de toutes les tyrannies des fils de Calvin.

Mgr Zéphyrin Guillemin, évêque de Canton, Mgr Steins, évêque de Calcutta, évangélisent les peuples de l'Extrême-Orient avec leur maître, Mgr Canoz.

Le général Georges de Pimodan meurt glorieusement en défendant la cause du Saint-Père à Castelfidardo.

versité que l'on cherche à rétablir en ce moment. Notre collège était un puits de science et d'austérité, et c'est pour nous un honneur d'y avoir mis les pieds. Le Pensionnat c'était un nid d'oiseaux de paradis, que la Providence nous avait ménagé dans le désert.

Voici quarante-un ans aujourd'hui que j'assistais au carnaval de Fribourg, avec ses vaudevilles, son drame, son opéra. Nous étions heureux, sans soucis alors, et l'avenir nous paraissait bien autre qu'il ne s'est montré. C'est que nous étions trop jeunes pour apprécier réellement notre bonheur et comprendre qu'en réalité le Sacré-Cœur nous logeait en chambre garnie. La reconnaissance vient parfois un peu tard, du moins dans son entière expansion, mais elle vient à l'heure marquée pour ces patriarches de la grande éducation d'autrefois. »

Deux des frères de Buyer après s'être aimés pendant la vie ne sont pas séparés par la mort, ils tombent en défendant bravement notre patrie contre les Prussiens.

Le comte Fernand de Bouillé s'engage, malgré son âge, avec son fils, dans les zouaves de Charette, ils sont tués tous les deux à Patay.

Albéric de Damas, dont les deux frères sont jésuites, est tué au pont de Palikao, en Chine, en commandant la charge à la place de celui qui aurait dû la commander.

Alphonse du Peloux est tué à l'assaut du Mamelon-vert devant Sébastopol.

Gaspard Ab-Yberg et Félix de Caumont, tous deux au service du Saint-Père, meurent l'un au siège de Pérouse, l'autre à la bataille de Novare.

L'héroïque comte de Raousset-Boulbon est fusillé à la Sonora, après des prodiges de hardiesse et de valeur qui ressemblent à des légendes.

Je m'arrête, il faudrait citer des noms par milliers et j'en oublierais des principaux. (1)

(1) J'avais résolu de publier ici la liste de tous les élèves de Fribourg, pendant sa courte existence de vingt ans. J'avais réuni avec des peines infinies plus de quinze cents noms. Je ne crois pas qu'il fût possible de lire une liste plus glorieuse, jamais aucun établissement n'en avait eu une pareille. Je retrouve six Evêques; plus de cent prêtres ou religieux de divers ordres, principalement des Jésuites, élevant aujourd'hui en France les enfants de leurs anciens condisciples; trois ministres, quatre généraux de division ou de brigade, une multitude de colonels, de chefs d'escadron, d'officiers de toute

L'éloignement de nos familles et de toute cause de distraction, le choix éminent de nos maîtres, débris de toutes les persécutions religieuses, des élèves, l'élite de la société de tous les pays, tout concourait à donner au pensionnat de Fribourg un esprit qui en faisait une maison vraiment exceptionnelle. Quel était donc cet esprit? Je l'ai décrit par anticipation, tout dans ce livre n'étant qu'un pale reflet de l'esprit de Fribourg. La foi y était vive, sincère, éclairée, sans respect humain surtout. L'éducation convergeait vers ce but, tout nous y ramenait; et, à part quelques rares exceptions, tous mes condisciples ont conservé cette foi complète et agissante dans le cours de leur vie. Tous les ans,

arme, de tout grade et de tout pays ; vingt députés dans nos assemblées françaises et plusieurs autres dans les sénats étrangers ; de nombreux Ambassadeurs, Consuls, Préfets, Sous-Préfets, Conseillers généraux ou municipaux, Maires, employés supérieurs dans toutes les administrations de l'Etat; mais surtout un grand nombre de grands propriétaires, vivant noblement, à l'ancienne mode, dans leurs châteaux, maintenant et répandant autour d'eux les principes de leur jeunesse. Impossible de compter les ducs, les princes, les marquis, les comtes, les vicomtes et les barons, d'énumérer tous les grands noms de notre vieille France et des autres pays. Mais ce qui est plus beau, c'est qu'à part de très rares exceptions, inévitables dans un si grand nombre, tous ont conservé les saines idées, tous les défendent bravement dans leur sphère et selon leurs moyens. L'exil de Froshdorf a toujours compté quelques-uns de nos condisciples, ils sont encore six autour du drapeau de la fidélité.

Malheureusement, je n'ai pas pu donner suite à mon pro-

un banquet réunit les anciens Fribourgeois à Paris, à Lyon, à Marseille et ailleurs. Chaque année nous nous retrouvons avec le même bonheur, les mêmes sentiments, les mêmes affections ; notre premier toast est toujours pour le Pape, le second pour nos maîtres bien aimés.

Les bonnes mœurs régnaient en souveraines. Sans doute, il y avait des taches, à en juger par les nombreuses expulsions de chaque année ; mais je l'ai dit, les bonnes maisons ne sont pas celles où ne se commettent pas de fautes, il s'en fait partout, mais celles où une impitoyable sévérité chasse les coupables, et personne ne fut jamais aussi impitoyable, et pourtant jamais aussi aimé, que le P. Barrelle. En revanche, et je l'ai entendu dire par un grand nombre de mes condisciples, nous sor-

jet. Ma liste quoique fort longue était forcément incomplète. Je l'ai compris, et par une circulaire adressée à cinq cents de mes condisciples, je leur avais demandé de m'aider de leurs souvenirs. La plupart m'ont dissuadé de faire cette publication, il y manquait trop de monde, bien des indications étaient inexactes, elle était par conséquent sans valeur, et il n'est pas probable qu'après tant d'années on puisse jamais réunir les éléments d'une statistique complète. D'ailleurs notre nombre s'éclaircit tous les jours, trente années produisent bien des vides. J'espérais trouver à Fribourg même de meilleurs renseignements, mais le sac du Pensionnat par l'armée révolutionnaire en 1847, n'a laissé que les quatre murs de l'établissement.

Je conserve cependant les documents si laborieusement réunis, dans l'espoir qu'ils p urront servir un jour, au futur historien du pensionnat de Fribourg.

tions du pensionnat à dix-huit ou vingt ans, sans jamais avoir appris la moindre notion du mal. Que ne puis-je ici copier la notice que j'ai écrite sur trois de mes condisciples morts en odeur de sainteté, on en aurait la preuve palpable (1).

Nous aimions passionnément nos maîtres et le leur prouvions en toute circonstance ; la fête du R. P. Recteur en ramenait tous les ans les preuves les plus évidentes. Aussi point d'esprit écolier, surtout dans la première division composée de cent vingt élèves. On nous laissait une très grande liberté, quoique soumise à une exacte surveillance, et notre amour-propre de corps nous défendait d'en abuser. Tous les ans, ceux qui n'allaient pas dans leurs familles faisaient pendant les vacances de longs voyages à pied, le sac au dos, par bandes de douze ou quinze, sous la conduite de deux Pères. Les plus grands allaient en Italie jusqu'à Milan et aux bords du lac-majeur, ou bien en Allemagne, visiter les villes les plus célèbres. En 1837, je fis avec les plus petits, 250 lieues en Suisse, jusqu'à Constance. Rien ne resserrait les liens de l'amitié comme ces longues excursions, c'est là que j'appris à estimer et à aimer F. de B. aujourd'hui un des chefs du parti catholique en France, et dès lors l'ange de notre bande.

Ai-je besoin de dire quels sentiments d'honneur régnaient dans la maison ? Un courant inévitable

(1) Charles Dorville, Etienne Roubaud, Eugène Bouffier.

nous emportait dans ce sens, on avait à peine besoin de nous les rappeler, c'était dans nos mœurs. Aussi punissait-on bien peu, les reproches suffisaient. Il est vrai qu'ils étaient terribles dans la bouche du P. Préfet et je me souviens encore d'avoir vu bondir des jeunes gens sous les coups de ses réprimandes faites publiquement à la revue mensuelle. « Vous vous dites gentilhomme, s'écriait un jour le P. Barrelle ? Un gentilhomme est celui qui cherche à se rendre utile à son pays par son travail, celui qui ne manque jamais à sa parole, celui qui donne à tous le bon exemple ; vous êtes, vous, le scandale de la maison, vous forlignez. » Le coupable se fût caché sous terre en entendant cette terrible semonce faite en public, tandis que, je l'avoue à mon grand regret, dans nos Œuvres composées d'enfants du peuple, ce levier de l'honneur nous manque trop souvent, pendant que nous le remplaçons, bien inutilement, par d'innombrables punitions ; tout au plus faisons-nous naître ces sentiments dans le cœur des plus grands.

Parfois je reçois toute sorte de compliments sur notre Œuvre de la Jeunesse, nous avons d'innombrables difficultés de position, d'opposition surtout, nous sommes bien loin du beau idéal de Fribourg que je voudrais imiter. Mais je dois le proclamer bien haut, car c'est un hommage dû à la vérité, si nous avons quelque chose de bon je le dois à ce prototype du pensionnat de Fribourg. Une maison qui laisse de pareils souvenirs alors qu'elle n'existe

plus depuis 29 ans, qui a produit de si grands résultats, qui excite une reconnaissance si enthousiaste, devait être une grande maison. Dans ce ministère si nouveau, entrepris pour la régénération de la classe ouvrière, nous ne devons pas chercher à faire du neuf, mais à nous modeler sur les grands modèles, nous ne ferons pas mieux qu'eux, cherchons à les imiter. On s'amusait beaucoup à Fribourg, et c'était justice, privés comme nous l'étions pendant dix mois de toutes les joies de la famille ; mais les divertissements, voyages, grandes promenades, théâtre, concerts, opéras, musiques militaires, etc., étaient des dédommagements mérités, et non des moyens directs d'éducation. On nous inspirait la foi, l'amour de l'Église, une piété franche et facile ; on l'entretenait par la fréquentation assidue des sacrements et par les congrégations, on travaillait beaucoup, surtout pendant les longs mois d'hiver, et la présence des externes entretenait une rare émulation de nation à nation. J'ai pris dans cette méthode tout ce que j'ai pu prendre, chacune des pages de cet ouvrage m'a été inspirée par un souvenir de Fribourg, je l'ai cité sans le nommer en vingt endroits. La méthode de M. Allemand m'a montré l'application à un autre ministère en apparence tout différent ; mais au fond c'est l'éducation de mon enfance qui m'a appris tout ce que j'enseigne à mes enfants, je me déshonorerais en donnant comme ma propre méthode celle que mes vénérés pères m'ont enseignée.

Aujourd'hui le Pensionnat de Fribourg n'existe plus ; il s'est trouvé des gens assez stupides pour écrire dans une constitution : « Les Jésuites et tous leurs adhérents, sont bannis à jamais du territoire helvétique. » En 1874, à la suite du Congrès de Lyon, je suis allé en pélerinage à mon cher pensionnat ; j'ai voulu célébrer les saints mystères là où j'avais prié si longtemps. Les arbustes sont devenus de grands arbres, comme les élèves sont devenus des hommes et seront bientôt des vieillards. Le silence règne dans ces cours envahies par de hautes herbes et redevenues prairies comme il y a cinquante ans, avant la construction de la maison. Les salles des beaux-arts, le théâtre, les salles de récréation ont disparu comme pour montrer le peu de durée des choses accessoires.

Mais la maison est toujours debout, soigneusement entretenue, depuis quelques années seulement, et occupée en partie par un orphelinat, en partie par une école communale. Je les ai rencontrés en promenade, je me fusse cru encore au milieu d'eux, si des laïques gagés n'avaient pas remplacé mes pères. Les vieux remparts qui entouraient une partie du pensionnat sont abattus, la révolution qui suivit la chute du Sonderbund a eu horreur de ces glorieux vestiges du passé, alors que l'enceinte, beaucoup trop grande pour une si petite ville, ne demandait pas ce douloureux sacrifice. Les vastes étangs qui servaient de fossés sont comblés, les ponts levis ne se relèvent plus, les herses ne re-

tomberont jamais, les portes éventrées laissent plus de passage et le sifflet des locomotives annonce que la civilisation a passé par là. Les habitants attendent avec une résignation passive de nouveaux malheurs. On leur a enlevé les Jésuites avec leurs adhérents, les deux cents pauvres ne reçoivent plus à leur porte leur nourriture de chaque jour ; plus de Bernardins, de Chartreux, de Trappistes, d'Augustins, de Ligoriens. Le collège dirigé par des prêtres a un petit nombre d'élèves ; la noblesse émigre en France, elle envoie ses enfants chez les Jésuites de notre pays. La révolution grandit et débordera bientôt sur ce pauvre petit canton enlacé par l'Ours autocrate et sauvage de Berne et le calvinisme froidement barbare de Genève. Puissent les souvenirs du passé leur rendre un peu de cette énergie qu'ils nous ont enseignée eux-mêmes et que quelques-uns de nos condisciples n'ont point oubliée parmi eux !

CONCLUSION

Nous voudrions résumer cet ouvrage en quelques paragraphes bien courts, qui fussent comme des axiomes facilement admis par tous.

1. L'Œuvre pour la classe ouvrière est une des plus importantes entre toutes et parce qu'on l'a trop longtemps négligée, et parce que la législation moderne a livré notre existence sociale à la merci des ouvriers. L'intérêt des âmes, l'intérêt de notre propre conservation, le demandent également.

2. Cette Œuvre ne peut réussir par des moyens purement humains ; ils sont insuffisants par eux-mêmes, et n'ont pas la grâce de Dieu. Ils sont forcément frappés de stérilité.

3. Il faut, comme les apôtres et les célèbres convertisseurs de tous les siècles, s'adresser aux moyens surnaturels, la prière, la grâce, les sacrements, la foi, la piété, l'instruction religieuse, sous toutes ses formes, entrant dans l'âme par tous les sens intérieurs et extérieurs.

4. Il faut donc renoncer aux méthodes qui ont trop prévalu jusqu'ici, renoncer à convertir les ouvriers et les conserver chrétiens en les saturant de fêtes et de plaisirs.

5. Bien moins encore faut-il s'adresser à l'édu-

cation purement humanitaire, composée seulement d'instruction, plus dangereuse qu'utile quand elle n'est pas franchement chrétienne.

6. La grandeur du local, sa beauté et son installation parfaite, ne sont que des choses très-accessoires, et qui, dans tous les cas, ne doivent venir que peu à peu, quand l'Œuvre est moralement sûre de subsister, quand elle a déjà produit des fruits et donné des gages de sa durée. Engloutir les dons de la charité publique dans des créations incertaines et éphémères, ou douteuses, c'est la lasser à jamais et rendre plus tard l'Œuvre impossible.

7. Avant de se mettre en frais et de réunir des enfants, il faut avant tout chercher un bon Directeur, pieux, zélé, dévoué, capable d'un si beau ministère. Quand on l'aura essayé et éprouvé, qu'on lui donne peu à peu des ressources, aucun argent ne sera mieux employé, on en trouvera toujours et trop tôt; il sera entièrement perdu, si mettant la charrue avant les bœufs, on crée le matériel de l'Œuvre avant d'avoir formé le spirituel.

8. Les Œuvres qui commencent avec bruit, éclat, beaucoup de monde, installation brillante et bruyante, durent très peu et font peu de bien. Les bienfaiteurs qui leur demandent des succès immédiats, avec un grand nombre d'enfants, demandent l'impossible. La nature ne crée pas tout d'un coup des arbres de cent ans ; elle les fait grandir peu à peu, et produire des fruits seulement à l'âge de la maturité.

9. La meilleure méthode est de réunir d'abord un très petit nombre de pieux enfants, ou qui veulent le devenir, dans un très petit local, une chambre, par exemple, c'est ainsi qu'a commencé l'Eglise, ou mieux dans une petite chapelle, et les former peu à peu à la vie chrétienne, par des instructions, de nombreux entretiens, la fréquentation *très fréquente* des sacrements, et les autres pratiques de la piété. Des promenades où on joue et on cause, une chambre où on se réunit à la nuit, suffisent dans les débuts. M. Allemand commença avec quatre jeunes gens en 1799; 36 ans après, à sa mort, il en avait 400 et en avait élevé plus de 10.000.

10. Autour de cet excellent noyau formé par un prêtre pieux, versé dans les voies de la vie chrétienne, prudent, sage, et cependant rempli de cet entrain que réclame la jeunesse, on formera facilement et peu à peu une Œuvre. Un peu d'huile, ajoutée à l'huile sainte, participe à sa consécration, une trop grande quantité ajoutée tout d'un coup la lui fait perdre.

11. Les Œuvres grandement applaudies, soutenues, louées, réussissent ordinairement très peu. Les Œuvres contrariées, combattues, persécutées, jettent ordinairement de profondes racines. Qu'un Directeur ne se décourage donc jamais : les orages passent, les hommes passent, les Œuvres de Dieu ne passent pas, elles durent tant qu'elles font du bien.

12. Les laïques ne doivent avoir qu'un rôle secondaire dans l'Œuvre de la sanctification des âmes; il est encore assez beau pour qu'ils s'en contentent; c'est le rôle des catéchistes dans les missions. S'ils sont jeunes, inexpérimentés, c'est au Prêtre à les former lui-même: c'est l'ordre établi par Jésus-Christ, en constituant le Sacerdoce chrétien et la divine hiérarchie ecclésiastique; nul dans l'Eglise n'a le droit d'intervertir ces rôles.

13. Toutes les formes d'Œuvres sont bonnes, pourvu que par des moyens différents, tous arrivent au même but, LA FOI ET LES BONNES MŒURS. Toute Œuvre qui ne travaille pas à obtenir ce double résultat est un café, un cercle, un théâtre, ce n'est pas une Œuvre chrétienne et sacerdotale.

14. On peut donc choisir la forme la plus conforme aux besoins d'un pays, à ses usages, à l'aptitude et aux goûts du fondateur; on peut faire un Patronage qui patronne les jeunes apprentis, ou une école qui les instruit, ou une Œuvre qui les fait prier et jouer, ou un orphelinat qui les arrache à la misère, ou une usine chrétienne; on peut faire des réunions de tous les dimanches ou de tous les jours, du matin ou du soir; aller à la paroisse ou préférer l'autonomie complète; peu importe, pourvu qu'on obtienne le double résultat: LA FOI ET LES MŒURS.

15. Cependant, parmi ces formes, il y en a de plus parfaites les unes que les autres. Qu'on tende à cette perfection, mais peu à peu, comme objectif désirable, et non comme but immédiat.

16. Le Directeur condamné par les circonstances à avoir plusieurs centaines de jeunes gens, réussira bien plus difficilement que celui qui n'en aura qu'une douzaine. Cependant, si cette déplorable méthode lui est imposée par des supérieurs ou des protecteurs, qu'il ne se décourage pas en face de cet obstacle en apparence insurmontable ; qu'il s'efforce de choisir dans cette foule un très petit noyau, auquel il donnera tous ses soins spéciaux, pendant que les autres recevront, à tout hasard, les soins généraux. Au bout de peu de temps la foule se fondra, et il restera le noyau autour duquel l'Œuvre se reformera.

17. La première vertu du directeur, et qui en suppose une foule d'autres, c'est la *constance*. La vie d'un saint prêtre est un martyre continuel, et d'autant plus cruel, que Dieu le destine à plus de succès dans le ministère des âmes. Martyre des enfants, martyre du public, martyre des confrères, hélas ! parfois, martyre... Rien ne doit le décourager, pas même le plus douloureux des martyres, celui de ses propres fautes, de ses propres erreurs. C'est quelque chose de navrant que la quantité d'Œuvres qui cessent journellement d'exister en France !

Mais la récompense est immense. Après trois siècles, M. Olier vit encore dans sa paroisse de Saint-Sulpice. Il la prit la plus mauvaise, il en fit la meilleure de Paris. Deux de ses Œuvres lui ont survécu : ses catéchismes, qui forment de si nom-

breuses générations de bons chrétiens, ses séminaires, qui les conservent et les multiplient. Quel immense résultat, sans musique, sans théâtre ,sans aucun des moyens modernes. Voilà un modèle accompli et il n'est pas le seul dans l'histoire de l'Eglise. Si un bon prêtre dans chaque ville formait ainsi un noyau chrétien, Dieu irrité de la tiédeur de ses ministres, n'enverrait plus de révolutions, nous sauverions en grand nombre les âmes de notre chère jeunesse, nous nous sauverions nous-mêmes, qui nous perdons dans l'oisiveté et la lâcheté !

Courage, prêtres de Jésus-Christ ! courage, pieux laïques ! Donnez-nous l'impulsion, nous en avons besoin ; recevez notre direction, elle vous est indispensable. Marchons tous ensemble à la conquête des âmes des pauvres ouvriers. Notre immortel Pontife nous donne l'exemple de la constance, suivons-le de près; une brillante couronne nous attend dans l'éternité ; elle sera formée des âmes de nos enfants : *qui ad justitiam erudiunt multos, fulgebunt quasi stellæ in perpetuas æternitates.* (Dan. XII. 3.

Ad Majus Pietatis Incrementum.

Marseille-Blancarde. — Imp. E. Court-Payen.

TABLE DES MATIÈRES

DU SECOND VOLUME

Pages

Troisième Partie. — De l'organisation de l'Œuvre........................ 7

Chapitre Premier. — Du Directeur de l'Œuvre........................ 11

Art. 1. Le Directeur doit-il être prêtre ou laïque........................ 14

Art. 2. Du laïcisme dans les Œuvres..... 35

Art. 3. Des Cercles d'ouvriers........... 49

Art. 4. Des qualités du Directeur........ 76

Chapitre Deuxième. — Des aides du Directeur........................ 99

Chapitre Troisième. — De la surveillance... 111

Art. 1. Son absolue nécessité et ses moyens........................ 111

Art. 2. Du mélange des grands et des petits........................ 119

Chapitre Quatrième. — Du matériel d'une Œuvre........................ 127

Art. 1. Du local, sa nécessité, sa distribution........................ 128

Pages

Art. 2. Des finances 134
§ 1er Leur importance et leur exagération 134
§ 2e Des sources des finances 138
§ 3e De la comptabilité 145
§ 4e Des registres d'inscription 146

Chapitre Cinquième. — Des punitions et des récompenses 151
Art. 1. Des punitions 151
Art. 2. Des récompenses 161

Conclusion des trois premières Parties 167

Quatrième Partie. — De l'éducation des enfants du peuple 175

Préliminaires 175

Chapitre Premier. — Insuffisance de l'éducation populaire, par la paroisse 183

Chapitre Deuxième. — Insuffisance de l'éducation populaire par les Œuvres de Jeunesse toutes seules 203

Chapitre Troisième. — Insuffisance de l'éducation populaire, par les écoles primaires actuelles 215

Chapitre Quatrième. — Comment devrait se donner l'éducation populaire 235

Chapitre Cinquième. — Des causes qui nous firent fonder une école dans notre Œuvre. 243

Chapitre Sixième. — Des bases d'une école sacerdotale 255

Chapitre Septième. — Des écoles secondaires dans nos Œuvres 275

Pages

Chapitre Huitième. — Les insuccès des premiers commencements.................... 297

Chapitre Neuvième. — Du premier but de l'éducation, former les enfants aux vrais principes.............................. 321

Chapitre Dixième. — Du second but de l'éducation, former les enfants aux bonnes mœurs.................................. 335

Chapitre Onzième. — Du troisième but de l'éducation, enseigner les enfants aux vertus morales.......................... 350

§ 1er De la reconnaissance............ 355

§ 2e De la probité..................... 368

§ 3e De la sincérité.................. 373

§ 4e De l'honneur..................... 383

Chapitre Douzième. — Du quatrième but de l'éducation, donner l'instruction aux enfants.................................. 397

Chapitre Treizième. — Le prototype d'une maison d'éducation..................... 415

Conclusion.............................. 443

FIN DE LA TABLE

Marseille-Blancarde. — Imp. E. Court-Payen.




UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

